

L

Fa

c

a

n

a

Ouy

pe

di

Chez

VOYAGE  
DANS  
L'HÉMISPHERE AUSTRAL,  
ET  
AUTOUR DU MONDE,

*Fait sur les vaisseaux de roi l'Aventure & la  
Résolution, en 1772, 1773, 1774 & 1775;  
écrit par JACQUES COOK, Commandant  
de la Résolution; dans lequel on a inséré la  
relation du Capitaine FURNEAUX, & celle  
de MM. FORSTER.*

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

*Ouvrage enrichi de plans, de cartes, de planches, de  
portraits, & de vues de pays, dessinés pendant l'expé-  
dition, par M. HODGES.*

---

TOME QUATRIEME.

---



A. PARIS,

Chez J. G. MERIGOT, le jeune, Libraire,  
Quai des Augustins, N.º 38.

---

M. DCC. XCII.



AU

L

C

*Passag  
crip  
cetta*

“L E

” pas

” avo

” &

” pag

” esp

” Eur

” Ed

” plu

” à T



VOYAGE  
AU POLE AUSTRAL  
ET  
AUTOUR DU MONDE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Passages d'Ulittéa aux isles des Amis. Description de plusieurs isles découvertes dans cette traversée. Variété d'incidens.*

“LES six semaines que nous venions de  
” passer à Taïti & aux isles de la Société,  
” avoient dissipé toutes les Maladies Bilieuses  
” & scorbutiques; mais la moitié de l'équi-  
” page étoit atteinte du mal vénérien, d'une  
” espèce moins mauvaise cependant qu'en  
” Europe. D'après nos conversations avec  
” Ouidée sur ses ravages, nous avons les  
” plus fortes raisons de croire qu'il existoit  
” à Taïti & aux isles de la Société, avant

ANN. 1774.  
Juin.



ANN. 1774  
Juin.

„ l'arrivée du capitaine Wallis, en 1768 : il  
 „ nous a souvent assuré que, plusieurs an-  
 „ nées auparavant, sa mere étoit morte de  
 „ cette maladie à Bolabola. On a fait, dans  
 „ tous les pays, de bien mauvais raisonne-  
 „ mens sur l'origine de cette peste : on a  
 „ maudit les espagnols pendant près de trois  
 „ siècles, pour l'avoir apporté d'Amérique;  
 „ & il est prouvé, d'une manière incontes-  
 „ table, qu'elle a commencé en Europe,  
 „ lorsque l'Amérique n'étoit pas encore dé-  
 „ couverte (a). Les navigateurs anglois &  
 „ françois se sont accusés mutuellement d'a-  
 „ voir infecté les Taïtiens, quoique ces In-  
 „ sulaires le fussent déjà, & qu'ils eussent  
 „ trouvé des moyens de se guérir (b) : il pa-  
 „ roît que la simplicité de leur manière de  
 „ vivre, la salubrité de leur climat, & le  
 „ long espace de tems avoient diminué la  
 „ mauvaise qualité du virus, & l'avoient

---

(a) Voyez *Petr. Martyr. ab Angleria Decad. Ame-  
 ricam.* — Dissertation sur l'origine de la maladie vé-  
 nérienne, par M. Sanchez, Paris, 1752. — *Examen  
 historique sur l'apparition de la maladie vénérienne  
 en Europe* : Lisbonne, 1774. — Le docteur Hunter,  
 dans les *transactions philosophiques*, & d'autres.

(b) Voyez la collection d'Hawksworth; *Tome II,*  
*pag. 511*, de la traduction françoise.

„ amorti, comme il l'est maintenant dans  
 „ l'Amérique méridionale. Il est inutile de  
 „ rechercher quel peuple a communiqué la  
 „ maladie vénérienne à un autre : les mêmes  
 „ causes qui ont pu lui donner naissance  
 „ dans une partie du monde, suffissent pour  
 „ la produire par-tout ailleurs. Les privautés  
 „ de l'équipage avec les femmes de Tonga-  
 „ Tabboo & des Marquisés, & leurs liaisons  
 „ très-intimes avec les trompeuses habitantes  
 „ de l'isle de Pâque, n'eurent aucun effet  
 „ funeste. On peut en conclure que l'infec-  
 „ tion n'a pas encore éclaté sur ces isles;  
 „ mais ces conséquences ne sont pas toujours  
 „ justes; car le capitaine Wallis quitta Taïti  
 „ sans avoir à bord un seul vénérien, & la  
 „ maladie y étoit pourtant avant son dé-  
 „ barquement. Il est sûr que les Nouveaux-  
 „ Zélandois en étoient déjà attaqués lorsqu'ils  
 „ ne connoissoient pas les Européens.

„ L'après-midi du 4, nous dépassâmes  
 „ l'isle de Mowrua, & nous cinglâmes à  
 „ l'ouest. „

Le 6, second jour du départ d'Uliétéa,  
 sur les onze heures du matin, la terre parut  
 dans le N. O. Nous reconnûmes bien-tôt que  
 ce n'étoit qu'un récif à fleur d'eau, d'environ  
 quatre lieues de tour, & d'une forme circu-  
 laire. Cette isle est composée de plusieurs

1768 : il  
 fleurs an-  
 morte de  
 fait, dans  
 raisonne-  
 te : on a  
 es de trois  
 Amérique;  
 inconfes-  
 Europe,  
 ncore dé-  
 nglois &  
 ment d'a-  
 e ces In-  
 ls eussent  
 b) : il pa-  
 anière de  
 at, & le  
 minué la  
 l'avoient

ecad. Ame-  
 maladie vé-  
 —Examen  
 vénérienne  
 or Hunter,  
 autres.

Tome II,

ANN. 1774.  
Juin

petites langues de terre, unies ensemble des par-  
brisans, & dont la plus large se trouve du  
côté du Nord-Est; elle a été découverte par le  
capitaine Wallis, qui l'a nommée l'isle Howe.  
Le bateau, envoyé pour reconnoître les fon-  
des, rapporta qu'elle est coupée par un canal  
en dedans du récif, près de la bande du N-  
O. Les Indiens d'Uliétéa nous parlerent d'une  
isle inhabitée dans ce même passage, qu'ils  
appellent Mopeha, & où, dans de certaines  
saisons, ils vont à la pêche de la tortue. Je  
suis d'autant plus porté à croire que c'est la  
même isle, que rien n'annonçoit qu'elle eût  
des habitans: elle gît par les 16<sup>d</sup> 46' de lati-  
tude australe, & par 154<sup>d</sup> 8' de longitude  
ouest.

7. " La nuit du 7, il tonna beaucoup, &  
" on attacha une chaîne électrique au haut  
" du grand mât. L'oiseau du Tropique &  
" les noddies nous environnoient: les ma-  
" telots eurent le chagrin de laisser échapper  
" un grand goulu, après l'avoir harponné,  
" & lui avoir mis trois balles dans le corps.
11. " Le 11, il y eut des éclairs, nous apper-  
" çûmes un grand nombre de poissons,  
" tels que des bonites, des dauphins, des  
" goulus, des grampusses. "
16. Depuis le 6 jusqu'au 16, nous courûmes  
à l'ouest, un peu au sud. Les vents va-

rièrent du N. au S. O., en tournant par l'Est, & nous eûmes un tems incertain, sombre & pluvieux, avec une houle du sud. En général, je passai les nuits en panne ou à la cape, & le jour, je forçai de voile. Une demi-heure environ après le lever du soleil, on découvrit la terre du haut des mâts; elle restoit au N. N. E.; nous portâmes immédiatement le cap dessus : c'est un groupe de cinq ou six îlots couverts de bois liés ensemble par des bancs de sable & des brisans, entourés d'un récif, qui ne présente aucune passe : au milieu, on aperçoit un lac. Nous rangeâmes les côtes de l'ouest & du nord-ouest, depuis la pointe méridionale jusqu'à l'extrémité septentrionale, l'espace d'environ deux lieues; nous nous approchions si près du rivage, que nous vîmes quelquefois les roches sous le vaisseau; cependant nous ne trouvâmes pas un lieu propre à l'ancrage, & l'on n'apercevoit aucun vestige d'habitans. Il y a une grande quantité de divers oiseaux, & la côte paroît être fort poissonneuse. La position de cette île est à-peu-près celle que M. Dalrymple donne à la Sagittaire, découverte par Quiros; mais nous n'avions rien remarqué qui fût d'accord avec la description du navigateur espagnol. En conséquence, je l'ai regardée

ANN. 1774.  
Juin.

comme une nouvelle découverte, & je l'ai nommée l'isle Palmerston, en l'honneur du lord Palmerston, un des lords de l'amirauté : elle est située par  $18^{\text{d}} 4'$  de latitude sud, & par  $163^{\text{d}} 10'$  de longitude ouest.

Vers les quatre heures de l'après-midi, nous quittâmes cette isle, & nous reprîmes notre route à l'O.  $\frac{1}{4}$  S. O. par un vent d'est très-frais. Le 20, à midi, étant par  $18^{\text{d}} 30'$  de latitude &  $168^{\text{d}} 52'$  de longitude, nous crûmes appercevoir une terre dans le S. S. O., & nous fîmes route pour l'attaquer; mais, deux heures après, reconnoissant notre erreur, nous remîmes le cap à l'O.  $\frac{1}{4}$  S. O. : bien-tôt on revit la terre dans la même direction du haut des mâts : sur les cinq heures, elle nous restoit à l'ouest, à la distance de cinq lieues; nous passâmes la nuit à la cape, sous nos huniers; & le matin, à la pointe du jour, nous fîmes voile pour amener la pointe nord de l'isle, dont nous rangeâmes la côte occidentale à la distance d'un mille, jusqu'à près de midi.

« Elle paroissoit escarpée & remplie de  
» roches; on découvroit seulement par-ci  
» par-là une grève sablonneuse étroite : elle  
» étoit presque de niveau par-tout, & sa  
» plus étroite hauteur ne surpassoit pas 40  
» pieds; mais, au sommet, elle étoit couverte

„ de grands bois & d'arbrisseaux. Nous  
 „ apperçûmes sur le rivage sept ou huit  
 „ Indiens nuds, & qui paroissent d'une  
 „ couleur noirâtre; quelque chose de blanc  
 „ enveloppoit leur tête & leurs reins, &  
 „ chacun d'eux avoit une pique, une massue  
 „ ou une pagaye à sa main. Nous observâmes  
 „ des pirogues dans les fentes, entre les  
 „ rochers, & des cocotiers peu élevés. „

Ann. 1774.  
 juin.

La descente nous paroissant facile, je fis  
 mettre à la cape & deux bateaux dehors,  
 dans l'un desquels je m'embarquai avec quel-  
 ques officiers, Messieurs Forster, le docteur  
 Sparmann, & M. Hodges. Comme nous  
 approchions de la grève, les Insulaires, qui  
 étoient sur les rochers, se retirèrent dans le  
 bois. Nous conjecturâmes qu'ils venoient à  
 notre rencontre, ce qui étoit vrai : nous  
 débarquâmes dans une petite crique, sans  
 aucun obstacle; & pour éviter une surprise,  
 nous prîmes poste sur un rocher élevé, où,  
 après avoir arboré notre pavillon, M. Forster  
 & d'autres personnes se mirent à herboriser.

„ Nous ne vîmes que des rochers escarpés  
 „ de corail, revêtus de petites plantes, qu'on  
 „ trouve par-tout sur les Isles-Basses : nous  
 „ y apperçûmes cependant de nouvelles es-  
 „ pèces qui croissoient, ainsi que les autres,  
 „ dans les crevasses du corail, où il n'y

„ avoir pas un seul grain de terre. Des  
 ANN. 1774. „ corlieux, des bécassines & des hérons  
 Juin. „ pareils à ceux de Taïti, frapperent aussi  
 „ nos regards. „

La côte étoit si couverte d'arbres, de brof-  
 sailles, de plantes, de pierres, &c. que nous  
 ne pouvions pas voir à cinquante verges  
 autour de nous. Prenant avec moi deux de  
 mes officiers, j'entrai dans un sentier qui  
 coupoit le bois : A peine eûmes-nous fait  
 quelques pas, que nous entendîmes les Indiens  
 s'avancer. Nous nous retirâmes sur notre  
 premier poste; & je criai à M. Forster, qui  
 étoit à environ cinquante verges de la mer,  
 d'en faire autant. Comme nous y arrivions,  
 les Insulaires parurent à l'entrée du sentier,  
 à la distance d'un jet de pierre. Nous leur  
 fîmes des signes d'amitié; mais ils n'y ré-  
 pondirent que par des menaces, & l'un  
 d'eux s'étant approché à quarante verges de  
 nous, lança une pierre qui atteignit M. Spar-  
 mann au bras. On tira alors deux coups de  
 mousquet, sans ordre, & à cette décharge,  
 ils rentrèrent dans la forêt pour ne se plus  
 montrer.

„ Un champion, qui vint nous braver de  
 „ fort près, étoit noirci jusqu'à la ceinture;  
 „ sa tête étoit ornée de plumes placées de bout,  
 „ & il tenoit une pique à la main : on en-

» tendoit parderrière des Indiens qui par-  
 » loient & qui pouſſoient des cris. Il fut  
 » enſuite joint par un jeune-homme ſans  
 » barbe, noirci, comme lui, & qui portoit  
 » un long arc, pareil à ceux de Tonga-  
 » Tabboo. C'eſt ce jeune-homme qui jeta la  
 » pierre : le docteur Sparmann, dans le  
 » premier mouvement de douleur & de  
 » colère, lui lâcha ſon coup de fuſil, qui  
 » heureuſement ne parut pas le bleſſer.

» Quoique repouſſés par les Inſulaires,  
 » nous ne manquâmes pas de faire la vaine  
 » cérémonie de prendre poſſeſſion de leur  
 » iſle. »

Comme je ne pouvois rien faire dans cette  
 partie de la contrée, tellement boisée qu'il  
 eût été difficile d'avoir une entrevue avec les  
 Indiens, nous reprîmes nos canots, & nous  
 continuâmes de longer la côte, dans l'eſpoir  
 d'un meilleur ſuccès en quelque'autre endroit.  
 Après avoir ainſi fait quelques milles, ſans  
 découvrir un ſeul habitant & ſans trouver  
 un mouillage, nous atteignîmes le travers  
 d'une plage, ſur laquelle étoit quatre pirogues.  
 Nous deſcendîmes ici à l'aide d'une petite  
 anſe, formée par des roches à fleur d'eau  
 Notre deſſein étoit d'examiner les pirogues,  
 & d'y laiſſer quelques grains de raiſſade; car  
 on ne voyoit pas un Inſulaire. Mais cette

ANN. 1774.  
Juin.



ANN. 1774  
Juin.

descente pouvoit être encore plus dangereuse que la précédente. Le rivage est bordé d'un rocher, derrière lequel est une plage étroite & pierreuse, terminée par une colline escarpée, d'inégale hauteur, & dont le sommet est couvert de brossailles : deux fentes profondes & étroites, pratiquées dans l'escarpement, semblent ouvrir une communication avec la contrée. C'étoit à l'entrée d'une de ces fentes qu'étoient les quatre pirogues ; mais je remarquai qu'en y allant nous serions exposés à une attaque des Insulaires, s'il s'en trouvoit dans ce canton, & que la place seroit peu propre à nous défendre. Pour prévenir ce désavantage & nous assurer une retraite, je plaçai un détachement sur le rocher, d'où il découvroit les hauteurs, & je m'avancai, avec quatre de nos Messieurs, vers les pirogues.

« Ces bâtimens avoient de forts balanciers ;  
 » ils contenoient des nattes grossières, des  
 » lignes de pêche, des piques & des morceaux  
 » de bois, qui sembloient avoir servi, aux In-  
 » sulaires, de flambeau pendant leurs pêches  
 » nocturnes. Tandis que le capitaine rem-  
 » plissoit ces pirogues de présens, j'apperçus  
 » une troupe de Naturels qui descendoit près  
 » de nous. J'en avertis M. Cook, & nous nous  
 » retirâmes quelques pas. Deux de ces Indiens,

„ parés avec des plumes & noircis, comme  
 „ ceux dont on a déjà parlé, s'avancerent,  
 „ en poussant des cris furieux, & en agitant  
 „ leurs piques. „

ANN. 1774  
 Juin.

Tous nos efforts, pour les amener à une conférence, furent inutiles. Les autres montraient une férocité terrible, & ils décochèrent sur nous leurs traits. Une légère fusiliade n'empêcha pas l'un d'entr'eux de venir plus près, & de lancer une javeline qui me rasa l'épaule. Une seconde javeline effleura la cuisse de M. Forster fils, & teignit de noir son habit. Son courage lui auroit coûté la vie, si mon fusil eût pris feu; car je n'étois pas à plus de cinq pas de lui quand il fit partir sa javeline, & je l'aurois tué pour ma propre défense. Je fus ensuite bien aise que l'amorce eût brûlé. Dans le moment de l'attaque, nos gens, qui occupoient le rocher, firent feu sur d'autres Indiens qui se montraient dans les hauteurs; ce qui ralentit l'ardeur de ceux que nous avions en tête, & nous donna le tems de regagner ce poste, où j'ordonnai qu'on cessât le feu. La dernière décharge dispersa tous les Insulaires dans le bois, & ils ne reparurent plus, tant que nous demeurâmes en cet endroit. Nous ne sûmes point s'ils eurent des tués ou des blessés. « L'un d'eux seulement » pouffoit un hurlement douloureux, qui

ANN. 1774.  
Juin.

» annonçoit une blessure considérable. »

Après avoir rejoint le détachement, je voulus éprouver mon fusil : je tirai en l'air, & le coup partit à l'instant. Considérant que nous ne pouvions rien nous promettre de ces Insulaires, & que l'isle n'offroit aucun mouillage, nous nous rendîmes à bord, où, après avoir embarqué nos canots, nous fîmes voile au O. S. O. J'oubliois de dire qu'avant d'aborder à cette dernière place, nous étions descendus dans un autre endroit. Je montai, avec trois ou quatre de nos Messieurs, sur une colline; & la contrée ne nous présenta que des rochers de corail, tout couverts de brossailles; de sorte qu'il étoit presque impossible d'y pénétrer. Nous nous rembarquions, & nous allions retourner au vaisseau, quand nous aperçûmes les pirogues, nous ne fûmes tentés d'en approcher, que parce que quelques-uns de nous crurent avoir entendu le bruit des Naturels.

La conduite & l'air farouche des habitans de cette terre m'engagerent à la nommer l'isle Sauvage. Sa position est par les 19<sup>d</sup> 1' de latitude sud, & par les 169<sup>d</sup> 37' de longitude à l'ouest. Elle a environ onze lieues de tour : sa forme est circulaire; ses terres sont fort élevées; & la mer, près du rivage, a beaucoup de profondeur. Toute la côte est

entièrement couverte d'arbres & d'arbustes, entre lesquels s'élèvent quelques cocotiers; mais nous n'avons pas été à portée de reconnoître les productions de l'intérieur. Elles ne doivent pas être fort considérables, à en juger par ce que nous vîmes sur les bords: car nous n'y aperçûmes que des rochers de corail, remplis d'arbres & d'arbustes. On n'y voit pas un seul coin de terre, & les arbres pompent, dans l'intérieur des rochers, l'humidité qui leur est nécessaire. Si ces rochers de corail ont d'abord été formés dans la mer par les animaux, comment ont-ils été portés à une si grande hauteur? Cette île s'est-elle élevée, par un tremblement de terre? Ou les eaux l'ont-elle peu-à-peu laissé à sec? Des philosophes ont essayé d'expliquer la formation des Isles Basses qu'on rencontre dans cette mer; mais ils n'ont rien dit de ces Isles-hautes, que j'ai souvent eu occasion de décrire. Dans celle-ci, ce n'est pas seulement les roches éparées qui couvrent sa surface, qui sont de pierre de corail; mais toute la côte n'offre, aux yeux, qu'une file solide de rochers escarpés, où le battement continu des flots a creusé différentes cavernes très-curieuses, & dont quelques-unes sont d'une étendue considérable. Les voûtes de ces cavernes se trouvent soutenues par des

ANN. 1774.  
Jula.

ANN. 1774.  
Juin.

colonnes auxquelles les vagues, en se brisant, ont donné les formes les plus variées. Une de ces cavernes étoit éclairée par le jour qu'elle recevoit d'une ouverture dans la voûte: dans un autre, la voûte, qui s'étoit détachée, avoit produit, par sa chute, une grande vallée au-dessous des rochers adjacens.

« J'imagine que l'intérieur de l'isle, moins  
» stérile que la bordure, est propre à la cul-  
» ture des végétaux nourrissans. Comme il  
» semble que la ceinture est un banc de co-  
» rail, qui s'est élevée du fond des eaux, je  
» soupçonne presque qu'elle renferme une  
» plaine fertile, qui étoit jadis une lagune.  
» Les Insulaires ont des rapports avec ceux  
» de Tonga-Tabboo, & il est probable qu'ils  
» ont une origine commune. »

Je ne puis dire d'ailleurs que très-peu de choses des habitans, qui, je crois, ne sont pas nombreux: ils paroissent agiles, dispos, & d'une assez belle stature. Tous vont nus, à l'exception d'une ceinture qu'ils portent autour des reins. Quelques-uns d' eux avoient le visage, la poitrine & les cuisses peints d'un bleu foncé. Les pirogues que nous observâmes, construites comme celles d'Amsterdam, avoient, de plus, une espèce de plat-bord, qui s'élevoit un peu de chaque côté; & les bas-reliefs, dont elles étoient décorées, annoncent

annoncent que ces peuples ne sont pas sans industrie. L'aspect de ces Insulaires & de leurs pirogues s'accorde assez avec la description que nous a donnée M. de Bougainville de l'isle des navigateurs, située à peu-près sous le même parallèle.

ANN. 1774.  
Juin.

Après avoir quitté l'isle Sauvage, nous continuâmes de gouverner à l'O. S. O., avec les vents-alizés est, très-favorables. Nous suivîmes cette direction jusqu'au 24, au soir, que nous jugeant dans le voisinage de l'isle de Rotterdam, nous passâmes la nuit à la cape, sous nos huniers. Le lendemain, dès que le jour parut, nous fîmes route à l'ouest; & bien-tôt on découvrit une suite d'isles qui-s'éten-  
doient du S. S. O. au N. N. O., en passant par l'ouest. Le vent soufflant du nord-est, je portai le cap au nord-ouest dans le dessein de les mieux reconnoître. Mais bien-tôt nous découvrîmes, de l'avant, une chaîne de brisans, qui paroissoit s'étendre, des deux bords, à droite & à gauche, autant que la vue pou-  
voit porter. Comme je n'avois point d'espérance de doubler tous ces écueils, je fus forcé de revirer de bord, & de marcher au sud, pour chercher un passage. A midi, l'isle la plus méridionale nous restoit au S. O., à la distance de quatre lieues. Au nord de cette isle, nous eûmes la vue de trois autres, liées

ANN. 1774.  
Juin.

ensemble par des brisâns, qui, peut-être, rejoignent ceux que nous avions découverts le matin.

« Une pirogue vint près de nous, quoique  
» la terre la plus voisine fût éloignée d'une  
» lieue; nous y vîmes deux hommes qui pa-  
» gayerent long-tems de toutes leurs forces,  
» mais qui enfin, voyant que le vaisseau al-  
» loit plus vite, virèrent de bord, & s'en  
» retournerent. Nous ne pouvions nous lasser  
» d'admirer la différence qui est entre ce  
» peuple, & les sauvages que nous venions  
» de quitter. »

Quelques autres isles furent observées à l'ouest de ces quatre premiers; mais Rotterdam ne se montrait pas encore. Nous étions par la latitude de 20<sup>d</sup> 23<sup>d</sup>, & 174<sup>d</sup> 6' de longitude ouest. L'après-midi, nous n'eûmes qu'une très-foible brise; de sorte qu'au coucher du soleil, l'isle la plus méridionale nous restoit à l'O. N. O., à la distance de cinq milles; & les brisâns, vus dans le sud, étoient alors au S. S. O.  $\frac{1}{2}$  O. Le vent, qui ne tarda pas à nous abandonner, nous laissa à la merci d'une grosse lame de l'est, qui, par bonheur, ne produisit pas beaucoup d'effet sur le vaisseau. Au calme, qui dura jusqu'à quatre heures du matin du lendemain, succéda une brise du sud. Nous aperçûmes,

avec  
entr  
Nou  
déco  
au M  
ouve  
rapp  
d'eau  
d'inq  
voir  
pend  
vert.

«  
» isl  
» de  
» do  
» un  
» ar  
» ric  
» ori  
» bla  
» ch  
» zor  
» l'eû  
» &  
» fest  
» d'œ  
Ver  
quelqu

avec l'aube du jour, une apparence de passage entre les îles au nord & les brisans au sud. ANN. 1774.  
Juin.

Nous mîmes le cap à l'ouest, & bien-tôt nous découvrîmes plusieurs autres îles au S. O. & au N. O.; mais le passage paroissoit toujours ouvert & libre. A l'approche des îles, la sonde rapporta quaranté-cinq & quarante brasses d'eau, fond de sable fin. Nous n'avions plus d'inquiétudes depuis qu'il étoit en notre pouvoir de jeter l'ancre, en cas de calme, ou pendant la nuit, si le canal n'étoit pas ouvert.

“ Ces îles, un peu plus élevées que les  
 ” îles de corail ordinaires, étoient couvertes  
 ” de bosquets & de touffes d'arbres qui leur  
 ” donnoient un aspect enchanteur. On voyoit  
 ” un grand nombre de maisons, parmi les  
 ” arbres, sur la grève; & tout annonçoit la  
 ” richesse & le bonheur. A son extrémité  
 ” orientale, nous apperçûmes un rocher  
 ” blanc perpendiculaire, revêtu de quelque  
 ” chose qui ressembloit à une couche hori-  
 ” zontale. Du point où nous étions, on  
 ” l'eût prit pour le bastion d'un fort ruiné;  
 ” &, comme des bois & des palmiers en  
 ” festonnoient les bords, il offroit un coup-  
 ” d'œil très-pittoresque.”

Vers midi, on vit arriver, d'une des îles, quelques pirogues, montées chacune par



ANN. 17  
Juin.

deux ou trois personnes. Elles s'avancèrent hardiment aux côtés du vaisseau; elles avoient, à bord, des fruits & du poisson, qu'elles échangeaient pour de petits clous.

« Avant les échanges, nous leur offrîmes  
 „ des grains de verre & des clous, & à l'inf-  
 „ tant ils nous envoyèrent des bananes &  
 „ d'excellentes pimplemoufes, (*citrus decu-*  
 „ *manus*), & des fruits rouges du Pandang,  
 „ (*athro dactylis*).

„ Ces Indiens nous apprirent les noms  
 „ de toutes les isles des environs. Ils appellent  
 „ Terrefethéa, celle qui a la pointe de rocher  
 „ élevée, & Tonooméa l'autre que nous ad-  
 „ mirions tant pour sa beauté, & Mangonoë  
 „ la grande & Mangonoë la petite, deux  
 „ isles qui étoient à l'ouest. »

Ils nous montrèrent aussi Anamocka & Rotterdam; c'est un avantage que nous dûmes à la connoissance des noms propres; ils nous inviterent à nous rendre dans la leur, qu'ils appellent Cornango. La brise commençant à fraîchir, nous les laissâmes parderrière, & je gouvernai sur Anamocka. Nous ne rencontrâmes aucun obstacle dans le passage; seulement les sondes y furent très-irrégulières, depuis quarante jusqu'à neuf brasses de profondeur: la proximité où nous étions des isles, qui forment ce canal, causa, sans doute, cette différence.

ANN. 1774  
Juin

Comme nous approchions de la côte méridionale de Rotterdam, une foule de pirogues vinrent à notre rencontre des différentes îles voisines : elles étoient toutes chargées de fruits de racines & de cocons. Mais ne jugeant pas à propos de diminuer de voile, il se fit peu d'échanges. Une de ces pirogues me demanda par mon nom ; preuve que ces Insulaires commercent avec ceux d'Amsterdam. Ils nous pressèrent beaucoup de relâcher sur leur côte, en nous faisant entendre que nous y trouverions un excellent mouillage. Cette côte, qui est la bande du S. O. de l'île, paroît être à l'abri des vents du S. & du S. E. mais le jour étoit déjà trop avancé, & je pouvois d'autant moins faire voile vers le rivage, qu'il auroit d'abord fallu envoyer un bateau pour le reconnoître. Je m'approchai donc de la bande du nord, où je mouillai à la distance de trois quarts de milles de la grève ; les deux pointes de l'île restant du S. 88<sup>d</sup> est au S. O., & une anse, au fond de laquelle étoit une plage sablonneuse, au sud 50<sup>d</sup> est.

« La côte s'élevoit perpendiculairement de quinze à vingt pieds ; ensuite elle paroît  
» soit presque plate : on ne voyoit qu'un seul  
» mondrin près du milieu : elle ressembloit

ANN. 1774  
Juin.

» à celle de l'Isle Sauvage; mais les bois pa-  
 » roissoient plus abondans & plus fertiles.  
 » Une quantité innombrable de cocotiers or-  
 » noient cette terre de toutes parts. »



Rég

tu

c

f

p

v

q

L

cres

tout

des

gere

ceau

la f

je p

la li

» c

» t

» f

» R

» a

» r

» c

» c

» t

## CHAPITRE II.

*Réception à Anamocka; vol commis, & ses suites : divers incidens. Départ de l'isle. Description d'une pirogue à voile. Observations sur la navigation de ces Insulaires. Description de l'isle, & de celles qui sont dans les environs; avec des détails sur les habitans, & quelques observations nautiques.*

LE VAISSEAU étoit à peine assuré sur ses ancres, que nous vîmes arriver des pirogues de toutes les parties de l'isle : elles apportotent des ignames & du poisson, qu'elles échangeaient pour de petits clous & de vieux morceaux d'étoffe. Un de ces Indiens se saisit de la sonde; &, malgré toutes les menaces que je pus lui faire, il eut la hardiesse de couper la ligne. « On tira dans sa pirogue un coup » de mousquet chargé à balle, & il se re- » tira tranquillement de l'autre côté du vais- » seau : on lui redemanda le plomb une » seconde fois, mais en vain. On lui tira dessus » à grain; &, quand il se sentit blessé, il » rama à l'avant du vaisseau, où pendoit une » corde, à laquelle il attachait la sonde. Ses » compatriotes, non-contens de cette res- » tition, le chassèrent de la pirogue, & le

ANN. 1774.  
Juin.

27.

ANN. 1774  
Juin.

» contraignirent de s'enfuir à terre à la nage:  
 » Parmi différentes choses qu'ils nous ven-  
 » dirent, il y avoit des poules d'eau, couleur  
 » pourpre, en vie; un très-beau *sparus* tout  
 » apprêté, & servi sur des feuilles & une  
 » racine bouillie qui enfermoit une poulpe  
 » très-nourrissante, aussi douce que si elle  
 » avoit été cuite dans du sucre. D'après tout  
 » ce que nous voyions, nous croyions être  
 » à l'isle d'Amsterdam : comme cette isle est  
 » à peu de distance d'Anamocka, ces Insu-  
 » laires avoient probablement appris notre  
 » arrivée à Tonga-Taboo, au mois d'Octobre  
 » 1773. »

Dès le matin, je m'embarquai avec M. Gil-  
 bert, dans le dessein de reconnoître un lieu  
 commode pour l'aiguade. Nous descendîmes  
 dans la petite anse dont j'ai parlé, & les insu-  
 laires nous reçurent avec les marques de la  
 plus vive joie. Leur ayant distribué quelques  
 présens, je m'informai de l'endroit où nous  
 pourrions faire de l'eau, & on me conduisit  
 au même étang qu'a décrit Tasman, & dont  
 l'eau étoit saumâtre. Dans cet intervalle, nos  
 gens avoient chargé la chaloupe de fruits &  
 de racines que les Naturels avoient apportés  
 & échangés pour des clous & des grains de  
 raffade. A mon retour à bord, je trouvai le  
 même commerce établi.

« Entr'autres marques d'hospitalité qu'on  
 » donna à M. Cook, une des plus belles  
 » femmes de l'isle lui fit une offre qu'il n'ac-  
 » cepta pas. On défendit aux personnes in-  
 » fectées ou guériès depuis peu de la mala-  
 » die vénérienne d'aller à terre, & on dé-  
 » fendit aussi d'admettre aucune femme dans  
 » le vaisseau. Un grand nombre d'Indiennes,  
 » qui vinrent sur plusieurs pirogues, sem-  
 » bloient fort empressées de faire connoissance  
 » avec les matelots; mais, après avoir payagé  
 » quelques tems autour du vaisseau, comme  
 » on ne voulut pas les recevoir, elles s'en re-  
 » tournerent très-mécontentes. »

ANN. 1774.  
 Juin.

Après déjeuner, je retournai à terre avec  
 plusieurs personnes de l'équipage, & j'ordon-  
 nai au second bateau de nous suivre avec les  
 pièces à l'eau, pour les remplir. Les Indiens  
 nous aiderent à conduire ces futailles à l'ai-  
 guade, & à les ramener au bateau. Un clou  
 & un grain de rassade étoient le prix de ce  
 petit service : ils nous apportèrent des fruits  
 & des racines en si grande abondance, que  
 la chaloupe & le premier bateau en furent  
 chargés deux fois avant midi, tandis que le  
 second bateau remplit tous les tonneaux.

« Les bananes & les noix de cocos étoient  
 » rares en proportion des pimplemoufès &  
 » des ignames que nous achetâmes : le fruit

ANN. 1774.  
Juin.

» à pain étoit encore plus rare, quoique les  
 » arbres qui portent ces trois espèces fussent  
 » très-nombreux. Les hommes n'avoient pour  
 » vêtement qu'une petite ceinture autour des  
 » reins; quelques-uns cependant, ainsi que  
 » la plupart des femmes, portoient une étoffe  
 » d'écorce très-roide, ou des nattes qui leur  
 » descendoient du bas du dos à la cheville  
 » du pied.

» Les cris de tous ceux qui avoient quel-  
 » que chose à vendre, devinrent si forts à  
 » notre débarquement sur la côte, que nous  
 » nous hâtâmes de pénétrer dans l'intérieur  
 » du pays, dont l'aspect étoit très-attractif;  
 » des plantes variées étoient répandues sur  
 » le terrain avec profusion, & les plantations  
 » de toute espèce faisoient de cette île un  
 » charmant jardin : les haies, qui arrêtoient  
 » notre vue à Tonga-Tabboo, beaucoup  
 » moins fréquentes ici, n'enfermoient qu'un  
 » côté du sentier, & laissoient l'autre décou-  
 » vert à l'œil. Le terrain, qui n'étoit pas par-  
 » faitement de niveau, s'élevoit en plusieurs  
 » petits mondrins, environnés de haies &  
 » de buissons, formant une très-agréable  
 » perspective. Le chemin, que nous suivîmes,  
 » passoit quelquefois sous de longues allées  
 » d'arbres élevés, plantés à des distances con-  
 » sidérables les uns des autres, & dans l'in-

„ tervalle, la plus riche verdure tapissoit le  
 „ terrain, d'autres fois, un berceau touffu  
 „ d'arbustes odorans se prolongeoit sur nos  
 „ têtes & nous cachoit entièrement le soleil:  
 „ on appercevoit çà & là un mélange de  
 „ plantations & de terres en friche. Les mai-  
 „ sons des Naturels étoient d'une forme sin-  
 „ gulière; elles avoient à peine huit ou neuf  
 „ pieds de haut; les parois, proprement faits  
 „ de roseaux, qui loin d'être perpendicu-  
 „ laires, convergeoient beaucoup vers le fond,  
 „ ne s'élevoit pas à plus de trois ou quatre  
 „ pieds de terrain: le tout formoit un  
 „ faite au sommet; de sorte que le corps de  
 „ la maison ressembloit à un pentagone: elle  
 „ étoit couverte de branchages, & le toit se  
 „ projetoit au-delà des parois penchés de la  
 „ maison. Dans un des longs côtés, il y  
 „ avoit, à dix-huit pouces de terre, une ou-  
 „ verture d'environ deux pieds en carré,  
 „ qui tenoit lieu de porte. La longueur de  
 „ l'habitation ne surpasseoit jamais trente pieds,  
 „ & la largeur étoit communément de huit  
 „ ou neuf. De grosses racines d'ignaine, qui  
 „ semblent être la principale nourriture des  
 „ Insulaires, remplissoient toujours l'inté-  
 „ rieur; le coucher doit être assez dur, &  
 „ cependant pour dormir la nuit, ils se con-  
 „ tentent d'étendre quelques nattes par-dessus.

---

 ANN 1774.  
 T. II.



— Ces petites felles sur lesquelles les Taïtiens  
 ANN. 1774, appuient leurs têtes, sont très-communes  
 Juin. » ici, & elles servent au même usage. Nous  
 » observâmes aussi plusieurs hangards ou-  
 » verts, soutenus par des poteaux, pareils  
 » à ceux que nous avons vu à Tonga-Taboo.  
 » Ceux-ci étoient planchayés de nattes, &  
 » nous les crûmes destinés à être occupés  
 » pendant le jour.

» Dans notre course, nous passâmes à  
 » côté d'un grand nombre de ces habitations,  
 » mais nous vîmes peu d'habitans : la plupart  
 » étoient à notre marché. Tous ceux que  
 » nous rencontrâmes, nous traitèrent poli-  
 » ment; ils inclinoient leurs têtes, disant  
 » *Lelei* ( bon ), *Woa* ( ami ), ou ils em-  
 » ployoient d'autres expressions qui annon-  
 » çoient leur bon caractère & leurs disposi-  
 » tions amicales à notre égard. Ils nous ser-  
 » voient de guides; ils alloient nous cueillir  
 » des fleurs au haut des plus grands arbres,  
 » & nous chercher des oiseaux au milieu des  
 » ondes : ils nous montroient souvent les  
 » plus belles plantes, dont ils nous appre-  
 » noient les noms. Si nous leur en faisons  
 » voir une dont nous voulions emporter des  
 » échantillons, ils couroient en chercher fort  
 » loin : ils nous offroient avec empressement  
 » des noix de cocos & des pimplemoufes, &

„ ils portoient avec joie de gros fardeaux  
 „ pour nous : un clou, un grain de rassade, ANN. 1774.  
Juin.  
 „ ou un mauvais morceau d'étoffe leur pa-  
 „ roissoient une récompense précieuse : en  
 „ un mot, dans toutes les occasions, ils étoient  
 „ disposés à nous obliger.

„ Durant notre promenade, nous attei-  
 „ gnîmes un grand lac ou lagune d'eau sa-  
 „ lée à l'extrémité septentrionale de l'île :  
 „ ce lac, qui, en un endroit, n'étoit séparé  
 „ de la mer que de peu de verges, avoit en-  
 „ viron trois milles de long & un de large ;  
 „ trois petites îles, remplies d'arbres dispo-  
 „ sés d'une manière pittoresque, ornoient  
 „ cette belle pièce d'eau, dont les bords at-  
 „ tiroient sans cesse les regards. Le paysage  
 „ réfléchi sur les ondes accroissoit encore les  
 „ délices de cette scène ; nous en jouîmes  
 „ tout à loisir du haut d'une éminence, où  
 „ des arbres élevés & des arbustes épais nous  
 „ mettoient à l'abri du soleil.

„ Je n'avois point vu d'îles qui offrit une  
 „ aussi grande variété de sites dans un si  
 „ petit espace, & nous n'avons trouvé nulle-  
 „ part autant de jolies fleurs : leur doux par-  
 „ fum embaumoit l'air ; le lac étoit rempli  
 „ de canards sauvages, & les bois & les côtes  
 „ abondoient en pigeons, perroquets, râles  
 „ & petits oiseaux : les Naturels nous en  
 „ vendirent plusieurs.

ANN. 1774.

Juin.

» Ceux qui étoient restés à bord, avoient  
» acheté beaucoup de provisions ; toute la  
» poupe étoit chargée de pimplemoufes d'une  
» excellente saveur, & d'une si prodigieuse  
» quantité d'ignames, que nous en mangê-  
» mes chaque jour, durant plusieurs semai-  
» nes, en place de biscuit. Quelques Indiens  
» qui étoient venus des isles voisines sur de  
» grandes doubles pirogues, avoient aussi  
» vendu des armes & des ustensiles. »

Nous étions tous de retour à bord, à l'ex-  
ception du chirurgien, que le jésuit ne nous  
permet point d'attendre. Comme les bateaux  
n'entrent dans l'anse qu'au demi-flot, passé  
trois heures de l'ébe, nous ne pûmes faire de  
l'eau dans l'après-midi. Néanmoins, près de  
la pointe méridionale de l'isle, il y a un dé-  
barquement où les bateaux abordent pendant  
tout le tems de la marée. Quelques personnes  
de l'équipage allèrent y descendre après le  
dîné, & ils y trouverent le chirurgien, à qui  
on avoit volé son fusil.

« Ayant engagé un Naturel à le suivre  
» pour quelques grains de raslade, il erra  
» sans crainte sur une grande partie de l'isle.  
» Après avoir fait une bonne chasse, il pensa  
» à revenir à l'anse sablonneuse, & l'insulaire  
» lui rapportoit onze canards. Il trouva les  
» chaloupes parties, & il fut un peu décon-

„ certé : une foule nombreuse le pressa de  
 „ toutes parts; il se rendit, comme il put,  
 „ sur la côte de roches, en travers du vais-  
 „ seau, d'où nous l'aperçûmes pendant le  
 „ dîné. Chemin faisant, l'homme qui étoit  
 „ chargé des canards, en laissoit tomber à  
 „ dessein quelques-uns; mais M. Patten se  
 „ tournoit pour les ramasser; les Indiens  
 „ l'entourant alors de plus près, le mena-  
 „ cerent de piques dentelées, & il n'y eut  
 „ que la crainte du fusil qui leur en imposa.  
 „ Plusieurs femmes, assises près des hommes,  
 „ s'efforçoient par mille gestes lascifs, &  
 „ par mille postures deshonnêtes, de détour-  
 „ ner son attention; mais sa situation étoit  
 „ trop critique pour se laisser ainsi séduire.  
 „ Quelque tems après, une pirogue arriva  
 „ du vaisseau, & M. Patten promit un clou  
 „ au propriétaire de ce bâtiment, s'il vouloit  
 „ le conduire à bord de la Résolution. Le  
 „ marché se conclut, & au moment où il  
 „ entroit sur le canot, les naturels lui arra-  
 „ cherent son fusil, lui prirent tous ses  
 „ canards, excepté trois, l'empêcherent de  
 „ partir, & même renvoyerent la pirogue :  
 „ fort effrayé, il résolut de se rendre une  
 „ seconde fois au sommet du rocher où il  
 „ croyoit qu'il seroit vu plus aisément du  
 „ vaisseau. L'audace des Indiens s'accroissant

ANN. 1774.  
Jua.

ANN. 1774  
Juin.

» à chaque instant, il le dépouillèrent. Il se  
 » laissa tranquillement enlever sa cravatte &  
 » son mouchoir; mais, voyant qu'ils faisoient  
 » soient ses habits avec violence, & qu'ils  
 » lui faisoient des gestes très-menaçans, il  
 » désespéra de sa vie. Au milieu de cette in-  
 » quiétude & de cet embarras, il chercha  
 » dans toutes ses poches un couteau, ou  
 » un autre instrument avec lequel il pût du  
 » moins se défendre, ou se venger en  
 » mourant. Il n'avoit qu'un mauvais étui  
 » de cure-dents : il l'ouvrit, & il le présenta  
 » avec assurance à ces brigands, qui, voyant  
 » qu'il étoit creux, reculèrent de deux ou  
 » trois pas; il continua à les intimider avec  
 » cette arme formidable; ces misérables te-  
 » noient cependant toujours leurs piques  
 » levées contre lui. Comme le soleil dardoit  
 » ses rayons sur sa tête, & qu'il avoit  
 » marché tout le jour, il étoit épuisé de  
 » fatigue, & il alloit succomber à son acca-  
 » blement, lorsqu'une jeune femme, très-  
 » belle, remarquable par de longs cheveux,  
 » qui flottoient en boucles sur son sein, eut  
 » pitié de lui : elle s'avança hardiment du  
 » milieu de la foule; l'humanité & la com-  
 » passion étoient peintes dans ses yeux; son  
 » visage annonçoit tellement l'innocence &  
 » la bonté, qu'il fut impossible à M. Patten  
 » de

„ de se défier d'elle; elle lui offrit un mor-  
 „ ceau de pimplemoufe, qu'il accepta avec <sup>ANN. 1774.</sup>  
 „ empressement & avec beaucoup de recon- <sup>Juin.</sup>  
 „ noissance; &, quand il eut mangé ce pre-  
 „ mier morceau, elle lui en donna d'autres.  
 „ Enfin deux chaloupes, qui se détacherent  
 „ du vaisseau, dispersèrent toute la foule.  
 „ La généreuse Indienne, & un vieillard, qui  
 „ étoit son pere, resterent assis près du chi-  
 „ rurgien, avec la tranquillité qu'inspire une  
 „ conduite noble & vertueuse. Elle demanda  
 „ le nom de son ami; il lui dit celui que les  
 „ Taïtiens lui avoient donné, Patéénée. Elle  
 „ l'adopta sur-le-champ, en le changeant en  
 „ Patféénée. „

Après le départ des canots, il prit une  
 pirogue pour se faire conduire à bord; & au  
 moment qu'il y entroit, un Indien lui arracha  
 son fusil. D'après ce rapport, j'allai descendre  
 dans ce même lieu. A mon approche, quel-  
 ques Insulaires se retirèrent en hâte. Etant à  
 terre, je cherchai mes officiers, & je les trou-  
 vai sur les bords de l'anse, avec un grand  
 nombre d'indiens. On n'avoit fait aucune dé-  
 marche pour recouvrer le mousquet; je crus  
 aussi devoir dissimuler, & en cela j'eus réel-  
 lement tort. La facilité qu'ils avoient eue de  
 se saisir de cette arme, qu'ils croyoient bien  
 sûrement en leur possession, les encouragea

ANN. 1774.  
Juin.

à de nouvelles tentatives. L'alarme que ce vol avoit répandu s'étant dissipée, les Insulaires apportèrent assez de provisions pour nous mettre en état de retourner à bord avant la nuit, avec nos bateaux bien chargés.

« L'après-midi, mon pere, avec un matelot, parcourut une partie considérable de l'isle, sans avoir à se plaindre des habitans, & il rapporta de nouvelles plantes à bord. »

« Les Naturels firent, ce jour, d'autres petits vols : ils ne paroissent pas moins filoux que les Insulaires de Tonga-Taboo & des isles de la Société. »

28. Le matin, du 28, de très-bonne heure, le second bateau aux ordres du lieutenant Clerke & du maître, débarqua pour faire de l'eau. Je voulois les suivre dans ma chaloupe, & malheureusement je différai mon départ jusqu'après le déjeuner. Le bateau étoit à peine à terre que les Insulaires, qui s'étoient rassemblés se conduisirent avec si peu de ménagement, que l'officier ne savoit trop s'il devoit descendre les pièces à l'eau ; mais, comptant sur mon arrivée, ils s'y hasarda. Ce ne fut pas sans beaucoup de rumeur, qu'on parvint à les remplir & à les charger. Pendant ce travail, les Indiens ôterent au lieutenant son fusil, & l'emportèrent ; ils prirent aussi quelques outils du

tonnelier, & enleverent aux autres ce qui se trouva sous leurs mains. Ils commirent tous ces vols furtivement, & sans employer la force ouverte. Je débarquai au moment que ce bateau alloit retourner à bord. Les Natures, en grand nombre sur la plage, me voyant arriver, prirent la fuite. Je soupçonnai une partie de ce qui étoit arrivé. Cependant j'en engageai plusieurs à demeurer, & mon lieutenant m'informa de toutes les circonstances précédentes. Je résolus aussi-tôt de les forcer à la restitution. Dans ce dessein, je donnai ordre de faire débarquer tous les soldats de marine armés, & de tirer du vaisseau deux ou trois coups de canon, pour avertir M. Forster, qui se trouvoit dans la contrée avec plusieurs autres personnes; car je ne savois pas comment les Insulaires se conduiroient dans cette occasion. Je renvoyai ensuite tous les bateaux, & je ne gardai que la chaloupe, avec laquelle je restai au milieu d'un grand nombre d'habitans, qui montroient, à mon égard, les dispositions les plus favorables. Je les persuadai si bien de mon intention, que long-tems avant l'arrivée des soldats de marine, on avoit rapporté le fusil de M. Clerke; mais ils me firent plusieurs instances pour que je n'insistasse pas sur le reste. L'arrivée de M. Edgcumbe avec les soldats de marine,

ANN. 1774.

Juin.



ANN. 1774.  
Juin.

causa , aux Insulaires qui étoient présens ; une crainte si vive , que quelques-uns s'enfuirent. Je fis d'abord saisir deux grandes doubles pirogues qui étoient dans l'anse. Un Indien voulut résister , je tirai sur lui à dragées , & je l'obligeai à se retirer en boitant. Les Insulaires , alors convaincus que l'affaire étoit sérieuse , prirent tous la fuite. Je les rappelai , & plusieurs revinrent avec confiance. Cet acte de sévérité eut tout l'effet que j'en attendois. Le second mousquet fut incessamment rendu. J'ordonnai à l'instant qu'on relâchât les pirogues , afin de leur apprendre par quels motifs on les avoit arrêtées. Le reste de ce qu'ils avoient volé étant d'une mince valeur , je ne poussai pas plus loin les recherches. Dans cet intervalle , le second bateau étoit revenu à l'aiguade , & nous remplîmes nos futailles , sans que les Indiens osassent s'en approcher , à l'exception d'un seul , qui , dans tout ceci , avoit hautement désapprouvé la conduite des autres.

En revenant de l'aiguade , je trouvai beaucoup d'Indiens rassemblés près de l'anse ; ce qui fit conjecturer à quelques-uns de mes officiers , que l'homme à qui j'avois tiré un coup de fusil , étoit mort ou mourant. Cette conjecture me paroissoit très-peu vraisemblable. Je m'adressois à un Naturel qui sem-

bloit jouir d'une certaine considération, pour nous faire rendre l'herminette du tonnelier, perdue dans la matinée. Aussi-tôt il détacha deux hommes, & je crus que c'étoit pour nous la rapporter: mais je reconnus que nous ne nous étions pas entendus; car, au lieu de l'herminette, on me présenta l'homme que j'avois blessé, & qu'ils avoient couché sur une planche. Le voyant étendu à mes pieds, avec toutes les apparences de la mort, je fus ému de ce triste spectacle: j'observai cependant bien-tôt qu'il n'avoit de blessures qu'à la main & à la cuisse. J'envoyai chercher le chirurgien pour visiter ses plaies & y appliquer un remède convenable. Ensuite je parlai à différens Insulaires de l'herminette, car j'étois résolu de me la faire rendre. Je questionnai en particulier une vieille Indienne, qui, depuis mon premier débarquement, avoit toujours eu beaucoup de choses à me dire; mais, dans cette occasion, elle donna une libre carrière à la volubilité de sa langue. Toute son éloquence étoit presque en pure perte: je compris seulement de sa leçon, que je ne devois pas insister sur la restitution d'une chose de peu de valeur. S'apercevant que j'y étois déterminé, elle se retira avec trois ou quatre autres femmes, &, l'instant d'après, l'herminette me fut rapportée; mais la

ANN. 1774.  
Juin.

vieille ne reparut plus. J'en fus fâché; je vou-  
lois a remercier, par un présent, de l'intérêt  
qu'elle avoit pris dans toutes nos affaires,  
particulières & publiques. La première fois  
que j'étois venu à terre, pour reconnoître  
l'aiguade, cette vieille m'avoit présenté une  
fille; en me faisant entendre qu'elle étoit à  
mon service. La jeune miss, qui avoit proba-  
blement reçu ses instructions, exigeoit, pour  
préliminaire, un grand clou, ou une chemise.  
Je lui dis, par signes, que je n'avois rien à lui  
donner, espérant par-là m'en débarrasser; mais  
je me trompois fort, & la vieille m'assura que  
j'en pouvois disposer de la jeune personne, &  
remettre à une autrefois ma reconnoissance.  
Sur mon refus la vieille s'emporta, & se mit  
à me quereller. Je comprenois peu ses dis-  
cours; mais ses gestes avoient une expression  
qui annonçoit assez le sens de ses paroles. Elle  
me disoit, avec un ris moqueur; quelle es-  
pèce d'homme êtes-vous, de rejeter ainsi les  
caresses d'une si jolie fille? Il est vrai que la  
jeune personne étoit d'une grande beauté;  
cependant j'aurois mieux résisté à ses charmes,  
qu'aux injures de la vieille; & je me hâtai  
de rentrer dans la chaloupe. La vieille me  
pressoit encore de prendre la jeune fille à  
bord: mais cela étoit d'autant moins possible,  
qu'avant de quitter le vaisseau j'avois expref-

sement défendu de n'y recevoir aucune femme, sous quelque prétexte que ce pût être, & cela pour des raisons que j'aurai bien-tôt occasion d'exposer.

ANN. 1774.  
Juin

Aussi-tôt que le chirurgien fut à terre, il visita & pansa les plaies de l'Indien, à qui il fit une saignée; mais, ayant demandé des figues bananes, bien mûres, pour les faire servir de cataplasme, au lieu de ces fruits, ils lui apportèrent des cannes de sucre, dont ils tirèrent la pulpe, qu'ils lui présentèrent pour l'appliquer sur les plaies. Cette plante est plus balsamique que la banane; & cela même semble supposer que ces Insulaires ont quelque connoissance des simples.

« On leur donna une bouteille d'eau-de-vie, en leur recommandant d'en laver la plaie, qui n'étoit pas dangereuse; mais comme l'Indien avoit été tiré à neuf ou dix verges, les chairs étoient très-froissées, & il souffroit de grandes douleurs. »

Je fis ensuite un présent au blessé, que son maître, ou du moins celui qui réclamoit la pirogue, prit probablement pour lui. Dès que l'affaire fut arrangée, en apparence, à la satisfaction de tout le monde, nous retournâmes dîner à bord, où trouvant une quantité considérable de fruits & de racines, j'ordonnai qu'on se tint prêt à mettre à la voile.

ANN. 1774  
Juin.

« Durant le tumulte dont on vient de  
 » parler, nous faisions des recherches d'his-  
 » toire naturelle : nous découvrîmes d'abord  
 » une très-belle espèce de lis, ( *Crinum*  
 » *Asiaticum* ) & plusieurs autres plantes non  
 » moins précieuses. Nous arrivâmes à l'ai-  
 » guade, qui étoit un étang de cent à cent  
 » cinquante verges de long & de cinquante  
 » de large; il contenoit un eau stagnante  
 » un peu saumâtre; peut-être avoit-il quelque  
 » communication souterraine avec la lagune  
 » salée, que nous atteignîmes bien-tôt, &  
 » où nous herborisâmes, parmi les mangliers  
 » qui l'environnoient. Ces arbres occupent  
 » un grand espace, & l'âge entrelace, de  
 » plus en plus, leurs branches. Leurs se-  
 » mences ne tombent pas, mais poussent des  
 » rejettons, du sommet de la tige, jusqu'à  
 » ce qu'ils touchent la terre, où ils prennent  
 » racine, & jettent de nouveaux rameaux.  
 » En quittant le lac, nous traversâmes une  
 » plantation, où les Naturels nous saluerent  
 » très-amicalement, & nous inviterent à nous  
 » asseoir au milieu d'eux. Comme nous ne  
 » voulions pas perdre notre tems, nous les  
 » quittâmes tout de suite, pour retourner à  
 » l'étang d'eau douce. Comme nous chassions  
 » aux canards sauvages, M. Gilbert, le maître,  
 » vint nous avertir de la malheureuse dispute

» survenue, & de tous les coups de canon  
 » & de fusil qu'on avoit tirés : nous en ANN 1774.  
juin.  
 » avions entendu quelques-uns, mais nous  
 » crûmes que c'étoient nos Messieurs qui  
 » chassoient.

» Arrivés auprès du capitaine & du dé-  
 » tachment rangé sous les armes, nous ne  
 » pûmes nous empêcher d'admirer la conf-  
 » tance & la tranquillité de plusieurs Naturels,  
 » qui, malgré les menaces des soldats, ne  
 » prenoient point la fuite. Comme, dans  
 » cette misérable querelle, la plupart des  
 » Indiens étoient innocens, ils paroissoient  
 » affligés de se voir traités si cruellement.

» Je dois dire qu'ils firent tout ce qu'ils  
 » purent pour regagner nos bonnes grâces :  
 » après avoir rendu le fusil & la hache,  
 » une femme, d'un moyen-âge, qui sembloit  
 » jouir de beaucoup d'autorité, dépêcha,  
 » dans l'intérieur du pays, quelque-uns de  
 » ses gens, qui rapportèrent la gibecière &  
 » le fusil de M. Patten.

» D'autres femmes, qui assistèrent au  
 » pansément de leur compatriote blessé,  
 » paroissoient fort empressées de rétablir la  
 » paix, & leurs timides regards nous repro-  
 » choient notre superbe & violente conduite.  
 » Elles s'assirent sur un joli gazon, & for-  
 » mant un groupe de plus de cinquante,

ANN. 1774.  
Juin.

» elles nous inviterent à nous placer à leurs  
» côtés : chacune d'elles avoit des pimple-  
» mousés, & elles nous en donnerent de  
» petits morceaux, en nous prodiguant  
» toutes les marques possibles de tendresse &  
» d'affection. L'amie de M. Patten fut une  
» des plus caressantes; elle occupoit un des  
» premiers rangs parmi les beautés de l'isle;  
» sa taille avoit de la grace & ses formes de  
» la proportion : ses traits, parfaitement  
» réguliers, étoient pleins de douceur & de  
» charmes; ses grands yeux noirs étinceloient  
» de feu; son teint étoit plus blanc que celui  
» du bas-peuple, & elle portoit une étoffe  
» brune, qui lui serroit le corps au-dessus  
» de la gorge, mais qui s'élargissoit ensuite  
» par en bas : ce vêtement lui alloit peut-  
» être mieux que la robe Européenne la  
» plus élégante.

» J'ajouterai que ce peuple a si peu de  
» ressentiment, que, malgré les plaintes  
» qu'il avoit lieu de faire contre nous, il ne  
» cessa pas de nous vendre des rafraîchis-  
» semens à terre & aux environs du vaisseau.  
» Ils desiroient beaucoup de se procurer nos  
» marchandises & nos curiosités : ils étoient  
» charmés, en particulier, des jeunes chiens  
» que nous avions embarqués aux isles de la  
» Société, pour en répandre la race sur

» celles-ci, qui ne les connoissent point. Nous  
 » en laissâmes deux couples à Anamocka, &  
 » les Naturels nous promirent d'en prendre  
 » un soin particulier. »

ANN. 1774.  
 Juin.

Je fus ensuite informé d'une circonstance qu'on avoit observée à bord. Les pirogues, qui se trouvoient autour du vaisseau au moment où les canons firent feu, s'étoient toutes retirées, à l'exception d'une seule, dont le maître s'occupoit à en vider l'eau. Au premier coup, il regarda la pièce d'artillerie, &, sans se déconcerter, il resta précisément sous la bouche, & continua son ouvrage. Le second coup ne fit pas plus d'effet sur cet intrépide Indien; & ce ne fut qu'après avoir vidé l'eau de sa pirogue, qu'il se retira sans montrer de frayeur. On avoit souvent vu ce même Indien saisir des fruits & des racines dans les autres pirogues, & nous les vendre; & si les propriétaires faisoient quelque difficulté de les lui laisser prendre, il les emportoit de force : voilà pourquoi les gens du vaisseau le nommerent le commis de la douane : un jour qu'il avoit levé cette espèce de tribut, il se trouvoit à côté d'une pirogue à voile : un de ceux qui montoient cette dernière, s'apercevant qu'il regardoit d'un autre côté, saisit cette occasion de lui enlever, quelque chose de sa pirogue, & partit en même-tems à la



ANN. 1774.  
Jain.

voile. L'Indien s'aperçut du tour qu'on venoit de lui jouer, & pour suivit cette pirogue; après l'avoir atteinte, il battit bien le voleur, & reprit, non-seulement ce qu'on lui avoit dérobé, mais il s'empara de plusieurs autres articles. Nous remarquâmes que ce même Insulaire devoit une espèce de dîme dans le marché qui se tenoit au rivage. Le prenant un jour, dans ce marché, pour un homme de conséquence, j'allois lui faire quelque présent, lorsque j'en fus empêché par un Indien, qui me dit que cet homme n'étoit point *A-Récke*, c'est-à-dire chef. Il avoit toujours les cheveux poudrés d'une espèce de poudre blanche.

Le calme ne nous permettant pas de partir cette après-midi, plusieurs personnes de l'équipage me suivirent à terre. Les Insulaires se montrèrent si affables & si obligeans, que, si nous eussions fait dans cette île un plus long séjour, probablement nous n'aurions pas eu à nous plaindre davantage de leur conduite. Tandis que j'étois sur le rivage, j'appris les noms de vingt îles, situées entre le N. O. & le N. E., & dont quelques-unes étoient en vue. Deux de celles qui sont le plus à l'ouest, savoir, *Amattafoa* & *O-Ghao*, sont remarquables par la grande élévation de leurs terres. Nous conjecturâmes qu'il y

avoit un volcan dans Amattafoa (a), la plus occidentale des deux; & cela, par les colonnes de fumée que nous voyions continuellement s'élever du milieu. Au nord de celle-ci nous en apperçûmes treize autres.

ANN. 1774  
Juin.

„ Nous traversâmes, de notre côté, des  
 „ champs & des groupées d'arbrisseaux, &  
 „ nous y recueillîmes des plantes précieuses.  
 „ J'achetai différentes armes, des massues,  
 „ des piques, & quelques meubles; savoir,  
 „ de petites selles, de grands plats ou vases  
 „ de bois, & des pots de terre, qui sembloient  
 „ servir depuis long-tems. La quantité nom-  
 „ breuse d'armes qu'on trouve chez eux, pa-  
 „ roît démentir la bonté de leur naturel &  
 „ de leur caractère; mais peut-être que, sans  
 „ se battre entr'eux, ils ont souvent des dis-  
 „ putes avec leurs voisins, comme les Insu-  
 „ laires de Taïti & des îles de la Société.  
 „ Ce qui me feroit croire qu'ils ne les met-  
 „ tent pas souvent en usage, c'est qu'ils pas-  
 „ sent un tems infini à les orner de sculp-  
 „ tures, „

Le 29, au point du jour, nous étions sous voile, & profitant d'une légère brise de l'ouest, nous mîmes le cap au nord, pour reconnoi-

---

(a) Les Naturels du pays l'appellent *Tosooa-Ama*, ou *Kama*, ce qui signifie probablement *montagne*.

ANN. 1774.  
Juin.

tre les deux hautes-îles; mais bien-tôt les vents nous refuserent, & nous porterent entre plusieurs petites îles rases & bas-fonds: de sorte qu'il nous fallut serrer le vent pour sortir de ce parage. Cette manœuvre donna le tems à quantité de pirogues, de ces différentes îles, de joindre le vaisseau. Elles avoient, à leur bord, des fruits, des racines & quelques poules: les Indiens échangerent ces provisions pour de petits clous & des pièces d'étoffes de toute espèce. Je crois que ces pirogues, avant de se retirer, acheverent de dépouiller la plupart des gens de l'équipage du petit nombre de pièces d'étoffe que les femmes de Taïti leur avoient laissées. Après être sortis de ces bas-fonds, nous courûmes un bord au sud, & nous nous trouvâmes un peu au vent de la pointe méridionale d'Anamocka; &, de cette manière, notre journée fut presque entièrement perdue. Nous passâmes ici la nuit à faire de petites bordées dans l'espace que nous avions reconnu le jour précédent.

Le 30, dès la pointe du jour, nous dirigeâmes notre route sur Amattafoa, avec une jolie brise de l'O. S. O. Le soleil avoit à-peine éclairé l'horizon, que des pirogues arrivèrent, autour du vaisseau, de toutes parts. Il se fit autant, & même plus d'échanges que la veille,

car j'achetai, d'une pirogue, deux cochons, très-rare dans ces cantons. Vers les quatre heures de l'après-midi, nous étions près d'Amattafoa, & nous passâmes entre cette île & O-Ghao. Le canal, qui les sépare, est d'environ deux milles de largeur : on n'y trouve point de fond, & la navigation y est sûre. Dans ce passage, nous eûmes très-peu de vent & des calmes. Une grande double pirogue, qui alloit à la voile, & plusieurs autres à rames, qui nous avoient suivis tout le jour, joignirent le vaisseau.

ANN. 1774.  
Juin

J'eus alors occasion de vérifier une chose qui me paroissoit un peu douteuse, c'étoit de savoir si quelques pirogues ne reviroient pas de bord, en changeant seulement leur voile de côté, & si elles ne continuoient pas leur route, ayant de l'avant le bout qui se trouvoit de l'arrière. Cette manœuvre, que nous avions présumée, s'exécuta alors sous nos yeux. La voile de ces pirogues, d'une forme triangulaire, est étendue ou envergée sur deux perches, dont la supérieure est une vergue latine, & l'inférieure fait la fonction du gui ou baume dans les voiles auriques. La vergue est suspendue au mât, presque par le milieu. Quand ceux qui les montent veulent changer de bordée, ils font arriver la pirogue vent devant, lâchent doucement l'é-

ANN. 1774.  
Juin.

coute, & portent le pied ou tenon de la vergue, ainsi que l'écoute, de l'autre côté de la pirogue, aux deux bouts de laquelle on a pratiqué des entailles ou mortaises où ils fixent le tenon de la vergue. On peut dire que leur manière de manœuvrer, est assez semblable à celle qu'a décrite M. Walter, en parlant des pirogues des îles Mariannes (a). S'ils veulent aller vent large, ou serrer le vent, ils détachent le tenon de la vergue de la mortaise, & brassent quarré. Il faut observer que toutes leurs pirogues ne sont point grées pour manœuvrer de la même manière. Quelques-unes, & celles-ci sont les plus grandes, sont grées pour revirer de bord. Le mât de ces dernières est plus court & plus gros que celui des autres. Il porte sur une espèce de rouleau, fixé au pont, près de l'avant. Il sert à faire pencher ou incliner la pirogue sur le devant. Le sommet du mât est fourchu, & la vergue repose sur ses deux pointes, comme sur deux pivots, par le moyen de deux forts taquets de bois, retenus, de chaque côté de la vergue, à un tiers environ de sa longueur, depuis le tenon ; ce tenon, pendant que le bâtiment fait voile, est arrêté contre les deux pirogues, à l'aide de

(a) Voyez le voyage du lord Anson.

deux fortes liures, dont l'une est passée à travers un trou, pratiqué à l'avant de chaque pirogue; car on doit remarquer que toutes ces pirogues à voile sont doubles ou accouplées. Le pied de la vergue étant ainsi fixé, il est clair qu'en passant les amures de l'un à l'autre côté, ces pirogues doivent revirer de bord: il est aussi un côté où la voile & sa vergue inférieure se trouvent dégagées du mât, tandis que, de l'autre, la voile porte sur lui, précisément comme une misaine déferlée. Je ne pourrois cependant pas dire s'ils ne détachent pas quelquefois de la vergue cette partie de la voile, qui est entre l'amure & le sommet du mât, pour mettre la voile & sa vergue inférieure sous le vent du mât. Les desseins que M. Hodges a faits de ces pirogues, semblent favoriser cette opinion; ils peuvent, non-seulement faire entendre la description, mais encore la suppléer. Les bouts-dehors & les cordages dont on se sert pour les haubans, sont gros & forts; &, en effet, la voile, la vergue & le gui sont ensemble d'un si énorme poids, qu'ils ont besoin de cordages de la plus grande force.

Durant toute cette journée, le sommet d'Amattafoa fut caché dans les nuages; de sorte que nous ne pûmes pas encore déterminer, avec certitude, s'il s'y trouve un vol-

ANN. 1774.  
juin.

can; mais tout sembloit en confirmer l'existence. L'isle a environ cinq lieues de tour. O-Ghao a moins d'étendue; mais elle est plus ronde, & sa forme est celle d'un pain de sucre.

« Quelques-uns des Naturels d'Amattafoa,  
 „ qui étoient sur notre bord, nous dirent  
 „ qu'il y a de l'eau douce, des noix de co-  
 „ cos, des bananes & des fruits à pain, nous  
 „ y vîmes, en effet, beaucoup de palmiers  
 „ & de bois de massue. Quoique toute l'isle  
 „ soit escarpée, elle étoit couverte, en quel-  
 „ ques endroits, de verdure & d'arbrisseaux.  
 „ Vers la mer, & sur-tout du côté de l'au-  
 „ tre isle, les rochers sembloient brûlés, &  
 „ un sable noir couvroit la côte. Nous nous  
 „ en approchâmes à une encablure; mais la  
 „ sonde y rapporta quatre-vingt brasses; ce  
 „ qui nous empêcha de jeter l'ancre. Les  
 „ rochers, vers le passage, sont caverneux,  
 „ & quelquefois de la forme d'une colonne.  
 „ A travers la brume, nous voyions la fu-  
 „ mée s'élever avec impétuosité; &, avant  
 „ que nous eussions passé le détroit, elle pa-  
 „ roissoit sortir de l'autre côté de la mon-  
 „ tagne. Cette illusion prouve que le sommet  
 „ de la montagne étoit creux, ou formoit  
 „ un cratère d'où jaillissoit la vapeur. Au  
 „ côté N. O. de l'isle, un peu au-dessous de

„ l'endroit où nous vîmes la fumée sortir,  
 „ nous apperçûmes un coin qui sembloit  
 „ avoir été brûlé depuis peu; il étoit dé-  
 „ pouillé de verdure, quoique la montagne  
 „ des deux côtés fût revêtue de diverses  
 „ plantes. Quand nous fûmes exactement sur  
 „ la ligne, par où le vent conduisoit la fu-  
 „ mée, nous essayâmes une petite ondée de  
 „ pluie, & les gouttes qui tomboient dans  
 „ nos yeux, étoient piquantes & dures. Elles  
 „ étoient probablement imprégnées de quel-  
 „ ques particules vomies par le volcan. Comme  
 „ le vent souffloit du S. S. E. & qu'il fraîchif-  
 „ soit, nous nous éloignâmes de cette île  
 „ sans faire d'autres observations, quoiqu'elle  
 „ soit bien digne de l'attention des savans,  
 „ qui recherchent quelles révolutions a subi  
 „ notre globe. „

ANN. 1774.  
Juin.

Ces deux îles gissent à l'O. N.  $\frac{1}{2}$  O. d'Ana-  
 mocka, à la distance de onze ou douze  
 lieues. Toutes les deux sont habitées; mais  
 ni l'une ni l'autre ne paroissent fertiles.

A peine étions-nous dans le canal, qu'il  
 s'éleva une brise très-fraîche du sud : à l'in-  
 stant, toutes les pirogues se retirèrent, &  
 nous gouvernâmes à l'ouest toutes voiles dehors.  
 J'avois quelque envie de toucher à Amster-  
 darn, qui n'est pas éloignée de la route que





ANN. 1774. je suivois; mais, voulant profiter du vent, je  
 Juin. crus devoir changer de dessein.

Retournons maintenant à Anamocka, c'est le nom que l'isle reçoit de ses habitans. Elle est située par 20<sup>d</sup> 15' de latitude sud, & 174<sup>d</sup> 31' de longitude à l'ouest. Tasman, qui le premier en fit la découverte, lui donna le nom de Rotterdam. Elle est d'une forme triangulaire, & chacun de ses côtés a trois à quatre milles de longueur. Un lac, qui est dans le milieu, occupe une grande partie de sa surface, & coupe en quelque façon, l'angle du Sud-Est.

« C'est la plus considérable du groupe.  
 » Toutes ces isles sont situées sur une espèce  
 » de banc de sable, où il y a de neuf à soixante ou soixante-dix brasses d'eau, & le  
 » sol est probablement le même sur chacune. Anamocka est composée, comme  
 » Tonga-Tabboo, d'un rocher de corail couvert d'un bon terreau. Nous n'avons pas  
 » eu occasion d'examiner le mondrin du centre, qui semble avoir eu une origine  
 » différente, & qui peut-être est volcanique.  
 » Il est maintenant couvert de fertiles boscages, comme le reste de l'isle. L'eau douce que fournit l'étang à ces Insulaires, est  
 » un avantage dont sont privés ceux de Tonga-Tabboo; mais il ne paroît pas qu'ils se

du vent, je

mocka, c'est  
habitans. Elle  
sud, & 174<sup>d</sup>  
nan, qui le  
ui donna le  
forme trian-  
a trois à qua-  
qui est dans  
partie de sa  
con, l'angle

du groupe.  
r une espèce  
neuf à foi-  
d'eau, & le  
me sur cha-  
tée, comme  
de corail cou-  
n'avons pas  
mondrin du  
une origine  
t volcanique.  
e fertiles bô-  
le. L'eau dou-  
nfulaires, est  
ceux de Ton-  
pas qu'ils se

» baignent aussi souvent que les Taïtiens,  
» peut-être parce que l'eau stagnante invite  
» peu à s'y plonger. Ils paroissent en con-  
» noître le prix; car les Naturels nous ap-  
» portoient au vaisseau des calebasses pleines,  
» & ils en donnerent aussi à Tasman.

» Il y a plus de fruit à pain & de pim-  
» plemoufes, & tous les végétaux y viennent  
» mieux qu'à l'île d'Amsterdam : voilà pour-  
» quoi les terrains ne sont pas enfermés de  
» haies aussi nombreuses, aussi régulières &  
» aussi soigneusement faites : les longues allées  
» d'arbres fruitiers & la délicieuse verdure  
» qui est au-dessous, pourroit se comparer  
» aux plus charmantes retraites de l'île de  
» Middelburg. Les berceaux touffus qui cou-  
» vrent les chemins, étalent de belles fleurs  
» qui embaument l'air de parfums. Les sites  
» multipliés que forment les petites éléva-  
» tions & les différens groupes des maisons  
» & des arbres, contribuent encore à l'or-  
» nement de cette terre. Les volailles & les  
» cochons qui rôdoient autour de chaque  
» case, la quantité prodigieuse de pimple-  
» moules qu'on voyoit au-dessous des arbres,  
» & auxquels les Naturels ne paroissoient pas  
» faire attention, offroient le spectacle de  
» l'abondance. Si je l'ose dire, mon cœur  
» palpitait de joie : la vue de l'abondance pro-

ANN. 1774  
Juin.

ANN. 1774  
Juin.

» cure à l'homme une satisfaction inexprima-  
 » ble, & l'ame la plus abattue se livre alors  
 » à la bonne humeur & au contentement.  
 » Ces scènes de plaisir, remplaçant les scè-  
 » nes si tristes qui frappèrent nos regards  
 » pendant un si long voyage, produisoient  
 » un contraste qui charmoit tout le monde.  
 » Il est naturel de s'arrêter sur des objets  
 » agréables, & je ne crois pas avoir besoin  
 » de m'excuser auprès du lecteur, si je fais  
 » en ce point de fréquentes descriptions.  
 » M. Hodges a dessiné avec vérité l'intérieur  
 » d'Anamocka, & on en trouve une gravure  
 » dans ce voyage. »

Autour de l'île, c'est-à-dire, du N. O. au  
 sud, en passant par le nord & l'est, il y a  
 un grand nombre d'îlots, de bancs de sable  
 & de brisans. Nous les vîmes s'étendre dans  
 le nord à perte de vue, & il n'est pas im-  
 possible qu'ils se prolongent jusqu'au sud  
 d'Amsterdam, ou de Tonga-Taboo. Ces îles,  
 y compris Middelburg ou E-Eaoowée, & Pil-  
 start, forment un grouppe qui embrasse en-  
 viron trois degrés en latitude & deux en  
 longitude. L'amitié & l'alliance étroites qui  
 semblent subsister entre leurs habitans, &  
 leur conduite affable & honnête envers les  
 étrangers, m'ont engagé à les nommer l'Ar-  
 chipel ou les îles des Amis. Nous pourrions

peut-être porter plus loin cet Archipel, & y comprendre les isles Boscowen & Keppel, découvertes par le capitaine Wallis, situées à-peu-près sous le même méridien, à la latitude de  $15^{\text{d}} 53'$  : si je puis juger des habitans de ces deux isles, d'après ce qu'on m'en a dit, leur caractère n'est pas moins pacifique que celui des Indiens de notre Archipel.

Les habitans, les productions, &c. de Rotterdam & des isles voisines, sont à-peu-près les mêmes qu'à Amsterdam. Les cochons & les volailles n'y sont pas moins rares. Nous ne pûmes nous y procurer que six cochons, & très-peu de volailles. Nous en tirâmes des ignames & des pimplemoufes en abondance; mais il n'étoit pas si facile d'y avoir d'autres fruits. Il n'y a pas plus de la moitié de l'isle qui soit, comme à Amsterdam, en plantations closes. Il est vrai que le terrain ouvert y est cultivé & fertile. Cependant on rencontre plus de landes dans cette isle, eu égard à son étendue, que dans l'autre. Les habitans paroissent aussi plus pauvres, c'est-à-dire qu'on y voit moins d'étoffes, moins de nattes, moins d'ornemens, &c. ce qui constitue la majeure partie des richesses des habitans de la mer Pacifique.

Les Naturels de Rotterdam semblent plus sujets à la lèpre, ou d'autres maladies de la

ANN. 1774.  
Juin.

peau, que par-tout ailleurs : leur visage est beaucoup plus affecté que le reste du corps. J'en ai vu plusieurs à qui la lèpre avoit rongé le visage & fait tomber le nez. Dans une de mes excursions, je voulus m'arrêter à une case où étoient quelques personnes; un Indien parut à la porte, ou plutôt devant le trou qui servoit d'entrée, & qu'il chercha à barricader avec des cordes. Mais l'odeur infecte, qui s'exhaloit de son visage, auroit seul suffi pour m'éconduire, si l'entrée m'eût été ouverte. La lèpre lui avoit entièrement dévoré le nez, & son visage n'étoit qu'un ulcère : il seroit difficile de rien voir de plus hideux & de plus choquant. Comme les gens de l'équipage n'étoient pas encore bien guétis d'une certaine maladie qu'ils avoient prise aux îles de la Société, je défendis ici toute espèce de communication avec les femmes, & j'ai lieu de croire, qu'à cet égard, mes soins ne furent pas inutiles.

Nous ne vîmes, dans cette île, ni roi, ni principal chef : aucun des Insulaires ne nous parut avoir une autorité absolue sur les autres. L'Indien & la vieille dont j'ai parlé, & que je crus être mari & femme, s'intéressèrent bien en quelques occasions dans nos affaires ; mais il étoit aisé de voir que leur crédit ne s'étendoit pas loin.

« La femme, qui envoya chercher la gi-  
 » becière & le fusil du chirurgien, sembloit  
 » jouir de quelque pouvoir, ainsi qu'on l'a  
 » dit ; & , comme on a lieu de croire que  
 » les femmes à qui on permet de laisser croître  
 » leurs cheveux, ont, dans les isles de la mer  
 » du sud, des prérogatives par-dessus les  
 » autres, la bienfaitrice de M. Patten pa-  
 » roissoit être d'un rang supérieur, & tout  
 » son maintien l'annonçoit d'ailleurs. Ce fut  
 » la seule que nous ayions vue avec de longs  
 » cheveux. Je suis bien loin de conclure  
 » que les Naturels d'Anamocka n'ont point  
 » de gouvernement fixe ; au contraire, leur  
 » proximité & leurs rapports avec d'autres  
 » peuples soumis au gouvernement monar-  
 » chique, & l'exemple de tous les autres In-  
 » sulaires de la mer du sud, que les premiers  
 » navigateurs ont visité, donnent lieu de  
 » penser qu'il y a une administration.

» Leurs mœurs approchent beaucoup de  
 » celles de Middelburg, il est probable qu'ils  
 » ont la même origine & les mêmes idées  
 » religieuses : cependant nous n'y avons re-  
 » marqué ni asiatouca, ni cimetière.

» L'Archipel, auquel nous avons donné  
 » le nom d'isles des Amis, semble habité par  
 » une race de peuples qui parlent le dialecte  
 » de la mer du sud, & qui ont tous le même

ANN. 1774  
Juin.

ANN. 1774-  
Juin.

» caractère. En général, ces terres sont bien  
» peuplées. Amsterdam est presque un jardin  
» continu, Middelburg, Anamocka & les  
» isles adjacentes paroissent les plus fertiles,  
» & nous serons très-moderés dans nos  
» calculs, si nous comptons deux cent mille  
» âmes sur toutes ces isles. La salubrité du  
» climat & des productions, les préservent  
» de ces maladies intérieures sans nombre,  
» dont nous sommes les victimes, & ils  
» n'ont aucun besoin qu'ils ne puissent satis-  
» faire, parce qu'ils ont fait, dans les arts  
» & dans la musique, plus de progrès que  
» les autres nations de la mer du sud; ils  
» passent leur tems d'une manière agréable,  
» & ils se recherchent les uns les autres. Ils  
» sont actifs & industrieux; mais, à l'égard  
» des étrangers, ils ont plus de politesse que  
» de cordialité. Le goût particulier qu'ils ont  
» pour le commerce, pourroit faire croire  
» qu'ils ont substitué cette civilité trompeuse à  
» la place de la véritable amitié: ils semblent  
» agir d'après les principes mercenaires &  
» intéressés qu'inspire le commerce. Cette  
» partie de leur caractère est directement op-  
» posée à celui des Taïtiens qui se plaisent  
» dans une vie indolente, mais dont les af-  
» fections plus senties ne se bornent pas à  
» de simples apparences. Cependant il y a



„ aux isles de la Société un grand nombre  
 „ d'individus voluptueux, tels que les *Arrétoys*,  
 „ dont le caractère moral paroît un peu dé-  
 „ pravé, au-lieu que les Insulaires des isles  
 „ des Amis semblent ignorer les vices qui  
 „ sont les fruits de l'opulence. »

ANN. 1774  
 Juin.

La rade, où nous avons mouillé, est sur  
 la bande nord de l'isle, précisément au sud  
 de l'anse la plus méridionale; car il y en a  
 deux de ce même côté de l'isle. Cette rade est  
 d'une étendue assez considérable: on trouve,  
 à la distance d'un ou deux milles du rivage,  
 vingt-cinq & trente brasses d'eau, fond de  
 sable, sans mélange de roche.

Cet ancrage est encore très-commode pour  
 la coupe & le chargement du bois de chauffe;  
 mais l'eau y est saumâtre, & ne vaut  
 pas la peine d'être portée à bord, à moins  
 qu'on ne soit dans le plus pressant besoin.  
 Néanmoins on peut s'en procurer de meil-  
 leure à cette isle même, & aux isles voisines;  
 car les habitans nous offrirent, dans des co-  
 ques des noix de cocos, de l'eau plus douce;  
 je ne fais pas cependant si les sources sont  
 assez abondantes pour en fournir un vais-  
 seau.

J'ai déjà observé que la côte du S. O. de  
 l'isle est défendue par une chaîne de rochers

**ANN. 1774.**  
**Juin.** ou de brisans & d'illots. Si, entre ces récifs & l'isle, la mer avoit une aussi grande profondeur & un bon fond, comme cela paroît être, il seroit plus avantageux d'y jeter l'ancre, que dans la rade où nous avons relâché.



## CHAPITRE III.

*Passage des isles des Amis aux Nouvelles-Hébrides. Relations de la découverte de l'isle de la Tortue. Variété d'incidens avant & après l'arrivée du vaisseau dans le port de Sandwich de l'isle Mallicollo. Description du havre & de la contrée adjacente; de ses habitans. Plusieurs autres particularités.*

LE premier de Juillet, au coucher du soleil, nous avions encore la vue d'Amattafoa, qui nous ressoit E.  $\frac{1}{4}$  N. E., à la distance de vingt lieues. En continuant notre route à l'ouest, le lendemain à midi, nous découvrîmes, dans le N. O.  $\frac{1}{4}$  O., la terre que nous voulions visiter. A quatre heures, elle nous ressoit du N. O.  $\frac{1}{2}$  O. au N. O.  $\frac{1}{4}$  N. &, en même-tems, des brisans, qui se montrèrent de l'avant, paroïssent s'étendre de l'ouest au S. O. Le jour étoit trop avancé pour pousser plus loin la découverte : nous diminuâmes de voiles, ferrâmes le vent, & nous passâmes la nuit à courir de petits bords, qui nous furent avantageux; car nous reconnûmes, à la pointe du jour, que nous étions plus loin de la côte que nous ne l'avions imaginé; & il étoit onze heures, avant de pouvoir

ANN. 1774  
Juillet.

**ANN. 1774.**  
**Juillet.** arriver au N. O., ou sous le vent de l'isle, où l'ancrage & le débarquement paroissent praticables. Afin de nous assurer du premier, j'envoyai un bateau, aux ordres du maître, prendre les sondes; &, dans cet intervalle, nous restâmes sur les bords.

« L'isle sembloit avoir deux petites collines ;  
» d'une pente très-douce, couvertes de bois ;  
» une extrémité se terminoit en pointe plate,  
» sur laquelle nous observâmes de jolis bocages de cocotiers & d'arbres fruitiers, entremêlés de maisons; une belle grève de sable entouroit la côte. »

Nous aperçûmes, sur le récif qui borde l'isle, quatre ou cinq Indiens, & environ une quinzaine sur le rivage. A la vue du bateau qui s'avançoit, ceux qui occupoient le récif, allèrent rejoindre les autres, & tous s'enfuirent dans les bois, au moment de la descente. Le bateau revint à bord avec la nouvelle qu'on ne trouvoit point de fond en-dedans du récif, dans lequel le maître n'avoit découvert qu'une seule passe, de six pieds d'eau, qui n'étoit abordable que pour un canot. Après être entré par cette coupure, il avoit ramé vers le rivage, espérant parler aux Insulaires, au nombre d'environ vingt, & tous armés de massues & de lances ; mais, au moment où le bateau mit à terre, ils avoient gagné la

forêt : il laissa sur le récif, des médailles, des clous & un couteau, que les Naturels prirent sans doute, puisqu'ils reparurent bien-tôt après à la même place. La longueur de cette île, dans la direction du N. E. au S. O., est d'un peu moins d'une lieue, & elle n'a pas la moitié autant de largeur. Ses terres sont entièrement boisées; & elle est défendue, tout au tour, par un récif de corail, qui, en quelques endroits, s'étend à deux mille du rivage. Elle est trop petite pour renfermer beaucoup d'habitans : peut-être même que ceux qu'on apperçut, venoient d'une île voisine pour pêcher des tortues; car il y en avoit plusieurs près des récifs, & c'est pour cela que j'en ai donné le nom à l'île. Elle gît par la latitude de 19<sup>d</sup> 48' sud, & par la longitude de 178<sup>d</sup> 2' à l'ouest.

ANN. 1774.  
Juillet.

Voyant les brisans courir dans le S. S. O., & voulant m'assurer de toute leur étendue avant la nuit, je quittai l'île de la Tortue, & fis voile pour les reconnoître. A deux heures, nous découvrîmes qu'ils étoient occasionnés par un banc de corail, d'environ quatre ou cinq lieues de circuit. Par la route que nous avions tenue, nous ne pûmes pas douter que ces brisans ne fussent les mêmes que ceux que nous avions vus le soir précédent. Ce banc de corail découvre, à basse

**mer, dans presque toutes ses parties:**

ANN. 1774.  
Juillet.

« Nous observâmes que de larges rochers  
 » de corail s'élevoient à près de quinze pieds  
 » au-dessus de la surface de la mer, qu'ils  
 » étoient étroits à la base & qu'ils s'élargis-  
 » soient au sommet. Je ne sais pas si un trem-  
 » blement de terre les a poussés si haut au-  
 » dessus des flots dans lesquels ils doivent avoir  
 » été formés, ou s'il faut assigner une autre  
 » cause à ce phénomène curieux. »

Près des accores de ce banc, l'eau est basse; car, dans le milieu, elle a de la profondeur. En un mot, il ne manque à ce banc que des islots, pour le rendre exactement semblable à une de ces isles rasées, à demi-noyées, avec une lagune, dont nous avons souvent fait mention. Il se trouve au S. O. de l'isle de la Tortue, à la distance d'environ cinq ou six milles; & le canal, qui le sépare du récif de l'isle, a trois mille de largeur. Ne voyant plus d'isles ni d'écueils, & persuadé qu'on pourroit pêcher des tortues sur ce banc, j'y envoyai deux bateaux convenablement équipés; mais ils ne firent que d'inutiles tentatives.

Les bateaux de retour à bord, nous fîmes voile à l'ouest avec une brise très-fraîche de la partie de l'est, qui se soutint jusqu'au 9, que le vent, ayant soufflé pendant quelques heures du N. O., fut suivi de raffales & de pluies.

pluies. A ce tems orageux succéda un vent frais du Sud-Est, avec lequel nous cinglâmes au N. O. Notre latitude étoit de 20<sup>d</sup> 20' sud, & la longitude de 176<sup>d</sup> 8 à l'est.

„ Nous n'étions accompagnés d'aucun  
„ oiseau dans notre route; un boobi blanc,  
„ ou une frégate, frappoient de tems-en-  
„ tems nos regards dans le lointain. Lebeau  
„ tems, les ignames d'Anamoc, & l'espoir  
„ de faire de nouvelles découvertes dans  
„ cette partie de la mer sud, qui n'avoit  
„ pas encore été reconnue, nous donnoient  
„ du courage.

„ Le 13, le vent diminua, & il tomba  
„ des gouttes de pluie le soir & le matin,  
„ Les matelots célébrèrent, avec leur gaieté  
„ accoutumée, le second anniversaire de  
„ notre départ d'Angleterre. Ils burent  
„ copieusement; ils avoient épargné une  
„ partie de leur ration pour ce grand jour,  
„ & ils noyèrent leurs idées tristes dans le  
„ grog (a). L'un d'eux, dont l'esprit étoit  
„ fanatique, composa une hymne à cette  
„ occasion, ainsi qu'il avoit déjà fait la  
„ première année; &, après avoir exhorté  
„ sérieusement ses camarades à la pénitence,

(a) Sorte de boisson composée d'eau-de-vie, d'eau, &c.

ANN. 1774.  
Juillet.

» il se mit à boire & à s'enivrer comme les  
» autres. »

15.

Le 15, à midi, par 15<sup>d</sup> 9' de latitude sud & 171<sup>d</sup> 16' de longitude est, je gouvernai à l'ouest. Le lendemain, nous eûmes un tems sombre, accompagné de grains violens & de pluie; c'est généralement dans cette mer, entre les tropiques, un sûr indice du voisinage de quelques-unes des terres élevées. Vers les trois heures après midi, nous eûmes, en effet, la vue d'une grande côte qui nous restoit au sud-ouest. En conséquence, nous ferrâmes nos voiles hautes, prîmes des ris dans les huniers, & nous gouvernâmes sur la terre. A cinq heures & demie, elle s'étendoit du S. S. O. au N. O.  $\frac{1}{4}$  O.  $\frac{1}{2}$  O. Bien-tôt nous revîrâmes de bord, & passâmes à luvoyer la nuit, qui fut presque toujours à l'orage. Toutes nos bordées furent défavantageuses; car, le matin, nous reconnûmes que nous avions perdu du terrain. Nous n'en fûmes point surpris, n'ayant pour lors que de mauvaises voiles, dont la plupart étoient déchirées, particulièrement celle du petit hunier, qui étoit absolument hors de service.

« Le roulis du vaisseau étoit toujours  
» très-violent, & la pluie mouilloit entiè-  
» rement nos livres, nos vêtemens & nos



ANN. 1774.  
Juillet.

» lits. Ces vents forts, joints à la brume,  
» enveloppoient la terre de nuages, de ma-  
» nière que nous pouvions à peine l'apper-  
» cevoir. Ce tems étoit d'autant plus dé-  
» sagréable, qu'il étoit inattendu dans une  
» mer qu'on a toujours appelée Pacifique.  
» Il ne faut pas compter sur les dénomi-  
» nations générales, & quoiqu'on y effuie  
» rarement des ouragans & des tempêtes,  
» on en effuie quelquefois. Quand Quiros  
» quitta la terre du Saint-Esprit, quand  
» M. de Bougainville fut sur la côte de la  
» Louisiade, & lorsque le capitaine Cook,  
» sur l'Endéavour, reconnut la côte orientale  
» de la Nouvelle-Hollande, chacun d'eux eut  
» un tems orageux. Peut-être cela provenoit-  
» il des grandes terres situées dans cette  
» partie de l'Océan; on sait du moins que  
» les vents fixes de la zone torride sont va-  
» riables dans le voisinage des côtes élevées  
» & étendues. »

Ayant envergué d'autres voiles, nous con-  
tinuâmes de serrer le vent, nous proposant  
de doubler les pointes méridionales des terres,  
ou du moins de nous avancer assez au sud,  
pour juger de leur étendue dans cette direction.  
Nous ne doutions plus que ce ne fussent les  
terres australes du Saint-Esprit de Quiros,  
que M. de Bougainville a nommées les

ANN. 1774.  
Juillet.

Grandes-Cyclades; & nous étions assurés que la côte que nous prolongions, étoit la bande de l'est de l'isle Aurore, qui gît par 168<sup>d</sup> 30' de longitude est de Londres.

« Ainsi, après avoir passé deux ans à  
 » reconnoître les découvertes des premiers  
 » voyageurs, à rectifier leurs erreurs, & à  
 » combattre des idées vulgaires, nous en  
 » commençâmes une troisième, en recher-  
 » chant un groupe d'isles que M. de Bou-  
 » gainville, contraint par la nécessité, avoit  
 » quitté précipitamment. Cette dernière année  
 » sera féconde en découvertes : nous n'avions  
 » pas lieu de nous plaindre du succès des  
 » deux premières, puisque la plupart des  
 » contrées que nous avions visitées étoient à  
 » peine connues, & qu'on en avoit fait des  
 » descriptions vagues & peu philosophiques.  
 » Nous avions tâché de faire des obser-  
 » vations sur les hommes & sur les mœurs.  
 » Quoique ces remarques doivent être le  
 » premier objet des voyageurs, elles ont été  
 » négligées par ceux mêmes qui vouloient  
 » passer pour des voyageurs éclairés : mais,  
 » comme la nouveauté a toujours des charmes  
 » pour les hommes, l'histoire du reste de notre  
 » voyage mérite toute leur attention. »

Le vent, qui alloit en croissant, nous obligea de nous tenir sous nos basses voiles,

jusqu'au 18, qu'il nous fut permis de porter nos huniers, deux ris pris. Après avoir amené la pointe septentrionale de l'île *Aurore*, nous ferrâmes le vent, en gouvernant sur l'île des lépreux, sous nos huniers & nos basses-voiles risées, la brise étant très-fraîche de la partie du N. E.; mais, comme nous étions sous le vent de l'île *Aurore*, nous avions l'avantage d'une mer tranquille. A midi, la pointe nord nous restoit au N. E.  $\frac{1}{2}$  N., à la distance de quatre lieues. Notre latitude australe, d'après deux observations, se trouva de  $17^{\circ} 1' 30''$ , & notre longitude de  $168^{\circ} 14'$  à l'est.

ANN. 1774.  
18 Juillet.

“ Nous appercevions des cocotiers, jusques  
 ” sur les hautes chaînes des montagnes de  
 ” l'île. Autant qu'une brume épaisse nous  
 ” permit d'en juger, elle est revêtue de forêts  
 ” touffues, d'un aspect agréable, mais sauvage.  
 ” Mon pere découvrit un moment le petit  
 ” pic de rocher, que M. de Bougainville  
 ” appelle pic de l'étoile ou pic de l'Averdy;  
 ” mais les nuages, qui se remuoient avec  
 ” beaucoup de vitesse, le couvrirent bien-  
 ” tôt. ”

A deux heures après midi, nous nous  
 approchâmes du milieu de l'île des lépreux,  
 & je revirai de bord, à la distance d'environ  
 deux milles de la côte, où nous n'eûmes

ANN. 1774.  
Juillet.  
point de fond avec une ligne de soixante-  
dix brasses. Nous aperçûmes bien-tôt les  
habitans sur le rivage, & nous vîmes de su-  
perbes cascades qui s'élançoient des mon-  
tagnes voisines. « Toute la pointe nord-est  
» étoit plus basse & couverte de différens  
» arbres; les palmiers, en particulier, y sont  
» innombrables, &, à notre grande surprise,  
» ils croissent sur des collines. » Ces bois  
font un aussi bel ornement au paysage qu'à  
la baie Dusky. N'étant plus qu'à une demi-  
lieue de terre, la sonde rapporta trente  
brasses d'eau, fond de sable; mais, à un  
millé de distance, nous n'avions point trouvé  
de fond avec une ligne de soixante-dix brasses.  
Deux pirogues se détacherent du rivage pour  
s'avancer vers le vaisseau; l'une étoit montée  
par trois Indiens, & l'autre par un seul.  
Elles ne s'approchèrent qu'à un jet de pierre,  
malgré tous les signes d'amitié que nous  
nous efforçons de leur faire. Elles ne s'y  
arrêterent pas même long-tems, avant de  
retourner à la grève, où nous voyons un  
grand nombre d'habitans assemblés & armés  
d'arcs & de flèches. Ces Insulaires sont noirs;  
&, à l'exception de quelques ornemens qu'ils  
portoient sur la poitrine & aux bras, ils pa-  
roissoient entièrement nuds. « L'un d'eux seu-  
lement avoit une étoffe qui traversoit une

de ses épaules, & qui passoit sous l'autre bras comme une écharpe, & retomboit en suite autour des reins : elle sembloit être d'un blanc sale, avec une bordure rouge. » Nous observâmes, en plusieurs endroits, des roseaux en forme de claies, placés entre des rochers, probablement pour prendre du poisson. »

Comme je me proposois de m'avancer au sud, afin de reconnoître les terres de ce passage, je continuai d'aller au plus près du vent, entre l'isle des Lépreux & l'isle Aurore ; & le 19 à midi, la pointe sud de cette dernière isle nous restoit au sud 24<sup>d</sup> est, & la pointe septentrionale au nord, à la distance de vingt milles. La latitude observée fut de 15<sup>d</sup> 11'. Les vents du S. E. souffloient toujours avec force ; de sorte que nous perdions la nuit le terrain que nous gagnions le jour, en tenant le plus près du vent. Au lever du soleil, nous étions parvenus par le travers de la pointe méridionale de l'isle Aurore. Sur la bande du N. O., la côte forme une petite baie, dans laquelle nous cherchâmes un mouillage ; mais la sonde ne rapporta pas moins de quatre-vingt brasses d'eau, fond d'un beau sable brun, à un demi-mille de la grève. Je suis cependant tenté de croire que, plus près de terre, il y a moins de profondeur

ANN. 1774.  
Juillet.

& un ancrage sûr ; & la contrée fourniroit, en abondance, des eaux fraîches & du bois de chauffage. L'isle entière, depuis les bords de la mer jusqu'aux sommets des montagnes, paroît couverte de bois, & toutes les vallées y sont coupées de ruisseaux.

« Nous avions, devant les yeux, une belle  
» greve & la végétation la plus abondante.  
» qu'on puisse concevoir. Des liserons & des  
» lînes s'enlacoient aux arbres les plus Ele-  
» ves, & formoient des guirlandes & des  
» festons qui embellissoient la scène. Une  
» jolie plantation, environnée de roseaux,  
» occupoit le penchant de la colline, & une  
» charmante cascade se répandoit dans cette  
» forêt. L'isle Aurore a environ douze lieues  
» de long, & pas plus de cinq milles de large :  
» elle court à-peu-près nord & sud : la mon-  
» tagne qu'elle renferme, est pointue & d'une  
» hauteur considérable. L'isle des Lépreux  
» est presque aussi grande que celle de l'Au-  
» rore ; mais elle est plus large, & elle gît  
» à-peu-près est & ouest. »

Les habitans se montrèrent sur la plage, & l'on voyoit, sur la côte, des pirogues ; mais elles ne virent pas près du vaisseau. En quittant la baie, nous fîmes voile dans le canal qui sépare l'isle Aurore de celle de la Pentecôte. A midi, nous étions dans le travers.

de la pointe septentrionale de cette dernière, qui nous restoit E. N. E., & nous observâmes  $15^{\circ} 28' \frac{1}{2}$  de latitude sud. L'isle Aurore nous restoit du N. au N. E.  $\frac{1}{2}$  E., & l'isle de Lépreux du N.  $\frac{1}{4}$  N. O.  $\frac{1}{2}$  O. à l'ouest. L'isle de la Pentecôte semble se joindre à la terre au sud & au sud-ouest; mais, en nous avançant au sud-ouest, nous découvrîmes la séparation. Il étoit, dans ce moment, environ quatre heures après midi; & alors je revirai de bord, & gouvernai sur l'isle, jusqu'au coucher du soleil, que le vent, s'étant fait plus est, nous obligea de prendre notre route au sud. Nous voyions toujours les habitans; des fumées s'élevoient de différentes parties de l'isle, & le terrain, en plusieurs endroits, paroissoit cultivé. Vers minuit, dans le voisinage de la terre méridionale, je revirai, pour porter le cap au nord, le reste de la nuit.

« L'isle de la Pentecôte, ainsi que celle des » Lépreux, ayant un terrain plus en pente » que l'Aurore, sembloit plus peuplée & plus » remplie de plantations. A minuit, nous y » remarquâmes différens feux, &, sur la » première, nous les vîmes s'étendre jusqu'au » sommet des collines: il paroît que l'agricul- » ture leur fournit leurs principaux moyens » de subsistance; & puisqu'ils ont peu de pi- » rogues, & que leurs côtes sont très-esca-

» pées, nous jugeâmes qu'ils ne s'adonnent  
 ANN. 1774. » pas autant à la pêche que les autres In-  
 Juillet. » sulaires. »

21.

Le 21, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes devant le canal qui sépare l'île de la Pentecôte de la terre méridionale, & qui a environ deux lieues de large. La terre au sud parut alors s'étendre du S.  $\frac{1}{4}$  S. E., en rondissant jusqu'à l'ouest, aussi loin que la vue pouvoit porter, & sur la partie la plus voisine de nous, qui est d'une considérable hauteur, s'élevoient deux grosses colonnes de fumée, que nous jugeâmes partir de quelques volcans. « Toute la côte S. O. formoit, en » s'inclinant, une plaine très-belle & très- » étendue, de laquelle jaillissoient des tour- » billons innombrables de fumée, entre les » bocages les plus riches qu'eussent jamais con- » templé nos yeux depuis notre départ de » Taïti. L'aspect fertile de la contrée & le » nombre des feux annonçoit que l'île est » bien peuplée. » Dans ce moment, je cinglai au S. S. O., avec une très-jolie brise du S. E. Vers les dix heures, nous découvrîmes que cette portion de terre étoit une île à laquelle les Naturels donnent le nom d'Ambrym. A-peine eûmes-nous amené la pointe méridionale d'Ambrym, que nous aperçûmes une haute terre, & après celle-là,



ANN. 1774  
Juillet,

une autre encore plus haute, sur laquelle s'élève une montagne en forme de pyramide. Nous conjecturâmes que ces terres appartinrent aux deux îles séparées. La première se montre dans le S. E., & la seconde à l'E.  $\frac{1}{4}$  S. E., & leur distance est à-peu-près de dix lieues. Poursuivant notre route pour rejoindre celle qui étoit de l'avant à nous, à midi, nous n'en étions éloignés que de cinq milles; elle s'étendoit du N. E.  $\frac{1}{4}$  E. au S. E.  $\frac{1}{4}$  E : la latitude observée fut de  $16^{\circ} 17'$  S.

« Elle n'étoit pas moins belle que l'autre ;  
» les plus charmantes teintes de verdure paraissent  
» ses bosquets, entremêlés de beaucoup  
» de cocotiers; les montagnes s'élevaient fort  
» avant dans l'intérieur des terres, & il y  
» avoit, à leurs pieds, plusieurs cantons plus  
» bas, tous couverts de bois, & terminés  
» par une belle grève. »

Tout en approchant du rivage, nous remarquâmes une crique, qui avoit l'apparence d'un bon havre; elle étoit formée par une pointe basse, ou péninsule qui s'avançoit au nord. Sur cette pointe étoient des habitans qui paroissoient nous inviter à descendre à terre; & vraisemblablement ce n'étoit pas à bonne intention, car ils étoient presque tous armés d'arcs & de flèches. Dans la vue de gagner du terrain & le tems nécessaire pour

ANN. 1774  
Juillet.

équiper & mettre dehors les bateaux, je revirai de bord & eourus une bordée; ce qui nous occasionna la découverte d'un autre havre, une lieue environ plus au sud. Les deux bateaux, que j'avois envoyés reconnoître les fondes & un lieu d'ancrage, nous ayant signalé qu'ils en trouvoient un dans le dernier havre, je gouvernai S. S. O., & laissai tomber l'ancre sur onze brasses d'eau à près de deux encablures de la rive du S. E., & à un mille en dedans de l'entrée.

« L'officier, qui commandoit les bateaux,  
 » nous dit que les Naturels s'étoient avancés  
 » sur leurs pirogues, très-près de lui; que,  
 » loin de lui faire aucune insulte, ils agitoient  
 » des rameaux verts, & qu'après avoir rem-  
 » pli leurs mains d'eau salée, ils la versaient  
 » sur leurs têtes : l'officier ne manqua pas de  
 » leur rendre ce compliment & ce témoi-  
 » gnage de bienveillance. Ils s'approchèrent  
 » enfin du vaisseau, remuant toujours des  
 » plantes vertes, & en particulier les feuilles  
 » du *Dracæna Terminalis*, & d'un beau *Cro-*  
 » *ton Variegatum*; ils répétoient continuelle-  
 » ment le mot *Tomaro*, *Tomarro*; expres-  
 » sion qui semble équivaloir au *Tayo* de Taïti  
 » (a). La plupart étoient cependant armés

---

(a) Ce mot signifie *ami*.

» d'arcs, de traits & de piques. Ils se pré-  
 » parent ainsi à tout évènement, à la paix ANN. 1774  
 » ou à la guerre. juillet.

» Dès que nous fûmes à l'ancre, plusieurs  
 » arriverent dans leurs pirogues. On leur  
 » donna des étoffes de Taïti, qu'ils accep-  
 » terent avec empressement; &, par recon-  
 » noissance, ils offrirent quelques-uns de  
 » leurs traits, d'abord ceux qui étoient  
 » armés seulement de bois, & ensuite d'autres  
 » armés de pointes d'os, & barbouillés d'une  
 » gomme noirâtre, qui nous les fit croire  
 » empoisonnés. On les essaya sur un petit  
 » chien de Taïti, qu'on blessa à la jambe;  
 » mais cette blessure n'eut aucune suite fu-  
 » neste. La langue de ce peuple est si dif-  
 » férente de tous les dialectes de la mer du  
 » sud, que nous avions entendu jusqu'alors,  
 » que nous n'y comprîmes pas un seul mot :  
 » elle étoit beaucoup plus dure, & remplie  
 » de r, f, ch, & d'autres consonnes. Ces  
 » Insulaires ne ressembloient pas non plus,  
 » par la stature, à leurs voisins; ils étoient  
 » tous d'une noirceur remarquable, &, en  
 » général, leur hauteur n'excédoit pas cinq  
 » pieds quatre pouces; leurs membres man-  
 » quoient souvent de proportion; ils avoient les  
 » jambes & les bras longs & grêles; le teint  
 » d'un brun noirâtre; les cheveux noirs,

ANN. 1774.  
Juillet.

» frisés & laineux ; les traits de leur visage  
» nous paroissoient plus extraordinaires que  
» tout le reste : ils avoient un large nez plat ,  
» & les os des joues préeminens, comme  
» les Nègres , & un front très-court , &  
» quelquefois extrêmement comprimé : le  
» visage & la poitrine de la plupart étoient  
» d'ailleurs peints en noir ; ce qui nous bleissoit  
» encore plus que leur laideur naturelle : un  
» petit nombre d'entr'eux portoit sur la tête  
» un chapeau de natte ; mais ils étoient tous  
» absolument nus, & une corde leur ferroit  
» le ventre si fort, qu'elle y faisoit un sillon  
» très-profond. La plupart des autres nations  
» se servent d'une pague par pudeur ; mais  
» l'étoffe cordée que portent continuellement  
» ces Insulaires, nuit plutôt à la modestie  
» qu'elle ne lui est favorable.

» Ils ne cessèrent de parler autour du bâ-  
» timent d'un ton très-élevé ; mais, en mê-  
» me-tems, ils mirent tant de bonne humeur  
» dans leurs propos, qu'ils nous amusèrent :  
» dès que nous jetions les yeux sur l'un d'eux,  
» il babilloit sans aucune réserve. D'après  
» leurs manières, leurs figures & leur loqua-  
» cité, nous les comparions à des singes.

» Le soir, ils retournerent à terre, ils y  
» allumerent des feux, & on les entendit  
» parler aussi haut entr'eux qu'ils avoient

„ parlé parmi nous; mais, à huit heures,  
 „ ils revinrent tous au vaisseau sur leurs pi-  
 „ rogues, avec des tisons brûlans, afin de  
 „ recommencer une nouvelle conversation.  
 „ Ils y mêlerent une activité surprenante;  
 „ nos répliques avoient un peu moins de vo-  
 „ lubilité. La soirée fut calme & belle, &  
 „ la lune brilla par intervalles. Nous fûmes  
 „ surpris de les voir si empressés autour de  
 „ nous la nuit, car les Indiens restent ra-  
 „ rement autour d'un vaisseau, après le cou-  
 „ cher du soleil. Quelques personnes de l'é-  
 „ quipe pensoient qu'ils venoient comme  
 „ espions, pour reconnoître si nous étions  
 „ sur nos gardes; mais leur conduite paisible  
 „ ne donnoit pas lieu à ce soupçon. Le ca-  
 „ pitaine défendit d'en laisser monter un à  
 „ bord, & de rien acheter d'eux, & ils se  
 „ retirèrent vers la côte à minuit; ils chan-  
 „ terent & battirent du tambour jusqu'au  
 „ jour, & même nous en vîmes quelques-  
 „ uns qui dansoient : nous en conclûmes  
 „ qu'ils sont très-gais. „

Le lendemain, (de très-bonne heure, une  
 nouvelle foule d'Indiens arrivèrent au vaisseau,  
 les uns en pirogues, les autres à la nage; le  
 mot Tomarr se trouvoit encore dans leurs  
 bruyans propos. J'en engageai bien-tôt un à  
 monter à bord, & il fut à l'instant suivi d'un

ANN. 1774.  
Juillet.

plus grand nombre que je ne l'aurois désiré, de sorte que non-seulement le pont, mais presque tout le vaisseau en étoit rempli. J'en conduisis quatre dans ma chambre, & je leur fis des présens, qu'ils montroient à ceux qui étoient dans les pirogues. Ils sembloient enchantés de notre accueil. Tandis que je cherchois à me concilier leur amitié, il survint un accident qui jeta tout dans la confusion, & qui, dans la suite, tourna, je pense, à notre avantage. Un Indien d'une des pirogues, sur le refus qu'on lui avoit fait de le laisser entrer dans un de nos bateaux, qui étoit en dehors, banda son arc pour tirer une flèche empoisonnée au canotier. Plusieurs de ses compatriotes l'en empêchèrent dans ce moment, & par-là me donnerent le tems d'en être averti. J'accourus à l'instant, & je vis cet homme se débattre avec un de ceux qui avoit été dans la chambre, & qui étoit sauté par la fenêtre pour contenir ce fufieux, qui parvint à s'en dégager, & qui alloit tirer sa flèche sur le canotier, lorsque je le menaçai de dessus le pont; mais, loin d'être intimidé, il dirigea son arc sur moi. Je le prévins d'un coup de fusil chargé à dragées. Ce coup le fit chanceler, mais ne l'empêcha point de bander de nouveau son arc pour me tirer sa flèche. Une seconde décharge de même nature

nature la lui fit tomber des mains, & ceux qui étoient avec lui dans la pirogue se hâtèrent de regagner le rivage à force de rames. Sur ces entrefaites, quelques Indiens tirèrent des flèches de l'autre côté du vaisseau. La décharge d'un mousquet en l'air ne les intimida point; mais un canon de quatre tiré par-dessus leurs têtes les mit en fuite & dans la plus grande confusion; la plupart quitterent leurs pirogues pour atteindre plus promptement la côte à la nage; ceux qui étoient dans la chambre sautèrent par les fenêtres, & une foule d'autres, qui se trouvoient sur le pont & ailleurs, s'élancerent tous par-dessus bord. Après cet événement, nous parûmes ne plus nous occuper d'eux; nous leur laissâmes reprendre leurs pirogues, tourner autour du vaisseau, & ils ne tardèrent pas à s'en approcher. Aussitôt qu'on eut mis le feu au canon, nous entendîmes le bruit des tambours sur le rivage; C'étoit probablement un signal pour assembler & armer les habitans. Nous nous préparâmes au débarquement, afin de couper du bois; dont nous avions besoin, & d'obtenir dans le pays des rafraichissemens, quoique nous n'eussions point vu de fruits sur les pirogues.

“ Les Insulaires, qui avoient monté à bord,  
 ” grimperent avec la plus grande aisance, par  
 ” les haubans, jusqu'au haut des mâts. Nous

ANN. 1774  
Juillet.

» n'avons jamais rencontré de peuple si intel-  
 » ligent ; ils comprenoient nos signes & nos  
 » gestes, comme s'ils les avoient vu pratiquer  
 » depuis long-tems, &, en peu de minutes,  
 » ils nous apprirent un grand nombre de  
 » mots de leur langue ; ce qui nous convain-  
 » quit encore mieux qu'elle est absolument  
 » différente de cette langue générale dont on  
 » parle dans les dialectes divers aux isles de la  
 » Société, aux isles des Amis, aux isles Bas-  
 » ses, à l'isle de Pâque & à la nouvelle-Zélan-  
 » de : elle n'est pas difficile à prononcer ; mais  
 » elle a plus de consonnes qu'aucune de celles  
 » dont on vient de faire mention : le son le  
 » plus singulier qu'ils formassent étoit celui  
 » de *Brrr*. Ainsi, par exemple, un de nos  
 » amis s'appelloit Mambrrùn, & un autre  
 » Bonombrrooi.

» Ils desiroient tout ce qu'ils voyoient ;  
 » mais ils ne murmuroient point quand on  
 » ne le leur accordoit pas ; ils admiroient  
 » beaucoup les miroirs, & ils prenoient un  
 » extrême plaisir à s'y regarder : ce peuple  
 » laid nous sembloit plus entiché de sa figure  
 » que la belle nation de Taiti & des isles de  
 » la Société.

» Ils avoient les oreilles percées, & un  
 » trou dans le *Septum narium*, où ils por-  
 » toient un morceau de bâton, ou deux pe-



„ tits cailloux de sélénite ou d'albâtre joints  
 „ ensemble de manière qu'ils formoient un  
 „ angle obtus; des bracelets proprement tra-  
 „ vaillés, de petites coquilles noires & blan-  
 „ ches ornoient la partie supérieure de leur  
 „ bras : ces bracelets les serroient si forte-  
 „ ment, qu'ils avoient sans doute été mis  
 „ dans le bas-âge; leur corps n'étoit point  
 „ tatoué. M. Hodges les a peints, & on en  
 „ trouve une gravure dans ce voyage, elle  
 „ exprime très-bien le caractère de la nation;  
 „ mais je regrette que, pour remédier à un  
 „ défaut de burin, il ait fallu enfreindre le  
 „ costume, & jeter une draperie sur l'épaule,  
 „ quoique ces Insulaires ne soient point cou-  
 „ verts. Ils consentirent tout-de-suite à s'alleoir  
 „ tandis qu'on les peignoit, & ils sembloient  
 „ avoir quelque idée de cette opération.

„ Durant l'alarme que causa un de leurs  
 „ compatriotes, en décochant la flèche dont  
 „ il a été question tout-à-l'heure, ils offrirent  
 „ à nos yeux un étrange spectacle : agités  
 „ par la crainte, par le desir d'appaiser cette  
 „ dispute, ils mirent un grand mouvement  
 „ dans leurs actions; les uns sautoient dans  
 „ la mer par-dessus le plat-bord, & les autres  
 „ s'élançoient des fenêtres, & la plupart al-  
 „ loient & venoient ensuite dans l'eau, sans  
 „ savoir ce qu'ils faisoient.

ANN. 1774.  
Juillet.

ANN. 1774.  
Juillet.

Vers les neuf heures, nous partîmes avec deux bateaux, & nous descendîmes en présence de quatre ou cinq cents habitans rassemblés sur le rivage. Quoiqu'e tous fussent armés d'arcs, de flèches, de massues & de lances, ils ne firent pas la moindre opposition; au contraire, voyant que je m'avançois seul, sans armes, un rameau verd à la main, l'un d'eux, qui paroïssoit être un chef, donna son arc & ses flèches à un autre, & se mit dans l'eau pour venir à ma rencontre; il portoit un pareil rameau, qu'il échangea contre le mien, & me prenant ensuite la main, il me présenta à ses compatriotes. Je leur distribuai aussitôt des présens, tandis que les soldats de marine se rangèrent en bataille sur la plage. Je fis signe à ces Insulaires, (car nous n'entendions pas un seul mot de leur langue) que nous avions besoin de bois, & ils nous répondirent que nous pouvions en couper. Dans ce même-tems, on amena un petit cochon, qu'on m'offrit, & je donnai au député une pièce d'étoffe, dont il parut charmé; nous espérions obtenir bien-tôt de ces Indiens d'autres provisions; mais nous nous trompions. Le cochon n'avoit point été apporté pour être échangé; mais probablement pour être offert, comme le sceau de la pacification. Nous n'obtinmes d'eux qu'une demi-

douzaine de noix de cocos, & une très-petite quantité d'eau fraîche. Ils ne mettoient aucune valeur aux clous ni à nos outils de fer, & même ils n'estimoient rien de tout ce que nous avions. De tems à autre, ils échangeoient une flèche pour une pièce d'étoffe, mais ils consentoient rarement à se départir d'un arc. Ils ne vouloient point que nous quittassions le rivage pour entrer dans la contrée, & ils desiroient fort que nous retournassions au vaisseau.

ANN. 1774.  
Juillet.

« Un récif environnoit la côte à l'endroit  
 » où nous descendîmes, jusqu'à la distance  
 » de trente verges; l'eau y étoit si basse, que  
 » nous fûmes obligés de marcher à gué vers  
 » la grève, qui n'avoit pas plus de 15 verges  
 » de large, & notre situation auroit été  
 » très-critique, en cas d'attaque.

« Les arcs de ces Insulaires, que nous trou-  
 » vâmes sur le rivage, étoient d'un bois brun-  
 » foncé, & plus beau que le mahogany. Ils  
 » tenoient leurs traits dans un carquois cylin-  
 » drique de feuilles : tous ces traits étoient  
 » des roseaux d'environ deux pieds de long;  
 » les plus communs avoient une pointe d'un  
 » pied ou quinze pouces de long, d'un bois  
 » poli, aussi noir que l'ébène, mais très-cal-  
 » fant; les autres étoient garnis d'un morceau  
 » d'os de deux ou trois pouces de long : l'os

ANN. 1774.  
juillet.

» étoit inféré dans une coche du roseau, &  
 » ferré très-proprement avec des fibres de  
 » noix de cocos, tressées en croix, de ma-  
 » nière qu'elles formoient de petits compar-  
 » timens rhomboïdaux d'environ  $\frac{1}{20}$  de pouce  
 » en quarré, remplis alternativement de  
 » couleur rouge, verte & blanche. L'os étoit  
 » époinaté & barbouillé d'une substance rési-  
 » neuse noire.

» Nous sortîmes des lignes que formoient  
 » autour de nous les soldats de marine, &  
 » nous nous promenâmes parmi les Naturels,  
 » qui causerent avec nous, & s'assirent vo-  
 » lontiers au pied d'un arbre, afin de nous  
 » apprendre leur langage : ils étoient surpris  
 » de l'aptitude que nous avions à nous sou-  
 » venir des mots qu'ils prononçoient, & ils  
 » sembloient réfléchir comment, avec une  
 » plume & du papier, il étoit possible de  
 » conserver des sons. Non-seulement ils  
 » mettoient du zèle à nous instruire, mais  
 » ils desiroient aussi d'apprendre notre lan-  
 » gue, dont ils prononçoient si exactement  
 » les termes, que nous admirions la vivacité  
 » de leur pénétration, & l'étendue de leur  
 » intelligence. Comme ils avoient les organes  
 » de la parole très-flexibles, nous essayâmes  
 » de leur faire prononcer les sons les plus  
 » difficiles des langues de l'Europe, & ils

» rendirent, sans la moindre difficulté, &  
 » après l'avoir entendu une seule fois, la  
 » syllabe russe *Shitch*. Nous leur apprîmes  
 » ensuite les termes numériques anglois, &  
 » ils les répéterent très-rapidement sur leurs  
 » doigts : en un mot, s'ils ne prêtoient pas  
 » une longue attention à nos discours, ils  
 » faisoient & imitoient, dès le premier  
 » instant, tout ce que nous voulions leur  
 » dire.

» Quand ils nous vendirent des traits  
 » empoisonnés, ils nous avertirent de ne  
 » pas en éprouver la pointe contre nos  
 » doigts, & ils nous assurèrent, par les signes  
 » les plus intelligibles, qu'un trait ordinaire  
 » peut transpercer le bras d'un homme sans  
 » le faire mourir, mais que la plus légère  
 » égratignure de ceux-ci suffit pour le tuer.  
 » Si, malgré ces conseils, nous les appro-  
 » chions de nos doigts, ils nous faisoient  
 » amicalement par le bras, afin de nous pré-  
 » server d'un danger imminent.

» Outre les arcs & les traits, ils avoient  
 » une massue de bois de casuarina, suspen-  
 » due à leur épaule droite avec une grosse  
 » corde d'herbes : cette massue, très-bien  
 » polie, n'excédoit pas deux pieds & demi  
 » de longueur, & paroissoit destinée aux  
 » combats de corps à corps, après que le

ANN. 1774.  
Juillet.

ANN 1774.  
Juillet.

carquois seroit vuide. Sur le poignet gau-  
che, ils portoit une planche de bois  
proprement couverte de paille, d'environ  
cinq pouces de diamètre, pour que le  
recul de la corde de l'arc ne blessât pas  
leur bras. Ils refusèrent de nous vendre  
cette espèce de gand, ainsi que leurs bra-  
celets & leurs autres ornemens.

« Nous n'observâmes aucune nouvelle  
plante sur les bords de la grève, où nos  
gens coupoient des arbres; mais la grande  
forêt, qui remplissoit l'intérieur du pays,  
étoit attrayante pour des naturalistes. Je  
remarquai un sentier qui montoit dans le  
bois, parderrière des buissons; nous y  
entrâmes, le docteur Sparmann & moi,  
sans être apperçus, & nous avançant à  
environ 20 verges, nous eûmes le bonheur  
de trouver deux nouvelles plantes. Dès que  
nous les eûmes cueillies, des Naturels qui  
parurent devant nous, s'arrêtèrent en nous  
voyant, & nous prièrent, par des signes  
multiplies, de retourner à la grève. Nous  
nous inclinâmes pour les saluer, & nous  
leur montrâmes les plantes que nous ve-  
nions de ramasser, en nous efforçant de  
les assurer, par gestes, que nous n'étions  
venus ici que pour cela. Ce prétexte fut  
inutile, & comme ils persistoient à nous

„ engager à sortir du bois, nous y consen-  
 „ tîmes, de peur d'exciter un nouveau  
 „ trouble. Cette forêt, qu'il nous fallut quitter  
 „ si promptement, étoit très-sombre, &  
 „ remplie de buissons. Cependant une masse  
 „ volumineuse de lumière, qui venoit de l'in-  
 „ térieure, sembloit indiquer une plantation,  
 „ que je n'aurois pas manqué d'examiner si  
 „ les Insulaires m'en avoient laissé la liberté.  
 „ La voix des femmes & des enfans que nous  
 „ entendions de ce côté, confirmoient notre  
 „ conjecture. En général, les espèces de  
 „ grands arbres que nous trouvâmes, étoient  
 „ connues; mais nous en remarquâmes,  
 „ parmi les sous-bois, plusieurs absolument  
 „ nouvelles.

„ Plusieurs des Naturels portoient sur leur  
 „ bras un petit panache verdâtre d'une plante  
 „ odoriférante d'un nouveau genre, que nous  
 „ avons nommé *Cuodia* (Forst. nov. gén.):  
 „ quelques-uns nous permirent de le leur ôter  
 „ pour l'examiner; mais d'autres nous l'arra-  
 „ chèrent bien-tôt des mains, & le jetterent  
 „ à terre avec un air fâché, comme si cette  
 „ plante eût été nuisible ou de mauvais au-  
 „ gure. Nous en avons souvent mâché la  
 „ graine, qui est très-aromatique, sans en  
 „ éprouver le moindre inconvénient, & nous  
 „ étions très-convaincus qu'elle n'a rien du

ANN. 1774.  
Juillet.

» tout de pernicieux ; mais je ne fais si ce  
» n'étoit point parmi eux un signe d'amitié  
» ou de défiance , comme beaucoup d'autres  
» passent dans leur esprit pour des emblèmes  
» de l'amitié.

» De retour à la grève , nous nous trou-  
» vâmes environnées de tous côtés par les  
» Insulaires. Le capitaine plaça alors une  
» partie des soldats de marine vers la mer ,  
» & le reste vers les bois , afin qu'ils pussent  
» nous défendre pardevant & par derrière. Il  
» faut avouer que les Naturels n'avoient pas  
» la moindre envie de troubler la paix : nous  
» causions librement avec eux ; la volubilité  
» de leur langue assourdissoit nos oreilles , &  
» le bruit qu'ils faisoient ressembloit à celui  
» d'une foire : leur babil fut tout-à-coup rem-  
» placé par un silence parfait. Nous nous  
» regardâmes les uns les autres ; nous jetâmes  
» des yeux effrayés autour de nous , & les  
» deux ailes de notre garde se replièrent , &  
» se disposèrent au combat. Les Indiens sem-  
» bloient s'attendre à quelque malheur ; mais ,  
» voyant que nous restions tranquilles , ils  
» se mirent à parler de nouveau ; & en peu  
» de minutes la confiance réciproque se réta-  
» blit. Voici ce qui donna lieu à cette alarme :  
» L'un des matelots ayant prié un des Insu-  
» laires de lancer une flèche en l'air le plus

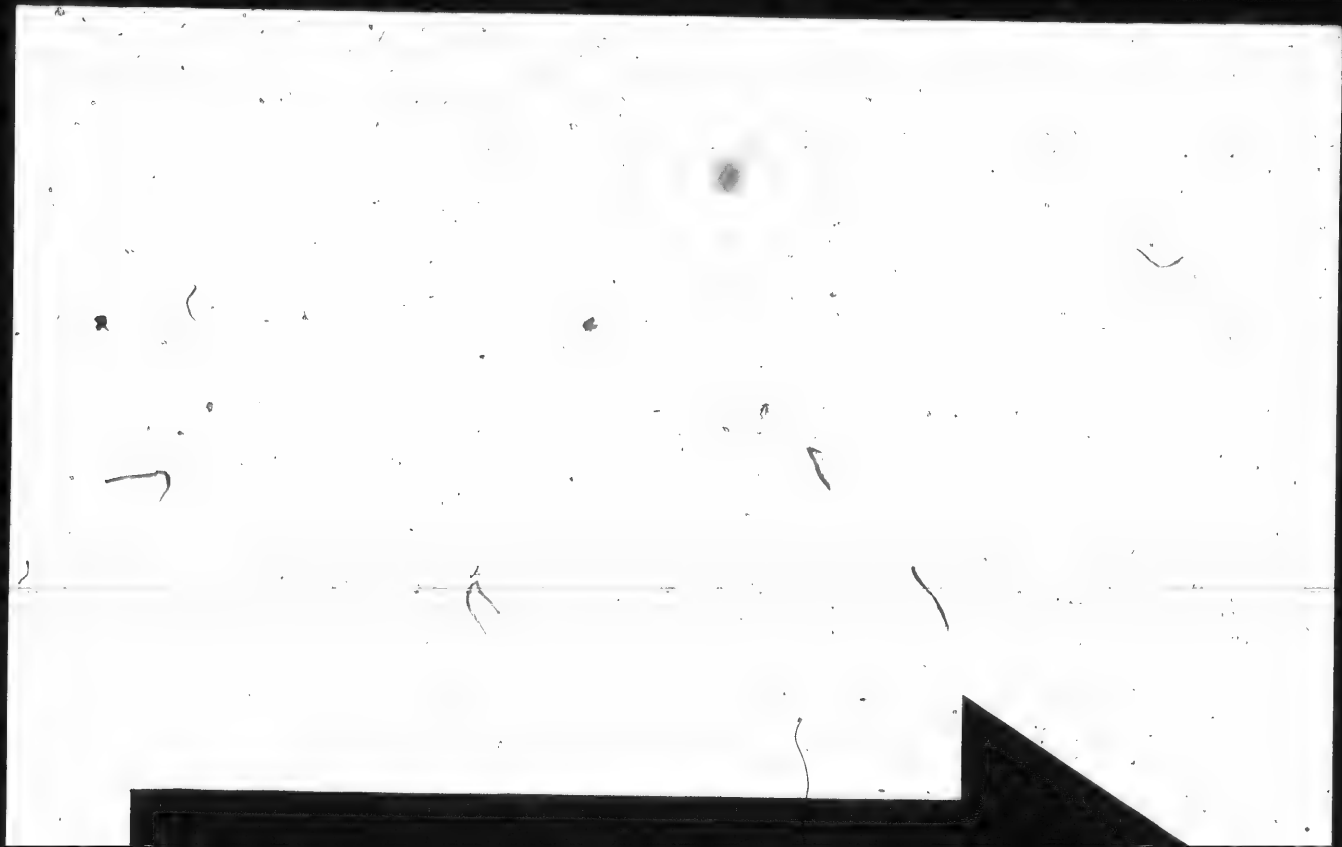


ANN. 1774.  
Juillet.

„ haut possible, l'Indien y consentir, & il  
 „ avoit déjà bandé son arc, lorsque ses com-  
 „ patriotes, craignant que cette flèche deco-  
 „ chée ne nous parût une infraction de la  
 „ paix, lui crièrent de s'arrêter, & effrayerent  
 „ tout le peuple qui étoit sur la grève, en  
 „ prononçant quelques mots, qui, à l'ins-  
 „ tant, produisirent un silence universel.  
 „ Les peintres & les poètes auroient eu une  
 „ belle occasion de peindre la consternation  
 „ & la frayeur : l'épouvante étoit peinte sur  
 „ le visage des Naturels ; tout annonçoit leur  
 „ inquiétude ; les uns avec un œil égaré ;  
 „ les autres avec un regard sombre ; ceux-  
 „ ci avec une physionomie sinistre ; ceux-là  
 „ avec un maintien intrépide & assuré ; tous,  
 „ dans des attitudes différentes, saisirent  
 „ leurs armes.

„ Dès que l'alarme eut cessé, nos cou-  
 „ peurs de bois reprirent leurs travaux, &  
 „ les Naturels admiroient leur habileté : quel-  
 „ ques femmes s'approcherent alors de nos  
 „ lignes ; mais elles s'en tinrent un peu éloi-  
 „ gnées : elles étoient d'une petite taille, &  
 „ les plus laides de celles que nous avions vues  
 „ dans la mer du sud : celles qui étoient  
 „ d'un âge mûr, c'est-à-dire, probablement  
 „ celles qui étoient mariées, portoient autour  
 „ de leurs reins des pièces d'étoffe, ou plu-





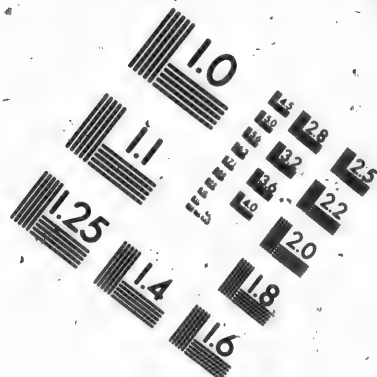
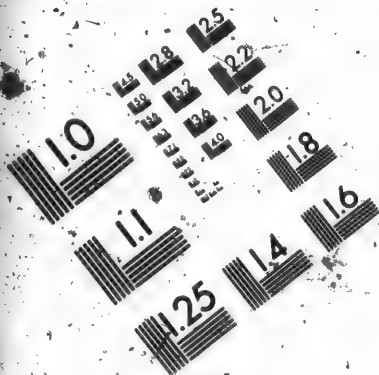
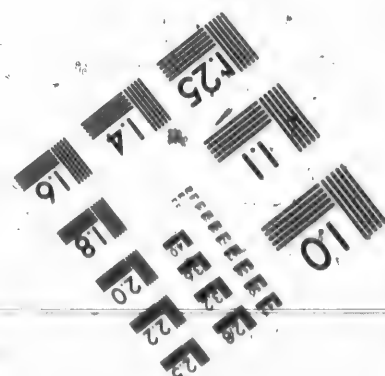
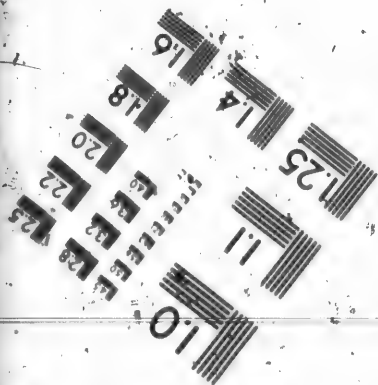
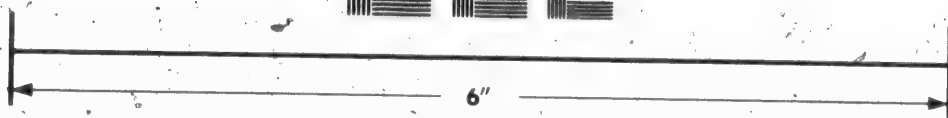
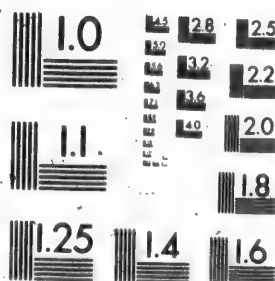


IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.0  
1.6  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

1.0  
1.1  
1.2  
1.3  
1.4  
1.5  
1.6  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

„ tôt des nattes, qui descendoient presque  
 „ jusqu'aux genoux : d'autres n'y portoient  
 „ qu'un torchon de paille suspendu à un  
 „ cordon, & celles qui avoient moins de onze  
 „ ans alloient entièrement nues, ainsi que  
 „ les petits garçons du même âge. La tête  
 „ de quelques-unes de ces femmes étoient cou-  
 „ verte de poudre de terre mérité, couleur  
 „ d'orange, d'autres avoient barbouillé leur  
 „ visage, & plusieurs tout leur corps de cette  
 „ peinture, qui, sur leur peau brune, pro-  
 „ duisoit à nos yeux un très-mauvais effet.  
 „ Nous n'observâmes point qu'elles eussent des  
 „ colifichets à leurs oreilles, autour de leurs cou-  
 „ & de leurs bras : car, à ce qu'il semble, c'est  
 „ la mode sur cette isle que les hommes se pa-  
 „ rent seuls : par-tout où cela arrive, le sexe  
 „ est ordinairement opprimé, méprisé, &  
 „ dans une situation déplorable : nous les  
 „ voyons en effet traîner sur leur dos des  
 „ paquets qui contenoient leurs enfans : les  
 „ hommes ne paroissoient avoir aucun égard  
 „ pour elles; ils ne leur permettoient pas  
 „ de s'approcher de nous, & dès que nous  
 „ allions vers elle, ces pauvres femmes s'en-  
 „ fuyoient.

„ A midi, la plupart des Indiens de cette  
 „ foule se dispersèrent vraisemblablement pour  
 „ aller dîner. L'un des chefs pria le capitaine

ANN. 1774.  
Juillet.

„ de l'accompagner à son habitation située  
 „ dans le bois; mais M. Cook le remercia.  
 „ Nous nous rembarquâmes tous sans éprou-  
 „ ver d'obstacles de la part des Naturels qui  
 „ restèrent sur la grève, jusqu'à ce que nous  
 „ fûmes à bord. M. de Bougainville ne fut  
 „ pas si heureux à l'isle des Lépreux; les Na-  
 „ turels lui montrèrent des dispositions ami-  
 „ cales jusqu'à ce que tout son monde fût em-  
 „ barqué; mais alors ayant décoché une grêle  
 „ de flèches, ils en furent bien punis, car  
 „ on lâcha sur eux une volée de mousque-  
 „ terie qui tua plusieurs Indiens. Comme ces  
 „ deux isles sont à la vue l'une de l'autre,  
 „ & que l'expédition du navigateur françois  
 „ est très-récente, nos Insulaires connois-  
 „ soient probablement la puissance des Eu-  
 „ ropéens, & voilà pourquoi ils agirent avec  
 „ précaution. „

Après avoir envoyé le bois que nous avions coupé, nous nous rembarquâmes.

Le jour étoit trop avancé pour retourner à terre après dîné, & les gens de l'équipage furent envoyés aux diverses réparations nécessaires dans les manœuvres; mais, apercevant un Indien du rivage qui portoit une bouée qu'il avoit prise, dans la nuit, d'un ancre de jet, je descendis sur la côte pour la reprendre. Au moment que je débarquai,

ANN. 1774.  
Juillet.

elle fut rendue par l'homme même, qui se retira sans prononcer une parole. Je dois observer que cette bouée fut l'unique chose que ces Insulaires cherchèrent à nous enlever. Comme nous étions descendus près de quelques maisons & plantations, précisément à l'entrée du bois, j'engageai un Insulaire à nous y conduire; mais il ne voulut jamais permettre à personne qu'à M. Forster de me suivre: ces cabanes sont assez semblables à celles que nous avons vues dans les autres îles; elles sont un peu basses, & couvertes de feuilles de latanier: quelques-unes étoient fermées tout autour, avec des planches, & une ouverture carrée, qui servoit de porte, étoit la seule entrée: cette espèce de porte étoit close alors, & l'on refusa de nous l'ouvrir: en cet endroit, il n'y avoit guère que six huttes, & quelques petites plantations de racines, &c. entourées d'une haie de roseaux, comme aux îles des Amis. On y voyoit encore des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers; mais ces arbres, en petit nombre, étoient chargés de peu de fruits. Nous aperçûmes une provision assez considérable de belles ignames qu'on avoit mises en tas sur des branchages, ou sur une espèce de plate-forme, une vingtaine de cochons, & des poules qui rodoient autour de ces habitations.



Ayant tout observé, nous rentrâmes dans la chaloupe, & nous rengeâmes le rivage jusqu'à la pointe sud-est du havre, où nous descendîmes pour aller à pied le long de la plage, & nous ne tardâmes pas à découvrir les îles qui sont au Sud-Est, & dont nous avons fait mention. Nous apprîmes alors les noms de ces îles & de celle où nous étions, qu'ils appellent *Mallicollo* (a). Celle qui est au-dessus de la pointe méridionale d'Ambrym reçoit le nom d'Apée; & l'autre, sur laquelle s'élève un pic, est appelé Apoom. Nous trouvâmes sur la plage un fruit ressemblant à une orange, que les Insulaires nomment *Abbi-mota*; mais, comme il étoit pourri, je ne dirai pas s'il est bon à manger.

« Le nom que les Insulaires donnoient à ce fruit, étoit celui que lui donne Quiros; nouvelle preuve que les descriptions des terres qu'il a découvertes sont exactes.  
 » Nous avons trouvé des pimplemoufes aux îles des Amis; mais jamais aucune orange n'avoit frappé nos regards sur les îles de

---

(a) Ou, *Mallicolla*. Quelques-uns de nos gens prononçoient *Manicolo*, ou *Manicola*, & c'est ainsi qu'elle est écrite dans les mémoires de Quiros, que M. Dalrymple a fait imprimer. Voy. le vol. II, pag. 146.

ANN. 1774.  
Juillet.

la mer Pacifique. De-là on peut croire ce  
que dit Quiros des productions naturelles  
de Mallicollo.

Durant la nuit, plusieurs matelots es-  
sayerent de pêcher, & quelques-uns furent  
assez heureux. L'un prit un goulu de neuf  
pieds de long, qui nous fut d'autant plus  
agréable que toutes nos provisions fraîches  
étoient consommées, excepté un petit  
nombre d'ignames que nous mangions en  
place de biscuit : un autre prit un poisson  
succeur indien (*Echeneis naucrates*) de près  
de deux pieds de longueur : un troisième,  
deux grands poissons rouges, de l'espèce  
des bremes de mer, (probablement le  
*Sparus Erythrimus*. Linn.). Le goulu n'est  
pas trop bon ; mais il est, dans tous les  
temps, préférable aux provisions salées, &  
la nécessité nous le fit trouver d'un excel-  
lent goût : c'est ce maître sévère qui donne  
au Groënlandois l'amour de l'huile de ba-  
leine, & au Hottentot, celui des intestins  
les plus dégoûtans. Ouvrant ce poisson,  
on vit une flèche empoisonnée dans sa tête :  
la blessure étoit si parfaitement guérie,  
qu'il n'en paroissoit pas la plus petite trace  
à l'extérieur : un morceau de bois tenoit  
encore à la pointe osseuse, ainsi que quel-  
ques-unes des filasses avec lesquels on l'a-  
voit

voit attaché; mais le bois & les filasses étoient si pourris, qu'ils tomberent en poussière dès qu'on les toucha. Ces flèches, que nous supposons empoisonnées, n'assétoient donc pas les poissons."

Nous longeâmes ensuite l'autre côté du havre, où nous descendîmes à terre près de quelques maisons, à l'invitation des habitans qui étoient venus sur le rivage; mais nous n'y fûmes pas cinq minutes, qu'ils désirerent de nous voir partir. Nous eûmes cette complaisance, & nous continuâmes de prolonger le rivage, pour prendre les sondes & chercher quelque source; car, jusqu'à ce moment, nous n'avions vu d'autre eau douce que celle que les Indiens avoient bien voulu nous apporter; & nous ne savions point où ils alloient la puiser. A cet égard, nos recherches furent sans succès; mais cela ne prouve point qu'on ne puisse y en découvrir. Le jour, déjà trop avancé, ne nous permit pas d'examiner assez la place pour déterminer ce point. Comme nous retournions à bord, nous entendîmes le son d'un tambour, & je crois, de quelques autres instrumens, & nous vîmes danser les Insulaires; mais, dès qu'ils entendirent le bruit des armes, ou qu'ils nous apperçurent, ils restèrent tranquilles.

"Cette musique, ainsi que celle de la

ANN. 1774.  
Juillet,

» nuit précédente, n'étoit pas remarquable  
» par l'harmonie ou la variété des sons ;  
» mais elle sembloit plus animée & plus gaie  
» que celle des isles des Amis.

» Mon pere me dit, à son retour, qu'il  
» avoit trouvé le fond du havre rempli de  
» mangliers, que probablement une rivière  
» couloit à travers ces arbres dans la mer ;  
» mais qu'on essayeroit en vain de s'ouvrir  
» un passage, à travers leurs branches serrées,  
» qui se reproduisent par chaque extrémité,  
» sans former un arbre séparé.

» Pendant cette excursion, aucun Insu-  
» laire ne parut sur la côte méridionale où  
» nous avions débarqué le matin ; mais  
» nous entendîmes dans les bois le grogne-  
» ment des cochons, & nous en conclûmes  
» que les Naturels possèdent un grand nom-  
» bre de ces animaux. Après le départ du  
» capitaine Cook, plusieurs Naturels vinrent  
» faire des échanges au côté de la Résolution,  
» sur des pirogues qui n'avoient pas plus  
» de vingt pieds de longueur, assez mal tra-  
» vaillées, & sans ornement, mais garnies  
» d'un balancier.

» Une vieille femme nous vendit deux mor-  
» ceaux demi-transparens de sélénite, taillés  
» en forme conique, & joints ensemble aux  
» deux extrémités pointues. Le diamètre de

» la balle étoit d'environ un pouce, & la  
 » longueur de chaque morceau de trois quarts  
 » d'un pouce. Elle les détacha du cartilage  
 » de son nez, qui avoient un trou fort lar-  
 » ge, & qui étoit barbouillé d'une peinture  
 » noire. »

ANN. 1774.  
 Juillet.

Le 23, à sept heures du matin, je fis lever  
 l'ancre pour profiter du clair de lune; & , à  
 l'aide d'une légère brise, nous nous fîmes re-  
 morquer par un bâtiment à rames, pour  
 sortir du port, dont à midi la pointe méridi-  
 onale nous restoit à l'O. S. O. à la distance  
 d'environ deux milles.

231

Les Indiens, nous voyant sous voile, arri-  
 verent dans leurs pirogues. Les échanges se  
 firent avec plus de confiance qu'auparavant,  
 & ils nous donnerent des preuves si extraor-  
 dinaires de leur loyauté, que nous en fûmes  
 surpris. Comme le vaisseau marcha d'abord  
 fort vite, nous laissâmes en arrière plusieurs  
 de leurs canots qui avoient reçu nos mar-  
 chandises, sans avoir eu le tems de donner  
 les leurs en échange. Au-lieu de profiter de  
 cette occasion pour se les approprier, comme  
 auroient fait nos amis des îles de la Société,  
 ils employèrent tous leurs efforts pour nous  
 atteindre & nous remettre ce dont ils avoient  
 reçu le prix. Un des Indiens nous suivit pen-  
 dant un tems considérable; & , le calme sur-

ANN. 1774.  
Juillet.

venant, il parvint à nous joindre. Dès qu'ils fut au vaisseau, il montra ce qu'il avoit vendu ; plusieurs personnes voulurent le lui payer ; mais il refusa de s'en défaire, jusqu'à ce qu'il apperçut celui qui le lui avoit déjà acheté, & il le lui remit. La personne, ne le reconnoissant pas, lui en offrit de nouveau la valeur ; mais cet honnête Indien ne voulut point l'accepter, & lui fit voir ce qu'il avoit reçu en échange. Les pièces d'étoffes & le papier marbré furent fort recherchés de ces Insulaires, qui ne mettoient aucun prix à nos clous, à nos outils de fer, à nos grains de rasade. Les pirogues ne furent jamais plus de huit ensemble devant le vaisseau, & il n'y avoit pas plus de quatre ou cinq Indiens dans chacune ; ce qui prouve qu'ils ne sont pas habiles pêcheurs. Il arrivoit quelquefois qu'ils se retiroient subitement au rivage, sans avoir fait la moitié des échanges qu'ils paroissoient s'être proposées ; & d'autres venoient ensuite les remplacer.

Comme nous sortions du havre à la marée basse, un grand nombre d'habitans étoit alors sur les récifs qui bordent l'île, pour y amasser des coquillages. Notre séjour sur leur côte ne les empêcha point de suivre leurs occupations ordinaires. Sans doute que, ne leur causant aucune inquiétude, si nous eussions fait un

plus  
plus  
que  
car  
tion  
cou  
dan  
petit  
ont  
des  
ou l  
être  
Nèg  
& o  
ajou  
ceint  
des r  
le ve  
blabl  
est a  
entai  
corps  
homme

(a)  
pagne  
dans le  
courant  
l'isthme

ANN. 1774.  
Juillet.

plus long séjour, nous aurions été dans une plus étroite amitié avec eux. On pourroit presque les regarder comme une espèce de singes; car ils sont très-hideux & très-mal proportionnés; & , à tous égards, ils diffèrent beaucoup des nations que nous avons visitées dans cette mer (a). Ces hommes, d'une très-petite race, sont d'une couleur bronzée; ils ont la tête longue, le visage plat, & la mine des singes. Leurs cheveux, généralement noirs ou bruns, sont courts & crépus, mais sans être aussi doux & aussi laineux que ceux d'un Nègre d'Afrique. Leur barbe est forte, touffue, & ordinairement noire & courte. Mais ce qui ajoute infiniment à leur difformité, c'est une ceinture ou corde qu'ils portent tous autour des reins, & qu'ils serrent si étroitement sur le ventre, que la forme de leur corps est semblable à celle d'une grosse fourmi. Ce cordage est aussi gros que le doigt, & il forme une entaille si profonde sur le nombril, que le corps paroît en quelque sorte double. Les hommes vont tout nus, à peine se couvrent-

---

(a) Quant à la manière particulière de porter la pagne, on peut en voir une description détaillée dans le voyage de Wafer, qui fait mention de cette coutume singulière, qui existe chez les Indiens de l'isthme de Darien.

ANN. 1774.  
Juillet.

ils les parties naturelles d'un morceau de nattes, ou d'une feuille dont ils se servent comme d'une pagne (a).

Nous vîmes peu de femmes, & elles n'étoient pas moins hideuses que les hommes. Elles se peignent la tête, le visage & les épaules de rouge. Elles portent une espèce de jupe. Quelques-unes avoient, sur le dos, une sorte d'écharpe, où elles placent leurs enfans. Il n'en vint aucune à bord; & quand nous étions à terre, elles se tinrent toujours à une certaine distance. Leurs parures sont des pendans d'oreilles d'écaille de tortue, & des bracelets. Un de ces bracelets nous a paru très-curieux : sa largeur étoit de quatre à cinq pouces; il étoit fait avec de la tresse ou de la ficelle, & garni d'écaille; & il se mettoit précisément au-dessus du coude. Au poignet droit ils ont un cercle de dents de cochons, & de grands anneaux d'écaille; & on a déjà indiqué l'usage d'une plaque de bois arrondie qu'ils portent autour du poignet gauche. Ils font encore dans l'usage de se percer la cloi-

---

(a) On a déjà donné quelques-uns des détails qu'on va lire; mais, après avoir rapporté les observations particulières, on a coutume, dans cet ouvrage, d'en présenter le résultat à la fin des chapitres sur chaque île.



son du nez, pour la décorer d'une pierre ~~blanche~~ blanche courbe d'environ un pouce & demi de longueur. ANN. 1774  
Juillet.

En signe d'amitié, ils présentent un rameau verd, & jettent avec la main, un peu d'eau sur la tête.

Leurs armes sont la massue, la lance, l'arc & la flèche. Les deux premières sont de bois & de fer: leurs arcs, d'environ quatre pieds de longueur, sont un bâton fendu vers le milieu; ce bâton n'est point courbé en demi-cercle, mais de cette manière.

Ils ont, pour flèches, des roseaux armés d'une pointe longue & aigue, d'un bois très-dur, & quelquefois d'un os. Ces pointes sont toutes couvertes d'une substance que nous primes pour du poison. On a déjà dit que ces Indiens confirmerent encore nos soupçons, en nous faisant signe de ne pas toucher la pointe, en nous avertissant que la piquûre seule nous donneroit la mort. Ils sont eux-mêmes très-attentifs à s'en préserver, & ils les portent toujours enveloppés dans un carquois. Quelques-unes des flèches ont deux ou trois pointes, chacune desquelles est garnie sur les arêtes de petites pointes barbelées, pour empêcher de les retirer de la plaie.

Après avoir remis en mer, nous voulûmes essayer, sur un chien, l'effet d'une des flèches

ANN. 1774  
Juillet.

empoisonnées. Dès le premier jour de notre arrivée dans ce port, nous avions déjà fait cette épreuve; mais, comme elle ne produisit rien de funeste, nous imaginâmes que l'opération avoit été trop légère. Le chirurgien fit donc une profonde incision dans la cuisse d'un chien, où il inséra une grande partie du poison qui couvroit les flèches, & banda ensuite la plaie. Pendant quelques jours, nous crûmes que le chien n'étoit pas aussi-bien qu'auparavant, & je n'assurerais même pas si cela étoit en effet, ou si nous nous faisons illusion; mais l'animal se trouva biep-tôt dans le même état que s'il ne lui étoit rien arrivé, & il est revenu, plein de vie, en Angleterre. Je ne puis guère douter cependant que la matière, dans laquelle ces Indiens trempent leurs flèches, ne soit d'une espèce venimeuse, puisqu'ils ne se proposent point d'autre objet. Mais ils paroissent peu connoître la nature du poison; car, lorsqu'ils nous apportent de l'eau sur le rivage, ils en buvoient d'abord, pour nous faire comprendre que nous pouvions la boire avec sûreté.

Les habitans de Mallicollo paroissent être une nation absolument différente de toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent. D'environ quatre-vingt mots de leur langue, que M. Forster a rassemblés, à peine s'en

trouve-t-il un qui ait quelque affinité avec les langues des autres isles où nous avons relâché. Ils emploient la lettre *R* dans beaucoup de leurs mots, & fréquemment il s'en rencontre deux ou trois ensemble, ce qui en rend la prononciation très-difficile. On a déjà observé qu'ils prononçoient, sans aucune peine, la plupart des termes anglois : ils expriment leur admiration par un sifflement assez semblable à celui d'une oie.

ANN. 1774.  
Juillet,

Je crois que leurs fruits ne sont pas si bons que ceux des isles des Amis ou des isles de la Société. J'en suis du moins assuré à l'égard des cocos : & leurs arbres à pain & leurs bananiers ne paroissent pas valoir mieux ; mais les ignames semblent y être excellentes.

« Mallicollo a environ vingt lieues de long  
 » du nord au sud : ses montagnes intérieures  
 » sont très-élevées, couvertes de forêts, & contiennent, sans doute, de belles sources d'eau  
 » douce, quoique nous n'ayions pas pu les  
 » découvrir entre les arbres. Le sol, autant  
 » que nous l'avons examiné, est riche & fertile,  
 » comme celui des plaines des isles de la Société ; & le voisinage du volcan d'Ambrym,  
 » nous donne lieu de supposer qu'elle en a  
 » un aussi. Ses productions végétales semblent  
 » être abondantes & fort variées, & les plantes utiles ne sont pas moins nombreuses

ANN. 1774.  
Juillet.

» qu'aux isles que nous venions de visiter.  
» Peut-être qu'elles y sont moins bonnes,  
» comme le croit M. Cook.

» Les cochons & les volailles sont leurs  
» animaux domestiques; nous y avons ajouté  
» des chiens, en leur donnant un mâle &  
» une femelle, qu'ils reçurent avec un ex-  
» trême plaisir. Je suis persuadé qu'ils en  
» prendront un grand soin; mais, parce  
» qu'ils les appelloient *broas*, ( ce qui signifie  
» cochon) nous fûmes convaincus qu'ils étoient  
» absolument nouveaux pour eux. Nous n'y  
» avons point trouvé d'autre quadrupède  
» durant notre petite relâche; & il n'est pas  
» probable que, dans une isle si éloignée des  
» continens, il y ait des quadrupèdes sauva-  
» ges: à la vérité, un seul jour employé sur  
» une grève stérile, ne suffit pas pour se for-  
» mer une idée complete des animaux &  
» des végétaux d'un pays; mais nous avons  
» eu occasion de remarquer que les bois sont  
» habités par plusieurs espèces d'oiseaux,  
» parmi lesquels il y en a, sans doute, d'in-  
» connus aux naturalistes.

» A juger du nombre des habitans par la  
» foule que nous apperçûmes au port où  
» nous mouillâmes, on croiroit qu'il est con-  
» sidérable; mais, vu la grande étendue de  
» l'isle, je ne puis pas la supposer très-peu-

„ plée. Il n'y a pas, je pense, cinquante  
 „ mille Insulaires; & ils ne sont point dis-  
 „ persés, comme à Taïti, aux bords des col-  
 „ lines; mais ils sont répandus sur plus de  
 „ six cents milles quarrés. Le pays semble  
 „ être une forêt étendue; ils ont seulement  
 „ commencé à ouvrir & à planter quelques  
 „ petits cantons perdus dans le vaste espace,  
 „ comme de petites îles dans la mer Paci-  
 „ fique. Peut-être que si l'on venoit à bout  
 „ de pénétrer l'histoire de cette race, on  
 „ trouveroit qu'elle est arrivée, sur cette  
 „ terre, beaucoup plus tard que les Naturels  
 „ des îles de la Société & des Amis: il est  
 „ sûr du moins qu'elle paroît très-différente,  
 „ comme on a déjà eu occasion de le re-  
 „ marquer.

„ Les Naturels de quelques parties de la Nou-  
 „ velle-Guinée & de la terre des Papous semblent  
 „ correspondre, en plusieurs points, avec les  
 „ Mallicollois. Le teint noir & les cheveux lai-  
 „ neux, caractérisent particulièrement les deux  
 „ nations. En admettant l'influence du climat,  
 „ si bien défendue par M. de Buffon, c'est  
 „ une nouvelle preuve que Mallicollo a été  
 „ peuplé depuis peu, puisque l'intervalle de  
 „ tems qui s'est écoulé, n'a pas suffi pour  
 „ changer la couleur & les cheveux des ha-  
 „ bitans; mais je suis loin de croire à l'in-

ANN. 1774  
 Juillet.

ANN 1774.  
Juillet.

» fluence générale des climats; & si j'ai ha-  
 » sardé cette conjecture, je suis prêt à chan-  
 » ger d'opinion dès qu'on en imaginera une  
 » plus raisonnable. La Nouvelle-Guinée &  
 » les isles voisines, sont les seuls pays d'où  
 » nous puissions attendre des lumières sur  
 » ce sujet, & nous n'en connoissons encore  
 » ni la position géographique, ni les habi-  
 » tans. D'après les voyageurs qui ont reconnu  
 » cette partie du monde (a), il paroît que  
 » plusieurs tribus distinctes habitent ces dis-  
 » férens cantons. Il faut remarquer qu'outre  
 » la race noire, il y a des Naturels d'un  
 » teint plus clair, qui se rapprochent de  
 » ceux des isles de la Société & des isles des  
 » Amis. Peut-être y trouveroit-on d'autres  
 » tribus, qui, suivant toute apparence, sont  
 » un mélange de deux races. Je crois que les  
 » formes grêles des Mallicollois sont particu-  
 » lières à eux & aux habitans de la Nouvelle-  
 » Hollande, avec lesquels cependant ils ne  
 » semblent pas avoir d'autres rapports.  
 » Le climat de Mallicollo, & des isles des  
 » environs, est très-chaud. Peut-être qu'il y  
 » a des tems où il est moins tempéré qu'à  
 » Taiti, parce que l'isle est infiniment plus  
 » étendue. Nous n'y avons pas éprouvé de

---

(a) Dampierre, Carteret, M. de Bougainville.

„ chaleur extraordinaire. Le thermomètre de  
 „ Fahrenheit étoit à 76<sup>a</sup> & 78<sup>a</sup>, c'est-à-dire  
 „ à un point très-moderé pour la zone tor-  
 „ ride. Le vêtement, dans une pareille con-  
 „ trée, est un objet de luxe, & on ne peut  
 „ pas le mettre au rang des premiers besoins.  
 „ Sous leurs bocages touffus, ils ne sentent  
 „ pas les rayons brûlans du soleil, & ils ne  
 „ connoissent point la rigueur du froid. Les  
 „ arbrisseaux & les ronces les obligent cepen-  
 „ dant à quelques précautions, & les impul-  
 „ sions de la nature, pour la propagation  
 „ de l'espèce, leur ont suggéré les moyens  
 „ les plus simples de conserver leurs organes,  
 „ & de les empêcher d'être déchirés (a). Nous  
 „ sommes trop portés à regarder comme in-  
 „ nés les principes que l'éducation inspire à  
 „ notre esprit, & nous prenons souvent un  
 „ sentiment moral pour un instinct physique.  
 „ En étudiant les peuples barbares, on voit  
 „ que la modestie & la chasteté sont des idées  
 „ locales, inconnues dans l'état de nature,  
 „ & modifiées suivant les divers degrés de  
 „ civilisation. Les Mallicollois, par exemple,  
 „ ne peuvent pas avoir renoncé à des idées  
 „ naturelles, en inventant un usage qui ne

ANN. 1774  
 Juillet.

---

(a). Ils mettent pour cela une espèce de ceinture  
 qui ne cache rien, mais qui préserve les parties na-  
 turelles.

ANN. 1774.  
Juillet

„ paroît propre qu'à exciter leurs desirs. Je  
 „ ne fais point si le peu de vêtemens que  
 „ mettent leurs femmes, provient d'un senti-  
 „ timent de pudeur ou de l'envie de plaire.  
 „ Ils paroissent se nourrir principalement  
 „ de végétaux, & ils s'appliquent à l'agricul-  
 „ ture : de tems-en-tems ils se régalent de  
 „ porc & de volaille; & quoique nous n'ayions  
 „ pas eu occasion d'observer beaucoup d'us-  
 „ tenfiles de pêche, puisqu'ils ont des piro-  
 „ gues on peut supposer que l'Océan four-  
 „ nit aussi à leur subsistance. Comme leur  
 „ île est entièrement couverte de forêts, il  
 „ leur faut un grand travail pour cultiver  
 „ une quantité de terre suffisante à leur en-  
 „ tretien. Nous avons jugé la contrée fer-  
 „ tile; mais les végétaux sauvages qui crois-  
 „ sent spontanément, de toutes parts, dé-  
 „ truisent les bourgeons plus foibles de ceux  
 „ qu'on plante. Peut-être expliquera-t-on  
 „ par-là l'usage de rapterifler & d'amin-  
 „ cir leurs membres avec des cordes, des  
 „ bracelets, &c. Ces inventions monstrueu-  
 „ ses, semblent avoir été établies par la né-  
 „ cessité, & on les aura regardé, dans la  
 „ suite, comme des traits de beauté.

„ L'abaissement & le creux de leurs fronts,  
 „ dont on a déjà dit un mot, peuvent être  
 „ artificiels aussi; car on sait que les peuples



„ ont la manie de comprimer la tête des  
 „ enfans pour lui donner différentes formes. ANN. 1774.  
Juillet.  
 „ Plusieurs nations du continent de l'Amé-  
 „ rique se déforment la tête pour ressembler  
 „ au soleil, à la lune, ou à quelqu'autre  
 „ objet (a). Le front des Mallicollois n'est  
 „ pas excessivement difforme, & n'augmente  
 „ pas beaucoup la laideur du reste de leurs  
 „ traits.

„ L'agriculture employant la plus grande  
 „ partie de leur tems, ils n'ont point de loisir  
 „ pour fabriquer des vêtemens, dont ils n'ont  
 „ pas un besoin absolu. Le repos & l'indolence  
 „ forment le bien suprême des petites so-  
 „ ciétés qui ne sont pas civilisées, & la né-  
 „ cessité seule les force à devenir industrieuses.  
 „ Nous avons remarqué que les Mallicollois  
 „ donnent bien des momens à la musique  
 „ & à la danse. Leurs instrumens sont très-  
 „ simples; nous n'avons entendu que des  
 „ tambours : les tambours, les sifflets & les  
 „ flûtes sont très-aisés à inventer. Les évé-  
 „ nemens ordinaires de la vie domestique  
 „ sont si paisibles & si réguliers, que la na-  
 „ ture humaine paroît avoir besoin de quel-

---

(a) Voyez, sur cette matière, l'Esprit des usages  
 & des coutumes des différens peuples. L. VIII, de  
 la beauté & de la parure.

ANN. 1774  
Juillet.

» que mouvement étranger qui l'anime. Pour  
 » adoucir les travaux de la journée, les  
 » hommes barbares se livrent quelquefois à  
 » des mouvemens de corps extravagans; ils  
 » tirent des sons de différentes substances,  
 » & ils portent les organes de la parole au-  
 » delà de leur échelle ordinaire.

» Les tambours des Mallicollois, qui leur  
 » servent de passe-tems, leur servent aussi  
 » de tocsin dans les alarmes. Nous avons  
 » lieu de croire qu'ils ont des querelles fré-  
 » quentes avec les Insulaires des environs;  
 » & il est probable que, vivant dispersés,  
 » en petites familles, sur une grande île, ils  
 » ont souvent des disputes entr'eux. Excepté  
 » ceux qui entrèrent dans la chambre du  
 » capitaine, nous ne les avons jamais vu  
 » sans armes, & ils paroissent avoir mis plus  
 » d'art & d'adresse à les fabriquer, qu'à au-  
 » cun autre de leurs ouvrages.

» Les traits, que nous jugeâmes empoi-  
 » sonnés, étoient ornés avec soin. La peti-  
 » tesse de leur stature & la minceur de leurs  
 » membres semblent avoir besoin d'artifice  
 » pour suppléer à la force; & si réellement  
 » leurs traits sont empoisonnés, ce qui est  
 » douteux, d'après les deux expériences que  
 » nous fîmes, il ne faut pas chercher d'autre  
 » origine à cet usage. Les Insulaires de Santa-  
 Cruz

» Cruz (a), qui tuèrent quelques hommes de  
 » l'équipage du capitaine Carteret, ressemblent  
 » beaucoup aux Mallicollois; & le Navigateur  
 » Espagnol, qui les découvrit le premier, les  
 » accusé aussi d'empoisonner leurs traits (b);  
 » Quiros trouva également des traits empoi-  
 » sonnés chez les Naturels de la baie de Saint-  
 » Philippe & Saint-Jago (c).

» Les Mallicollois étant toujours sur leurs  
 » gardes, ils ont vraisemblablement des chefs  
 » pour les mener au combat, & ils leur  
 » obéissent, dans le moment de l'action;  
 » comme les habitans de la Nouvelle-Zélande.  
 » Ils ne montroient aucun respect au seul  
 » homme que nous prîmes pour un chef, &  
 » nous ne jugeâmes de son autorité que parce  
 » qu'il nous procura un peu d'eau douce. On  
 » n'observe pas trop bien un peuple à la pre-

(a) « De l'isle d'Egmont, du capitaine Carteret.  
 » Voyez la collection d'Hawksworth. »

(b) « Ces traits étoient d'une longueur remarqua-  
 » ble, car ils avoient six pieds cinq pouces, & leurs  
 » piques quatre pieds quatre pouces. »

(c) Je ne puis m'empêcher d'observer ici que ces  
 raisonnemens de M. Forster ne sont pas très-justes;  
 car on trouve ces traits empoisonnés chez les peuples  
 robustes, ainsi que chez les peuples foibles, comme  
 on peut le voir dans l'*Esprit des usages des différens*  
*Peuples; Liv. VI, de la guerre.*

ANN. 1774  
Juillet.

» mière entrevue : aussi on ne doit pas s'at-  
» tendre à trouver ici des résultats sur cette  
» matière. Leur religion, & les coutumes par-  
» ticulières de leur vie domestique, ne nous  
» sont pas moins inconnues, & nous ne sa-  
» vons rien non plus de leurs maladies : nous  
» n'avons apperçu aucun malade ; cependant  
» M. de Bougainville dit que les Naturels d'une  
» isle voisine sont tellement sujets à la lèpre,  
» qu'il l'a nommé, pour cela, l'isle des Lé-  
» preux.

» Les Mallicollois nous parurent quelque-  
» fois défiants ; & , en effet , dispersés en petites  
» tribus, qui ont des causes fréquentes de dis-  
» putes, il n'est pas étonnant qu'ils soient  
» d'un pareil caractère. Leur conduite d'ail-  
» leurs n'annonçoit aucun desir de nous in-  
» tenter une querelle ; & ils témoignèrent du  
» mécontentement à ceux qui entreprenoient  
» de rompre la paix. On a déjà parlé des céré-  
» monies qu'ils observent en signe d'amitié :  
» j'ajouterai que l'usage de verser de l'eau sur  
» leurs têtes, confirme la ressemblance que je  
» leur attribue avec le peuple de la Nouvelle-  
» Guinée. Dampierre observa la même cou-  
» tume à Pulo-Sabuda, sur la côte occidentale  
» de la Nouvelle-Guinée. (a).

---

(a) Voyez les voyages de Dampierre ; Vol. III.

» Enfin , comme ils nous ont donné de  
 » grandes preuves d'intelligence & de péné-  
 » tration, leur entendement est susceptible de  
 » beaucoup de progrès ; ils n'ont besoin que  
 » d'un individu ambitieux pour les civiliser  
 » davantage. »

ANN. 1774.  
 Juillet

Le havre , situé sur le côté N. E. de Malli-  
 collo , à très-peu de distance de la pointe du  
 S. est, par les 16<sup>d</sup> 25' 20" de latitude sud, 167<sup>d</sup>  
 57' 23" de longitude à l'est, reçut le nom de  
 port Sandwich. Il a environ une lieue de pro-  
 fondeur au S. O.  $\frac{1}{4}$  S. , & sa largeur est d'un  
 tiers de lieue. En-dehors , il part de chaque  
 pointe un récif de peu d'étendue ; mais le  
 canal est d'une bonne largeur , & l'on y trouve  
 depuis quarante jusqu'à vingt-quatre brasses  
 d'eau. Dans le port , la profondeur de l'eau est  
 depuis vingt jusqu'à vingt-quatre brasses ; & il est  
 si bien abrité , qu'un vaisseau à l'ancre ne peut  
 jamais y être incommodé des vents. Il offre  
 un autre avantage ; on peut mouiller assez près  
 de la grève pour y protéger les travailleurs.



## CHAPITRE IV.

*Découverte de plusieurs isles ; entrevue & escarmouche avec les habitans. Arrivée du vaisseau à Tanna ; réception que nous font les Insulaires.*

ANN. 1774.  
23 Juiller.

AUSSI-TÔT que nous eûmes remis en mer, nous eûmes une brise de l'E. S. E. qui nous permit de gouverner sur Ambrym jusqu'à trois heures de l'après-midi, que le vent ayant passé à l'E. N. E., nous revîrâmes de bord : nous fîmes voile au S. E., & doublâmes la pointe S. E. de Mallicollo, à la hauteur de laquelle nous découvrîmes trois ou quatre isles, qui s'étoient d'abord montrées comme une seule terre. A midi, leur pointe nous restoit au sud 77<sup>d</sup> ouest, à la distance de trois lieues, & la côte paroissoit de-là courir à l'ouest. Dans ce moment, l'isle d'Ambrym s'étendoit du N. 3<sup>d</sup> E. au N. 65<sup>d</sup> E., l'isle Paoom du N. 76<sup>d</sup> E. au S. 88<sup>d</sup> E., & l'isle d'Apée du S. 83<sup>d</sup> E. au S. 43<sup>d</sup> Est. Nous gouvernâmes sur cette dernière; & à minuit, nous en étions très-près; ce qui nous obligea de mettre en panne jusqu'au point du jour.

« Ambrym, qui contient le volcan, paroît avoir plus de vingt lieues de tour. Paoom,

» le pic élevé qui est au sud, est peu étendu;  
 » mais nous ne découvrîmes point si la terre  
 » que nous vîmes auparavant à son ouest,  
 » lui est jointe : en supposant que ces deux  
 » parties ne forment qu'une seule isle, la  
 » circonférence n'est pas de plus de cinq  
 » lieues. La quantité de tourbillons de fumée,  
 » qui s'élevoient de différentes isles, nous  
 » donnerent lieu de croire que les Naturels  
 » apprêtent leurs alimens au-dessus de terre,  
 » en plein air. Aux isles de la Société &  
 » des Amis, où les habitans cuisent leurs  
 » mets sous terre, avec des pierres chaudes,  
 » nous appercevions rarement du feu ou de  
 » la fumée. »

Le 24, nous fîmes voile au sud-est, dans  
 le dessein de ferrer le vent à l'est, en pro-  
 longeant la côte méridionale d'Apée. Au  
 lever du soleil, nous découvrîmes plusieurs  
 autres isles qui s'étendoient du S. E. de la  
 pointe d'Apée sud, jusqu'au sud-est  $\frac{1}{4}$  sud.  
 Nous nous approchâmes de la plus voisine  
 sur les dix heures; &, ne pouvant point  
 passer au vent de cette isle, nous virâmes  
 de bord à un mille du rivage, par quatorze  
 brasses d'eau. Cette isle, d'environ quatre  
 lieues de tour, est remarquable par trois  
 collines qui forment trois pics; circonstance  
 qui lui a fait donner ce nom. Un récif très-

ANN. 1774.  
Juillet.

étendu fort de la pointe méridionale de l'isle.

“ Elle est fort boisée & probablement bien  
 ” peuplée ; car nous vîmes, sur la côte, plu-  
 ” sieurs des Naturels qui ressembloient à  
 ” ceux de Mallicollo, & qui étoient, comme  
 ” eux, armés d'arcs & de traits. ”

Dans l'après-midi, le vent ayant passé  
 au nord, nous reprîmes notre route à l'est ;  
 &, ayant doublé Trois-Collines, nous por-  
 tâmes sur un groupe de petites isles, qui sont  
 au S. E. de la pointe d'Apée. Je les nommai les  
 isles *Shepherd*, en l'honneur de mon digne ami,  
 le docteur Shepherd, professeur d'astronomie  
 à Cambridge. La brise étoit favorable, & je  
 me proposai de passer entre ces petites isles ;  
 mais le passages se trouvant étroits, & voyant  
 la mer briser dans le canal sur lequel nous  
 avançons, j'abandonnai ce dessein, & nous  
 arrivâmes pour marcher en-dehors ou au sud  
 de ces isles. Le calme, qui survint, nous fit  
 demeurer à la merci du courant, tout près  
 des isles, où une ligne de cent quatre-vingt  
 brasses ne donnoit point de fond. Nous avions  
 alors, dans toutes les directions, la terre ou  
 les isles qui nous environnoient, sans que  
 nous pussions en connoître le nombre. Le  
 pic de Paoom, qu'on appercevoit par-dessus  
 la pointe orientale d'Apée, nous restoit au  
 N. N. O. Vers les huit heures, une brise



qui s'éleva du Sud-Est dissipa les inquiétudes que le calme avoit occasionnées; & nous restâmes la nuit sur les bords.

ANN. 1774.  
Juillet.

On a dit que la veille de notre départ du port Sandwich, on prit, à la ligne, deux poissons rougeâtres, de la taille des grosses bremes, & d'une forme à peu-près semblable. La plupart des officiers & des bas-officiers dînèrent, le lendemain, de ces deux poissons. La même nuit, tous ceux qui en avoient mangé, se sentirent de violentes douleurs à la tête & aux os, suivies d'une chaleur brûlante sur toute la peau, & d'une espèce d'insensibilité dans les jointures. On ne douta point que cet accident ne fût occasionné par le poisson, sans doute d'une espèce venimeuse; il avoit communiqué la même indisposition à tous ceux qui en avoient goûté, & même aux cochons & aux chiens, dont il mourut un de chaque espèce dans l'intervalle de seize heures; & il se passa huit ou dix jours, avant que les hommes pussent recouvrer la santé.

« Un joli perroquet des isles de la Société,  
 » qui se plaçoit familièrement sur l'épaule  
 » de son maître, ayant avalé un très-petit  
 » morceau de ce poisson, mourut le lendemain. Heureusement notre chirurgien avoit  
 » diné ce jour-là avec le capitaine, & il  
 » échappa ainsi au sort de ses commensaux, »

ANN. 1774.  
Juillet.

Ces poissons sont probablement de l'espèce de ceux que Quiros (a) décrit sous le nom de Pargos (b), qui mirent sur les quadres, pour long-tems, la plus grande partie des gens de son équipage. Nous nous serions trouvés dans le cas du navigateur Espagnol, si plus de monde en avoit mangé.

« La plupart des isles qui nous entouroient,  
 » étoient habitées; nous en fûmes du moins  
 » assurés le soir, en voyant des feux, même  
 » sur celles que nous avions jugées désertes  
 » pendant le jour. Après le coucher du so-  
 » leil, nous fûmes en calme, pendant plu-  
 » sieurs heures, au milieu de ces terres. L'ob-  
 » scurité de la nuit, & les rochers brisés qui  
 » nous serroient de tous côtés, rendirent  
 » notre position très-critique. Le navigateur,  
 » qui veut reconnoître de nouvelles isles, &  
 » décrire exactement leur position, est sou-  
 » vent en danger de perdre son vaisseau.  
 » Il lui est impossible de se former une juste  
 » idée de la côte, sans en approcher de très-  
 » près; mais alors il s'expose nécessairement  
 » aux dangers d'une tempête subite, d'un ro-

(a) Cela est d'autant plus vraisemblable, que la breme de mer s'appelle *pargus* en Espagnol.

(b) Voyez la collection des voyages publiés par M. Dalrymple; pag. 140, 141, vol. I.

» cher couvert, ou d'un courant rapide, qui  
 » fussent pour détruire, en quelques mo-  
 » mens, toutes ses espérances. La prudence &  
 » la précaution sont toujours indispensables  
 » dans chaque grande entreprise; mais dans  
 » un voyage de découvertes, comme dans  
 » toutes les autres expéditions importantes,  
 » un certain degré de témérité & de confiance  
 » en la fortune, sont des moyens d'avoir du  
 » succès, & de parvenir à la gloire. »

ANN. 1774.  
 Juillet.

Au point du jour, le 25, nous courûmes à  
 l'est des isles Shepherd, tenant le plus près du  
 vent, jusqu'après le lever du soleil, que, ne  
 voyant plus de terre dans cette direction, nous  
 revirâmes de bord, & gouvernâmes, avec une  
 jolie brise du S. E., sur une isle que nous  
 avions apperçue dans le sud. Nous passâmes à  
 l'est de Trois-Collines & d'une isle rase qui est  
 à son S. E., entre un rocher remarquable par  
 sa forme pyramidale, que nous nommâmes  
 le Monument, & une petite isle appelée *Deux-  
 Collines*, à cause de ses deux collines, taillées  
 en pic, & séparées par un isthme étroit & bas.  
 Le canal, entre cette isle & le Monument, a  
 près d'un mille de largeur, sur un fond de  
 vingt-quatre brasses d'eau. Excepté ce rocher,  
 qui n'est accessible qu'aux oiseaux, nous n'a-  
 vons pas découvert une seule isle inhabitée.  
 « La houle, en brisant sur le Monument, y

25.

" avoit formé des sillons & des canaux très-  
 " profonds. Il est noirâtre , de cinquante  
 " verges de haut , & pas absolument dépouillé  
 " de verdure. "

ANN. 1774.  
 Juillet.

A midi , nous observâmes  $17^{\text{d}} 18' 30''$  de  
 latitude sud ; la longitude , prise du port Sand-  
 wich , fut de  $45'$  à l'est. Dans cette position ,  
 le Monument nous restoit au N.  $16^{\text{d}}$  E. à deux  
 milles ; Deux-Collines , au nord  $25^{\text{d}}$  ouest , à  
 deux milles , & sur la même ligne que la partie  
 du S. O. de Trois-Collines ; & les isles , au sud ,  
 s'étendoient du S.  $16^{\text{d}} 30'$  E. au S.  $42^{\text{d}}$  ouest.

Poursuivant notre route au sud , nous nous  
 trouvâmes , à cinq heures après midi , dans le  
 voisinage des isles méridionales , qui consistent  
 en une grande isle , dont les extrémités sud &  
 ouest s'étendent à perte de vue , & trois ou  
 quatre petites situées sur la côte du nord. Les  
 deux plus septentrionales , qui sont les plus  
 vastes , ont leurs terres assez élevées , & elles  
 gissent entr'elles E.  $\frac{1}{4}$  S. E. & O.  $\frac{1}{4}$  N. O. dans un  
 éloignement de deux lieues. Je nommai l'une  
 Montagu , l'autre Hinchinbrook , & la plus  
 considérable Sandwich , en l'honneur du comte  
 de Sandwich , mon protecteur. Voyant la mer  
 briser de l'avant entre les isles Montagu & Hin-  
 chinbrook , nous virâmes de bord ; & , bien-tôt  
 après , il y eut un calme qui dura jusqu'au  
 lendemain matin.

« Sur la fin du jour, nous apperçûmes une  
 » pirogue, avec une voile triangulaire, qui  
 » s'avançoit du côté de Trois-Collines : les  
 » Naturels de ces différentes isles commu-  
 » niquent probablement entr'eux de la même  
 » manière que les habitans des isles des Amis  
 » & des isles de la Société.

ANN. 1774.  
 Juillet.

» La nuit ne fut pas moins dangereuse que  
 » la précédente; seulement la lune nous éclai-  
 » roit, & nous pouvions juger des progrès  
 » rapides que nous faisons vers l'isle ouest. Sa  
 » pointe, la plus septentrionale, est très-  
 » élevée & remplie de rochers, noire & pres-  
 » que perpendiculaire; elle n'a qu'une grève  
 » étroite & quelques rochers dispersés au fond.  
 » Nous restâmes dans l'inquiétude la plus alar-  
 » mante jusqu'à près de dix heures, parce que  
 » le courant étoit si fort, qu'il auroit été inu-  
 » tile de mettre les chaloupes en mer. L'avant,  
 » l'arrière & les flancs du vaisseau, se diri-  
 » geoient tour-à-tour vers la côte sur laquelle  
 » nous entendions la houle briser avec un bruit  
 » épouvantable. »

Les courans & les lames nous avoient em-  
 porté du S. E. dans le O. N. O., à près de  
 quatre lieues; nous dépassâmes l'isle Hinchin-  
 brooke; nous apperçûmes l'extrémité occiden-  
 tale de l'isle Sandwich, nous restant au S. S. O.,  
 à environ cinq lieues, & en même-tems nous

ANN. 1774.  
Juillet

découvrimés une petite isle dans cette direction.

La brise s'étant levée de la partie de l'ouest, à sept heures du matin du 26, je gouvernai S. E., pour passer entre l'isle Montagu & la pointe nord de l'isle Sandwich. A midi, nous étions au milieu du canal, & nous y observâmes 17<sup>d</sup> 31' de latitude australe. La distance d'une isle à l'autre, est de quatre à cinq milles environ; mais le canal, qui est resserré par des brisans, n'a pas, à beaucoup près, cette largeur. Une ligne de quarante brasses n'y rapporta point de fond.

Comme nous doublions l'isle Montagu, plusieurs Indiens s'avancèrent sur le rivage, & par leurs signes, parurent nous inviter à descendre à terre. Nous apperçûmes aussi des habitans sur l'isle Sandwich, dont l'aspect est très-riant : des plaines, des bosquets en diversifient agréablement le terrain : du pied des montagnes, qui sont d'une médiocre hauteur, il y a une pente douce jusqu'au bord de la mer, défendue par une chaîne de brisans qui rendent l'isle inaccessible de ce côté. Plus à l'ouest, au-delà de l'isle Hinchinbrook, la côte semble se replier, pour former une baie à l'abri des vents régnans.

“ En avançant, nous apperçûmes des cocotiers, des palmiers, & différents autres arbres, parmi lesquels on decouvroit de petites

» huttes & des pirogues échouées sur la grève.  
 » Nous admirions ailleurs des bocages touffus  
 » & des espaces considérables de terrain défriché, qui, par leur couleur jaunâtre, ressembloient exactement aux champs de bled de l'Europe. Nous convînmes tous que cette îlle est une des plus belles de ce nouveau groupe, & elle paroît très-bien située pour y faire un établissement Européen. A en juger de la distance d'où nous la vîmes, elle nous parut moins habitée que celles que nous avions laissées au nord; ce qui faciliteroit encore l'établissement d'une colonie. D'après ce que nous avons observé à Mallidollo, cette race d'Insulaires est très intelligente, & recevroit, avec empressement, les avantages de la civilisation.»

ANN. 1774.  
Juillet.

Je me proposois bien moins d'examiner l'îlle Hinchinbrook, que d'arriver au sud, dans le desir de reconnoître l'extrémité méridionale de l'Archipel. Je gouvernai donc au sud sud-est, & cette direction est celle de la côte de l'îlle Sandwich. Nous n'étions pas encore hors du canal, que la brise de l'ouest nous abandonna à des vents variables, légers, presque insensibles & entremêlés de calmes; de sorte que nous commençons à craindre d'être portés en arrière par les courans, ou du moins d'être forcés de retourner, pour ne pas être poussés sur quel-

ANN. 1774.  
Juillet.

qu'écueil : nous n'avions point la ressource de mouiller, puisque, avec une ligne de cent soixante brasses, nous ne trouvions point de fond. Heureusement il se leva une brise du sud-ouest, qui nous permit de marcher au sud-est, &, au coucher du soleil, le Monument nous restoit au nord  $15^{\text{d}} 30$  ouest; & l'île Montagu au nord,  $28^{\text{d}}$  à l'ouest, à trois lieues. Nous jugeâmes que nous voyions l'extrémité sud-est de l'île Sandwich, qui nous restoit à-peu-près au S.  $\frac{1}{4}$  sud-est.

27. Je continuai de porter au S. E. jusqu'à quatre heures après midi, le 27, que nous changeâmes de bordée pour gouverner à l'ouest. Je voulois approcher de la nouvelle terre dont nous avions eu connoissance au sud, au lever du soleil, & qui se présentoit sous la forme de trois mondrains. Dans ce même-tems, l'île Montagu nous restoit au N.  $52^{\text{d}}$  O. à treize lieues. A midi, nous l'eûmes à-peu-près dans la même direction; & la nouvelle terre s'étendoit du S.  $\frac{1}{2}$  E. au S.  $\frac{1}{4}$  S. O., & les Trois-Collines paroissoient être contigues. D'après l'observation, nous nous trouvâmes par  $18^{\text{d}} 1'$  de latitude sud, &  $1^{\text{d}} 23'$  de longitude, prise à l'est du port Sandwich.

« Notre vaisseau ressembloit alors à un véritable hôpital; ceux que la breme avoit empoisonnés, étoient toujours dans une



„ situation déplorable. Ils avoient encore des  
 „ tranchées & des douleurs aiguës dans tous  
 „ leurs os; des vertiges, & beaucoup de pe-  
 „ santeur à la tête pendant le jour; &, la  
 „ nuit, dès qu'ils sentoient la chaleur du  
 „ lit, leur douleur augmentoit, & les pri-  
 „ voit entièrement du sommeil. Ils jetoient  
 „ une excessive quantité de salive : la peau  
 „ se détachoit de dessus tout leur corps, &  
 „ des boutons se montroient sur leurs mains.  
 „ Ceux qui souffroient moins, étoient beau-  
 „ coup plus foibles en proportion, ils se  
 „ traînoient sur les ponts, semblables à des  
 „ squelettes. Aucun des lieutenans ne pou-  
 „ voit faire le service; &, comme l'un des  
 „ *mates* & plusieurs des officiers de poupe  
 „ étoient aussi malades, le canonnier & les  
 „ autres *mates* commandoient le quart. Les  
 „ chiens, qui avoient mangé de ce poisson,  
 „ étoient d'autant plus tourmentés, que  
 „ nous ne pouvions pas les secourir; ils  
 „ buvoient beaucoup d'eau; ils gémissaient  
 „ & soupiroient douloureusement : ceux qui  
 „ avoient rongé des entrailles, étoient encore  
 „ plus affectés que les autres. Un de ces  
 „ pauvres animaux, le même sur lequel on  
 „ avoit déjà fait l'expérience du trait em-  
 „ poisonné, & sur lequel on en fit une se-  
 „ conde, dont je vais parler, étoit malade;

ANN. 1774  
 Juillet.

„ mais il échappa heureusement à toutes ces  
 „ épreuves, & nous l'avons amené en An-  
 „ gleterre.

ANN. 1774.  
 Juillet.

„ Peut-être ces poissons ne sont-ils pas  
 „ toujours venimeux; comme plusieurs es-  
 „ pèces des Indes orientales & des isles d'A-  
 „ mérique, ils acquierent peut-être cette  
 „ mauvaise qualité en se nourrissant de vé-  
 „ gétaux venimeux : puisque les intestins sont  
 „ plus empoisonnés que le reste, cela con-  
 „ firme cette supposition : car on peut dire  
 „ que la plus grande partie du venin reste  
 „ dans les premières voies, tandis que le  
 „ chyle & le sang en portent peu dans les  
 „ muscles.

Nous poursuivîmes notre route au Sud-Est  
 par une jolie brise du Sud-Ouest & du S. S.  
 O., jusqu'au lever du soleil, que le vent ayant  
 passé au sud, nous revirâmes, afin de mettre  
 le cap à l'ouest. Nous reconnûmes alors que  
 les Trois-collines, dont nous avons fait men-  
 tion, appartenotent à une seule isle, qui s'é-  
 tendoit du sud 35<sup>d</sup> au 71<sup>d</sup> ouest, à la distance  
 de dix ou douze lieues.

Contrariés par les vents, les calmes & les  
 courans qui portoient au N. O., nous em-  
 ployâmes trois jours à parcourir cet espace;  
 &, dans cet intervalle, nous eûmes la vue  
 d'une haute terre au sud de cette dernière.

Elle

Elle se présenta d'abord sous l'aspect de plusieurs mondrains détachés; mais nous jugeâmes qu'ils étoient liés par des terres basses.

ANN. 1774  
juillet.

« Le 30, nous renouvelâmes l'épreuve du  
» trait empoisonné des Mallicollois. On fit  
» une incision, avec une lancette, dans la  
» cuisse du chien, & la substance résineuse,  
» attachée à la pointe osseuse du trait, ainsi  
» que la terre verdâtre qui remplissoit les  
» compartimens formés par les fibres de la  
» noix de cocos, furent rappées, mis dans  
» la blessure, & recouverts d'une emplâtre.  
» L'animal ne tarda pas à être affecté de  
» l'expérience.

304

« Le 31, nous revîmes plus distinctement  
» l'autre îlle que nous avions découverte au  
» sud le 28. La terre la plus proche paroît  
» soit moins fertile, & moins agréable que  
» celle que nous avions examinée jusqu'alors :  
» la fumée cependant qui en sortoit, en  
» grande quantité, nous la fit croire habitée.  
» Notre situation étoit d'autant plus désa-  
» gréable, que nous ne pouvions satisfaire le  
» desir que nous avions de descendre à terre.  
» Quoiqu'elle semblât stérile, nous souhaitions  
» beaucoup d'y aborder. Nous n'avons ja-  
» mais senti, avec plus de peine, l'ennui  
» d'être confinés dans un vaisseau, & ja-  
» mais nous n'avons désiré plus ardemment

31.

Tome IV.

à toutes ces  
né en An-

sont-ils pas  
plusieurs es-  
des îles d'A-  
t-être cette  
stant de vé-  
ntestins sont  
, cela con-  
on peut dire  
venin reste  
ndis que le  
eu dans les

e au Sud-Est  
& du S. S.  
e vent ayant  
in de mettre  
es alors que  
ons fait men-  
ille, qui s'é-  
à la distance

calmes & les  
, nous em-  
cet espace;  
ames la vue  
tte dernière.  
Elle

ANN. 1774  
Juillet.

» de communiquer avec des créatures hu-  
» maines. Nous prîmes infiniment la com-  
» pagnie des Sauvages, & une occasion d'exa-  
» miner leurs mœurs, leurs habitations &  
» leurs plantations. L'après-midi, on prit,  
» autour du vaisseau, deux goulus qui étoient  
» accompagnés de pilotes & de poissons su-  
» ceurs. L'un de ces voraces animaux n'a-  
» voit pas, dans sa mulette, moins de quatre  
» petites tortues de dix-huit pouces de dia-  
» mètre, deux grandes sèches, & les plumes  
» & la carcasse d'un boobi. Dès que les ma-  
» telots l'eurent amené sur le pont, chacun  
» d'eux tira son couteau; ils le divisèrent  
» en morceaux, qu'ils se partagerent & qu'ils  
» se hâtèrent de manger. Les provisions sa-  
» lées donnent plus de dégoût dans les cli-  
» mats chauds que par-tout ailleurs; ce qui  
» provient, en partie, de la soif brûlante  
» qu'elles occasionnent. Comme depuis notre  
» départ d'Anamocka nous vivions de viande  
» salée, on imagine bien que la chair du  
» goulou nous parut excellente. »

1. Août. Le premier d'Août, sur les dix heures du  
» matin, nous eûmes un bon frais de vent de  
» l'E. S. E., qui, bien-tôt après, passa au N.  
» E., & nous fîmes voile pour accoster la bande  
» du N. O. de l'île. L'ayant amené vers les  
» deux heures après midi, nous prolongeâmes

la côte occidentale à un mille du rivage, où les habitans se montrèrent en différens endroits, &, par leurs signes, nous inviterent à descendre.

ANN. 1774,  
Août.

« Nous observâmes des plantations de bananes, enfermées par des enclos. Plusieurs des Naturels marchèrent quelque-tems dans l'eau pour nous appeller à terre. Les hommes paroissoient, de loin, très-basés, & ressembloient aux Insulaires de Mallicollo. Nous apperçûmes aussi quelques femmes qui portoient une espèce de jupon de feuil-les & de paille, & qui descendoit jusqu'à mi-jambe, ou quelquefois jusqu'à la cheville du pied : les hommes au contraire étoient nuds comme les Mallicollois. »

On fonda, sans trouver de fond, jusqu'à ce que nous parvinmes à une petite baie, ou enfoncement de la côte, où, près du rivage, il y eut trente & vingt-deux brasses d'eau, fond de sable. Je pensai d'abord à y jeter l'ancre; mais le vent qui, dans cet instant, passa au N. O., m'obligea d'abandonner ce dessein. D'ailleurs je ne voulois pas perdre l'occasion qui se présentoit de gagner le Sud-Est, pour reconnoître les terres qui gissent dans ce parage. Je rangeai donc la côte au sud, à la même distance du rivage; mais bien-tôt nous n'eûmes plus de sondes. A une lieue environ



ANN. 1774.  
Août.

au sud de cette baie, qui a presque deux milles d'étendue, on en découvre une autre plus vaste : & comme, sur le soir, la brise commença à mollir, le soleil passa sous l'horizon avant que nous pussions en reconnoître la longueur. Je crus ne devoir pas m'arrêter, & j'employai la nuit à gouverner au sud à petites voiles; mais, à huit heures, faisant route au S. S. E., nous aperçûmes une lumière de l'avant à nous. Ne sachant point si elle ne parloit pas de quelque île basse, qu'il seroit périlleux d'approcher dans les ténèbres, nous tîmes le plus près du vent; & nous passâmes la nuit à louvoyer à petits bords, ou plutôt à aller en dérive; car le vent étoit très-foible.

« Deux petits accidens causèrent ce jour  
» de grandes alarmes sur le vaisseau : à dix  
» heures, on cria au feu. A ce cri la confusion & la frayeur se peignirent sur tous  
» les visages, & le saisissement empêcha, dans  
» les premiers momens, de prendre des précautions convenables pour en arrêter les  
» progrès. Il est très-rare de trouver des canotiers que les dangers subits ne déconcertent point, & il ne faut pas s'étonner  
» si le petit nombre de ceux qui faisoient le service du bâtiment perdirent la tête. Etre  
» à bord d'un vaisseau dévoré par les flam-

» mes, c'est peut-être la position la plus ter-  
» rible qu'on puisse imaginer: une tempête sur  
» une côte dangereuse est moins effrayante,  
» parce qu'alors on conserve toujours quel-  
» que espoir de se sauver. Heureusement on  
» éteignit bien-tôt ce feu. Nous crûmes d'a-  
» bord que c'étoit dans la chambre aux voi-  
» les; mais nous reconnûmes ensuite qu'une  
» pièce d'étoffe de Taïti, laissée négligemment  
» près d'une lampe dans le poste du commis  
» des vivres, s'étoit allumée.

» Le matin & le soir, les matelots la-  
» voient les ponts d'une extrémité à l'autre,  
» pour empêcher la chaleur de les trop des-  
» sécher, & de les gercer. Un des soldats  
» de marine, tirant de l'eau pour cela, tomba  
» dans la mer. Il ne savoit pas nager; mais,  
» comme à l'instant on mit en panne, &  
» qu'on lui jeta un grand nombre de cordes  
» par-dessus le plat-bord, il en saisit une,  
» & on vint à bout de le sauver. Les soldats  
» de marine, ses camarades, le conduisirent  
» sur-le-champ dans les entre-ponts, pour  
» dissiper sa foiblesse & sa frayeur, ils chan-  
» gerent ses habits, ils lui donnèrent un ou  
» deux verres d'eau-de-vie, & ils le traitèrent  
» avec une tendresse toute particulière; effet  
» de cet esprit de corps que ne connoissent  
» point les matelots. »



ANN 1774.  
2 Août

Le 2, au lever du soleil, nous n'aperçûmes d'autres terres que la côte sur laquelle nous étions; mais nous reconnûmes que les courans nous avoient portés quelques milles au nord, & nous essayâmes, assez infructueusement, de regagner l'espace que nous avions perdu. A midi, nous nous étions élevés à environ une lieue de la côte, qui s'étendoit du S. S. E. au N. E. La latitude observée fut de 18<sup>d</sup> 46' sud. L'après-midi, voyant que le vaisseau, qui dériveroit dans le nord, étoit encore poussé sur le rivage, & que nous nous trouvions au nord de la baie que nous avions reconnue le jour précédent, je songeai à jeter l'ancre avant la nuit, tandis qu'il étoit en notre pouvoir de choisir un mouillage: je fis donc mettre dehors deux bâtimens à rames; l'un fut envoyé de l'avant pour prendre le vaisseau à la remorque; & l'autre sous les ordres de M. Gilbert, partit pour sonder. Bientôt le bateau qui nous remorquoit, alla aider l'autre. On perdit tant de tems à sonder cette baie, que notre vaisseau, dérivant outre mesure, il fallut rappeler les bateaux afin de le tenir à la hauteur de la pointe du nord. Nous nous y tinmes effectivement à l'aide d'un bon frais qui s'éleva du S. O., de sorte que nos bateaux, de retour, furent hissés à bord, & je fis servir, courant sur la côte septentrio-

nale de l'isle, dans le dessein de la doubler & de retourner à l'est. M. Gilbert m'informa qu'au sud de la baie, il n'avoit eu de sondes qu'au moment qu'il étoit arrivé tout près du rivage, qui n'étoit qu'une roche escarpée, & qu'étant descendu pour goûter l'eau d'une source qu'il avoit apperçue, cette eau s'étoit trouvée très-saumâtre. Quelques habitans s'étoient montrés, mais dans l'éloignement. En longeant la côte au nord, il avoit eu, à trois quarts de mille & à un mille du rivage, vingt, vingt-quatre & trente-brasses d'eau, fond d'un beau sable brun, & il avoit vu courir sur la grève des Naturels; le canon de signal qu'on tira, ne parut produire sur eux aucun effet: il est sûr qu'ils ne connoissoient ni nos armes, ni les Européens.

Le 3, au lever du soleil, nous parvîmes, par le travers d'un grand cap, sur la côte sud-est de l'isle, à la distance d'environ trois lieues. Comme nous n'avions qu'un vent très-foible, qui, étant du sud, nous venoit de l'avant, & que le besoin de bois commençoit à se faire sentir, j'envoyai le lieutenant Clerke, avec deux bateaux, à une petite isle qui est à la hauteur du cap, pour y en couper, s'il étoit possible. Dans cet intervalle, nous tîmes toujours le plus près du vent; mais le chemin que nous gagnions à la voile, le courant nous le

ANN. 1774.  
AUG.

ANN. 1774.  
Août.

faisoit pérdre. Enfin il s'éleva , vers midi , une brise de l'E. S. E. & de l'E. , avec laquelle il fut aisé de nous maintenir à la hauteur du cap ; & bien-tôt M. Clerke revint , sans avoir pu mettre à terre , par l'obstacle que lui opposa la lame qui brisoit avec furie sur le rivage. Sur l'île , il ne parut aucun habitant ; mais ils avoient vu une grosse chauve-souris , quelques oiseaux , & ils avoient pris un serpent d'eau.

“ L'espoir de faire des découvertes en botanique , nous engagea à nous embarquer sur la chaloupe du lieutenant Clerke ; mais nous fûmes trompés dans notre attente. Seulement nous eûmes occasion d'examiner une montagne très-remarquable , qui avoit un double sommet qui ressembloit un peu à une selle. Le serpent d'eau ( *Coluber laticaudatus*. Linn. ) que nous prîmes , étoit de l'espèce que nous avions observée en si grande abondance , sur une des îles basses situées à la hauteur de la baie Marie , à Tonga-Tabboo.

“ De retour à bord , nous portâmes dans une baie , tout près & au-dessous du pic-à-selle : la baie avoit plus de huit milles de large & seulement deux de profondeur. La selle , qui forme une sorte de péninsule , gît sur son côté est , & la mer à l'abri du vent alisé : elle est très-escarpée vers la pointe , mais elle dégénère insensiblement en collines

» plus petites vers le fond. Chaque partie de la  
 » côte étoit bien cultivée parmi les bocages,  
 » & toutes les plantations paroissoient enfer-  
 » mées de belles haies de roseaux, exactement  
 » pareilles à celles des isles des Amis.»

ANN. 1774  
Août.

Nous parvîmes, à six heures du soir, sous le côté N. O. du cap, où nous laissâmes tomber l'ancre par dix-sept brasses d'eau, fond d'un beau sable brun, à un demi-mille du rivage, ayant la pointe du cap au N. 18<sup>d</sup> E. une demi-lieue; l'islot mentionné, au N. E.  $\frac{1}{4}$  E.  $\frac{1}{2}$  E. & la pointe du N. O. de la baie au N. 32<sup>d</sup> O. Plusieurs habitans parurent sur le rivage, quelques-uns même tenterent de nager vers le vaisseau; mais, dès que j'eus envoyé le bateau pour sonder de l'avant, ils se retirèrent en le voyant arriver. Cette tentative cependant nous fit prendre, de ces Insulaires, une opinion favorable.

« Ils poussèrent vers nous des cris & des  
 » hurlemens, & ils ressembloient, de loin,  
 » aux Mallicollois : l'un d'eux avoit des che-  
 » veux rougeâtres, & il étoit plus blanc que  
 » les autres. Il faut remarquer que nous ne  
 » vîmes pas une seule pirogue, ou en mer, ou  
 » échouée sur la côte : il est difficile pourtant  
 » de supposer qu'une si belle isle n'ait point de  
 » canots.

» La découverte de cette isle nous fut d'au-

ANN. 1774.  
Août

» tant plus agréable, que nous avions grand  
» besoin de descendre à terre. Ceux qui avoient  
» mangé des brèmes de Mallicollo n'étoient pas  
» encore guéris; ils sentoient toujours des dou-  
» leurs chaque nuit; leurs dents étoient relâ-  
» chées, & leurs gencives & leurs palais exco-  
» riés; ils espéroient tous recouvrer leurs  
» forces & leur santé, en descendant sur cette  
» terre. »

Le 4, au point du jour, j'allai, avec deux bateaux, examiner la côte, pour reconnoître un lieu propre à la descente, & à faire de l'eau & du bois. Dans ce même tems, les Insulaires s'assemblerent sur le rivage, &, par leurs signes, nous inviterent à venir à terre. J'arrivai d'abord à une petite pointe du côté du cap, où je ne trouvai point le débarquement facile, à cause des rochers qui bordent, de toute part, la côte. Néanmoins je poussai l'avant de ma chaloupe sur le rivage, & je distribuai des étoffes, des médailles, &c. aux Insulaires qui y étoient. Ils m'offrirent de tirer les bateaux par-dessus les brisans de la pointe sablonneuse. Je ne doutai pas que cette offre ne fût amicale; mais j'eus ensuite lieu de changer d'opinion. Voyant que nous refusions à ce qu'ils desiroient, ils nous firent signe de remonter la baie, & nous y consentîmes, & les Insulaires, dont le nombre croissoit prodigieusement, nous sui-

virent à la course. J'essayai de débarquer en deux ou trois endroits; mais la grève ne me paroissant point commode, je ne mis pas à terre. Les Naturels, qui s'étoient, sans doute, aperçus de ce que je desirois, me conduisirent autour d'une pointe de roche, ou sur une plage d'un très-beau sable. Je débarquai à sec, en présence d'une grande multitude, n'ayant à la main qu'un rameau verd, que j'avois reçu de l'un d'eux. Je n'étois accompagné que d'une seule personne, & j'ordonnai à l'autre bateau de se tenir à une petite distance du bord. Ils me reçurent de l'air le plus honnête & le plus obligeant, & ils s'éloignèrent de ma chaloupe, dès que je les en priai par un signe de la main. L'un d'eux, que je pris pour un chef, leur fit former un demi-cercle autour de l'avant du bateau, & il frappa ceux qui tentoient de passer cette ligne. Je le comblai de présens; mes libéralités s'étendirent aussi sur les autres, & je leur demandai, par signes, de l'eau fraîche, dans l'espérance de voir la source où ils la puisoient. Le chef parla tout-de-suite à un Indien, qui courut à une maison, d'où il revint avec de l'eau dans un vase de bambou. J'étois, par-là, peu instruit de ce que je voulois savoir. Je demandai ensuite des rafraîchissemens, & à l'instant, on m'apporta une igname, & des noix de cocos. J'étois assez con-

ANN. 1774  
AOUT.

~~\_\_\_\_\_~~  
ANN. 1774.  
Aout. tent de leur conduite, & la seule chose qui pût me laisser du soupçon, c'est que la plupart d'entr'eux étoient armés de massues, de lances, de dards, d'arcs & de flèches. Par cette raison, j'avois continuellement l'œil sur le chef, & je n'observai pas moins attentivement ses regards que ses actions. Il me fit plusieurs signes, pour hâler le bateau sur le rivage, & enfin il s'avança dans la foule, où je le vis causer avec plusieurs Indiens : revenant ensuite vers moi, il me répéta, par signes, de hâler le bateau, & il hésita, pendant quelque tems, à recevoir des clous que je lui offrois. Cela me fit suspecter quelque dessein ; & je m'approchai aussi-tôt du canot, en l'avertissant, par signes, que j'allois revenir. Mais leur intention n'étoit pas que nous nous séparassions si vite, & ils essayèrent de nous obliger, de force, à ce qu'ils n'avoient pu obtenir par des manières plus douces. La planche ne se trouva malheureusement pas mise pour entrer dans le bateau. Je dis malheureusement, car, si elle n'eût pas été ôtée, & que l'équipage eût été plus prompt à tenir le bateau prêt, les Indiens n'auroient pas eu le tems d'exécuter leur dessein, & la scène désagréable qui suivit n'auroit pas eu lieu. Au moment où nous voulions rentrer à bord, ils saisirent la planche de débarquement, & la décrochèrent de l'arrière ; mais, comme

ils ne l'emportoient pas, je crus que cela s'étoit fait par accident, & j'ordonnai de la remettre. ANN. 1774  
Août. Alors ils l'accrocherent eux-mêmes sur l'étrave, & essayèrent de tirer le bateau sur le rivage : d'autres, en même-tems, se jeterent sur les rames, pour les arracher des mains des matelots. En voyant que je leur présentois le bout de mon fusil, ils lâcherent prise; mais, un instant après, ils revinrent, avec la résolution de hâler notre bâtiment sur la grève. Le chef étoit à la tête de ce parti; & ceux d'entr'eux, qui ne pouvoient pas nous serrer de près, se tenoient derrière, ayant à la main des traits, des lances, des pierres, des arcs & des flèches prêts à soutenir les premiers. Les signes & les menaces ne les contenant plus, il fallut penser à notre sûreté. Cependant je ne voulois pas tirer sur la multitude, & je résolus de rendre le chef seul la victime de sa perfidie; mais, dans cet instant critique, l'amorce brûla, sans que le coup partît. Quelqu'idée qu'ils se fussent formée de nos armes, ils ne devoient plus les regarder que comme des armes d'enfans, & ils montrèrent combien les leurs étoient supérieures, en faisant pleuvoir sur nous une grêle de pierres, de dards & de flèches. Je fus dans la nécessité d'ordonner de tirer. La première décharge les mit dans une grande confusion; mais une seconde fut à peine suffisante pour



ANN. 1774.  
Août

les chasser du rivage; & , malgré ces fusiliades; ils continuerent de jeter des pierres de derrière les arbres & les buissons, & , de tems à autre, ils s'avançoient, afin de lancer des dards. De quatre qui paroïssent être restés morts sur le rivage, nous en vîmes ensuite deux qui se traînèrent dans les broussailles. Ce fut pour eux une chose très-heureuse, qu'il n'y eût pas la moitié des mousquets qui prît feu; sans cela, il en seroit resté sur la place un plus grand nombre. Un des nôtres fut blessé, à la joue, d'un dard dont la pointe étoit de l'épaisseur du doigt, & qui cependant étoit entré de deux pouces; ce qui montre avec quelle force le trait avoit été lancé. M. Gilbert fut atteint, à la poitrine, d'une flèche, à la distance d'environ trente verges; cette flèche avoit rencontré quelqu'obstacle, car elle ne fit guères qu'effleurer la peau. Les flèches étoient armées de pointes d'un bois dur.

« Les premiers coups de fusil exciterent  
» sans doute la colère de ces Insulaires, car  
» on les vit alors courir des plantations sur  
» les collines, & traîner après eux des morts  
» & des blessés. Ils se formèrent ensuite en  
» bataille, & parurent disposés à venger la  
» mort de leurs compatriotes.

» Si les fusils avoient parti toutes les fois  
» qu'on essaya de leur tirer dessus, il est

" difficile de dire combien nous en aurions  
 " massacré; heureusement les pierres étoient ANN. 1774  
Août,  
 " mauvaises. J'observerai à cette occasion  
 " que, quoiqu'on puisse avoir les meilleures  
 " pierres en Angleterre, quoique le gouver-  
 " nement les paie extrêmement chères à  
 " ceux qui se chargent d'en fournir, nos  
 " troupes en ont de très-mauvaises. On de-  
 " vroit faire quelque attention à cet objet,  
 " d'où la vie de plusieurs milliers de sujets,  
 " & souvent le succès des combats dépendent  
 " en grande partie (a).

" Après que le premier feu eut cessé;  
 " nous apperçûmes des Naturels qui se traî-  
 " noient à quatre dans les buissons; d'autres  
 " se cachèrent derrière une élévation sablon-  
 " neuse, qui leur servoit de retranchement;  
 " & d'où ils tâcherent d'affaillir nos gens,  
 " qui, à leur tour, s'amuserent quelque tems  
 " à les guetter & à leur tirer dessus.

---

(a) « Des étrangers, qui connoissent nos manœu-  
 " vres militaires, ont observé que toutes les fois qu'une  
 " compagnie de soldats tire par peloton *HIDE park*,  
 " six hommes, au moins, se retirent derrière les lignes  
 " pour décharger leurs fusils qui ne sont pas partis.  
 " Cette circonstance singulière ne provient pas du  
 " défaut des fusils, mais de la mauvaise qualité des  
 " pierres. Toutes les troupes étrangères ont, à cet  
 " égard, des avantages sur celles d'Angleterre. »

» M. Hodges a dessiné cette entrevue mémorable, & on en trouve ici une gravure.

ANN. 1774. » Je ne puis pas croire que ces Insulaires eussent de mauvaises intentions, quand ils entreprirent de retenir notre bateau. Le coup de fusil qu'on tira sur eux, ou plutôt sur leur chef, les porta à attaquer l'équipage. D'un autre côté, cette violence, de notre part, étoit nécessaire : il faut regretter que les Européens ne puissent pas faire des voyages, sans nuire aux nations qu'ils vont visiter. »

A notre arrivée à bord, je fis lever l'ancre, dans le dessein de mouiller plus près du débarquement. « Toute la côte occidentale étoit couverte de palmiers qui produisoient un bel effet, & qui paroissent différens du cocotier. » Sur ces entrefaites, plusieurs habitans se montrèrent à la pointe basse du rocher, & nous firent voir deux rames que nous avions perdues dans le démêlé. Je regardai cela comme un signe de leur soumission & du desir qu'ils avoient de nous rendre ces rames. Néanmoins on tira une pièce de quatre, pour donner une idée de l'effet de nos grands canons. Le boulet ne porta pas jusqu'à eux, mais il leur causa une telle frayeur, qu'ils ne reparurent plus, & ils laissèrent les rames contre des buissons.

Le tems

Le tems étoit alors calme; mais l'ancre étoit à peine au bossoir, qu'il s'éleva une brise du nord, dont nous profitâmes pour sortir de la baie; nous n'espérions pas y pourvoir à nos besoins, du moins comme nous l'aurions désiré: d'ailleurs il étoit toujours en mon pouvoir d'y revenir, en cas que nous ne trouvassions pas une descente plus commode, en nous avançant plus au sud.

Ces Insulaires paroissent être une race différente de celle qui habite Mallicollo; aussi ne parlent-ils pas la même langue; ils sont d'une médiocre stature, mais bien pris dans leur taille, & leurs traits ne sont point désagréables; leur teint est très-bronzé, & ils se peignent le visage, les uns de noir, & d'autres de rouge; leurs cheveux sont bouclés & un peu laineux. Le peu de femmes que j'ai apperçues, sembloient être fort laides; elles portent une espèce de jupe de feuilles de palmier, ou de quelque autre semblable plante; mais les hommes, comme les habitants de Mallicollo, vont nus, & ils n'ont autour des reins qu'une corde. Je n'ai vu de pirogues en aucun endroit de la côte; ils vivent dans des maisons couvertes de feuilles de palmier, & leurs plantations sont alignées & entourées d'une haie de roseaux.

A deux heures de l'après-midi, nous étions

Tome IV.

K

ANN. 1774.  
Août.





**ANN. 1774.**  
**AOÛT.** en dehors de la baie; & après avoir rangé le cap, nous portâmes S. S. E., pour amener la pointe méridionale de l'isle; le vent étant au N. O. joli frais. Sur le côté sud-ouest du cap, est une belle baie profonde, qui, en dedans, paroît courir derrière celle qui est sur le côté du N. O. : « ses rives sont basses, » & les terres adjacentes semblent être fertiles » des deux côtés; elles sont revêtues de forêts » touffues d'un coup-d'œil enchanteur; au » sud, elles se penchent doucement, & pré- » sentent une vaste étendue presque entière- » ment cultivée. » La baie est exposée aux vents du Sud-Est : par cette raison, jusqu'à ce qu'elle soit mieux connue, celle du N. O. est préférable, parce qu'elle est à l'abri des vents régnans, & que les vents, auxquels elle est ouverte, ceux du N. E.  $\frac{1}{4}$  N. & de l'E.  $\frac{1}{4}$  N. E., soufflent rarement avec une certaine force. J'ai appelé le cap, ou la péninsule qui sépare ces deux baies, le *Cap des Traîtres*, d'après la conduite perfide des habitans. Ce cap, qui est la pointe N. E. de l'isle, gît par 18<sup>d</sup> 43' de latitude sud, & 169<sup>d</sup> 28' de longitude; il aboutit à une montagne assez haute pour être apperçue de seize ou dix-huit lieues. Comme nous avançons au S. S. E., la nouvelle isle que nous avions déjà découverte commençoit à paroître au-dessus de la

pointe S. E. de l'isle, que nous prolongions, nous restant dans le S.  $\frac{1}{2}$  E., à la distance de dix ou douze lieues. Après avoir quitté cette isle, nous gouvernâmes vers la pointe orientale de l'autre, dirigés par une grande lumière que nous appercevions sur cette terre. Parmi les feux, l'un d'eux flamboyoit comme la flamme d'un volcan.

ANN. 1774.  
Août.

A une heure après minuit, nous voyant près du rivage, nous changâmes de bordée, & nous passâmes le reste de la nuit à faire de petits bords. Au lever du soleil, nous découvrîmes une autre isle, dont les terres hautes se présentoient sous la forme d'une table, dans l'E.  $\frac{1}{4}$  S. E., & une isle basse au N. N. E. que nous avions doublé la nuit, sans l'apercevoir. Nous avions encore la vue du Cap des Traîtres, qui nous restoit au nord 20<sup>d</sup> ouest, à quinze lieues, & l'isle au sud s'étendoit du S. 7<sup>d</sup> O. au S. 87<sup>d</sup> O., dans un éloignement de trois ou quatre milles. Nous reconnûmes alors que la lumière, que nous avions vue la nuit, étoit occasionnée par un volcan, d'où sortoit une grande quantité de feu & de fumée, avec un bruit sourd, qui se faisoit entendre à une grande distance.

« La colline la plus basse de toutes celles de la même rangée, & d'une forme con-



ANN. 1774.  
Août.

» que, avoit un cratère au milieu : elle  
 » étoit d'un rouge-brun, & composée d'un  
 » amas de pierres brûlées, parfaitement sté-  
 » riles. Une colonne épaisse de fumée, pa-  
 » reille à un grand arbre, en jaillissoit de  
 » tems-en-tems, & sa tête s'élargissoit à me-  
 » sure qu'elle montoit. Toutes les fois qu'une  
 » nouvelle colonne de fumée étoit ainsi jetée  
 » en l'air, nous entendions un son bruyant,  
 » pareil à celui du tonnerre, & les colonnes  
 » se suivoient de près. La couleur de la fu-  
 » mée n'étoit pas toujours la même : en gé-  
 » néral, elle nous paroissoit blanche & jau-  
 » nâtre; mais quelquefois d'un sale-gris un  
 » peu rouge : nous jugeâmes que cette diffé-  
 » rence provenoit en partie du feu du cratère,  
 » qui éclairoit la fumée & les cendres. Toute  
 » l'isle, excepté le volcan, est bien boisée,  
 » & contient une grande quantité de jolis  
 » palmiers. Nous y remarquions une belle  
 » verdure, même à cette saison de l'année  
 » qui étoit l'Hiver pour ce climat. »

Nous gouvernâmes alors sur l'isle, & l'in-  
 stant d'après, nous découvrimmes une petite  
 ouverture dans la côte, qui avoit l'apparence  
 d'un bon port. Afin de nous en mieux assurer,  
 j'envoyai deux bateaux armés, aux ordres  
 du lieutenant Cooper, pour y prendre les  
 sondes : pendant cette opération, nous tâ-

châmes de nous maintenir à portée de le suivre, ou de lui donner les secours dont il pourroit avoir besoin. Sur la pointe orientale de l'entrée, nous aperçûmes assez distinctement un certain nombre d'habitans, plusieurs maisons & des pirogues; &, au moment que nos bateaux entrèrent dans le port, ils en lancerent quelques-unes à l'eau, pour les suivre, mais sans oser en approcher. Bien-tôt M. Cooper fit signal de bon mouillage, & nous essayâmes aussi-tôt de le rejoindre. Le vent étant à l'ouest, & notre route sud-sud-ouest, nous rangeâmes de très-près la pointe occidentale, & nous passâmes sur des roches noyées, que nous aurions évitées, en nous approchant un peu plus de l'est, ou environ à un tiers du canal. Nous étions à peine entrés dans le port, que le vent se calma, & nous fûmes forcés de laisser tomber l'ancre sur quatre brasses d'eau : alors je renvoyai les bateaux reconnoître les sondes; &, dans cet intervalle, je fis mettre dehors la chaloupe avec les ancres, pour touer le vaisseau, aussi-tôt que nous aurions pris connoissance du canal.

« Ce fut le seul mouillage où nous restâmes quelque tems dans le vaste groupe d'îles, que nous venions de découvrir. On dira plus bas que nous y prîmes du

ANN. 1774  
Août.

» bois & de l'eau, mais peu de rafraîchis-  
» semens. Durant cette relâche, nous fîmes  
» quelques remarques sur une race d'hommes  
» différente de toutes les tribus connues. »

Tandis qu'on remorquoit le vaisseau, les  
Insulaires s'assemblerent en divers endroits  
du rivage; tous étoient armés d'arcs, de  
flèches, &c. Quelques-uns s'avancèrent vers  
nous à la nage, d'autres dans des pirogues :  
ils se montrèrent d'abord timides, & n'ap-  
prochèrent qu'à la distance d'un jet de pierre ;  
mais insensiblement ils devinrent plus hardis,  
& des pirogues, qui passèrent sous l'arrière,  
y firent des échanges. Une des premières  
s'étant approchée d'aussi près que la crainte  
le lui permit, jeta à bord des noix de cocos ;  
je descendis dans un canot pour la joindre,  
& je lui donnai quelques pièces d'étoffe &  
d'autres articles. Ce traitement engagea les  
autres à se rendre sous l'arrière & le long des  
côtés, où leur conduite devint insolente &  
téméraire. Ils tentèrent d'enlever tout ce  
qu'ils pouvoient atteindre; ils saisirent le pa-  
villon, en voulant l'arracher de dessus son  
bâton; d'autres essayoient de faire sauter les  
gonds du gouvernail : ils nous contraignirent  
à veiller les bouées des ancres, qui ne furent  
pas plutôt hors des bateaux, qu'ils cherchèrent  
à les enlever. Des coups de mousquet, tirés

en l'air, n'eurent aucun effet; mais, au bruit de la décharge d'un canon de quatre, la frayeur les saisit, & ils sautèrent tous hors de leurs pirogues pour se jeter à la nage. Dès qu'ils virent qu'il ne leur étoit arrivé aucun mal, ils rentrèrent dans leurs canots, poussèrent des cris, en nous menaçant de leurs armes, & retournerent hardiment aux bouées. Il fallut faire siffler quelques balles autour de leurs oreilles. Quoiqu'aucun d'eux n'eût été blessé, on leur avoit inspiré assez de crainte pour les écarter des bouées; bien-tôt ils se retirèrent sur le rivage, & il nous fut permis de dîner sans être troublé de leur part.

« Je comptai les pirogues qui nous entour-  
 » roient, & elles étoient au nombre de dix-  
 » sept; les unes portoient vingt-deux hom-  
 » mes; d'autres dix, sept, cinq, & les plus  
 » petites deux: de sorte qu'en tout il y avoit  
 » plus de deux cents Insulaires; ils disoient  
 » quelques mots par intervalle, & ils sem-  
 » bloient nous proposer des questions; mais,  
 » quand nous prononcions un mot du dia-  
 » lecte de Taïti ou de Mallicollo; ils le répé-  
 » toient sans paroître le connoître en aucune  
 » manière.

« Le premier vol qu'ils entreprirent de  
 » commettre, fut de prendre un réseau qui  
 » contenoit la viande salée de notre dîner.

ANN. 1774.  
Août.

» qu'on laissoit flotter dans la mer pour l'y  
 » rafraîchir : comme nous nous en apper-  
 » çûmes, on poussa des cris pour les engager  
 » à s'arrêter. Ils s'arrêterent effectivement ;  
 » mais l'un d'eux brandit sa pique contre  
 » nous, & un second ajusta un trait sur  
 » son arc, & il sembla viser tour-à-tour plu-  
 » sieurs personnes placées sur le gaillard d'ar-  
 » rière. M. Cook, afin de les effrayer, se dis-  
 » posa à tirer un coup de canon ; mais au-  
 » paravant, il fit signe aux pirogues de se  
 » ranger de côté, pour qu'elles ne fussent  
 » pas exposées à l'action du boulet. Ces mar-  
 » ques d'autorité ne les offensèrent point,  
 » & ils vinrent promptement se placer à  
 » notre arrière. Au bruit du canon, on vit  
 » les deux cents Indiens se jeter à la mer,  
 » & au milieu de cette consternation géné-  
 » rale, un jeune-homme bien fait, & d'une  
 » physionomie très-ouverte, resta seul dans  
 » sa pirogue sans donner le moindre indice  
 » d'étonnement ou de crainte ; mais, avec  
 » un air de gaieté, il jeta des regards de  
 » dédain sur ses compatriotes effrayés. Voyant  
 » ensuite que notre bravade n'avoit eu pour  
 » eux aucune suite funeste, ils causerent d'un  
 » ton très-haut, & ils parurent rire de leur  
 » propre épouvante.

» J'observai un autre trait de courage dans

„ un vieillard qui se trouvoit autour d'une  
 „ bouée, qu'il vouloit probablement enlever :  
 „ quoiqu'il eût été blessé par un premier coup  
 „ de fusil, il ne désespéra point, & il garda  
 „ son poste à la seconde & à la troisième  
 „ décharge, & même, après avoir ainsi en-  
 „ duré notre feu, il eut assez de générosité  
 „ pour venir nous offrir son amitié, & nous  
 „ présenter une noix de cocos, „

ANN. 1774.  
 Août.

Ce même vieillard fit plusieurs voyages du  
 rivage au vaisseau, apportant chaque fois des  
 noix de cocos, ou une igname, & prenant  
 en échange tout ce qu'on vouloit lui donner.  
 Un second, au moment qu'on tira le canon,  
 étoit dans la galerie du faux pont, & je ne  
 pus le rassurer assez pour l'engager à rester.  
 Vers le soir, après avoir amarré le vaisseau,  
 j'allai, avec un fort détachement, descendre  
 à l'entrée de la baie, sur la pointe du Sud-  
 Est. Les Indiens ne s'opposèrent pas à notre  
 descente : ils formoient deux corps, l'un à  
 notre droite, & l'autre à la gauche ; tous étoient  
 armés de massues, de dards, de lances, de  
 frondes & de pierres, d'arcs & de flèches,  
 &c. Après avoir distribué aux plus âgés (car  
 nous ne distinguions pas les chefs) & à quel-  
 ques autres, des pièces d'étoffe, des médail-  
 les, on mit à terre deux pièces à l'eau, pour  
 les remplir à un étang, qui se trouvoit en-

ANN. 1774.  
Août.

viron à vingt pas du débarquement, faisant entendre aux Insulaires que c'étoit-là une des choses dont nous avions besoin. Nous ne pûmes obtenir de ces Indiens que des noix de cocos, qui paroissent être en grande abondance sur les arbres; mais nous ne parvînmes point à leur faire échanger quelques-unes de leurs armes. Ils se tinrent toujours dans l'attitude des gens prêts à se défendre ou à attaquer, & il n'auroit fallu que le plus petit motif pour causer un engagement: c'est du moins ce que nous présumions; en les voyant se pousser sur nous, malgré tous nos efforts pour les écarter. Il est probable que nous déconcertâmes leur projet d'attaque, en nous rembarquant plutôt qu'ils ne s'y étoient attendus. Dès que nous fûmes à bord, tous se retirèrent. Le bon vieillard, dont j'ai parlé, étoit dans l'un des partis, & nous le jugeâmes d'un caractère pacifique.

“ Leur conduite, pendant notre débarque-  
” ment, mérite des éloges: car, en ayant  
” trouvé d'abord quelques-uns assis sur l'herbe,  
” le long de la grève, ils s'enfuirent, mais ils  
” revinrent, dès que nous les rappelâmes par  
” signes. Nous les priâmes ensuite de s'asseoir,  
” & la plupart s'assirent: nous leur défen-  
” dîmes de passer une ligne que nous tracâmes  
sur le sable, & ils obéirent. Dès que nous

ANN. 1774.  
Août.

„ demandâmes à couper du bois, ils nous mon-  
 „ trèrent eux-mêmes des arbres : seulement ils  
 „ nous invitèrent à ne pas abattre des coco-  
 „ tiers, dont une quantité innombrable cou-  
 „ vroit la côte. Quoique les soldats de marine  
 „ fussent rangés en bataille; quoiqu'au moindre  
 „ de leurs mouvemens, les Naturels s'en-  
 „ fuissent à une distance considérable, & qu'il  
 „ ne restât près de nous que des vieillards, ils  
 „ ne craignoient pas de se rapprocher, dès que  
 „ nous le desirions. Nous leur ordonnâmes de  
 „ mettre bas les armes, & la plupart acquies-  
 „ cèrent à ce commandement déraisonnable.  
 „ Ils étoient d'une moyenne stature, mais  
 „ infiniment plus forts & mieux proportionnés  
 „ que les habitans de Mallicollo, &, comme  
 „ ceux-ci, entièrement nuds; seulement ils  
 „ portoient autour du ventre une corde qui  
 „ ne coupoit pas leur corps d'une manière  
 „ aussi choquante que celle des Insulaires dont  
 „ on a parlé ailleurs. Quelques femmes que  
 „ nous vîmes de loin, me paroissoient moins  
 „ laides que celles de Mallicollo : deux filles  
 „ tenoient chacune une longue pique dans  
 „ leurs mains.  
 „ En causant avec eux, nous rassemblâmes  
 „ un grand nombre de mots entièrement nou-  
 „ veaux pour nous; quelquefois ils exprimoient  
 „ la même idée par deux termes, dont l'un



ANN. 1774.  
Août.

» étoit nouveau pour nous, & le second ré-  
» pondoit au langage des isles des Amis, d'où  
» nous conclûmes qu'ils ont des voisins d'une  
» autre race qui parlent cette langue. Ils nous  
» dirent que leur isle s'appelle *Tanna* ; mot  
» qui signifie *terre* dans la langue malaise.

» Le soir, nous vîmes briller la flamme du  
» volcan ; &, de cinq en cinq minutes, nous  
» entendions une explosion. Ce phénomène  
» merveilleux avoit attiré notre attention toute  
» la journée : le bruit de quelques-unes des  
» explosions égaloit celui des plus violens coups  
» de tonnerre, & un fracas sourd retentissoit  
» pendant une demi-minute ; l'air étoit rem-  
» pli de particules de fumée & de cendres, qui  
» nous causoient beaucoup de douleur, quand  
» elles nous toumboient dans les yeux. Les  
» ponts, les agrêts & toutes les parties du vais-  
»seau furent remplis de cendres noires l'es-  
»pace de quelques heures ; & le même sable,  
» mêlé de fraïsil & de pierre ponce, couvroit  
» la côte de la mer. Ce volcan étoit éloigné  
» de notre havre de cinq ou six milles ; mais,  
» comme plusieurs collines occupoient l'espace  
» intermédiaire, nous n'en appercevions que  
» le sommet, qui vomissoit continuellement  
» de la fumée. »



## CHAPITRE V.

*Commerce avec les Insulaires. Description de l'isle de Tanna. Divers incidens survenus durant le séjour du vaisseau.*

COMME nous avions besoin de faire une grande quantité de bois & d'eau, & que j'avois observé à terre qu'on pouvoit approcher davantage le vaisseau de l'endroit du débarquement, ce qui faciliteroit considérablement les travaux, puisque nous serions en état de couvrir, de protéger les travailleurs & de contenir les Insulaires par la crainte; le 6, on toua le vaisseau à la place désignée pour le nouveau mouillage.

ANN. 1774,  
Août.

« Afin de rendre intelligible ce qui se passa  
 » dans cette journée, il est à propos de dé-  
 » crire l'aspect du pays qui environne le  
 » havre. La pointe, qui compose sa côte orien-  
 » tale, est très-basse & très-plate; elle s'élève  
 » bien-tôt en forme d'une colline, d'environ  
 » 15 ou 20 verges de hauteur, & entièrement  
 » remplie de plantations, & qui enferme la  
 » bande est & sud de la baie : elle présente  
 » un front de trois milles de longueur, &  
 » elle s'étend à plusieurs milles dans l'inté-  
 » rieur des terres, jusqu'à la mer de l'autre

— » côté. A l'endroit où se termine cette col-  
 ANN. 1774. » line plate, une belle plaine revêtue de plan-  
 Août. »

» tations court au sud, bordée de différentes  
 » rangées de collines agréables, dont les plus  
 » proches sont d'une pente aisée. A l'ouest,  
 » cette plaine, ainsi que toute la baie,  
 » est environnée d'une colline escarpée de  
 » trois ou quatre cents verges d'élévation,  
 » & presque par-tout perpendiculaire. Il y a  
 » une grève étroite le long de la côte occi-  
 » dentale; mais un rocher perpendiculaire la  
 » sépare de la grève du Sud : cette dernière  
 » est composée d'un sable noir ferme; elle  
 » entoure la plaine, c'est la même où nous  
 » coupâmes du bois & où nous remplî-  
 » mes nos futailles. Une grève de rocher  
 » de corail & de sable, de coquille, suit  
 » de-là le pied de la colline plate jusqu'à la  
 » pointe orientale du havre. La colline plate  
 » ne se trouve pas tout près de cette grève;  
 » mais un espace de terre uni de trente ou  
 » quarante verges de largeur, couvert, de bo-  
 » cages, de palmiers, s'étend au bas. Tout  
 » le coin sud-est de la baie est rempli d'un  
 » récif plat de corail, inondé à la mer basse. »

Tandis qu'on remorquoit le bâtiment, les  
 Insulaires arrivoient de tous les côtés de l'île,  
 & formant deux corps séparés, ils se range-  
 rent de chaque côté du débarquement, comme

ils  
 toi  
 me  
 pa  
 au  
 co  
 de  
 lui  
 no  
 qui  
 fut  
 vai  
 dev  
 me  
 la  
 don  
 ne  
 pris  
 trion  
 vim  
 corp  
 puis  
 tant  
 Indi  
 bran  
 frapp  
 actes  
 chan  
 & d

ANN. 1774.  
Août.

ils avoient fait le jour précédent; ils portoient tous des mêmes armes. Une pirogue, montée par un seul homme, & quelquefois par deux ou trois, venoient de tems à autre au vaisseau : elle étoit chargée de noix de cocos ou de bananes, qu'elle offroit sans rien demander en retour; mais j'avois soin qu'on lui fit toujours des présens. Le chef parut nous inviter à descendre à terre. Le vieillard, qui avoit si bien su se concilier notre amitié, fut du nombre de ceux qui se rendirent au vaisseau : je lui fis entendre, par signes, qu'ils devoient mettre bas leurs armes. Il commença par prendre celles qui étoient dans la pirogue & les jeta dans la mer : je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge, je ne pouvois pas douter qu'il ne m'eût compris, & il porta ma requête à ses compatriotes ; car, dès qu'il fut à terre, nous le vîmes passer successivement de l'un à l'autre corps, & conférer avec les Insulaires, & depuis il ne reparut plus avec des armes. L'instant d'après une pirogue, où étoient trois Indiens, s'approcha de l'arrière; l'un d'eux branlant sa massue d'un air arrogant, en frappa le côté du vaisseau, & commit divers actes de violence; mais il offrit enfin de l'échanger pour un rang de grains de rassade, & d'autres bagatelles. On les lui descendit

ANN. 1774  
Août.

du vaisseau avec une corde ; mais, au moment qu'il les eut en sa possession, il se retira avec ses compagnons, en forçant les rames, sans vouloir livrer sa massue, ou quelque autre chose en retour. C'étoit-là ce que j'attendois ; & je n'étois pas fâché d'avoir une occasion de convaincre la multitude qui bordoit le rivage, de l'effet de nos armes à feu, en ne leur faisant que le moins de mal possible. J'avois un fusil de chasse, chargé à dragées (N.º 3.) que je tirai ; & , quand ils furent hors de la portée du mousquet, on lâcha quelques coups de mousqueton. A ce bruit, ils sautèrent par-dessus bord, se couvrant de leur pirogue, & nageant avec elle jusqu'au rivage. Cette mousquetade ne produisit que peu ou point d'impression sur ces Insulaires : ils n'en parurent que plus insolens, & commencèrent à faire des cris & des huées.

Après avoir assuré, sur ses ancres, le vaisseau, qui présentoit le travers au rivage, & placé l'artillerie de manière à commander tout le havre, je m'embarquai avec les soldats de la marine & un détachement de matelots, dans trois bateaux, & nous ramâmes sur le rivage. Les deux corps avoient laissé entr'eux un espace d'environ 30 ou 40 verges, dans lequel étoient placés des régimes de bananes, une igname & deux ou trois racines. Entre ces

fruits

fr  
sab  
per  
fur  
les  
Le  
isol  
cen  
pièg  
lail  
app  
leur  
deu  
hom  
lail  
" a  
" a  
" a  
" fu  
" vi  
" ter  
Le vi  
pas p  
rapp  
tion  
En u  
qu'ils  
desce  
quene  
To

ANN. 1774.  
Août.

fruits & la grève, ils avoient dressé, dans le sable, (je n'ai jamais su à quel propos) quatre petits roseaux, chacun d'environ deux pieds, sur une ligne à angles droits avec la côte, (on les y trouva encore deux ou trois jours après.) Le vieillard, déjà connu, & deux autres étoient isolés, & nous invitoient, par signes, à descendre à terre; mais je n'avois pas oublié le piège qu'on nous tendit, & où je pensai me laisser prendre dans la dernière isle. Tous ces apprêts devoient nous donner des soupçons sur leur dessein. Je répondis, en faisant signe aux deux divisions, composées d'environ neuf cents hommes, de se retirer en arrière, & de nous laisser un plus grand espace. « Nous voulûmes » aussi leur dire, par signes, de mettre bas les » armes, mais ils n'y firent pas la moindre » attention; ils trouvoient probablement ab- » surde & injuste qu'une poignée d'étrangers » vînt leur prescrire des lois chez eux, & pré- » tendit désarmer plus de neuf cents hommes. » Le vieillard parut les y engager; mais ils n'eurent pas plus d'égard pour lui que pour nous. Ils se rapprochèrent encore davantage; &, à l'exception de deux ou trois, ils étoient tous armés. En un mot, tout tendoit à nous faire croire qu'ils se proposoient de nous attaquer à notre descente. Il étoit aisé d'en prévoir les conséquences; un grand nombre d'entr'eux auroient

ANN. 1774.  
Août,

été tués ou blessés, & nous-mêmes ayions difficilement échappé à leurs traits; deux choses que je voulois également prévenir. Voyant qu'ils refusoient de nous laisser de la place, je crus qu'il étoit plus à propos de les effrayer que de les contraindre à la fuite par des décharges meurtrières. Je fis tirer un coup de mousquet sur la division de notre droite, qui étoit la plus nombreuse; (il y avoit environ sept cents Indiens) mais l'alarme ne fut que momentanée. Bien-tôt ils revinrent de leur frayeur, & commencèrent à nous menacer avec leurs armes. Un des plus impudens nous montra son derrière, dans une attitude qui ne laissoit aucune équivoque. « Il se frappoit les » fesses avec sa main; ce qui est un défi & un » appel au combat chez toutes les nations de » la mer du sud. » Nous répondîmes à ces bravades par trois ou quatre coups de fusil; c'étoit le signal de commandement pour le vaisseau, qui, dans ce moment, fit jouer l'artillerie, & le rivage fut bien-tôt balayé. « On » ne tira pas moins de cinq pièces de quatre, » deux pierriers & quatre mousquetons. » Alors nous descendîmes à terre, & marquâmes des limites par une ligne à droite & à gauche. Notre vieil ami étoit resté seul à son poste, & je reconnus sa confiance par un présent. Les habitans revinrent peu-à-peu, &, en appa-

rence, avec des dispositions plus pacifiques; quelques-uns même réparurent sans armes, mais la majeure partie restoit armée; & quand nous leur fîmes signe de les mettre bas, ils répondirent que nous devions commencer par poser les nôtres. Ainsi, de part & d'autre, on resta toujours armé. « Comme ils sonnoient  
 » peu-à-peu des buissons pour se rendre sur la  
 » grève, nous défendîmes aux nouveaux venus  
 » de passer les bornes que nous avions établies; & , en ce point, ils obéirent tous. » Les présens que je fis aux vieillards, & à quelques autres Indiens de considération, n'eurent que très-peu d'effet sur leur conduite. Il est vrai qu'ils monterent sur des cocotiers, & qu'ils nous en donnerent les noix, sans en rien exiger; mais j'étois toujours attentif à leur faire accepter quelque chose en échange: ils nous prièrent instamment de ne plus tirer. J'observai que plusieurs craignoient de toucher à ce qui nous appartenoit, & qu'ils paroissoient n'avoir aucune notion d'échange. Prenant avec moi le vieillard, (son nom, comme je l'appris alors, étoit Paowang) je le conduisis dans le bois: là je lui expliquai que nous étions obligés de couper des arbres, & de les prendre à bord du vaisseau; & , dans le même tems, nous en abatîmes quelques-uns qu'on transporta dans nos chaloupes, avec de petites pièces à l'eau, dans

ANN. 1774.  
Aout.



ANN. 1774.  
Août.

le dessein de montrer à ces Indiens que c'étoit principalement ce que nous leur demandions. Paowang consentit sur-le-champ à la coupe du bois, & les autres n'y formerent point d'opposition. Il nous supplia seulement de ne pas couper de cocotiers; ce que nous lui promîmes. « M. Hodges a mis beaucoup de talent dans » son dessein du débarquement de Tanna : il » y en a une gravure dans ce voyage, & c'est » un des morceaux où l'habileté de cet artiste » se montre le plus.

» Nous essayâmes, tout-de-suite, de péné- » trer dans le bois, pour y chercher des plantes; » mais, dès que nous eûmes fait trente pas, » nous aperçûmes, derrière chaque buisson, » un grand nombre de Naturels qui entrete- » noient une communication avec les deux » détachemens placés sur la grève. Nos dé- » couvertes furent donc peu considérables, » & Il fallut se contenter de deux ou trois » espèces de nouvelles. De retour au rivage, » en tâchant de converser avec la division qui » étoit à notre gauche, (à l'est de nous) nous » remplîmes nos vocabulaires de plusieurs » mots de leur langue. Nous demandâmes » souvent à acheter leurs armes; mais ils re- » fusèrent toujours de les vendre. L'un d'eux » nous céda un morceau cylindrique d'albâtre, » de deux pouces de long, qu'il portoit sus-

„ pendu à son nez ; avant de le donner, il le  
 „ lava dans l'eau : je ne fais pas si c'étoit par  
 „ propreté. Durant notre séjour à terre, ce  
 „ matin, les Naturels n'entreprirent point de  
 „ nous nuire ou de nous attraper. Ceux qui  
 „ occupoient notre gauche paroissoient très-  
 „ bien disposés à notre égard, & ils nous fai-  
 „ soient espérer d'établir bien-tôt avec eux des  
 „ liaisons d'amitié. „ Nous nous rembarquâ-  
 „ mes pour revenir dîner à bord, & les Indiens  
 „ ne tarderent pas à se disperser. Je n'ai pas ap-  
 „ pris qu'aucun de ces Insulaires eût été blessé  
 „ dans les affaires précédentes ; circonstance très-  
 „ heureuse.

ANN. 1774  
 Août.

L'après-midi, nous resallâmes à terre pour  
 faire de l'eau ; & , avec nos filets, nous primes,  
 en trois coupes, plus de trois cents livres de  
 mulets & d'autres poissons : „ Et entr'autres  
 „ une espèce commune aux isles d'Amérique.  
 „ ( Esfox-Argentens, N.° 5. ) „ Les Insulaires  
 „ ne revinrent que quelque tems après : ils  
 „ étoient au nombre de vingt ou trente. Notre  
 „ bon ami Paowang, qui se trouvoit parmi la  
 „ foule, nous fit présent d'un petit cochon,  
 „ & ce fut le seul que nous eûmes de cette  
 „ isle.

„ Nous descendîmes à terre, de notre  
 „ côté, sans trouver un seul Insulaire sur  
 „ la grève. A une distance considérable, à

ANN. 1774.  
Août

» l'est, nous en vîmes environ trente assis à  
 » l'ombre de leurs palmiers; mais ils ne dai-  
 » gnèrent pas venir près de nous. Nous pro-  
 » fitâmes de l'occasion pour faire trois ou  
 » quatre cents pas dans le pays; où je ras-  
 » semblai plusieurs plantes nouvelles. Cette  
 » partie de la plaine, au pied de la colline  
 » unie, étoit en friche, & remplie de dif-  
 » férens arbres & arbrisseaux; nous craigni-  
 » mes d'aller plus loin, parce que nous ne  
 » connoissions pas encore le caractère des  
 » Insulaires; nous nous en approchâmes  
 » peu-à-peu, & bien-tôt ils se rendirent près  
 » de nous sans armes, & causèrent le mieux  
 » qu'ils purent, & avec la plus grande cor-  
 » dialité. »

Pendant la nuit, le volcan qui nous restoit  
 à l'ouest, à quatre milles, vomit des torrens  
 de feu & de fumée, comme la nuit précé-  
 dente, & les flammes s'élevèrent au-dessus  
 de la montagne qui nous en séparoit. A  
 chaque éruption, il grondoit avec un bruit  
 semblable à celui d'une mine profonde, au  
 moment qu'elle éclate. Une pluie abondante,  
 qui tomba alors, parut lui donner encore  
 plus d'activité.

« Il avoit cessé ses éruptions l'après-dinée  
 » de la veille, mais il les recommença de  
 » nouveau à quatre heures du matin; il

« étoit tombé de la pluie la nuit. Ses feux

« produisoient un très-beau coup-d'œil. La

ANN. 1774.  
Août.

« fumée, qui s'échapoit en gros tourbillons

« épais, étoit teinte de différentes couleurs,

« de jaune, orange, cramoisi & pourpre, &

« elle se terminoit en gris rougeâtre & brun.

« Dès qu'il y avoit une nouvelle explosion,

« les champs & les forêts de tout le pays

« prenoient aussi une teinte orange & pour-

« pre, suivant leur distance ou leur expo-

« sition particulière à la lumière du volcan. »

De bonne-heure, dans la matinée, les habitans se rassemblèrent près de l'aiguade, armés, comme auparavant, mais non pas en si grand nombre. Après le déjeuner, nous allâmes à terre pour couper du bois & remplir des futailles. Je trouvai plusieurs Insulaires, & sur-tout les vieillards, disposés à être de nos amis; mais les plus jeunes furent audacieux & insolens, & nous obligèrent à demeurer en armes. Je restai avec les travailleurs jusqu'à ce que je fusse comme assuré qu'ils ne commettraient point de désordre, & je retournai à bord, laissant le détachement sous les ordres des lieutenans Clerke & Edgumbe. Quand ces Messieurs arrivèrent au vaisseau pour diner, ils m'informerent que les Indiens s'étoient toujours comportés avec la même irrégularité qu'à notre débarquement.

ANN 1774  
Août.

qu'un plus mutin encore que les autres ;  
avoit mis M. Edgcumbe dans la nécessité de  
lui lâcher son fusil chargé à dragées, & que  
cette correction les avoit enfin rendu plus  
circonspects. Tous s'étoient retirés, en voyant  
nos bateaux retourner à bord. Tandis que  
nous étions à table, un vieillard vint sur la  
Résolution, examina les différentes parties  
du bâtiment, & régagna ensuite le rivage.

• L'après-midi, il ne se rendit à l'aiguade  
qu'un petit nombre d'Indiens, avec lesquels  
nous commençons à avoir un peu plus de  
liaison. Paowang nous rapporta une hache  
que les travailleurs avoient laissée dans le  
bois, ou sur le rivage. Quelques autres articles,  
qu'on avoit perdus par négligence, ou que  
les habitans avoient furtivement enlevés,  
nous furent encore rendus, tant ils craignoient  
de nous offenser à cet égard.

“ Au coucher du soleil, ils se dispersèrent  
” tous, excepté quelques-uns, qui vinrent  
” nous dire qu'ils vouloient aller dormir : ils  
” sembloient nous en demander la permission.  
” Nous leur fîmes signe de partir, & à l'ins-  
” tant ils nous quitterent. Nous jugâmes  
” qu'il y avoit une espèce de cérémonial  
” dans cette conduite, & qu'ils ne croyoient  
” pas qu'il fût honnête de laisser leurs hôtes  
” seuls dans leur pays ; ce qui paroît supposer

» qu'ils ont des idées de politesse & de dé-  
 » cence, que nous ne comptons pas trou-  
 » ver chez un peuple aussi peu civilisé. »

ANN. 1774  
 Août.

Le lendemain, de bonne-heure, je fis partir la chaloupe protégée par un détachement de la marine dans un autre bateau, pour prendre du lest, dont nous avions besoin. Ce travail fut exécuté avant le déjeuner; & je renvoyai ensuite le même bateau faire de l'eau & du bois, avec les matelots employés à ce service, sous la protection d'un sergent de garde: ce que je crus alors suffisant, les Insulaires paroissant réconciliés avec nous. On me rapporta que des Indiens avoient invité quelques-uns de nos gens à les suivre dans leurs maisons, à condition qu'ils y iroient nus, comme ils étoient eux-mêmes. Cela fait du moins voir que leur dessein, quel qu'il fût, n'étoit pas de les voler.

« Je débarquai avec le docteur Sparmann  
 » & mon pere, sous la montagne escarpée,  
 » qui est dans la partie au côté ouest de la  
 » baie. Une petite houle, qui bat le rivage  
 » en cet endroit, nous obligea de faire quel-  
 » ques pas à gué. Sur les flancs de la col-  
 » line, nous cueillîmes plusieurs plantes nou-  
 » velles, & nous manquâmes, à diverses re-  
 » prises, de tomber dans des précipices. Nous  
 » y vîmes différentes espèces de minéraux:

ANN. 1774. " les principales couches de cette colline ;  
 Août. " consistent en une espèce d'argille très-  
 " molle, & qui se morcelle en pièces quand elle  
 " est exposée à l'air & à l'humidité. Nous  
 " y trouvâmes aussi une pierre de sable noir,  
 " une substance ressemblante à une pierre  
 " pourrie, (*Lapis Suillus*) & des morceaux  
 " de craie, purs ou teints de couleur rouge,  
 " couleur qu'occasionnoient peut-être des  
 " particules de fer. Après avoir fait deux ou  
 " trois cents pas le long de la grève; vers la  
 " pointe occidentale du havre, nous prîmes  
 " un sentier qui conduisoit au haut de la  
 " colline; & nous nous préparâmes à avancer  
 " dans l'intérieur du pays, lorsque nous ren-  
 " contrâmes un grand nombre de Naturels  
 " tous armés: nous rejoignîmes alors le dé-  
 " tachement qui chargeoit du lest, & les  
 " Naturels nous vendirent des cannes de  
 " sucre & des noix de cocos. Ils s'affirent  
 " tous, sur les rochers, près de nous; &  
 " l'un d'eux, pour qui les autres avoient des  
 " égards, changea de nom avec mon père.  
 " Il s'appelloit *Oomb-Yégau*. Cet usage, de  
 " se choisir un ami en changeant récipro-  
 " quement de nom, est commun sur toutes  
 " les îles de la mer, du sud où nous avons  
 " abordés, & il a quelque chose de tendre.  
 " Ayant été ainsi adopté parmi les Infu-

„ faire, nous causâmes en très-bonne intel-  
 „ ligence, & nous étendîmes beaucoup les  
 „ mots de notre vocabulaire. Ils nous don-  
 „ nèrent des feuilles de figuier, enveloppées  
 „ dans des feuilles de bannes, & cuites à  
 „ l'étuvée. Elles étoient d'un très-bon goût,  
 „ & elles pouvoient tenir lieu d'épinards. Ils  
 „ nous offrirent aussi deux gros plantains  
 „ de l'espèce la plus grossière; ce qui prouve  
 „ que l'esprit d'hospitalité est naturel, même  
 „ à ces habitans : ce sont les femmes & les  
 „ enfans qui nous présentèrent ces mets;  
 „ mais ils étoient si timides, que, dès que  
 „ nous jetions les yeux sur eux, ils s'en-  
 „ fuyoient en hâte, & en cela divertissoit in-  
 „ finiment les hommes. Cependant la fami-  
 „ liarité de ces femmes prouvoit assez que  
 „ nous avions gagné une partie de leur con-  
 „ fiance : quelques-unes avoient le sourire sur  
 „ la bouche; mais, en général, elles paroif-  
 „ soient tristes & mélancoliques. Elles por-  
 „ toient des pendans d'oreille & des colliers  
 „ comme les hommes; & celles qui étoient  
 „ mariées des chapeaux de nattes : la plu-  
 „ part avoient aussi des pierres blanches dans  
 „ les narines. Si nous présentions un grain  
 „ de verre, un clou, ou un ruban à un de  
 „ ces Indiens, ils refusoient de le toucher;  
 „ ils nous prioient de le mettre à terre, &



„ ils le ramassoient ensuite dans une feuille :  
 „ j'ignore si la superstition , ou des idées bizar-  
 „ res de propriété, ou de politesse, ont produit  
 „ cet usage. Vers midi, nous nous rembar-  
 „ quâmes avec le détachement : la plupart  
 „ des Naturels s'étoient déjà retirés à leurs  
 „ habitations sur la colline.

„ L'après-midi se passa à pêcher; mais,  
 „ en plusieurs coups de seine, nous ne prî-  
 „ mes que vingt-quatre poissons. Les Infu-  
 „ laires étoient très-nombreux sur la grève,  
 „ & nous n'osâmes pas errer fort avant dans  
 „ les bois : nous nous tînmes donc aux bords  
 „ de la forêt, & nous notâmes divers mots  
 „ de leur langue. „

9. Le 9, j'envoyai le bateau long pour faire encore du lest, & la garde & les travailleurs prirent leur poste ordinaire. Je débarquai, avec eux, sur le rivage, où se trouvoit un bon nombre d'habitans : quoiqu'ils fussent armés, leur conduite fut douce, honnête & circonspecte; de sorte qu'il ne fut pas besoin de les contenir dans les limites que nous leur marquions par une ligne : ils s'y conformerent d'eux-mêmes sans cette précaution. Comme il étoit nécessaire de veiller, à terre, sur les instrumens de M. Wa'les, pendant le milieu du jour, la garde ne revint point pour dîner, ainsi que cela s'étoit fait la veille, &

elle attendit qu'un autre allât la relever. Quand je quittai le rivage, j'engageai un jeune Indien appelé Whà-à-gou, à me suivre à bord. Avant le dîné, je lui montrai toutes les parties du vaisseau; mais je remarquai que rien ne pouvoit fixer un moment son attention; ni lui causer la moindre surprise. Il n'avoit jamais vu de chèvres, ni de chiens, ni de chats, & il les prenoit pour des cochons, en les appelant *Booga*, ou *Bougàs*. Je lui fis présent d'un chien & d'une chienne, qu'il paroissoit préférer aux autres espèces d'animaux. Bien-tôt il revint à bord; quelques-uns de ses amis le suivirent dans une pirogue, & le demandèrent, probablement par inquiétude pour sa sûreté. Il regarda par le haut des bouteilles; &, dès qu'il eut parlé, ils retournerent au rivage, & lui rapporterent aussitôt un coq, une petite canne à sucre & des noix de cocos qu'il me donna. A table, il ne voulut goûter d'autre viande que du porc salé; mais il mangea volontiers de l'igname, & but un verre de vin.

« De retour à terre, au même endroit où  
 » notre détachement avoit chargé du lest la  
 » veille, nous gravâmes sur les rochers, pendant plusieurs heures, & au milieu de la  
 » chaleur du jour, sans beaucoup de succès:  
 » nous fûmes bien tentés de pénétrer dans

ANN. 1774  
Août,

une belle forêt; la prudence nous arrêta:  
ANN. 1774. Avant de nous rembarquer, nous décou-  
Août vîmes une source chaude qui sortoit du  
rocher, tout près du bord de l'eau. Nous  
n'avions point de thermomètre; mais le  
degré de chaleur étoit si fort, que nous ne  
pouvions pas y tenir le doigt plus d'une  
seconde.

En arrivant au vaisseau, nous reconnû-  
mes que le jeune Indien qu'y venoit d'a-  
mener M. Cook, étoit celui qui montra  
tant de sang froid & de bravoure, en res-  
tant seul dans sa pirogue, lorsque deux  
cents autres Insulaires sautèrent dans la  
mer, à l'explosion du canon.

Ainsi que ses compatriotes, il n'avoit  
pas la même facilité de prononciation que  
les Mallicollois; &, quand il nous demanda  
nos noms, nous fûmes obligés de les lui  
dire, en les adoucissant, suivant les or-  
ganes plus flexibles des Taitiens. Il avoit  
de beaux traits, de grands yeux très-vifs;  
& toute sa physionomie annonçoit de la  
bonne humeur, de l'enjouement & de la  
pénétration. Voici un exemple de son in-  
telligence. Le capitaine Cook & mon pere  
comparant leur vocabulaire, trouverent  
qu'ils avoient noté un mot différent pour  
exprimer le ciel, & ils s'en rapportèrent

„ à lui pour savoir lequel des deux termes  
 „ étoit le véritable. A l'instant, il étendit  
 „ une de ses mains vers le ciel; & il la  
 „ posa sur un des mots; il remua en-  
 „ suite son autre main sous lui, & il prononça  
 „ le second, en nous faisant comprendre que  
 „ le premier signifioit proprement le firma-  
 „ ment, & le second, les nuages qui se  
 „ trouvent au-dessous. Il nous apprit aussi les  
 „ noms de plusieurs isles des environs. Il appel-  
 „ loit *Irromanga* celle d'où nous partîmes pour  
 „ Tanna, & sur laquelle le capitaine eut un  
 „ malheureux différend avec les Naturels. Il  
 „ appelloit *Immer*, l'île-basse que nous avions  
 „ dépassée en entrant dans le havre; *Ironnan*,  
 „ une autre île que nous avions découverte à  
 „ l'est de Tanna, le même jour; & *Anattom*,  
 „ une troisième, au sud, que nous n'avions  
 „ pas encore vue. Ses manières, à table, furent  
 „ très-décentes & pleines de graces; la seule  
 „ chose qui nous parut mal-propre, c'est qu'en  
 „ place de fourchette, il se servoit d'un petit  
 „ bâton, qu'il portoit dans ses cheveux, &  
 „ avec lequel il se grattoit de tems-en-tems la  
 „ tête: comme ses cheveux étoient arrangés,  
 „ suivant la dernière mode du pays, à la por-  
 „ tée, & remplis d'huile & de peinture, il nous  
 „ dégoûta encore davantage; mais il ne croyoit  
 „ pas manquer de politesse.

ANN. 1774.  
 Août.

ANN. 1774.  
Août.

Aussi-tôt que nous eûmes remis nos hôtes terre, le jeune-homme & ses amis me prirent par la main, dans le dessein, comme je le présumai, de me mener à leurs habitations. Nous n'étions pas encore bien loin, que deux ou trois d'entr'eux; je ne fais par quelle raison, ne voulurent point continuer la route; en conséquence tout le monde s'arrêta; &, si je ne me trompai pas, l'un d'eux fut chargé d'aller me chercher quelque chose; car ils me prièrent de m'asseoir & d'attendre; ce que je crus devoir faire. Dans cet intervalle, les officiers vinrent nous joindre; cette réunion parut leur causer de l'ombrage, & ils me pressèrent de retourner à la grève, avec tant d'instance, que je fus obligé d'y consentir. Ils voyoient avec inquiétude nos excursions dans la contrée, & même le long du rivage du havre. Sur ces entrefaites, notre ami Paowang arriva avec un présent de fruits & de racines que portoient environ vingt personnes; & j'imaginai que c'étoit dans la vue de le faire paroître plus considérable. L'un portoit un régime de bananes; l'autre une igname; un troisième une noix de cocos, &c. &c., & assurément deux hommes auroient porté le tout fort à l'aîsë. Ce présent me fut fait en retour d'un don qu'il avoit reçu dans la matinée: je crus néanmoins devoir payer les porteurs.

Après

Après avoir congédié Paowang, j'allai trouver Whà-à-gou & ses amis, qui m'arrêterent encore. Ils sembloient attendre quelque chose avec une grande impatience : je crus m'apercevoir qu'ils étoient honteux d'avoir accepté les deux chiens, sans avoir rien donné en retour. Mais, comme la nuit approchoit, je les pressai de me laisser aller ; ils y consentirent ; & nous nous séparâmes.

On me confirma le nom des isles telles que Whà-à-gou nous les avoit dit. On voit de Tanna Erromango, ( M. Forster l'appelle Irromanga ) Erronam, ou Footona & Annamatotom.

Ces Insulaires me firent entendre, d'une manière qui me parut fort claire, qu'ils mangent de la chair humaine, & que la circoncision est pratiquée parmi eux. Ils entamerent les premiers cette matière, en me demandant si nous mangions de cette chair ; sans cela, je n'aurois pas songé à leur proposer cette question. J'ai vu des personnes prétendre que la faim seule peut rendre une nation anthropophage, & rapporter ainsi cet usage à la nécessité. Les habitans de cette isle forment au moins une exception à ce système ; car ils ont des cochons, des poules, des racines & des fruits en abondance ; mais, comme nous ne les avons point vu se nourrir de chair humaine, nous voulons bien douter, avec ces philoso-

ANN. 1774.  
Août.

Après

Tome IV.

M

phes, que ce peuple soit anthropophage.

ANN. 1774.

Oct.

« Nous fîmes une promenade à l'est, le  
» long de la côte de la baie, en examinant  
» les bocages qui bordent la colline plate  
» dont j'ai parlé plus haut : c'étoient des coco-  
» tiers, & plusieurs espèces de figuiers qui  
» portoient des fruits comestibles, à-peu-  
» près de la grosseur des figues ordinaires :  
» nous observâmes aussi divers hangards,  
» sous lesquels on voyoit des pirogues ; mais  
» nous n'aperçûmes aucune habitation ,  
» excepté vers la pointe orientale. Nous en  
» étions encore à plus de trois cents verges,  
» lorsqu'un grand nombre de Naturels vinrent  
» nous prier de ne pas nous avancer davantage ;  
» d'autres allèrent en hâte vers le capitaine  
» Cook, & le conjurerent de nous rappeler.  
» Nous essayâmes ensuite de pénétrer dans  
» le pays, par le derrière de l'endroit où les  
» matelots remplissoient les futailles. Un sentier  
» nous conduisit, à travers différens arbrif-  
» seaux, sur les collines plates. Nous pas-  
» sâmes au milieu de quelques clarières ou  
» prairies enfermées de bois de tous côtés,  
» & couvertes d'herbages du verd le plus  
» brillant. Comme nous montions, trois Na-  
» turels vinrent à notre rencontre, & tâchè-  
» rent de nous persuader de retourner sur  
» nos pas ; mais il nous accompagnèrent en-

„ fin , voyant que nous étions résolus d'aller  
 „ au-delà d'un petit bosquet aéré : nous attei-  
 „ gnîmes des plantations étendues de bana-  
 „ nes, d'ignames, d'eddoës & de figuiers qu'en-  
 „ fermoient, en quelques endroits, des mu-  
 „ railles de pierre, de deux pieds de hauteur.  
 „ Nous entendions la houle battre la côte  
 „ au sud, & voyant les trois Naturels mé-  
 „ contens de ce que nous ne nous arrêtions  
 „ pas, nous leur dîmes que si nous conti-  
 „ nuions notre route, c'étoit seulement pour  
 „ contempler la mer. Ils nous menerent à  
 „ une petite éminence, d'où nous la décou-  
 „ vrîmes à plein, ainsi que l'isle d'Anatom,  
 „ éloignée de six ou dix lieues : cette isle pa-  
 „ roissoit d'une hauteur considérable; &  
 „ quoique moins étendue que Tanna, elle sem-  
 „ bloit avoir environ huit ou dix lieues de tour.  
 „ Après que nous eûmes examiné cette  
 „ isle, les Naturels nous inviterent à les suivre  
 „ plus loin dans l'intérieur des terres, & ils  
 „ mirent le même empressement qu'ils avoient  
 „ témoigné auparavant pour nous engager  
 „ à retourner en arrière; mais, comme nous  
 „ remarquâmes que l'un d'eux avoit été en-  
 „ voyé en avant, nous n'osâmes pas alors  
 „ nous fier à leurs invitations, qui, peut-être,  
 „ étoient sincères & amicales. Nous nous  
 „ retirâmes donc peu-à-peu vers la grève,

ANN. 1774.  
 Août.



ANN. 1774  
Août.

» après avoir cueilli une nouvelle plante &  
» apperçu assez de cantons de l'isle, pour  
» avoir grande envie de les examiner. Les  
» Naturels, nous voyant pêcher, firent at-  
» tention à notre manière de tirer le filet ;  
» & leurs gestes nous apprirent qu'ils ne con-  
» noissent pas cette invention, & qu'ils ne  
» savent que tuer, à coups de traits, les pois-  
» sons, quand ils se levent près de la surface  
» de l'eau. Dès que nous avions donné un  
» coup de seine, ils ne manquoient jamais  
» de demander du poisson ; nouvelle preuve  
» qu'ils n'en prennent guere.

» Quand ils remarquoient quelque chose de  
» nouveau pour eux, ils s'écrioient : *Héébou*.  
» Ils employoient aussi le même mot dans  
» leurs mouvemens de surprise, d'admira-  
» tion, de dégoût ou de desir. Les différens  
» tons sur lesquels ils traînent lentement,  
» ou prononcent avec rapidité ce mot, ex-  
» priimoient d'une manière forte les affec-  
» tions diverses de leur ame ; ils faisoient  
» claquer leurs doigts en même-tems, sur-  
» tout quand ils témoignoient de l'admi-  
» ration. »

A mon retour à bord, je fus informé qu'un  
des travailleurs de la chaloupe qui alla sur  
la côte occidentale de la baie pour prendre  
de l'eau, voulant tirer une pierre d'une source

avoit ressenti à la main une chaleur très-vive. Cette circonstance fit reconnoître plusieurs sources chaudes sur les rochers que la mer laisse à sec dans les tems des quadratures.

ANN. 1771.  
Août.

Le 10, M. Walles, & deux ou trois autres personnes, pénétrèrent au milieu de la contrée : ils arriverent vers un petit village isolé, où ils reçurent beaucoup de civilités de la part des habitans. Depuis ce tems, les Insulaires, particulièrement ceux du voisinage, furent si bien réconciliés avec nous, que toutes nos excursions ne parurent plus leur causer d'inquiétude, ni même de mécontentement. L'après-midi, quelques jeunes Indiens s'étant approchés de nos gens qui coupoient du bois, ils leur jeterent deux ou trois pierres : les bas-officiers eurent l'imprudence de faire feu : j'étois dans ce moment sur le rivage, & je fus alarmé d'entendre le bruit des mousquets, & de voir deux ou trois jeunes Indiens qui couroient hors de la forêt. Quand je sus ce qui avoit occasionné cette fusiliade, je fus très-mécontent de ce qu'on faisoit un usage si indiscret de nos armes à feu, & je pris des mesures pour prévenir, dans la suite, un pareil abus. Le vent étoit du sud, & le tems par grains, avec de la pluie.

« Nous descendîmes à terre, immédiatement

ANN. 1774  
Août.

ment après déjeuner : ceux des matelots,  
 qui y étoient depuis la pointe du jour,  
 nous dirent qu'ils avoient vu plusieurs des  
 Naturels passer près d'eux, chargés de  
 paquets; qu'ils s'éloignoient de la pointe  
 orientale de la baie dans l'intérieur des terres :  
 ils croyoient que les Indiens se retiroient  
 pour se mettre hors de la portée de nos  
 armes à feu, & ne pas être troublés; mais  
 comme nous n'avons pas vu beaucoup  
 d'habitations sur cette partie de la côte,  
 notre arrivée y attira probablement, des  
 autres cantons, un grand nombre de  
 Naturels, qui se logeoient dans les bois des  
 environs, mais qui retournoient alors à  
 leurs casés, voyant qu'ils n'avoient rien à  
 redouter de nous. On essaya de dissiper de  
 plus en plus leur défiance, en comptant,  
 par nos doigts, que nous ne voulions rester  
 qu'un certain nombre de jours sur l'île  
 & cette nouvelle parut les calmer & leur  
 faire beaucoup de plaisir. On observa que  
 les femmes seules portoient les fardeaux,  
 tandis que les hommes marchaient libre-  
 ment & sans embarras, chargés de leurs  
 seules armes. Ce qui prouve que les Insu-  
 laires de Tanna ne sont pas encore arri-  
 vés à ce degré de civilisation qui distingue  
 les Naturels des îles de la Société & des

» Amis; car toutes les nations sauvages trai-  
» tent le sexe avec une extrême vénération.

ANN. 1774.  
Août.

» Nous nous aperçûmes bien-tôt de la  
» retraite des Naturels, car il en vint très-  
» peu sur la grève. Nous profitâmes de l'oc-  
» casion pour examiner la plaine derrière  
» l'aiguade. On y trouva plusieurs étangs;  
» d'eau stagnante, où les Indiens avoient  
» planté de grandes quantités d'eddoës  
» (*arum*); les cocotiers formoient des bo-  
» cages spacieux, remplis de différens arbrif-  
» seaux, habités par divers oiseaux, & sur-  
» tout par des attrape-mouches, des bour-  
» vreux & des perroquets. Nous vîmes aussi  
» des arbres élevés, couverts de noix, com-  
» muns à Taïti (*Invocarpus*, *nov. gen.*). Ces  
» arbres fourmilloient de pigeons de diffé-  
» rentes espèces, & sur-tout de celle qui est  
» aux îles des Amis, & que les Naturels ap-  
» privoient.

» Il paroît que les habitans de Tanna  
» chassent aux oiseaux, car un des lieute-  
» nans tua un pigeon, qui avoit deux lon-  
» gues plumes blanches attachées à sa queue  
» avec des cordons: il crut d'abord que c'é-  
» toit un nouvel oiseau singulier; mais il dé-  
» couvrit ensuite son erreur.

» Durant cette excursion, des Naturels  
» vinrent nous dire que l'un d'entre nous

ANN. 1774  
Août.

” avoit tué deux pigeons, & pour nous ap-  
 ” prendre cette nouvelle, ils se servirent d’une  
 ” langue exactement la même que celle qu’on  
 ” parle aux isles des Amis. Il nous parut  
 ” qu’ils employoient cette langue, afin de  
 ” se faire mieux entendre, parce qu’ils avoient  
 ” observé souvent que nous en prononcions  
 ” plusieurs mots. Témoinant notre surprise,  
 ” sur la connoissance qu’ils montroient de  
 ” cette langue, ils répétèrent alors la même  
 ” chose dans la langue de Tanna, qui étoit  
 ” totalement différente de l’autre. Ils ajou-  
 ” tèrent que le premier langage se parloit à  
 ” Irronam, qui gît à sept ou huit lieues à  
 ” l’est de Tanna : peut-être une colonie de  
 ” la même race qui habite les isles des Amis  
 ” & toutes les isles orientales de la mer du  
 ” sud, s’en est-elle établie sur cette isle, ou peut-  
 ” être que les Naturels d’Irronam entretiennent  
 ” une communication avec les isles des  
 ” Amis, au moyen de quelques isles incon-  
 ” nues pour nous.

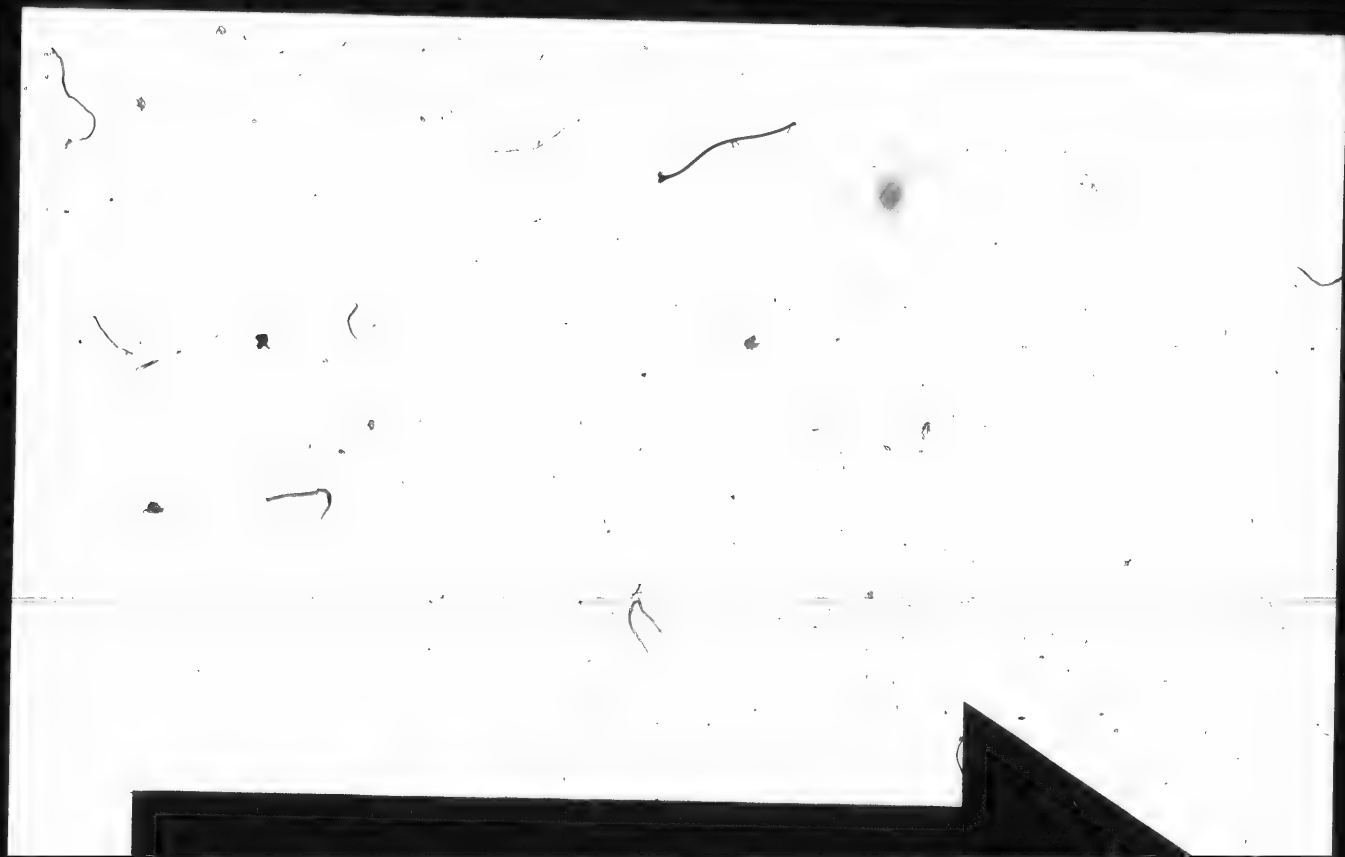
” Nous fîmes une nouvelle excursion l’après-  
 ” midi; nous avançâmes jusqu’à près de trois  
 ” milles dans la plaine, rencontrant peu d’ha-  
 ” bitans; nous leur disions toujours que nous  
 ” voulions tuer des oiseaux, & à l’instant ils  
 ” se retiroient sans s’y opposer. Nous en tirâ-  
 ” mes, en effet, plusieurs; mais l’herbe étoit si

» épaisse, que nous les perdîmes presque tous.  
 » Nous passâmes près de quelques plantations  
 » de bananes & de cannes de sucre : nous  
 » n'aperçûmes point de maisons ; la plus  
 » grande partie du terrain étoit en friche, &  
 » couverte de grands bois ou de petits arbrif-  
 » seaux. A l'extrémité de la plaine, nous ob-  
 » servâmes une vallée longue & spacieuse,  
 » d'où s'élevoient des tourbillons de fumée, &  
 » nous entendions un bruit confus de voix  
 » d'hommes, de femmes & d'enfans. Nous  
 » suivîmes un sentier bordé des deux côtés de  
 » buissons épais, & la vallée elle-même étoit  
 » si remplie de bocages, que nous ne vîmes  
 » point les Indiens, dont la voix avoit frappé  
 » nos oreilles, non plus qu'aucune maison.»

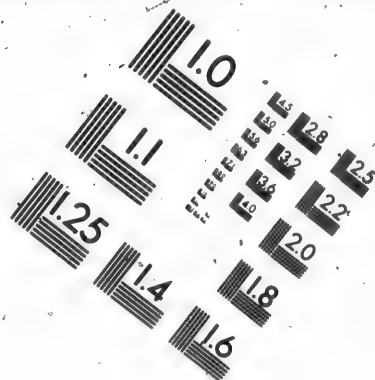
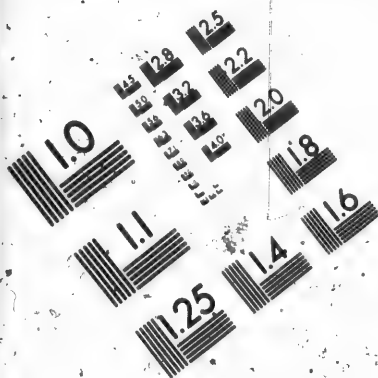
Durant la nuit, & toute la journée du 11,  
 le volcan devint excessivement incommode :  
 il grondoit d'une manière terrible ; il pouf-  
 foit jusqu'aux nues des torrens de feu &  
 de fumée à chaque explosion, dont l'intervalle  
 n'étoit guères que de trois ou quatre minutes :  
 du vaisseau, nous le voyions lancer en même-  
 tems des pierres d'une prodigieuse grosseur : les  
 petites colonnes de vapeurs, qui s'élevoient des  
 environs du cratère, nous paroissoient être des  
 feux allumés par les Insulaires. Tandis qu'on s'oc-  
 cupoit à faire de l'eau & du bois, nous amenâmes  
 notre grand mâit de hune, pour capeler six nou-  
 velles barres maîtresses, & autant de calhaubans.

ANN. 1774.  
Août.

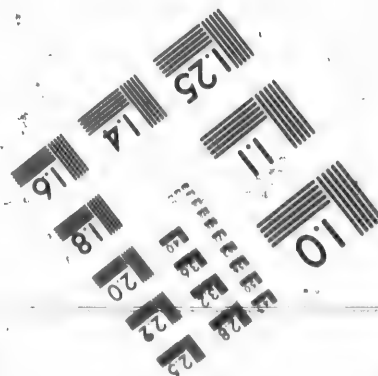
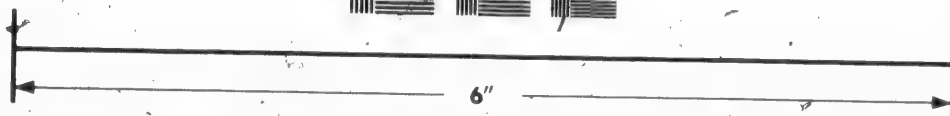
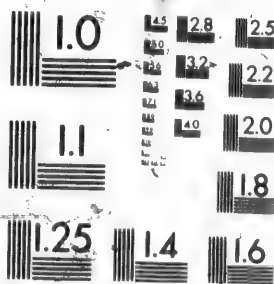








# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4303

0  
16  
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40  
44  
48  
52  
56  
60  
64  
68  
72  
76  
80  
84  
88  
92  
96  
100

10  
01

ANN. 1774.  
Août.

" Le feu en-dedans du cratère du volcan  
 " éclairoit encore les nuages de fumée, lorsqu'  
 " que nous débarquâmes sur la grève, où nous  
 " vîmes peu d'habitans : nous nous rendâmes  
 " dans la partie de l'ouest où nous avions ob-  
 " servé un sentier qui conduisoit à une colline  
 " escarpée sur le côté ouest de la baie. Nous  
 " montâmes sans peine à travers les plus jolis  
 " bocages d'arbres & d'arbrisseaux qui y croi-  
 " soient d'eux-mêmes, & qui répandoient par-  
 " tout une odeur parfumée & rafraîchissante.  
 " Plusieurs especes de fleurs embellissoient le  
 " feuillage touffu ; & des lisérons enlacés  
 " comme le lierre, jusqu'au sommet des plus  
 " grands arbres, les ornoient (de guirlandes  
 " b'euves & pourpres ; un grand nombre d'oi-  
 " seaux voltigeoient autour de nous, & ani-  
 " moient la scène. Nous n'aperçûmes pas un  
 " seul Naturel sur la première croupe de cette  
 " montagne, & aucune plantation n'y frappa  
 " nos regards. Après avoir fait environ un  
 " demi-mille par différens détours, nous  
 " atteignîmes une petite clarière couverte d'une  
 " herbe molle, & environnée des arbres les  
 " plus charmans de la forêt. Le soleil étoit  
 " alors très-chaud, car cet endroit est à l'abri  
 " de tous les vents. Nous sentions une vapeur  
 " de soufre qui s'élevoit du terrain, & qui  
 " ajoutoit encore à la chaleur du lieu. A gauche

» du sentier, presque caché par les branches  
 » des figuiers sauvages, il y avoit une petite  
 » levée de terre blanchâtre, & une vapeur  
 » s'élevoit continuellement de cette monticule.  
 » La terre étoit si chaude que nous pouvions  
 » à peine y poser le pied, & nous la trouvâmes  
 » imprégnée de soufre. En la remuant, les  
 » vapeurs jaillissoient avec plus de vivacité, &  
 » nous y remarquâmes en partie une qualité  
 » styptique ou astringente, pareille à celle de  
 » l'alun. De-là, nous montâmes beaucoup  
 » plus haut, & nous parvîmes à une autre  
 » ouverture du bois, qui étoit un peu stérile.  
 » Nous y découvrîmes deux nouveaux cantons  
 » qui jettoient de la vapeur, mais en moindre  
 » quantité, & d'une odeur moins forte. La  
 » terre qui couvroit ces solfaterras étoit de la  
 » même nature que celle de la première, &  
 » le soufre, dont elle étoit remplie, lui donnoit  
 » une teinte verdâtre. Nous recueillîmes, aux  
 » environs, de l'ocre rouge de l'espèce qu'em-  
 » ployent les Naturels pour se peindre le visage.  
 » Le volcan étoit alors plus bruyant que  
 » jamais : à chaque explosion, la vapeur s'éle-  
 » voit des solfaterras en beaucoup plus grande  
 » abondance qu'auparavant, & formoit des  
 » nuages épais blancs; ce qui semble indiquer  
 » qu'elles ont des liaisons souterraines avec  
 » cette montagne brûlante dont les convul-

ANN. 1774  
Aôû.

ANN. 1774  
Août.

„ fions les affectent par des moyens qui nous  
 „ sont inconnus. Observant que c'étoit la se-  
 „ conde fois que les explosions du volcan re-  
 „ commençoient après la pluie, on soup-  
 „ çonna que la pluie les excite, en quelque  
 „ sorte, en produisant ou en accroissant la  
 „ fermentation des diverses substances miné-  
 „ rales. Après avoir examiné ces soupiraux  
 „ singuliers, nous grimpâmes encore quelques  
 „ pas, & nous découvrîmes un grand nombre  
 „ de plantations en différentes parties de la  
 „ forêt. Le sentier continuoit à être bon, d'une  
 „ pente assée, & environnée de toutes parts  
 „ d'arbres touffus; mais, à l'approche des  
 „ plantations, nous en perdîmes la trace, &  
 „ il sembloit que les Naturels avoient imaginé  
 „ ce stratagème pour ne pas être surpris par  
 „ leurs ennemis. Enfin nous atteignîmes le  
 „ sommet de cette colline, & nous descen-  
 „ dîmes l'autre côté, sur un chemin étroit,  
 „ entre des haies de roseaux, à la vue de la  
 „ mer qui lave la côte nord-est de l'isle. Bien-  
 „ tôt nous apperçûmes le volcan entre les  
 „ arbres, & il nous parut que, pour y arriver,  
 „ il nous restoit encore à faire deux lieues à  
 „ travers des collines & des vallées. Nous  
 „ voyions cependant son éruption, ainsi que  
 „ les masses énormes de roches qu'il vomissoit  
 „ parmi les tourbillons de fumée : quelques-

„ unes étoient au moins aussi grosses que le  
 „ corps de notre longue chaloupe. Comme il  
 „ ne nous étoit arrivé aucun accident, & que  
 „ nous n'avions pas rencontré un seul Natu-  
 „ rel, nous pensions à en approcher; mais,  
 „ en causant, nous alarmâmes sans doute les  
 „ Insulaires des plantations; car, à l'instant,  
 „ nous en entendîmes un ou deux qui souf-  
 „ floient dans de grandes conques, dont les  
 „ nations sauvages, & sur-tout celles de la  
 „ mer du Sud, se servent pour sonner le toc-  
 „ sin. Nous résolûmes alors de retourner sur  
 „ nos pas; &, sans être découverts par les  
 „ Naturels, nous regagnâmes la solfaterra que  
 „ nous ayions découverte la dernière.

„ Des Indiens, qui venoient du bord de  
 „ la mer, nous rencontrèrent sur la colline,  
 „ & semblèrent fort surpris de nous trouver  
 „ si avant dans leurs retraites. Nous leur  
 „ dîmes que nous nous promehions pour  
 „ tuer des oiseaux, & nous les priâmes de  
 „ nous apporter quelque chose à boire; mais  
 „ ils s'en allèrent, sans paroître faire atten-  
 „ tion à notre demande: après avoir herbo-  
 „ risé plus d'un quart-d'heure, & au mo-  
 „ ment où nous nous préparions à descen-  
 „ dre, des hommes, des femmes & des en-  
 „ fans qui nous apportoit des cannes à  
 „ sucre, & deux ou trois noix de cocos,

ANN. 1774.  
Aout.

ANN. 1774.  
Août.

» attirerent nos regards. Nous nous assîmes;  
» &, dès que nous eûmes bu le suc de ces  
» végétaux, nous fîmes des présens à ces  
» Insulaires hospitaliers, & ils nous quitterent  
» bien contents. Nous emportâmes les mor-  
» ceaux d'histoire naturelle que nous avions  
» rassemblés, & nous atteignîmes la grève  
» au moment où les chaloupes se rendoient  
» à bord.

» Les Naturels avoient commencé à nous  
» vendre des ignames, des cannes de sucre;  
» des noix de cocos & des bananes, & nous  
» espérions en obtenir davantage par la suite.  
» Ils ne vouloient point de nos outils de  
» fer; ils préféroient de petits morceaux de  
» pierre néphrétique de la Nouvelle-Zélande,  
» de nacre de perle, & par-dessus tout, d'é-  
» caille de tortue. Ils échangerent leurs armes  
» contre ces derniers bijoux; ils ne consen-  
» tirent d'abord à donner que des dards  
» & des traits; mais ils y ajoutèrent ensuite  
» leurs arcs & leurs massues.

» L'après-midi, nous longeâmes la côte  
» de la mer, vers la pointe orientale, où les  
» Naturels nous empêcherent d'aller deux  
» jours auparavant. Quelques Indiens cause-  
» rent avec nous cinq ou six minutes; &,  
» pendant cette conversation, nous vîmes  
» un homme assis derrière un arbre, qui

„ tenoit son arc bandé, & son trait dirigé sur  
 „ nous. Dès qu'il observa qu'il étoit décou-  
 „ vert, & qu'un fusil le couchoit en joue,  
 „ il jeta les armes dans le buisson, il se traîna  
 „ à quatre vers nous : Je crois qu'il n'avoit  
 „ réellement aucune mauvaise intention ;  
 „ quoiqu'il fût dangereux de se fier à ces  
 „ sortes de badinage. A la pointe orientale  
 „ du havre, nous cueillîmes de belles fleurs  
 „ rouges, qui nous tentoient, depuis que nous  
 „ étions à l'ancre : elles appartenoient à une  
 „ espèce d'Yamboos ou d'*Eugenia*. Comme  
 „ nous allions traverser la pointe, & pour  
 „ suivre notre marche au-delà le long de la  
 „ côte, quinze ou vingt Naturesls se préci-  
 „ piterent autour de nous, & nous suppliè-  
 „ rent instamment de revenir sur nos pas.  
 „ Nous n'avions guère envie de les satisfaire ;  
 „ mais ils réitérèrent leurs prières, & enfin  
 „ ils nous dirent par signes qu'on nous tue-  
 „ roit & qu'on nous mangeroit. On nous  
 „ avoit déjà annoncé la même chose par  
 „ des gestes un peu moins intelligibles ; mais  
 „ nous y avions fait peu d'attention, &, sur  
 „ un si léger témoignage, nous ne les sup-  
 „ posâmes point anthropophages. A la fin  
 „ cependant nous ne pouvions plus nous y  
 „ méprendre ; car, comme nous paroissions  
 „ ne pas les comprendre, & qu'au contraire

ANN. 1774.  
 Août.



ANN. 1774.  
Août.

» semblant croire qu'ils nous offroient des  
» provisions, nous continuâmes notre route,  
» en témoignant que nous serions bien-aîsés  
» de manger, ils mirent beaucoup d'empres-  
» sement à nous détromper, & ils nous  
» montrèrent, par signes, comment ils  
» tuoient un homme, comment ils coupoient  
» ses membres, & séparoient sa chair de ses  
» os : enfin ils mordirent leur propre bras,  
» pour exprimer plus clairement qu'ils man-  
» gent de la chair humaine.

» Nous tournâmes donc le dos à la pointe,  
» pour aller vers une hutte que nous obser-  
» vions à cinquante verges de-là, à l'endroit  
» où le terrain commençoit à monter. Quand  
» ils virent que nous avancions ainsi, plu-  
» sieurs sortirent armés de la hutte, peut-  
» être pour nous forcer à reculer. Ne vou-  
» lant pas offenser ce peuple dans son propre  
» pays, nous réprimâmes un esprit de cu-  
» riosité qui auroit pu devenir fatal à quel-  
» ques-uns d'entr'eux, s'ils nous avoient obli-  
» gés à défendre nos vies. Le motif qui nous  
» amenoit sur cette pointe, étoit cependant  
» important. Tous les matins, à la pointe  
» du jour, nous entendions de ce côté un  
» chant solennel & lent qui duroit plus d'un  
» quart-d'heure; nous le prîmes pour un  
» acte religieux : nous crûmes qu'une espèce  
» de

» te  
» le  
» de  
» m  
»  
» no  
» la  
» ch  
» &  
» qu  
» éle  
» pie  
» no  
» cie  
» qu  
» en  
» ar  
» la  
» au  
» rô  
» bla  
» de  
» rere  
» par  
» nou  
» plu  
» nou  
» ma  
» cul  
» To

» temple étoit caché dans ces bocages, &  
 » les efforts que les Naturels ne cessèrent pas  
 » de faire, afin de nous en écarter, confir-  
 » merent notre supposition.

ANN. 1774,  
Aôû.

» Après avoir commencé à revenir sur  
 » nos pas, nous résolûmes de monter sur  
 » la colline plate, dans un endroit assez pro-  
 » che de la pointe, où la pente étoit aisée,  
 » & où nous comptons pouvoir faire quel-  
 » ques observations. Arrivés au sommet,  
 » élevé d'environ trente-cinq ou quarante  
 » pieds, d'élévation perpendiculaire, nous  
 » nous trouvâmes dans une plantation spa-  
 » cieuse, composée principalement d'une  
 » quantité innombrable de bananiers, &  
 » entremêlée de cocotiers & d'autres grands  
 » arbres touffus, qui arrêtoient entièrement  
 » la vue de tous côtés : elle étoit séparée des  
 » autres plantations, par différentes haies de  
 » roseaux, très-proprement faites & ressem-  
 » blant beaucoup à celles d'Amsterdam &  
 » de Anamocka. Les Naturels nous réité-  
 » rent leurs menaces, & ils nous assurèrent,  
 » par des signes encore plus énergiques, que  
 » nous serions tués & mangés, si nous allions  
 » plus avant. Nous repliquâmes toujours que  
 » nous voulions seulement tirer des oiseaux ;  
 » mais ils ne parurent pas goûter cette ex-  
 » cuse, & il auroit fallu retourner sur-le-

*Tome IV.*

N

ANN. 1774.  
Août.

„ champ, si nous n'avions pas rencontré  
 „ notre ami Paowang (a). Nous témoignâmes  
 „ une joie réciproque de nous retrouver, &  
 „ le vieillard nous conduisit à l'instant le long  
 „ du bord de la colline, vers l'extrémité occi-  
 „ dentale. Nous y vîmes un grand nombre  
 „ de figuiers que les Naturels cultivent au-  
 „ tant pour les feuilles que pour les fruits;  
 „ il y en a de deux ou trois différentes es-  
 „ pèces; l'une, en particulier, donne des  
 „ figues d'une grosseur ordinaire, dont la  
 „ peau est fine comme celle de la pêche :  
 „ elles ont une belle pulpe cramoisie, comme  
 „ les grenades : elles sont douces & aqueuses,  
 „ mais un peu insipides. L'Yamboos ou *Eu-*  
 „ *genia*, fruit fondant & rafraîchissant, de  
 „ la grosseur des poires, qui a un goût ai-  
 „ grelet, agréable, croît aussi en abondance  
 „ sur de grands arbres, & nous y obser-  
 „ vâmes quelques choux palmistes (*Areca ole-*  
 „ *racea*). En passant un petit fourré d'ar-  
 „ brisseaux fleuris, nous atteignîmes, en peu  
 „ de minutes, une belle savanne de cent ver-  
 „ ges en quarré, sur les bords de laquelle  
 „ nous comptâmes trois habitations; des ar-  
 „ bres élevés, parés d'un riche feuillage, ca-  
 „ choient tellement cette retraite, qu'on ne

---

(a) M. Forster l'appelle *Paw-yangom*.

„ l'appercevoit pas dehors. Nous y remar-  
 „ quâmes, dans un coin de la prairie, un  
 „ immense figuier sauvage, dont la tige avoit  
 „ trois verges de diamètre, & dont les bran-  
 „ ches s'étendoient à au moins quarante verges  
 „ de tous côtés, d'une manière très-pittores-  
 „ que. Au pied de ce bel arbre, qui conser-  
 „ voit toute sa vigueur, une petite famille,  
 „ assise autour d'un feu, rôtiſſoit des bana-  
 „ nes & des ignames : ces Indiens s'enfuirent  
 „ dans leur hutte, à notre approche : mais,  
 „ quand Paowang leur eut dit qu'ils n'a-  
 „ voient rien à craindre, ils revinrent ; les  
 „ femmes & les filles cependant se tinrent  
 „ fort loin, & jeterent sur nous un coup-  
 „ d'œil furtif de derrière les buissons. Nous  
 „ nous aſſîmes parmi eux, & ils nous offri-  
 „ rent quelques-unes de leurs provisions, avec  
 „ cette hospitalité qui nous avoit enchantés  
 „ sur les autres îles ; leurs cabanes n'étoient  
 „ à proprement parler, que de grands han-  
 „ gards : le toit qui forme un faîte au som-  
 „ met, deſcend juſqu'à terre : elles ſont ou-  
 „ vertes aux deux extrémités, où il n'y a  
 „ qu'une claire-voie de roseaux & de bâtons  
 „ d'environ dix-huit pouces de haut. L'élé-  
 „ vation du faîte, dans les plus vastes, étoit  
 „ de neuf ou dix pieds, & la largeur sur le  
 „ plancher, entre les toits, d'à-peu-près au-

ANN. 1774.  
 Août,

ANN. 1774.  
Août.

» tant : la longueur étoit considérable, &  
» surpassoit trente-cinq pieds. La construc-  
» tion de ces cabanes est très-simple : des  
» pieux plantés en terre se recourbent les uns  
» vers les autres en deux rangées, & sont  
» attachés ensemble : ils mettent par-dessus  
» plusieurs nattes de feuilles de noix de cocos,  
» qui forment une couverture suffisante contre  
» l'inclemence de l'air : nous n'y vîmes ni  
» meubles, ni ustensiles : le plancher étoit  
» revêtu d'herbes sèches, & en quelques en-  
» droits de nattes de feuilles de palmier. Nous  
» observâmes aussi que la fumée avoit noirci  
» tout l'intérieur, & nous trouvâmes, dans  
» chaque habitation, plusieurs foyers : au milieu  
» trois grands bâtons de tiges de cocotiers, &  
» joint au sommet par des lattes de traverse,  
» étoient debout près les uns des autres : un  
» grand nombre de petits bâtons y étoient  
» attachés depuis le sommet jusqu'à neuf ou  
» dix pieds de terre, & ils portent de vieil-  
» les noix de cocos, comme ils se servent  
» de l'huile de l'amande, & qu'ils font des  
» bracerets avec la coque, ils les suspendent  
» probablement ainsi pour les conserver.  
» Tous les bords de la colline plate, où  
» nous ne vîmes point d'habitations, sont,  
» comme je l'ai déjà observé, remplis d'une  
» quantité immense de cocotiers sauvages,

» & le terrain au-dessous est couvert de noix  
 » dont ils cueillent seulement un nombre peu  
 » considérable. Quelques-uns de ces petits  
 » morceaux d'étoffes, qu'ils portent en cein-  
 » tures, étoient au haut des buissons qui  
 » environnoient la prairie, ainsi que les pré-  
 » sens que Paowang avoit reçus, & parmi  
 » lesquels il y avoit un chapeau bordé. Ce  
 » fut pour moi une preuve convaincante de  
 » leur bonne-foi à l'égard les uns des autres.  
 » Les Taitiens sont ordinairement obligés de  
 » suspendre leurs richesses aux toits de leurs  
 » maisons, pour les ôter de la portée des  
 » voleurs; mais ici elles sont en sûreté sur  
 » le premier buisson. A l'appui de cette re-  
 » marque, j'observerai que, durant notre  
 » séjour parmi les Insulaires de Taïna, ils  
 » n'ont pas dérobé la moindre bagatelle à  
 » qui que ce soit de l'équipage.

» Les Naturels voyant que, quoique nous  
 » regardassions dans leur hutte, nous ne leur  
 » faisions aucun mal, nous ne déplaçons,  
 » ou nous ne prenions rien, se familiarise-  
 » rent bien-tôt avec nous, & les petits gar-  
 » çons de 6 à 14 ans, qui jusques-là s'étoient  
 » tenus de côté, s'approchèrent, & nous  
 » permirent de leur prendre la main. Nous  
 » leur donnâmes des médailles, des rubans  
 » de soie & des mouchoirs d'étoffe de Taïti,

———— " qui nous concilièrent entièrement leur af-  
 ANN. 1774. " ffection , & bannirent le reste de leur frayeur,  
 Août. " & de leur réterve. Ayant appris les noms  
 " de tous, nous les conservâmes dans notre  
 " mémoire; & cet artifice nous servit à ga-  
 " gner leurs bonnes grâces : ils étoient trans-  
 " portés de joie, dès que nous nous souve-  
 " nions d'eux, & ils accouroient dès que  
 " nous les appellions. Quand nous eûmes  
 " passé quelque tems avec eux, nous nous  
 " mîmes en marche pour retourner à la  
 " grève, & le vieil Paowang ne se souciant  
 " pas de nous accompagner, parce que le  
 " soleil alloit se coucher, ordonna à deux  
 " ou trois jeunes gens de nous indiquer la  
 " route la plus courte. Nous lui fîmes de  
 " tendres adieux, & nous ajoutâmes quelque  
 " chose aux présens qu'il avoit déjà reçus.  
 " Chemin faisant, nous dîmes à nos con-  
 " ducteurs, en montrant des cocotiers près  
 " de la grève, que nous avions soif, & que  
 " nous serions bien aise de boire le jus des  
 " noix; & à l'instant ils nous menerent, par  
 " un autre sentier, à des palmiers qui étoient  
 " au milieu d'une plantation; là, ils cueilli-  
 " rent des noix, qu'ils nous offrirent avec  
 " bonté, mais, en goûtant la liqueur, nous  
 " reconnûmes qu'ils nous avoient donné une  
 " marque particulière de civilité & d'atta-

» chement : car ces noix étoient beaucoup  
 » meilleures que celles qu'on trouvoit près  
 » de la grève. Les arbres étoient bien soignés;  
 » ceux du bas de la colline étoient abandon-  
 » nés à eux-mêmes, tandis que la culture  
 » des habitans portoit ceux-ci au plus haut  
 » degré de perfection. On sait que la culture  
 » améliore le cocotier, ainsi que les autres  
 » arbres, & les Javonois ont différentes es-  
 » pèces, dont les noix sont beaucoup plus  
 » exquises (a). Celle qui est commune aux  
 » isles de la Société, est une des meilleures :  
 » elle doit aussi son excellente qualité à la  
 » culture, & je ne me souviens pas d'en  
 » avoir vu aucun ressemblant au palmier  
 » sauvage de Tanna, qui croît jusque sur  
 » les montagnes. Quand nous fûmes bien  
 » rafraîchis, nous retournâmes au rivage,  
 » & en peu de minutes, nous rejoignîmes  
 » ceux des matelots qui faisoient de l'eau.  
 » Après avoir récompensé nos conducteurs,  
 » le mieux qu'il nous fut possible, nous al-  
 » lâmes coucher à bord. »

Le volcan étoit agité de convulsions; & les  
 cendres qu'il vomissoit avec le feu, obscur-  
 cissoient l'air. La pluie qui tomba dans ce

---

(a) Voyez la collection d'Hawksworth, Tom. IV.  
 de la traduction françoise.



ANN. 1774.  
Août.

moment; étoit un composé d'eau, de sable & de terre; de telle sorte qu'on pouvoit l'appeller une ondée de vase. Nous étions couverts de cendres, à moins que le vent ne soufflât avec force dans une direction opposée.

1.  
" L'espèce singulière de solfaterra de la  
" colline occidentale, occupoit si fort notre  
" attention, que nous nous y rendîmes le  
" lendemain au matin. Quelques officiers,  
" & M. Hodges, nous accompagnèrent. Le  
" volcan continua à gronder toute la journée,  
" & à vomir des quantités prodigieuses de  
" petites cendres noires, qui, examinées de  
" près, furent reconnues pour des shorls de  
" forme d'aiguilles à demi-transparentes. Tout  
" le pays étoit jonché de ces particules, &  
" en herborisant, elles furent très-nuisibles  
" à nos yeux, parce que chaque feuille en  
" étoit entièrement couverte. Il faut dire que  
" le volcan & ses productions semblent con-  
" tribuer beaucoup à cette richesse de végé-  
" ration, qui est si remarquable sur cette île.  
" Plusieurs plantes y prennent deux fois la  
" hauteur qu'elles ont dans les autres con-  
" trées; leurs feuilles sont plus larges, leurs  
" fleurs plus grandes & leur parfum plus  
" fort. On a fait la même observation dans  
" les différentes terres volcaniques : le sol du  
" Vésuve & de l'Etna passe pour le plus fer-

" tile de l'Italie & de la Sicile, & on en tire  
 " des vins qui sont au nombre des plus ex-  
 " quis que produise l'Italie. Le terrain volca-  
 " nique de l'Habichtswald, en Hesse, quoique  
 " situé dans un pays élevé, froid & stérile,  
 " est couvert de verdure & d'une fertilité  
 " étonnante. Les plantes indigènes & étran-  
 " gères y croissent en foule & en abondance.  
 " On y trouve les jardins du Landgrave,  
 " qui ravissent tous les spectateurs. Pour nous  
 " borner ici aux lieux que nous avons par-  
 " courus dans ce voyage, les isles de la So-  
 " ciété, les Marquises, & quelques-unes des  
 " isles des amis, où nous avons apperçu des  
 " restes de volcan, ainsi qu'Ambrym & Tan-  
 " na, où l'on voit des montagnes brûlantes,  
 " ont un sol fertile, où la nature déploie la  
 " magnificence du règne végétal. L'isle de  
 " Pâque elle-même, entièrement bouleversée  
 " par des éruptions de volcan, produit des  
 " végétaux & des racines utiles, sans autre  
 " sol que des cendres & des pierres poncees,  
 " quoique la chaleur ardente du soleil suffise  
 " seule pour dessécher & détruire toutes les  
 " plantes.

" Nous atteignîmes bien-tôt le premier en-  
 " droit d'où jaillissoit la fumée; mais, voyant  
 " au-dessus de nous des Naturels, nous mon-  
 " tâmes vers eux, sans nous arrêter. C'étoient

ANN. 1774.  
 Août.

ANN. 1774.  
Août.

„ les mêmes qui nous avoient si bien traités  
 „ la veille; &c, dès qu'ils nous découvrirent,  
 „ ils envoyèrent trois d'entr'eux dans l'inté-  
 „ rieur du pays. M. Hodges dessina des points  
 „ de vue, tandis que nous examinions des  
 „ plantes & que nous suspendions un ther-  
 „ momètre, avec une échelle de Fahrenheit,  
 „ sur un arbre à l'ombre. Ce thermomètre  
 „ se tenoit à 78<sup>d</sup> à bord du vaisseau, à huit  
 „ heures & demie, tems de notre départ:  
 „ comme celui qui le portoit l'avoit appuyé  
 „ près de son corps, il s'étoit élevé à 87<sup>d</sup>,  
 „ mais, après avoir été suspendu cinq mi-  
 „ nutes à un arbre, à vingt verges de sol-  
 „ faterra, il resta à 80<sup>d</sup>. Nous fîmes un trou  
 „ en terre, assez profond pour contenir le  
 „ thermomètre dans toute sa longueur, &  
 „ le tenant dans ce trou au bout d'un bâ-  
 „ ton, il monta en une demi-minute à 170<sup>d</sup>.  
 „ Nous l'y laissâmes quatre minutes, &c, à  
 „ la fin de ce tems, il marquoit encore le  
 „ même degré. Au moment où on le sortit,  
 „ il tomba à 160<sup>d</sup>, & insensiblement dans  
 „ peu de minutes à 80<sup>d</sup>. La vapeur qui par-  
 „ toit de cet endroit, étoit par conséquent  
 „ très-chaude. Les Naturels, qui s'aperçurent  
 „ que nous creusions dans la solfaterna, nous  
 „ prièrent de cesser, en nous disant que le  
 „ terrein prendroit feu, & qu'il ressembleroit

" au volcan qu'ils appellent *Affoor*. Ils pa-  
 " roissoient beaucoup appréhender quelque  
 " malheur, & ils étoient très-mal à leur aise,  
 " dès que nous faisons la moindre tentative  
 " pour remuer la terre sulfureuse. En mon-  
 " tant plus haut, nous trouvâmes d'autres  
 " endroits fumans, & de la même nature  
 " que celui qu'on a décrit. Les messagers que  
 " ces bons Indiens avoient dépêchés, revin-  
 " rent alors avec des cannes de sucre & des  
 " noix de cocos, & nous régalerent, comme  
 " le matin de la veille. Après ce rafraîchis-  
 " sement, nous nous avançâmes encore plus  
 " haut, vers une autre colline que nous ap-  
 " perçûmes, & d'où nous espérons voir le  
 " volcan de plus près. Mais, à l'approche  
 " de quelques plantations, les Naturels for-  
 " tirent & nous indiquèrent un sentier, qui  
 " à ce qu'ils prétendoient, menoit directe-  
 " ment au volcan ou à l'*Affoor*. Nous le sui-  
 " vîmes, l'espace de plusieurs milles, à tra-  
 " vers différens détours environné de bois  
 " qui nous cachotent le pays de toutes parts.  
 " Enfin nous atteignîmes la côte de la mer,  
 " d'où nous étions partis, & nous recon-  
 " nûmes, ou du moins nous jugeâmes que  
 " les Naturels avoient eu l'adresse de nous  
 " écarter ainsi de leurs habitations. L'un  
 " d'eux, qui étoit très-intelligent, nous donna

ANN. 1774  
 Août.

ANN. 1774.  
Août,

» les noms des isles des environs, dont quel-  
» ques-unes étoient dans des directions où  
» nous n'avions pas été. Comme nous fa-  
» vions que le capitaine Cook avoit déjà ras-  
» semblé des noms de terres, qui ensuite se  
» trouverent être des districts de l'isle de  
» Tanna, nous lui demandâmes particuliè-  
» rement si les endroits dont il parloit étoient  
» aussi situés sur cette isle; mais il dit ex-  
» pressément qu'il y avoit la mer (*Tassée*)  
» entr'eux: &, nous voyant tracer des cer-  
» cles différens sur le papier, il ajoûta, par  
» signes, que nous ne nous trompions pas.  
» Nous fîmes, l'après midi, une excursion  
» autour de la colline plate, au sud-est; nous  
» cueillîmes de nouvelles plantes, & des Na-  
» turels s'offrirent à nous mener à la mer de  
» l'autre côté. Observant qu'ils ne vouloient  
» que nous reconduire à l'aiguade par un  
» autre sentier, nous les quittâmes pour mar-  
» cher seuls à travers les plantations, dont  
» plusieurs étoient enfermées de haies de ro-  
» seaux de cinq pieds d'élévation; mais un  
» autre Insulaire vint bien-tôt après nous, &  
» nous ramena à la grève de l'autre côté de  
» l'isle. Nous vîmes, une seconde fois, l'isle  
» d'Anattom; & le Naturel, tournant son  
» doigt un peu au nord, nous dit qu'il y avoit  
» une seconde isle appelée Eetonga: ce qui

„ confirme l'idée que j'ai hasardée ailleurs ,  
 „ que Tanna communique avec les isles des  
 „ Amis. Le nom de Eetonga ressemble beau-  
 „ coup à celui de Tonga-Tabboo ; & quel-  
 „ ques-uns des habitans de l'isle de Middel-  
 „ burg , ou d'Ea-Oowha , l'appellent réelle-  
 „ ment Eetonga-Tabboo. Tabboo , la dernière  
 „ partie du mot , se place aussi comme affixe  
 „ aux autres isles de la mer du sud ; savoir ,  
 „ Tabboo - Amannoo ( isle de Scanders ) &  
 „ Tabboo-Ai (a). Je ne veux pas dire que  
 „ l'Eetonga des Insulaires de Tanna soit l'isle  
 „ de Tonga-Tabboo ; mais il y a lieu de croire  
 „ qu'une autre isle de ce nom , gissant du  
 „ côté des isles des Amis , facilite la commu-  
 „ nication entre les deux Archipels. Après  
 „ avoir satisfait notre curiosité , nous retour-  
 „ nâmes sur la grève , dans la baie où nos  
 „ gens avoient pris environ 250 livres de  
 „ poisson. Cette baie est très-poissonneuse ; &  
 „ quelques-uns des bas officiers qui se donnerent  
 „ la peine de pêcher , prirent , pendant la nuit ,  
 „ plusieurs albecores & des cavalhas d'une  
 „ dimension prodigieuse. On avoit pris , la veille ,  
 „ deux poissons de l'espèce de ceux qui empoi-  
 „ sonnerent tant de monde à Mallicollo ; mais  
 „ quoique je souhaitasse beaucoup de dessiner

ANN. 1774  
 Août.

---

(a) Isle dont nous ont parlé les Tatiens.

ANN. 1774.  
Août.

„ & de décrire cette espèce, afin de mieux  
 „ avertir les Navigateurs d'être sur leurs  
 „ gardes, tel fut l'empressement avec lequel  
 „ les gens de l'équipage s'emparèrent de ces  
 „ alimens frais ; que, malgré une funeste  
 „ expérience qui devoit les rendre sages, ils  
 „ couperent, salerent & poivrèrent le poisson  
 „ au moment où il sortit de l'eau. Heureuse-  
 „ ment ceux qui en mangerent n'en furent  
 „ pas incommodés ; nouvelle preuve que le  
 „ poisson qui empoisonna les officiers à l'isle  
 „ de Mallicollo, s'étoit nourri de végétaux  
 „ venimeux, & avoit acquis par-là une mau-  
 „ vaise qualité, qui ne lui est pas naturelle.  
 „ Nos matelots comptèrent sur l'épreuve de  
 „ la cuillier d'argent, qui ne fut point du tout  
 „ souillée, après qu'on l'eut fait cuire avec le  
 „ poisson ; mais on sait aujourd'hui que cette  
 „ marque est extrêmement trompeuse, & qu'il  
 „ n'y a que quelques espèces de poison qui  
 „ répandent sur ce métal une couleur extraor-  
 „ dinaire. Les Naturels continuoient à nous  
 „ vendre des ignames ; mais ces échanges  
 „ n'étoient pas considérables : ils ne vouloient  
 „ que de l'écaille de tortue. Comme nous  
 „ n'avions pas compté que cet article fût ja-  
 „ mais de débit, nous en avions seulement de  
 „ petits morceaux qu'on avoit achetés, par  
 „ hasard, à Tonga-Tabboo. Ceux qui en possé-

„ de  
 „ le  
 „ fa  
 „ ve  
 „ &  
 „ m  
 „ m  
 Le  
 tems  
 profi  
 rente  
 espé  
 auxq  
 pour  
 sème  
 qu'un  
 avec  
 atten  
 parut  
 fois d  
 “  
 „ pa  
 „ ve  
 „ pa  
 „ ar  
 „ les  
 „ l'es  
 „ qui  
 „ au

„ doivent ne furent pas en profiter. Nonobstant  
 „ le dégoût que nous caufoient les viandes  
 „ falées, le matelot, fans penser à l'avenir,  
 „ vendoit son écaille de tortue pour des arcs  
 „ & des traits, au lieu d'en acheter des igna-  
 „ mes, qui lui eussent servi de provision en  
 „ mer. „

ANN. 1774  
 Août.

Le 13, nous eûmes le vent du nord-est & le  
 tems couvert. Paowang dinant avec nous, je  
 profitai de l'occasion pour lui montrer diffé-  
 rentes parties du vaisseau, & diverses richesses,  
 espérant qu'il y auroit peut-être des choses  
 auxquelles il attacherait quelque prix, & que,  
 pour les avoir, il nous vendroit des rafraîchis-  
 semens : car nous n'en avions encore obtenu  
 qu'une très-petite quantité. Mais il regarda tout  
 avec la plus grande indifférence, & il ne fit  
 attention à rien, à l'exception d'un sable qu'il  
 parut admirer, & qu'il tourna deux ou trois  
 fois dans sa main.

„ Nos petites courses, dans l'intérieur du  
 „ pays, ne produisoient pas assez de décou-  
 „ vertes en botanique, pour nous obliger à  
 „ passer un jour entier au vaisseau, afin de les  
 „ arranger. Nous allions donc à terre tous  
 „ les matins. Ayant monté la colline plate à  
 „ l'est, nous nous rendîmes près de nos amis  
 „ qui vivoient avec Paowang; nous arrivâmes  
 „ aux plantations, sans être vus des Naturels :



ANN. 1774.  
Août.

„ ils venoient, en petit nombre, sur la grève;  
 „ parce que leur curiosité étoit satisfaite. Nous  
 „ entendîmes un homme coupant un arbre  
 „ avec sa hache de pierre, & nous l'obser-  
 „ vâmes long-tems à travers les buissons :  
 „ l'arbre n'avoit pas la grosseur de la cuisse,  
 „ & c'étoit cependant une entreprise très-  
 „ laborieuse que de l'abattre à l'aide d'un pa-  
 „ reil instrument. Arrivés près de lui, il quitta  
 „ sur-le-champ son ouvrage pour nous parler.  
 „ Plusieurs petits garçons, qui se ressouve-  
 „ noient de nous avoir vus, nous appelèrent  
 „ par nos noms, & nous apportèrent des  
 „ poignées de figues & d'yamboos ; & les  
 „ femmes se hasarderent aussi à s'approcher  
 „ de nous, & à nous regarder. En examinant  
 „ la hache dont se servoit l'Indien, nous la  
 „ trouvâmes exactement pareille à celle des  
 „ isles de la Société & des Amis. Le tranchant  
 „ étoit d'une pierre noire ressemblant aux ba-  
 „ saltes qu'on emploie sur ces isles : il nous dit  
 „ qu'on les tiroit de l'isle d'Anattom. Il nous  
 „ montra en même-tems une autre espèce de  
 „ hache, à laquelle un coquillage brisé étoit  
 „ attaché en place de tranchant ; il nous  
 „ apprit que ce coquillage, qui paroissoit faire  
 „ partie d'une coquille mitrée, (*voluta mitra*)  
 „ venoit de l'isle-basse d'Immer, à quelques  
 „ lieues au nord de la baie. Il enlevoit les  
 arbres

„ arbres & les broussailles d'une pièce de terre  
 „ où il vouloit planter des ignames ; il avoit  
 „ déjà extirpé une grande quantité de buissons  
 „ amoncelés en tas , & auxquels il se dispoisoit  
 „ à mettre le feu. Nous nous rendîmes de-là  
 „ vers la côte de la mer dans l'autre partie de  
 „ l'île , suivis de plusieurs petits garçons.  
 „ Nous tirâmes quelques oiseaux sur notre  
 „ route ; & je rassemblai de nouvelles plantes  
 „ dans les plantations, dont la position étoit  
 „ délicieuse : il y avoit beaucoup de plantes  
 „ odoriférantes , & d'autres qui sembloient  
 „ avoir été cultivées pour le coup-d'œil qu'elles  
 „ produisoient, comme cela se pratique dans  
 „ nos jardins. J'y remarquai aussi le catappa ;  
 „ dont les noix ont une amande excellente ;  
 „ deux fois aussi grosse qu'une amande ordi-  
 „ naire : il étoit alors dépouillé de son feuil-  
 „ lage ; mais les noix de la dernière saison  
 „ pendoient encore à ses branches : les petits  
 „ garçons avoient la bonté de briser, entre des  
 „ pierres, la coque dure, & ils nous présen-  
 „ toient l'amande sur des feuilles vertes. Ils  
 „ nous offroient leurs services aussi assidue-  
 „ ment que les Taitiens & dans des vues moins  
 „ intéressées. Si nous avions cueilli une plante  
 „ sans pouvoir en découvrir une seconde qui  
 „ fût semblable, nous ne faisons que la leur  
 „ montrer, & ils courroient la chercher aux

ANN. 1774  
Août.

» endroits où ils savoient qu'elle croît : comme  
 » ils aimoient passionnément à nous voir tirer ,  
 » ils s'empressoient à nous montrer des oiseaux  
 » au sommet des cocotiers , & ils étoient trans-  
 » portés de joie , quand le coup portoit. Nous  
 » aperçûmes , près de chaque hutte , des vo-  
 » lailles & des cochons bien nourris ; & , de  
 » tems-en-tems , nous observions des rats qui  
 » couroient sur le chemin , & qui étoient de  
 » l'espèce commune aux autres isles de la mer du  
 » sud ; ils occupent en particulier les champs  
 » de cannes à sucre , & ils y font beaucoup  
 » de déprédations. Les Naturels avoient creusé  
 » tout au tour de ces plantations des trous  
 » dans lesquels ils prenoient ces animaux. Nous  
 » longâmes la grève au nord assez long-tems  
 » pour gagner la pointe que les Naturels de  
 » l'autre côté de l'isle nous avoient empêché ,  
 » à diverses reprises , d'examiner. Je remar-  
 » quai sur le rivage de petites huttes , que nous  
 » prîmes pour des habitations de pêcheurs , &  
 » nous en conclûmes que nous nous étions  
 » trompés , en supposant qu'ils ne savoient  
 » pas pêcher ; nous n'aperçûmes cependant  
 » ni habitans , ni filets , ni poissons dans ces  
 » huttes , mais seulement des darts , dont ils se  
 » servent peut-être comme des harpons. Les  
 » Indiens , qui nous suivoient , furent fort  
 » étonnés , quand ils nous virent marcher

» vers la pointe, & ils nous supplient inf-  
 » tamment de renoncer au projet d'examiner  
 » cette partie de l'isle. Ils nous dirent de nou-  
 » veau, par signes, qu'ils mangent de la chair  
 » humaine, & il ne faut pas douter que cet  
 » usage ne règne parmi eux. Ceux qui pré-  
 » tendent que les hommes ne deviennent an-  
 » tropophages que dans la plus cruelle néces-  
 » sité, auront peine à imaginer pourquoi une  
 » nation qui vit dans un pays fertile, qui a  
 » une grande abondance de nourritures ani-  
 » males, & qui est bien pourvue d'animaux  
 » domestiques, est cannibale. Il est plus pro-  
 » bable que l'esprit de vengeance a enfanté  
 » cette coutume. Les Insulaires de Tanna ont  
 » entr'eux des brouilleries domestiques, ou ils  
 » font souvent la guerre aux Insulaires voisins.  
 » La conduite réservée & déliante qu'ils tinrent  
 » d'abord à notre égard, ainsi que l'habitude  
 » où ils sont d'aller toujours armés, semble  
 » prouver clairement la vérité de cette asser-  
 » tion. Il y a donc lieu de croire que la vio-  
 » lence du ressentiment les a conduit peu à peu  
 » à l'usage de manger la chair humaine. Nous  
 » ne connoissons point du tout les raisons qui  
 » les portoient à nous interdire l'approche de  
 » la pointe orientale du havre.

» En retournant sur nos pas, nous rejoî-  
 » gnîmes nos Indiens; ce qui leur causa beau-

ANN. 1774.  
Août.

ANN. 1774.  
Août.

» coup de plaisir. Ils nous conduisirent par  
 » un sentier nouveau, à travers des planta-  
 » tions fertiles & en bon ordre. Les petits  
 » garçons coururent devant nous, en nous  
 » donnant différentes preuves d'habileté dans  
 » leurs exercices militaires. Ils jetoient une  
 » pierre avec adresse, & ils faisoient usage  
 » d'un gramen ou roseau verd en place de  
 » dart. Leur dart ne manquoit jamais de frap-  
 » per le but, & ils imprimoient tant de force  
 » au roseau, que le moindre souffle d'air  
 » pouvoit détourner de sa route, qu'il entroit  
 » de plus d'un ponce dans du bois : ils le  
 » balançoient entre la jointure inférieure du  
 » ponce & la main, sans le toucher des doigts.  
 » Les petits enfans de cinq ou six ans, s'ac-  
 » coutumoient déjà à cet exercice, & ils se  
 » préparoient à manier un jour leurs armes  
 » avec succès. Différens détours nous recon-  
 » duisirent aux habitations, où les femmes  
 » apprêtoient leurs dinées. Elles grilloient des  
 » racines d'ignames & d'eddoës, sur un feu  
 » allumé au pied d'un arbre. Notre approche  
 » les fit tressaillir & les mit en fuite; mais  
 » nos conducteurs les tranquilliserent, & elles  
 » continuèrent leur opération. Nous nous  
 » assîmes au pied d'un arbre, devant une  
 » des maisons, & nous essayâmes de causer  
 » avec ces Indiens, tandis que quelques-uns

„ d'eux étoient allés nous chercher des rafraî-  
 „ chissemens : je notai un grand nombre ANN. 1774.  
Août.  
 „ de mots de leur langue, & nous eûmes le  
 „ plaisir de satisfaire leur curiosité, relative-  
 „ ment à nos habits, nos armes, &c. sur  
 „ lesquels ils n'avoient pas encore osé nous  
 „ proposer une seule question. Les habitans  
 „ des plantations voisines, apprenant notre  
 „ arrivée, se rassemblèrent en foule autour  
 „ de nous, & parurent fort charmés de ce  
 „ que nous conversions amicalement & fami-  
 „ lièrement avec eux. Je fredonnai, par ha-  
 „ sard, une chanson, & ils me prièrent ins-  
 „ tamment de chanter; &, quoiqu'aucun de  
 „ nous ne fût habile musicien, nous satisfi-  
 „ mes leur curiosité, nous leur chantâmes  
 „ différens airs. Les chansons allemandes &  
 „ angloises, sur-tout les plus gaies, leur plai-  
 „ soient infiniment; mais les tons suédois  
 „ du docteur Sparmann, obtinrent des ap-  
 „ plaudissemens universels. Quand nous eûmes  
 „ fini, nous les priâmes de vouloir bien aussi  
 „ nous donner une occasion d'admirer leurs  
 „ talens, & l'un d'eux commença à l'instant  
 „ un air très-simple, mais harmonieux; nous  
 „ n'en avions jamais entendu un aussi bon  
 „ chez les différentes nations de la mer du  
 „ sud. Il embrassoit une plus grande quantité  
 „ de notes que ceux de Taïti, ou même de

ANN. 1774.

Août.

„ Tonga-Tabboo, & il avoit un ton sérieux  
 „ qui le distinguoit avantageusement de la  
 „ musique plus douce & plus efféminée de  
 „ ces isles. Les mots paroissoient disposés en  
 „ mètre, & couloient de la bouche avec ai-  
 „ sance. Dès que le premier eut fini sa chan-  
 „ son, un autre en entonna une seconde,  
 „ la composition en étoit différente; mais  
 „ toujours dans ce style sérieux, qui indique  
 „ le caractère général du peuple. En effet,  
 „ on les voyoit rarement rire de bon cœur,  
 „ ou badiner comme les nations plus polies  
 „ des isles des Amis & de la Société, qui  
 „ savent déjà mettre un grand prix à ces  
 „ petites jouissances. Les Naturels nous mon-  
 „ trerent aussi, en cette occasion, un instru-  
 „ ment musical, composé de huit roseaux  
 „ comme le syrinx de Tonga-Tabboo, avec  
 „ cette différence que la grosseur des roseaux  
 „ décroissoit en proportion régulière, & qu'il  
 „ comprenoit un octave, quoique les roseaux  
 „ ne fussent pas parfaitement d'accord. Peut-  
 „ être qu'ils auroient joué devant nous de cet  
 „ instrument, si l'arrivée de quelques-uns de  
 „ leurs compatriotes, qui venoient nous of-  
 „ frir des noix de cocos, des ignames, des  
 „ cannes de sucre & de figues, ne nous avoit  
 „ obligé de négliger les musiciens, pour nous  
 „ occuper de ceux qui nous apportoit un

» pareil présent. Je regrette beaucoup que  
 » l'ingénieux ami qui a eu la bonté de me <sup>ANN. 1774</sup>  
 » communiquer ses remarques sur la musi-  <sup>Août.</sup>  
 » que des isles des Amis, de Taïti & de la  
 » Nouvelle-Zélande, n'ait pas également vi-  
 » sité l'isle de Tanna.

» Si j'ai observé que l'esprit de vengeance  
 » est très-vif parmi les Insulaires de Tanna,  
 » je dois convenir en même-tems que la bien-  
 » veillance & l'amour des hommes ne sont  
 » pas entièrement bannies de leur cœur.  
 » Comme la guerre trouble probablement  
 » leur vie, on ne doit pas être surpris de la  
 » défiance qu'ils témoignèrent tous, à no-  
 » tre égard, les premiers jours de notre arri-  
 » vée; mais, dès qu'ils furent convaincus  
 » de nos intentions pacifiques, ils se livrerent  
 » à leur véritable caractère. Ils ne firent pas  
 » beaucoup d'échanges, parce qu'ils ne jouif-  
 » sent pas d'une opulence égale à celle des  
 » Taïtiens; mais l'hospitalité ne consiste point  
 » à donner une chose dont on a trop, pour  
 » une autre dont on n'a pas assez.

» Arrivés sur la grève, nous y passâmes  
 » quelques tems au milieu des Naturels qui  
 » y étoient rassemblés. Il y avoit plus de  
 » femmes que nous n'en avions encore vues.  
 » La plupart étoient mariées, & portoient  
 » leurs enfans dans un sac de nattes sur



ANN. 1774.  
Août.

4. leur dos. Quelques-unes gardoient, dans  
des paniers de baguettes pliantes, une  
cuvée de petits poulers, & d'autres nous  
présenterent des yamboos & des figues.  
Nous en aperçûmes un qui avoit un  
panier rempli d'oranges vertes; nous n'a-  
vions jamais remarqué un seul oranger  
dans les plantations; & nous fûmes très-  
charmés de trouver ce fruit à Mallicollo  
& à Tanna, parce qu'il y a lieu de sup-  
poser que c'est aussi une production des  
îles voisines. Une autre femme nous donna  
un pâté ou pudding, dont la croûte étoit  
de bananes & d'eddoës, & qui contenoit  
en-dedans des feuilles de l'okra, (*Hibiscus-*  
*Esulentus*) mêlé avec des amandes de  
noix de cocos. Ce pudding, d'un excellent  
goût, montroit que les femmes ont des  
connoissances sur la cuisine. Nous achetâ-  
mes aussi des flûtes de huit roseaux & des  
arcs, des traits & des massues : nous re-  
tournâmes à bord plus tard qu'à l'ordi-  
naire.

„ L'après-dînée, je redescendis à terre  
 „ avec le docteur Sparmann, & nous allâmes  
 „ sur la colline plate faire une autre visite  
 „ aux Naturels. Quelques-uns vinrent à notre  
 „ rencontre à moitié chemin, & nous con-  
 „ duisirent à leurs huttes. Dès que nous

„ fûmes assis avec le pere d'une de ces fa-  
 „ milles, homme d'un moyen-âge, & d'une  
 „ physionomie intéressante, nos amis nous  
 „ prièrent de nouveau de chanter. Nous y  
 „ consentîmes volontiers, & lorsqu'ils paru-  
 „ rent s'étonner de la différence de nos chan-  
 „ sons, nous tâchâmes de leur faire com-  
 „ prendre que nous étions de différens pays.  
 „ Alors, nous indiquant un vieillard, dans  
 „ la foule de nos auditeurs, il nous dirent  
 „ qu'il étoit natif d'Irromanga (a), & ils  
 „ l'engagerent à nous amuser par ses chants.  
 „ L'Indien s'avança à l'instant au milieu de  
 „ l'assemblée, & il commença une chanson,  
 „ pendant laquelle il fit différens gestes qui  
 „ nous divertirent ainsi que tous les specta-  
 „ teurs. Son chant ne ressembloit point du  
 „ tout à celui des Insulaires de Tanna, &  
 „ il n'étoit ni désagréable, ni discordant  
 „ avec la musique. Il paroissoit aussi avoir  
 „ un certain mètre, mais très-différent du  
 „ mètre lent & sérieux que nous avions en-  
 „ tendu le matin. Après qu'il eut cessé de  
 „ chanter, il nous parut que les Naturels  
 „ de Tanna lui parloient dans sa langue,  
 „ mais qu'il ne connoissoit pas la leur. Nous

ANN. 1774  
 Août.

---

(a) La dernière île que nous avions quitté en ve-  
 nant de Tanna.

ANN. 1774. Aout. " ne pouvons pas dire s'il étoit venu de son  
 " gré sur cette isle, ou s'il avoit été fait  
 " prisonnier. Les Indiens nous apprirent, à  
 " cette occasion, que leurs meilleures massues,  
 " faites de bois de casuarina, se tirent d'Irro-  
 " manga; de sorte qu'ils ont probablement  
 " des liaisons de commerce ou d'amitié avec  
 " les habitans de cette isle. En comparant  
 " les traits de sa physionomie avec ceux des  
 " Indiens de Tanna, nous n'observâmes au-  
 " cune différence remarquable; il s'habilloit  
 " & il s'ornoit comme eux: ses cheveux étoient  
 " laineux & courts, mais non pas divisés  
 " en petites queues. Il étoit d'un caractère  
 " très-gai, & il paroissoit plus disposé à rire  
 " qu'aucun des habitans de Tanna.  
 " Tandis que l'Insulaire d'Irromanga chan-  
 " toit, les femmes sortirent de leurs huttes,  
 " & vinrent former un petit groupe autour  
 " de nous. En général, elles étoient d'une  
 " stature beaucoup moindre que celle des  
 " hommes, & elles portoient de vieux jupons  
 " d'herbes & de fenilles, plus ou moins longs,  
 " suivant leur âge. Celles qui avoient fait des  
 " enfans, & qui sembloient âgées d'environ  
 " trente ans, ne conservoient aucune des  
 " grâces de leur sexe, & leurs jupons tou-  
 " choient à la cheville du pied. De jeunes  
 " filles, d'environ quatorze ans, avoient des

„ traits fort agréables, & un sourire qui de-  
 „ vint plus touchant, à mesure que leur  
 „ frayeur se dissipa. Elles avoient les formes  
 „ sveltes, les bras d'une délicatesse particuliè-  
 „ re, le sein rond & plein, & elles n'étoient  
 „ couvertes que jusqu'au genou. Leurs che-  
 „ veux bouclés flottoient sur leurs têtes, ou  
 „ étoient retenus par une tresse, & la feuille  
 „ de banane verte qu'elles y portoient ordi-  
 „ nairement, montrait, avec plus d'avantage,  
 „ leur couleur noire. Elles avoient des an-  
 „ neaux d'écaille de tortue à leurs oreilles :  
 „ nous remarquâmes que la quantité de leurs  
 „ ornemens s'accroît avec l'âge : les plus vieil-  
 „ les & les plus laides étoient chargées de  
 „ colliers, de pendans d'oreille & de nez, &  
 „ de bracelets. Il me parut que les femmes  
 „ obéissoient au moindre signe des hommes,  
 „ qui n'avoient pour elle aucun égard. Elles  
 „ traînoient tous les fardeaux, & peut-être  
 „ que ce genre de travail & de fatigue con-  
 „ tribue à diminuer leur stature, car les  
 „ charges ne sont pas toujours proportion-  
 „ nées à leur force.

„ Les Insulaires de Tanna présentèrent à  
 „ nos yeux un exemple d'affection, qui prouve  
 „ que les passions & les bonnes qualités des  
 „ hommes sont les mêmes dans chaque pays.  
 „ Une petite fille d'environ huit ans, d'une

ANN. 1774.  
 Août.

ANN. 1774.  
 Août.

„ physionomie intéressante, nous examinoit  
 „ furtivement entre les têtes des Indiens assis  
 „ à terre. Dès qu'elle s'aperçut qu'on la re-  
 „ gardoit, elle alla en hâte se cacher dans la  
 „ hutte. Je lui fis signe de revenir, &, pour  
 „ l'y engager, je lui montrai une pièce d'é-  
 „ toffe de Taïti; mais je ne pus pas la dé-  
 „ terminer à se rapprocher. Son pere se leva,  
 „ &, à force de caresses, il la ramena. Je  
 „ pris la main de l'enfant, & je lui donnai  
 „ l'étoffe, avec de petits ornemens : la joie  
 „ & le contentement se peignirent aussi-tôt  
 „ sur le visage du pere.

„ Nous restâmes parmi ces Insulaires jus-  
 „ qu'au coucher du soleil, & ils chanterent,  
 „ & firent des tours d'adresse pour nous  
 „ plaire. A notre prière, ils décocherent leurs  
 „ traits en l'air & contre un but, ils ne les  
 „ lançoient pas à une hauteur extraordinaire :  
 „ mais ils tiroient avec beaucoup d'adresse,  
 „ à peu de distance, comme on l'a déjà ob-  
 „ servé. A l'aide de leurs massues, ils paroient  
 „ les dards de leurs antagonistes, à-peu-près  
 „ comme les Taïtiens (a). Ils nous dirent que  
 „ toutes les massues, qui ont un tranchant  
 „ latéral comme une flamme, se tirent de  
 „ l'isle-Basse, qu'ils appellent Immer; mais

---

(a) Voyez le premier volume.

» nous n'avons pas découvert si elles y sont  
 » fabriquées par les Naturels, ou si l'isle est  
 » déserte, & s'ils y vont seulement, par oc-  
 » casion, pour y rassembler des coquillages  
 » & couper du bois.

ANN. 1774  
 Août.

» Avant notre départ des huttes, les fem-  
 » mes allumerent différens feux dans l'inté-  
 » rieur & aux environs, & elles se mirent  
 » à apprêter leurs soupers. Les Indiens se  
 » précipitoient autour de ces feux, & il sem-  
 » bloit que l'air du soir étoit un peu trop  
 » froid pour leurs corps nus. Plusieurs  
 » avoient, à la paupière supérieure, une tu-  
 » meur, que nous attribuâmes à la fumée;  
 » dans laquelle ils sont toujours assis: elle  
 » obstruoit tellement leur vue, qu'ils étoient  
 » obligés de tourner la tête en arrière, jus-  
 » qu'à ce que l'œil fût dans une ligne hori-  
 » zontale, avec l'objet qu'ils desiroient de re-  
 » garder; plusieurs petits garçons de cinq ou  
 » six ans, avoient cette tumeur: ce qui nous  
 » fit penser qu'elle se propage peut-être d'une  
 » génération à l'autre.

» Quand nous arrivâmes au rivage, il n'y  
 » avoit plus de Naturels. La fraîcheur de la  
 » soirée fut délicieuse pour nous qui por-  
 » tions des vêtemens, & nous errâmes dans  
 » des bois déserts jusqu'à la fin du crépus-  
 » cule. Un nombre prodigieux de petites

**ANN. 1774.** „ chauves-souris sortoient de chaque buif-  
 **Août.** „ son, & voltigeoient autour de nous : nous  
 „ essayâmes envain d'en tuer : nous ne les  
 „ appercevions que lorsque nous en étions  
 „ très-près, & alors nous les reperdions tout  
 „ de suite de vue. „

2. Le lendemain, au matin, nous partîmes  
 plusieurs pour aller reconnoître le volcan  
 d'aussi près qu'il nous seroit possible. Nous  
 prîmes le chemin de l'une de ces crevasses  
 par où s'exhalent des fumées. En y arrivant,  
 nous creusâmes la terre dans l'endroit le plus  
 chaud, & nous répétâmes l'expérience du  
 12, avec cette différence, que le thermomètre  
 fut enseveli entièrement dans la craie blan-  
 che d'où sortoit la vapeur. Après qu'il y eut  
 resté une minute, il s'éleva à 210°, ce qui  
 est à-peu-près la chaleur de l'eau bouillante,  
 & il fut à ce point, tant que nous le tinmes  
 dans le trou, c'est-à-dire, l'espace de cinq  
 minutes. Dès qu'on l'en sortit, il retomba  
 sur-le-champ à 95°, & peu-à-peu à 80°, point  
 où il étoit avant l'immersion. La hauteur per-  
 pendiculaire de la première solfaterra, au-  
 dessus du niveau de la mer, est d'environ  
 quatre-vingts verges.

La terre, autour de cette place, étoit d'une  
 odeur sulfureuse, douce & humide; la surface  
 formoit une légère croûte, sur laquelle on

voy  
 que  
 la  
 ver  
 des  
 dess  
 plai  
 que  
 sion  
 for  
 dit  
 étoit  
 con  
 poin  
 nou  
 si co  
 d'au  
 coco  
 étou  
 des  
 Quel  
 état  
 peu,  
 à étr  
 plan  
 plan  
 en c  
 se se  
 coup

voyoit du soufre, & une substance vitriolique, d'un goût d'alun. Le terrain affecté par la chaleur n'étoit guere que de huit ou dix verges quarrées; &, tout à côté, croissoient des figuiers, qui, étendant leurs branches au-dessus de cette terre brûlante, paroissoient se plaire dans leur situation. Nous pensâmes que cette chaleur extraordinaire étoit occasionnée par la vapeur de l'eau bouillante, fortement imprégnée de soufre. On m'avoit dit qu'en plusieurs autres endroits la terre étoit également échauffée dans un espace plus considérable; mais nous ne nous détournâmes point de notre chemin pour les observer, & nous continuâmes de monter par une route si couverte d'arbres sauvages, d'arbusles & d'autres plantes, que les fruits à pain & les cocotiers se trouvoient, en quelque manière, étouffés. De distance en distance, nous trouvions des maisons, des habitans & des terrains cultivés. Quelques cantons étoient depuis long-tems en état de culture; plusieurs y étoient depuis peu, & quelques-uns commençoient seulement à être défrichés, & on n'y avoit encore rien planté. Le défrichement, qui précède une plantation, doit être un travail bien pénible, en considérant les instrumens aratoires dont se servent les habitans, & qui, quoique beaucoup inférieurs à ceux des isles de la Société;

ANN. 1774.  
Août,



ANN. 1774.  
Août.

sont faits sur le même modèle. Leur pratique néanmoins est judicieuse & aussi expéditive qu'elle peut l'être. Ils coupent les petites branches des grands arbres, creusent la terre sous les racines, & ils brûlent les branches, les arbrustes & toutes les plantes qu'ils déracinent. Le sol est, en quelques endroits, une espèce de riche terrain noirâtre; ailleurs il paroît composé de végétaux tombés en dissolution, & de cendres que le volcan répand dans tout le voisinage. Nous étant écartés du sentier frayé, nous vîmes à une plantation où travailloit un Indien. Cet homme, soit par bonté de caractère, soit pour nous éloigner de son champ, offrit à nous servir de guide. Nous acceptâmes sa proposition, & bien-tôt nous parvîmes à la jonction de deux chemins, à l'un desquels un second Indien, armé d'une fronde & d'une pierre, se mit en devoir de nous disputer le passage; mais, dès qu'on lui eut présenté le bout d'un mousquet, il laissa tomber ses armes. Son attitude, la féroacité de ses regards, la conduite qu'il tint ensuite, nous confirmèrent que son dessein étoit de défendre l'entrée du sentier qu'il occupoit. Il obtint, à certain égard, ce qu'il vouloit; car notre guide prit l'autre route, & nous le suivîmes, non sans suspecter qu'il nous menoit hors du chemin ordinaire. Le dernier Indien nous

nous accompagnoit aussi; nous adressant la parole à diverses reprises, & jetant des cris, sans doute pour appeller du secours; car nous fûmes joints, dans le moment, par deux ou trois Insulaires, parmi lesquels étoit une jeune femme, qui tenoit une massue à la main. Ils nous conduisirent au sommet d'une colline; & nous montrant un sentier qui descendoit au havre, ils nous engagèrent à le suivre. Comme nous ne voulions pas abandonner notre premier dessein, nous retournâmes au chemin que nous avions quitté, & dans lequel nous marchâmes seuls, notre guide refusant de nous y accompagner. Après avoir monté une nouvelle colline, non moins boisée que celles que nous avions déjà passées, nous vîmes plusieurs montagnes entre nous & le volcan, qui nous parut encore tout aussi éloigné que du lieu de notre départ. Cette perspective ralentit notre ardeur; & ne pouvant engager les habitans à nous servir de guides, nous prîmes la résolution de retourner. Nous eûmes à peine formé ce projet, que nous rencontrâmes une trentaine de Naturels, que l'Indien dont j'ai fait mention avoit rassemblés, pour nous empêcher vraisemblablement de pénétrer dans la contrée. « Ils » étoient accroupis en rond, & ils tressaillirent en nous voyant. Quelques vieillards,



» parmi eux, sembloient avoir des intentions  
 ANN. 1774. » pacifiques; mais deux ou trois jeunes gens  
 Août. » brandissoient leurs armes contre nous. »  
 Comme nous revenions sur nos pas, ils nous  
 laissèrent le chemin libre. Plusieurs nous mi-  
 rent dans la route, & nous accompagnèrent  
 jusqu'au bas de la montagne; là, ils nous in-  
 viterent à nous reposer; ils nous présentèrent  
 des noix de cocos, des bananes, des cannes  
 à sucre, & ils portèrent sur le rivage ce que  
 nous ne mangâmes point sur le lieu. Ainsi,  
 ces peuples se montroient hospitaliers, civils  
 & d'un bon naturel, quand nous n'excitons  
 point leur jalousie; &, lorsqu'ils entreprirent  
 de faire résistance, on ne peut guère blâmer  
 leur conduite. Car enfin, sous quel point de  
 vue devoient-ils nous considérer? Il leur étoit  
 impossible de connoître notre véritable des-  
 sein. Nous entrons dans leurs ports, sans  
 qu'ils osent s'y opposer; nous tâchons de dé-  
 barquer comme amis; mais nous descendons  
 à terre, & nous nous y maintenons par la  
 supériorité de nos armes. En pareilles circons-  
 tances, quelle opinion pouvoient prendre de  
 nous les Insulaires? Il doit leur paroître bien  
 plus plausible que nous sommes venus pour  
 envahir leur contrée, que pour les visiter  
 amicalement. Le tems seul & des liaisons plus  
 intimes leur apprirent nos bonnes intentions.

Ces  
 rude  
 fréq  
 leurs  
 don  
 des  
 conv  
 tion  
 natio  
 gatel  
 pays.  
 “  
 ” la  
 ” n’  
 ” fa  
 ” est  
 ” ton  
 ”  
 ” tir  
 ” qu  
 ” tre  
 ” no  
 ” pè  
 ” po  
 ” av  
 ” dir  
 Av  
 soupe  
 pédér

Ces Insulaires sont encore dans un état de rudesse; & suivant toutes les apparences, fréquemment en guerre, non-seulement avec leurs voisins, mais encore entr'eux. Il est donc difficile pour eux de voir sans inquiétude des étrangers descendre sur leurs côtes. Je conviens que cette règle n'est pas sans exception dans cette mer; mais il y a bien peu de nations qui souffrent volontiers que les navigateurs pénètrent dans l'intérieur de leur pays.

ANN. 1774.  
Août.

« Toutes nos tentatives pour approcher de la bouche du volcan, ont été inutiles : nous n'aurions pas pu satisfaire notre curiosité, sans verser du sang; & la vie des hommes est plus précieuse que la connoissance de tous les phénomènes de la nature.

» Durant notre course, les matelots avoient tiré la seine, au moment du flot, & pris quelques poissons, parmi lesquels nous en trouvâmes un nouveau. L'étang d'eau douce nous en fournit aussi un d'une nouvelle espèce. Nous retournâmes à bord avec ces poissons & les plantes nouvelles que nous avions cueillies, & nous passâmes l'après-dinée à les décrire & à les dessiner. »

Avant cette excursion, quelques-uns de nous soupçonnoient ces Indiens d'un penchant à la pédérastie, parce qu'ils s'étoient efforcés d'atti-

ANN. 1774.  
Août.

rer dans les bois des gens de l'équipage, & particulièrement celui qui portoit le sac des plantes de M. Förster. Comme, dans cette contrée, les femmes sont chargées de travaux domestiques, je conjecturai, & je ne fus pas le seul, que les Insulaires s'étoient mépris sur le sexe de ceux qu'ils avoient invités dans la forêt. Cette conjecture fut alors pleinement vérifiée. L'homme qui d'ordinaire portoit le sac, étoit de notre parti, & m'avoit suivi jusqu'au bas de la montagne. Le peu de mots que je compris de leur conversation, me confirma qu'ils le prenoient pour une femme; & ayant reconnu leur erreur, ils s'écrièrent : *Erramange ! Erramange !* c'est un homme ! c'est un homme ! On fut alors bien persuadé qu'ils s'étoient mépris. Dès qu'ils furent ainsi détrompés, ils parurent n'avoir pas la plus légère notion du penchant dont on les accusoit. Cette circonstance montre combien il est facile de se former de fausses idées d'un peuple dont on n'entend pas le langage : & , sans cette découverte, il est à présumer que nous aurions chargé ce peuple de cette coutume odieuse.

Vers le soir, nous fîmes un tour dans la contrée, de l'autre côté du havre, & nous y reçûmes un accueil bien différent de celui qu'on nous avoit fait le matin. Les Indiens, parmi lesquels étoit notre ami Paowang, commen-

çoien  
emp  
doit  
avio  
une  
hang  
d'un  
casse  
font  
font  
tren  
ou f  
casse  
dori  
con  
ils n  
dép  
gno  
nou  
Cur  
me  
autr  
quar  
entr  
qu'u  
bou  
avec  
bou  
voit

soient à se familiariser , & ils se montraient  
 empressés à nous obliger en tout ce qui dépen-  
 doit d'eux. Nous gagnâmes le village où nous  
 avions déjà été le 9 : il est composé d'environ  
 une vingtaine de maisons , qui ne sont que des  
 hangars , dont le toit ressemble assez à celui  
 d'une chaumière angloise. Quelques-unes de ces  
 cases sont ouvertes aux deux bouts ; d'autres  
 sont fermées d'une espèce de treillage , & toutes  
 sont couvertes de feuilles de palmier ; elles ont  
 trente & quarante pieds de long , sur quatorze  
 ou seize de largeur : on y voit aussi de petites  
 cases où j'imaginai qu'ils se retiroient pour  
 dormir ; quelques-unes de ces dernières étoient  
 construites dans le milieu d'une plantation , &  
 ils nous firent entendre que , dans l'une , étoit  
 déposé un de leurs morts ; leurs signes dési-  
 gnoient le sommeil ou la mort , mais la suite  
 nous apprit qu'ils vouloient parler de la mort.  
 Curieux de tout voir , j'engageai un vieillard à  
 me conduire dans la case qui étoit séparée des  
 autres par un treillage construit tout autour à  
 quatre ou cinq pieds de distance : elle avoit une  
 entrée si étroite , qu'on ne pouvoit y passer  
 qu'un seul à-la-fois ; les deux côtés & un des  
 bouts étoient fermés de la même manière &  
 avec les mêmes matériaux que le toit ; l'autre  
 bout avoit été ouvert ; mais l'ouverture se trou-  
 voit alors bouchée avec des nattes que je vou-

ANN. 1774,  
 Août.

Ann. 1774.  
Août.

lois écarter; mon conducteur ne voulut pas me le permettre : on y avoit suspendu une corbeille nattée, dans laquelle étoit une igname grillée & des feuilles fraîchement cueillies. J'aurois fort désiré voir l'intérieur de la case, mais mon guide fut opiniâtre dans son refus; il souffrit même avec répugnance que je regardasse dans la corbeille. Il portoit à son cou deux ou trois nœuds de cheveux, attachés à un cordon; & une femme, qui étoit présente, avoit aussi un pareil collier. Je demandai à les acheter; mais ils me firent entendre que c'étoient les cheveux d'un mort, & qu'ils ne pouvoient s'en départir. On voit par-là que ces Insulaires déposent leurs morts dans des cases sépulcrales de la même manière à-peu-près que les Taïtiens; ils ont coutume, comme ces derniers, & comme les Zélandois, de porter les cheveux de ceux de leurs amis qui ont quitté cette vie. Les Taïtiens font, des cheveux de leurs amis décédés, ces belles tresses qu'ils nomment Tamau, & les Nouveaux-Zélandois portent leurs dents en pendans d'oreilles & en colliers.

Nous trouvâmes, près de leurs grandes maisons, quatre tiges de cocotiers plantées en quarré, à trois pieds environ l'une de l'autre pareilles à celle qu'avoient vu M. Forster & dont on a parlé plus haut. Quelques-uns de



nous s'imaginèrent que cette singularité tenoit à la religion ; mais j'appris qu'ils y font seulement sécher des noix de cocos. Ayant demandé quel étoit leur usage, un indien me conduisit près de ces tiges, & me fit voir qu'elles étoient chargées de noix de cocos depuis le pied jusqu'au sommet ; cela me parut valoir la meilleure explication. Leur exposition est parfaitement choisie pour cela, puisque ces grandes maisons sont presque toutes construites sur un terrain bien découvert, & qui laisse au vent un libre passage, quelle qu'en soit la direction. Ils ont presque toujours l'attention d'élever leurs habitations dans le voisinage de quelques gros arbres touffus qui, en étendant leurs branches, leur fournissent de l'ombrage, & les défendent des rayons brûlans du soleil. Cette partie de l'île étoit ouverte, aérée, & dans un très-bon état de culture. Les plantations qu'ils ont soin d'aligner étoient remplies de bananiers, de cannes de sucre, d'ignames & d'autres racines, & de beaucoup d'arbres fruitiers. Dans cette tournée, nous rencontrâmes notre vieil ami Paowang & d'autres Indiens, qui nous reconduisirent au rivage, & nous apportèrent en présent des ignames & des noix de cocos.

Le 15, comme nous avions déjà une quantité suffisante d'eau & de bois, il ne resta à

ANN. 1774.  
Août.

**ANN. 1774.**  
**AOÛT.** terre que quelques gens de l'équipage, pour y faire des balais; les autres furent employés à bord au grément & aux préparatifs nécessaires pour l'appareillage.

« En parcourant la plaine & les bois le  
 » matin, nous cueillîmes beaucoup de plantes  
 » (a) des Indes orientales que nous n'avions  
 » jamais observées sur les isles situées plus à  
 » l'est; nous tuâmes plusieurs oiseaux dont il y  
 » a un grand nombre d'espèces différentes  
 » dans cette isle, & entr'autres un pigeon de  
 » l'espèce commune aux isles des Amis: il avoit  
 » les côtés du bec couverts d'une substance  
 » rouge, & dans sa bouche & son gésier deux  
 » muscades avalées depuis peu; elles avoient  
 » encore l'enveloppe d'écarlate qui étoit leur  
 » macis, & une saveur aromatique, amere,  
 » mais point d'odeur. La muscade étoit bien  
 » plus oblongue que la noix ordinaire qui  
 » porte ce nom. Montrant ce fruit à un  
 » des Naturels, nous le priâmes de nous in-  
 » diquer l'arbre sur lequel il croissoit, &  
 » pour sa peine, nous lui offrîmes une co-  
 » quille perlière. Il nous mena à environ un

---

(a) *La Sterculia Balinghas, Sterculia foetida, Dioscorea oppositifolia, Ricinus Mappa, Acanthus Ilisofolius, ischæmum muticum, panicum dimidiatum, croton variegatum, & plusieurs autres,*

„ demi-mille dans l'intérieur du pays, vers  
 „ un jeune arbre, qui, à ce qu'il nous dit,  
 „ produisoit la muscade. Nous y cueillîmes  
 „ des feuilles, mais nous ne vîmes point de  
 „ fruits; l'indien nous assura qu'ils avoient  
 „ tous été mangés par les pigeons. Le nom  
 „ du fruit, dans la langue du pays, est *Guan-*  
 „ *natan*. Nous entendîmes des coups de fusil,  
 „ qui nous firent craindre qu'il ne fût arrivé  
 „ quelque trouble; & un Naturel, qui passa  
 „ près de nous, & qui venoit de la grève,  
 „ sembla confirmer cette nouvelle. Nous nous  
 „ rendîmes donc en hâte au rivage; mais tout  
 „ y étoit tranquille. En faisant voir aux  
 „ Indiens les feuilles de l'arbre, qu'on nous  
 „ avoit dit être le muscadier, ils l'appellerent  
 „ tous d'un nom différent de celui que lui  
 „ donnoit notre guide, quoiqu'il s'efforçât  
 „ de cacher sa supercherie, en priant ses  
 „ compatriotes de ne pas nommer cette  
 „ feuille différemment. Nous lui témoignâmes  
 „ de l'indignation de sa conduite, & les au-  
 „ tres Naturels le réprimanderent égale-  
 „ ment. „

Le soir, nous descendîmes sur la côte orien-  
 tale, pour reconnoître la position des îles  
 Annatom & Erronam ou Tootoona. L'horizon  
 se trouva si embrumé, qu'il étoit impossible  
 de les découvrir; mais un des habitans me

ANN. 1774.  
 Août.

ANN. 1774.  
Août.

donna, comme je le vérifiai après, la vraie direction de ces terres. Nous observâmes que, dans presque toutes leurs plantations de cannes à sucre, ils creusent des fosses de quatre pieds de profondeur, & de cinq ou six de diamètre, pour prendre les rats, qui, étant en très-grand nombre, ravageoient ces plantations. Les cannes sont plantées aussi près les unes des autres qu'il est possible, sur les bords de ces fosses; & les rats, en voulant saisir les cannes, ne manquent guere de s'y précipiter.

« Le pere de l'enfant dont j'ai parlé plus haut, *pag.* 287, m'apporta des bananes, des cannes à sucre & des noix de cocos, & il me confirma d'ailleurs dans la bonne opinion que j'avois formée de sa sensibilité.

» M. Hodges esquissa plusieurs points de vue; il dessina sur-tout une petite ferme où nous passâmes; & un groupe d'indiens des deux sexes assis sous un figuier. Il en a composé ensuite un dessin élégant, dont on trouve ici la gravure, & qui donne une idée parfaite de Tanna & de ses habitans.

16. Le lendemain, le timon se rompit dans la tête du gouvernail, &, par une négligence inconcevable, nous n'en avons point de

rechange à bord; ce que nous avions ignoré jusqu'au moment où le besoin s'en fit sentir.

ANN. 1774.  
Août.

Je n'avois vu, dans le voisinage du havre, qu'un seul arbre propre à cet usage. J'envoyai le charpentier à terre afin de l'examiner, avec un détachement aux ordres d'un officier, & je recommandai de me faire avertir, si on trouvoit, pour l'abattre, quelque opposition de la part des habitans. L'officier, qui crut que personne n'y formeroit d'obstacle, mit, tout en arrivant, les travailleurs à l'ouvrage; mais, comme l'arbre étoit gros, sa coupe exigeoit du tems, &, avant qu'il fût à terre, on me vint dire que Paowang étoit fort mécontent. J'ordonnai alors qu'on abandonnât l'entreprise, voyant sur-tout qu'on pouvoit réparer la barre du gouvernail, de manière à la faire servir encore quelques mois; mais, comme il étoit nécessaire d'avoir un timon de rechange, j'allai à terre, je parlai à Paowang, je lui donnai un chien & une pièce d'étoffe, & je lui fis entendre que la grande pagaie du vaisseau étoit cassée, & que j'avois besoin de cet arbre pour en faire une autre. Il fut aisé de s'appercevoir, à l'air de satisfaction de tous ceux qui étoient présens, qu'on étoit disposé à me l'accorder. Tous y consentirent d'une voix unanime, ainsi que Paowang; ce que, peut-être il n'au-

ANN. 1774.  
Aôût.

roit pas fait seul, car je n'ai jamais observé qu'il eût plus de droit, ou d'autorité que le reste des habitans. Je menai ensuite notre ami dîner à bord. L'après-midi, je retournai avec lui sur la côte, pour rendre visite à un autre chef, qu'on disoit être le roi de l'isle; ce dont nous n'étions guère assurés. Paowang ne parut point occupé de ce chef, & ne lui marqua aucune déférence. Je lui fis un présent, & après l'avoir reçu, il se retira aussi-tôt, comme s'il eût obtenu tout ce qu'il desiroit. On donnoit à ce chef, appelé *Geogy* (a), le titre d'*Arleke*: il étoit déjà fort avancé en âge; mais, malgré sa vieillesse, il avoit une physionomie ouverte & d'une grande gaieté. « Com-  
» me son teint étoit exactement le même  
» que celui du peuple, noirâtre & couleur  
» de suie, nous examinâmes avec un soin  
» particulier s'il y avoit quelque différence  
» entre ces ornemens & ceux du reste de la  
» nation; mais toute la distinction que nous  
» apperçûmes consistoit en une espèce de  
» ceinture ou d'étoffe qu'il portoit autour des  
» reins. Celles du peuple étoient toutes d'un  
» brun jaunâtre; mais celle de ce chef étoit  
» bigarrée de noir & de rouge; peut-être  
» que le hasard seul avoit produit cette dif-

---

(a) M. Förster l'appelle *Yogai*.

„ férance. „ Il avoit avec lui un fils, âgé de trente-cinq à quarante ans. Les habitans s'étoient rassemblés en grand nombre sur le rivage, & la plupart étoient venus des parties les plus éloignées. Leur conduite fut pacifique dans les uns, turbulente & audacieuse dans les autres; mais étant sur notre départ, je crus devoir dissimuler.

ANN. 1774.  
Août.

„ Nous descendîmes à terre de notre côté ;  
„ & nous pénétrâmes, dans les bois, sur la  
„ plaine ; nous y vîmes beaucoup de gros  
„ perroquets, d'un plumage noir, rouge &  
„ jaune, juchés au sommet des figuiers les  
„ plus élevés, ou un feuillage épais les mettoit  
„ à l'abri de la dragée. Le lecteur aura peine  
„ à imaginer la grosseur de ces arbres ; leurs  
„ racines croissent au-dessus de terre, dans la  
„ partie la plus considérable de leur longueur,  
„ & forment une tige énorme d'environ dix  
„ ou douze pieds au-dessus de la surface : cette  
„ tige, qui souvent n'a pas moins de trois  
„ verges de diamètre, paroît former plusieurs  
„ arbres qui ont cru ensemble, & qui se pro-  
„ jettent en angles aigus & longitudinaux à  
„ plus de 3 pieds de la grande flèche : aussi e'e  
„ s'élève de 30 ou 40 pieds, avant de se diviser  
„ en branches ; ces branches ont plus d'une verge  
„ de diamètre, filent à-peu-près à la même hau-  
„ teur, sans se partager, & le sommet de l'arbre  
„ a au moins 150 pieds d'élévation. „

ANN. 1774.  
Août.

» L'endroit où il y en avoit le plus, étoit  
 » le marais de différens égoûts de l'étang qui  
 » fournit de l'eau douce au vaisseau. Nous  
 » ne pûmes pas reconnoître si cet étang est  
 » le reste d'une rivière qui vient des mon-  
 » tagnes de l'intérieur du pays, & se perd  
 » dans le sable & les cendres volcaniques de  
 » la plaine, ou s'il est occasionné par les  
 » pluies des mois d'été. Il renfermoit une  
 » quantité innombrable de mousquites très-  
 » incommodés pour nous, & beaucoup de  
 » râles & de canards sauvages qui paroissoient  
 » être d'une nouvelle espèce, mais dont il fut  
 » impossible de nous procurer un seul.

» Nous longeâmes la plaine dans sa partie  
 » occidentale, à travers divers cantons re-  
 » vêtus d'herbes, & ressemblans par-là à nos  
 » prairies, mais remplis de lisérons, & séparés  
 » l'un de l'autre par des arbrisseaux qui pro-  
 » duisoient l'effet des haies. Nous rencontrions  
 » de tems en tems de vastes champs, de  
 » grands roseaux (*Saccharum Spontaneum*.  
 » Linn.), & nous avions peine à croire que  
 » la nature en eût produit une si prodigieuse  
 » quantité sans culture. Les Naturels en font  
 » des traits, des ouvrages d'osier, des haies :  
 » au-delà, nous atteignîmes une forêt d'arbres  
 » de la même espèce que ceux qui couvrent les  
 » côtes occidentales de la baie. J'y tuai une



„ espèce de colombe inconnue jusqu'ici aux  
 „ naturalistes, & nous y vîmes des perro-  
 „ quets extrêmement sauvages, & qui sont  
 „ peut-être poursuivis par les Naturels, dont  
 „ ils infestent les vergers. En avançant davan-  
 „ tage, nous parvînmes à un chemin creux  
 „ qui paroissoit avoir été sillonné par un cou-  
 „ rant d'eau, mais qui étoit alors parfaite-  
 „ ment sec, & qui servoit de sentier aux Insu-  
 „ laires; des arbrisseaux & des palmiers for-  
 „ moient un joli feston sur ses bords: nous  
 „ passâmes sous un grand figuier (*Ficus reli-*  
 „ *giofa*. Linn.) de l'espèce pour laquelle les  
 „ Chingulais & les Naturels du Malabar ont  
 „ un respect particulier (a); ses branches, qui  
 „ avoient poussé des racines sur les deux côtés  
 „ du sentier, étaloient au-dessus un berceau  
 „ large d'au moins cinq verges; un nombre  
 „ infini d'oiseaux très-petits voltigeoient &  
 „ mangeoient le fruit des rameaux les plus  
 „ élevés. Plusieurs Indiens passèrent près de  
 „ nous, tandis que nous nous reposions sous  
 „ son ombre, & ils nous virent, sans alarmes,  
 „ tirer des oiseaux.

„ A midi, nous retournâmes au bord de la  
 „ mer; & , quoique le tems fût très-chaud, la

---

(a) Ils font des sacrifices sous son ombre, où on  
 dit que quelques-unes de leurs divinités sont nées,





ANN. 1774.  
Aout.

» route ne fut pas fatigante , parce que nous  
 » marchions presque toujours à l'ombre. Avant  
 » d'arriver à l'aiguade , nous traversâmes un  
 » taillis , où un Indien coupoit de ces baguettes  
 » avec lesquelles ils soutiennent les tiges des  
 » ignames , *Dioscorea oppositifolia*. Voyant  
 » qu'il avançoit très-peu avec sa hache , qui  
 » n'avoit pour tranchant qu'un morceau de  
 » coquille , nous nous servîmes d'une hache  
 » angloise , & , en peu de minutes , nous en  
 » abattîmes un plus grand tas qu'il n'en avoit  
 » coupé tout le jour. Les Naturels , qui alors  
 » passoient souvent près de nous , parce que  
 » l'heure de leur repas approchoit , paroif-  
 » soient admirer cet instrument , dont ils apper-  
 » cevoient l'extrême utilité , & quelques-uns ,  
 » qui desiroient de l'avoir , offrirent en échange  
 » des arcs & des traits. Nous crûmes que  
 » c'étoit une occasion favorable de les engager  
 » à nous vendre leurs cochons , & nous leur  
 » dîmes que nous céderions notre hache pour  
 » un de ces animaux ; mais ils furent sourds  
 » à cette proposition , & ils ne nous en ont pas  
 » vendu un seul durant notre relâche. Comme  
 » je leur montrois la muscade sauvage que  
 » nous avions trouvée dans le jabot du pigeon ,  
 » la veille , l'un d'eux en produisit trois autres ,  
 » enveloppées dans leur macis , mais il ne put  
 » pas non plus indiquer l'arbre qui les pro-  
 » duit.

„ duit. Ils donnoient à ces noix différens  
 „ noms, & ils nous dirent qu'elles croissoient  
 „ sur un arbre appelé *Néerash* : en recourant  
 „ à nos livres, nous vîmes que cette espèce a  
 „ quelque ressemblance à la muscade sauvage  
 „ de Rumphius, & elle semble être exacte-  
 „ ment celle des Philippines. Le pigeon, qui  
 „ s'en nourrit, à Tanna, est le même que  
 „ Rumphius décrit, nommé le disséminateur  
 „ de la vraie muscade aux îles des épiceries,  
 „ & nous avons eu l'honneur d'en présenter  
 „ un en vie à la reine d'Angleterre. „

ANN. 1774.  
 Août.

Le 17, vers les dix heures du matin, étant  
 à terre, je remarquai dans la foule le vieux  
 Géogy & son fils, qui me firent entendre  
 qu'ils desiroient dîner avec moi; & en con-  
 séquence, je les pris dans ma chaloupe avec  
 deux autres chefs. Les habitans les nommoient  
*Arékées* (ou rois); mais je doute qu'aucun  
 d'eux jouît réellement de ce titre. On a déjà  
 remarqué que l'un de ces rois n'avoit pas  
 même eu assez d'autorité pour faire monter  
 un Indien sur un cocotier dont il vouloit avoir  
 des noix; & après avoir parlé à plusieurs, il  
 fut enfin obligé d'y monter lui-même, où,  
 pour se venger, il ne laissa pas une seule noix;  
 il prit ce qu'il en vouloit, & il donna le reste à  
 quelques-uns de nos gens.

Avant d'introduire ces chefs à bord, je leur

Tome IV.

Q

ANN 1774.  
Août.

fis faire le tour du vaisseau, qu'ils admirerent avec une surprise & une attention extraordinaire. On servit, à dîner, un pudding de bananes & de légumes de cette contrée. Nos convives mangèrent de ces mets de très-bon appétit, ainsi que de l'igname; mais à-peine voulurent-ils goûter de nos salaisons. Après le dîné, je leur donnai à chacun une hache, un grand clou & des médailles, & je les reconduisis à terre.

« Nous fîmes de nouvelles courses dans les  
» bois, espérant y trouver, par hasard, la  
» muscade. Nous traversâmes une belle plan-  
» tation de bananes, près de la partie occi-  
» dentale de la grève, où un grand nombre  
» de parrots détruisoient le fruit; mais ils  
» étoient si sauvages, que nous entreprîmes  
» envain d'en approcher. Après une longue  
» promenade, durant laquelle nous nous sé-  
» parâmes souvent les uns des autres, parce  
» que nous n'avions rien à craindre de la  
» part des habitans, nous retournâmes au  
» rivage.

» Nous redescendîmes à terre, dès qu'on  
» eut dîné, & les Naturels parurent enchan-  
» tés des égards que nous avions montrés à  
» leurs chefs: ils étoient alors au nombre  
» d'environ cent sur le rivage, y compris les  
» femmes & les enfans, qui s'asséyoient com-

» mué en plusieurs groupes, à l'ombre  
 » des buissons. Les femmes nous vendoient  
 » des paniers de pommes d'Yamboos (*Euge-*  
 » *nia*) pour des bagatelles telles que de petits  
 » morceaux de pierre verte néphritique, des  
 » grains de raffade noirs : elles sembloient  
 » plus disposées à nous les offrir en présens  
 » qu'à faire un marché.

ANN. 1774.  
 Août.

» En général, les Insulaires nous traitèrent  
 » fort civilement : s'ils nous rencontroient au  
 » milieu d'un sentier étroit, ils se retiroient  
 » dans les buissons & dans l'herbe, afin de  
 » nous laisser passer : dès qu'ils savoient nos  
 » noms, ils les prononçoient avec un sourire  
 » de salutation ; ou, s'ils nous voyoient pour  
 » la première fois, ils les demandoient, & ils  
 » tâchoient de les bien imprimer dans leur  
 » mémoire : on avoit posé, pendant quelques  
 » jours, des cordages sur la grève, pour que  
 » les hommes qui faisoient de l'eau, ou qui  
 » coupoient du bois, eussent de la place ;  
 » mais nous ne mettions plus qu'une sentinelle  
 » de chaque côté, & ils n'osoient pas leur  
 » désobéir. En un mot, le changement qu'a-  
 » voit opéré notre séjour parmi eux, se fai-  
 » soit déjà remarquer, & , chaque jour, il  
 » tournoit de plus en plus à notre avantage.

» Géogy, son fils, & les autres Naturels  
 » quitterent bien-tôt la grève, & retournèrent

ANN. 1774.  
Août.

par les bois à leurs habitations, qu'ils nous disoient être fort éloignées. Dès qu'ils furent partis, nous accompagnâmes le capitaine Cook de l'autre côté du havre, afin d'examiner les sources chaudes que nous avions découvertes le 9 : nous prîmes pour cela un thermomètre qui se tenoit à 78<sup>d</sup> à bord du vaisseau, & qui monta à 83<sup>d</sup>, tandis qu'on le portoit près de la ceinture : plongeant la boule au milieu de la source, le mercure s'éleva à 191<sup>d</sup> dans l'espace de cinq minutes. Nous ôtâmes ensuite le sable & les pierres à travers lesquelles l'eau couloit doucement dans la mer, & nous y replaçâmes le thermomètre, de manière qu'il enfonçoit au-dessus de la boule, & alors il monta de rechef à 191<sup>d</sup>, & il y resta pendant plus de dix minutes. Nous jetâmes dans la source quelques poissons à coquilles, & ils furent cuits en deux ou trois minutes; une pièce d'argent, qui y avoit resté plus d'une demi-heure, en sortit brillante, & sans être ternie; le sel de tartre ne produisit sur l'eau aucun effet visible; mais, comme elle étoit un peu astringente par le goût, nous en remplîmes une bouteille, & nous la fermâmes avec soin, pour en faire des expériences plus exactes à mon retour (a). Nous

(a) Mon pere possède encore cette bouteille remplie de la même eau.



» vîmes beaucoup de petits poissons, seule-  
 » ment de deux pouces de long, qui sautil-  
 » loient autour des rochers mouillés, comme  
 » des lézards, auxquels ils ressembloient; leurs  
 » nageoires pectorales faisoient l'office des  
 » pieds, & leurs yeux étoient placés près du  
 » sommet de la tête, comme pour les mettre  
 » en garde contre leurs ennemis, quand ils  
 » sont hors de l'eau : ces petits animaux am-  
 » phibies étoient si agiles, que nous avions  
 » peine à les attraper; ils faisoient aisément  
 » des sauts d'une verge de long, & ils appar-  
 » tenoient au genre des *Blennies*. Le capitaine  
 » Cook, dans son premier voyage, remarqua  
 » la même espèce, ou une espèce semblable  
 » de poisson, sur la côte de la Nouvelle-Hol-  
 » lande (a). Nous les vîmes une fois acharnés  
 » à détruire une couvée de petits crillons, qui  
 » sembloient être tombés d'une crevasse du  
 » rocher.

» Le capitaine Cook vint de nouveau, le  
 » lendemain, examiner avec nous les sources  
 » chaudes, à la marée basse, parce que les  
 » expériences de la veille ayant été faites du-  
 » rant le flot, qui s'étoit approché à deux ou  
 » trois pieds de celle où on plongeait le ther-  
 » momètre, nous jugeâmes que cela pouvoit

ANN. 1779.  
Août.

(a) Voyez la collection d'Hawksworth.

Ann. 1774.  
Août.

» avoir contribué à refroidir l'eau ; on con-  
 » traire, nous y plongeâmes le thermomètre,  
 » qui, en plein air, se tenoit à 78<sup>d</sup>, & le vis-  
 » argent ne s'éleva plus qu'à 187; après avoir  
 » été une minute & demie dans l'eau chaude ;  
 » nous en conclûmes que d'autres causes in-  
 » fluoient sur la chaleur relative de ces sources ;  
 » & cette opinion se confirma de plus en plus,  
 » en examinant une nouvelle source qui jail-  
 » lissoit sur la grande grève au sud. Là, au pied  
 » d'un rocher perpendiculaire, formant une  
 » partie de la montagne à l'ouest, sur laquelle  
 » sont situés les solfaterras, l'eau chaude sort  
 » en bouillonnant du sable noir, court dans  
 » la mer, & est aussi couverte par le flot. Dès  
 » que le thermomètre eut resté une minute  
 » dans cette source, il s'éleva à 202<sup>d</sup>  $\frac{1}{2}$  (ce  
 » qui est presque le degré de l'eau bouillante)  
 » & il se tint plusieurs minutes à ce point. Il  
 » paroît que le volcan échauffe ces sources,  
 » & qu'elles roulent leurs ondes sous terre,  
 » jusqu'à ce qu'elles trouvent une issue. Il y a  
 » apparence que le feu de cette montagne  
 » n'est pas toujours également violent, &  
 » qu'il diminue peu-à-peu dans les intervalles  
 » entre les éruptions ; les différentes parties  
 » peuvent avoir aussi différens degrés de cha-  
 » leur ; & les sources diverses, en traversant  
 » un espace plus long ou plus court, doivent

» perdre plus ou moins de leur chaleur primitive. Les solfaterras qui sont sur la colline, ANN. 1774.  
Août.  
 » directement au-dessus de ces sources, ont,  
 » suivant moi, des liaisons avec ces sources,  
 » & la vapeur qui en sort à travers les cre-  
 » vasses souterraines, est peut-être une por-  
 » tion de la même eau, qui monte avant que  
 » la fraîcheur du terrain sur lequel elle est  
 » portée puisse en former un fluide. »

Tous les endroits où la terre est échauffée,  
 & dont nous avons fait mention, sont élevés  
 perpendiculairement de trois ou quatre cents  
 pieds au-dessus de ces sources, & sur la pente  
 de la chaîne des collines où se trouve le volcan;  
 ainsi, il n'y a entr'eux d'autres vallées que  
 celles qui sont dans la pente même de cette  
 chaîne, & ce n'est pas non plus sur le sommet  
 de la montagne qu'est situé le volcan, mais sur  
 le côté du sud-est. Cette observation pourra  
 paroître contraire à l'opinion générale des phi-  
 losophes, qui disent que les volcans sont tou-  
 jours placés sur les sommets des montagnes  
 les plus élevées. Loin que cette isle soit dans ce  
 cas, quelques-unes de ces montagnes ont une  
 hauteur qui est, pour le moins, double de celle  
 où le volcan est assis. « Comme il y a des  
 » exemples aux Açores & dans l'Archipel, que  
 » le volcan a poussé ses éruptions d'une pro-  
 » fondeur de la mer incommensurable, cette

ANN. 1774.  
Août

„ remarque seroit moins importante, si elle  
 „ ne contredisoit pas l'opinion du célèbre  
 „ M. de Buffon. Il prétend que les plus hautes  
 „ montagnes seules sont le siège des feux volca-  
 „ niques, parce qu'il veut éloigner ces feux le  
 „ plus qu'il est possible du centre de la terre. „

A ces remarques, je dois ajouter que, dans  
 les tems humides, le volcan semble éprouver  
 des secousses plus violentes; „ mais nous n'avons  
 „ pas fait un séjour assez long dans l'île pour  
 „ que cette observation soit d'un grand poids. „  
 Ces phénomènes de la nature sont, pour les  
 philosophes, des objets de spéculation; mais  
 nous devons nous borner ici à l'exposition des  
 faits, & laisser à des hommes plus habiles le  
 soin d'en démêler les causes.

„ Nous allâmes l'après-dînée, derrière l'ai-  
 „ guade; &, pour cueillir les fleurs d'un  
 „ arbre d'une espèce inconnue, nous fûmes  
 „ obligés de les abattre à coups de fusil. Le  
 „ soir, on pêcha à la seine, & on prit en-  
 „ viron deux cents livres de poissons, qui  
 „ furent distribués à tout l'équipage. Je re-  
 „ montai la colline plate avec le docteur Spar-  
 „ mann, & nous passâmes une demi-heure  
 „ agréable avec les Naturels, qui, à notre  
 „ départ, nous firent un présent de fruits.  
 „ Nous les amusâmes, comme à l'ordinaire,  
 „ en chantant, & ils devinrent à la fin si

» familiers, que par un excès d'hospitalité  
 » commune aux peuples barbares, ils nous  
 » montrèrent & nous offrirent des filles,  
 » avec des gestes qui n'étoient point équi-  
 » voques. Dès que les femmes s'appercurent  
 » de la bassesse des hommes, elles s'enfuirent  
 » très-loin, fort effrayées en apparence, &  
 » choqué de leur grossièreté. Soit pour jouir  
 » du plaisir de les voir épouvantées, soit par  
 » un autre motif, les Indiens, & sur-tout  
 » les jeunes desiroient beaucoup que nous  
 » courussions après elles. »

ANN. 1774.  
 Août.

La barre du gouvernail étoit déjà faite ;  
 mais le vent étant défavorable pour faire voile,  
 la garde reprit son poste à terre, le 19, comme  
 auparavant, & les travailleurs allèrent cher-  
 cher le reste de l'arbre, dont nous avons  
 fait un nouveau timon. N'ayant plus rien  
 autre chose à faire, je descendis sur le ri-  
 vage, où s'étoient rassemblés comme à l'ordi-  
 naire, une foule d'habitans. Je leur distribuai  
 tout ce que j'avois, & je retournai au vais-  
 seau. En moins d'une heure, je revins à terre,  
 au moment que les matelots mettoient sur  
 le bateau de gros troncs d'arbres. Quatre ou  
 cinq Indiens s'avancèrent alors pour examiner  
 où nous voulions le mener ; & , comme on  
 ne leur permettoit point de passer certaines  
 limites, la sentinelle leur ordonna de se re-

ANN. 1774.  
Août.

tirer. J'avois les yeux fixés sur eux, &, voyant le soldat de marine leur présenter son fusil, je m'approchai tout de suite pour le réprimander, parce que j'avois observé que, toutes les fois qu'on les avoit ainsi menacés, quelques Insulaires s'étoient saisis de leurs armes, afin de nous montrer qu'ils étoient prêts à se défendre. Mais je fus on ne peut pas plus étonné d'entendre tirer la sentinelle; sans la plus légère cause. A cette violence, tous les Naturels prirent la fuite, & je parvins à peine à en retenir quelques-uns. Dans ce désordre, je vis tomber un Indien, que deux autres releverent & conduisirent sur le bord de l'eau où ils lui laverent sa plaie & ensuite l'emporterent. D'autres vinrent aussi-tôt m'informer de la nature de sa blessure; &, sachant qu'on ne l'avoit pas transporté fort loin, j'envoyai chercher le chirurgien. Dès qu'il arriva, nous allâmes ensemble visiter le blessé, que nous trouvâmes expirant. La balle lui avoit cassé le bras, & lui étoit entré par les fausses-côtes, dont l'une étoit rompue. La sentinelle prétendit que le Naturel avoit rendu son arc pour lui décocher une flèche, & qu'il avoit été forcé de le prévenir. Mais en cela il se trompoit; & les Indiens, en paroissant menacer de leurs armes, vouloient seulement nous annoncer qu'ils étoient armés comme

nous; c'est du moins ce qu'on devoit conjecturer, puisque jamais ils ne décochoient leurs traits. Ce qui rendoit cet accident encore plus déplorable, c'est que ce ne fut point l'Indien qui avoit tendu son arc, mais un autre, qui fut atteint du coup. Ce malheur jeta les habitans dans la plus grande consternation; & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés sur le rivage, coururent aux plantations, & en rapportèrent des noix de cocos, &c. qu'ils mirent à nos pieds.

ANN. 1774.  
Août.

« Comme nous n'attendions plus qu'un vent  
 » favorable pour partir, nous cherchâmes à  
 » bien employer le reste du tems. Un parti  
 » nombreux descendit à terre; mais chacun  
 » se sépara & alla de son côté. Je rencon-  
 » trai beaucoup d'Indiens, qui se rendoient  
 » au rivage; ils sortirent tous du sentier pour  
 » me faire place, quoique je fusse sans com-  
 » pagnon, & aucun d'eux n'entreprit de  
 » m'offenser. Je fis seul plusieurs milles au  
 » haut de la colline plate, ou dans la vallée,  
 » vers un canton que nous n'avions pas en-  
 » core examiné. Des bocages très-épais ca-  
 » choient le chemin que je suivis, & je n'ap-  
 » percevois que par intervalles les plantations,  
 » qui couvroient toute la croupe de la col-  
 » line. Je vis les Naturels couper, ou émon-  
 » der des arbres, ou creuser la terre avec

ANN. 1774  
Août.

„ une branche qui leur tenoit lieu de bêche;  
 „ ou planter des ignames, &c. : j'entendis  
 „ aussi un homme qui, en travaillant, chan-  
 „ toit à-peu-près sur le même ton que les  
 „ chanteurs dont on a parlé plus haut. La  
 „ perspective dont je jouissois, approchoit  
 „ de celles de Taïti; elle avoit même un  
 „ avantage, c'est que tout le pays, à une  
 „ distance considérable autour de moi, pré-  
 „ sentoient des petites monticules & des val-  
 „ lées spacieuses, toutes capables de culture;  
 „ au-lieu qu'à Taïti des montagnes escarpées  
 „ & sauvages s'élèvent tout-à-coup du milieu  
 „ de la plaine, qui n'a nulle part deux milles  
 „ de largeur. La plupart des plantations de  
 „ Tanna sont d'ignamiers, de bananiers,  
 „ d'eddoës & de cannes de sucre, qui, étant  
 „ tous fort bas (a), permettent à l'œil d'em-  
 „ brasser une grande étendue de terrain. Des  
 „ arbres touffus occupent çà & là des espa-  
 „ ces solitaires, & produisent des scènes très-  
 „ pittoresques. Le sommet de la colline plate,  
 „ qui borde une partie de l'horizon, paroît  
 „ festonné de petits bosquets, où les palmiers  
 „ élèvent leurs têtes par-dessus les autres ar-  
 „ bres.

---

(a) Le plus grand bananier n'excède pas dix pieds,  
& en général, ils n'ont que six pieds de hauteur.



„ Ceux qui savent jouir des beautés de la  
 „ nature, concevront le plaisir qu'on goûte  
 „ à la vue de chaque petit objet, minutieux  
 „ en lui-même, mais important au moment  
 „ où le cœur s'épanouit, & qu'une espèce  
 „ d'extase transporte les sens. On contemple  
 „ alors, avec ravissement, la face sombre des  
 „ terres préparées pour la culture, la ver-  
 „ dure uniforme des prairies, les teintes dif-  
 „ férentes & la variété infinie des feuillages.  
 „ Un pareil spectacle, dans toute sa perfec-  
 „ tion, étoit ici étalé à nos regards. Quel-  
 „ ques arbres réfléchissoient mille rayons on-  
 „ doyans, tandis que d'autres formoient de  
 „ grandes masses d'ombrages en contraste,  
 „ avec les flots de lumière, qui couvroient  
 „ tout le reste. Les nombreux tourbillons de  
 „ fumée qui jaillissoient de chaque bocage,  
 „ offroient l'idée de la vie domestique : mes  
 „ pensées se portèrent naturellement sur l'a-  
 „ mitié & le bonheur de ce peuple, en con-  
 „ sidérant ces vastes champs de plantans  
 „ qui m'environnoient de toutes parts, &  
 „ qui, par leurs fruits, me paroissoient avoir  
 „ été choisis, avec raison, pour les emblè-  
 „ mes de la richesse & de la paix. Le pay-  
 „ sage, à l'ouest, n'étoit pas moins admi-  
 „ rable que celui dont je viens de parler. La  
 „ plaine y étoit entourée d'un grand nom-

ANN. 1774.  
 Août.

ANN 1774  
Août.

bre de collines fertiles, revêtues de bois en-  
 tremêlés de plantations, &c, parderrière,  
 s'élevoit une chaîne de hautes montagnes,  
 qui ne sont pas inférieures à celles des isles  
 de la Société, quoiqu'elles semblent être  
 d'une pente plus aisée. J'examinai cette  
 scène champêtre du milieu d'un groupe  
 d'arbres, que les lisérons & les plantes en-  
 laçoient de leurs fleurs odorantes. La ri-  
 chesse du sol est prodigieuse; car des pal-  
 miers, déracinés par les vents (a) &  
 couchés à terre, avoient poussé de nou-  
 veaux branchages. Du milieu du feuillage,  
 différens oiseaux, ornés de plus belles cou-  
 leurs, m'égayoient par leurs chants. La  
 sérénité de l'air & la fraîcheur de la brise,  
 contribuerent d'ailleurs à l'agrément de  
 ma situation. Mon esprit, entraîné par  
 cette suite d'idées douces, se livroit à des  
 illusions qui augmentoient mon plaisir, en  
 me présentant le genre-humain sous un  
 point de vue favorable. Nous venions de  
 passer une quinzaine de jours au milieu

---

(a) « Les racines des cocotiers sont naturellement  
 très-courtes, & composées d'une quantité innom-  
 brable de fibres; mais à Tanna le sol, quoique fer-  
 tile, est si peu compact, qu'il ne faut pas un grand  
 ouragan pour renverser les arbres qui y croissent. »

ANN. 1774-  
Août.

» d'un peuple qui nous avoit accueilli avec  
 » beaucoup de défiance, & qui s'étoit pré-  
 » paré à repousser courageusement toute  
 » espèce d'hostilité : l'honnêteté de notre  
 » conduite, notre modération, avoient dis-  
 » sipé leur frayeur inquiète. Ces Insulaires  
 » qui, suivant toute apparence, n'avoient  
 » jamais connu d'hommes aussi bons, aussi  
 » paisibles, & pourtant aussi redoutables que  
 » nous, qui étoient accoutumés à voir, dans  
 » chaque étranger, un ennemi lâche & per-  
 » fide, conçurent alors des sentimens plus  
 » nobles de notre espèce. Ils partagèrent,  
 » avec nous, des productions qu'ils ne crai-  
 » gnoient plus qu'on leur enlevât par force;  
 » ils nous permirent de visiter leurs char-  
 » mantes retraites, & nous fûmes témoins  
 » de leur félicité domestique. Bien-tôt ils  
 » commencèrent à aimer notre conversation,  
 » & ils conçurent de l'amitié pour nous. Je  
 » tombai ensuite dans des rêveries sur la  
 » prééminence des sociétés civilisées; un  
 » bruit, qui frappa mes oreilles dans le loin-  
 » tain, m'en fit sortir; je me retournai, &  
 » j'aperçus le docteur Sparmann : je lui  
 » montrai le spectacle qui me causoit tant  
 » de joie, & je lui communiquai mes idées.  
 » Nous partîmes ensuite pour nous rendre  
 » à bord, parce que l'heure de midi appro-

ANN. 1774.  
Août.

» choisit. Le premier Naturel, que nous ren-  
» contrâmes, s'enfuit, & se cacha dans un  
» buisson : nous surprîmes, ensuite, à l'entrée  
» d'une plantation, une femme, qui n'avoit  
» pas eu le tems de s'échapper; elle nous  
» offrit, d'une main tremblante & avec une  
» extrême frayeur, un panier rempli d'yam-  
» boos. L'effet de ces deux rencontres nous  
» étonna. D'autres Naturels, qui se tenoient  
» derrière les buissons, remuoient leurs mains  
» vers la grève, & nous firent signe de nous  
» y rendre. Enfin, en sortant du bois, nous  
» vîmes deux Indiens, assis sur l'herbe, &  
» tenant un de leurs compatriotes mort en-  
» tre leurs bras. Ils nous montrèrent une  
» blessure qu'il avoit au côté, & ils nous di-  
» rent avec des regards touchans : *Il est tué*  
» (a).

» On nous raconta alors les détails de  
» ce meurtre, & nous ne pûmes nous em-  
» pêcher d'en gémir. Le Naturel, qui avoit  
» voulu s'avancer au-delà des limites que gar-  
» doit la sentinelle, n'étoit probablement ja-  
» mais venu sur cette grève, & il ne con-  
» noissoit point les défenses que nous nous  
» étions arrogé le droit de faire : le soldat de

---

(a) Ils exprimèrent cela d'une manière encore plus  
frappante par un mot de leur langue, *Markom*.

» marine le repoussa durement parmi le reste  
 » de ses compatriotes, qui étoient déjà ac- ANN. 1774.  
Août.  
 » coutumés à ce traitement injurieux, &  
 » qui s'y soumettoient : le nouveau venu re-  
 » fusa d'être dominé, dans son propre pays,  
 » par un étranger, & il se prépara à passer,  
 » une seconde fois, ces fatales bornes, uni-  
 » quement peut-être pour montrer qu'il étoit  
 » maître de marcher où il lui plaisoit. La  
 » sentinelle le repoussa de nouveau avec des  
 » coups suffisans pour exciter la colère d'un  
 » homme moins violent qu'un sauvage.

» Nous fûmes étonnés, le docteur Spar-  
 » mann & moi, de la modération des In-  
 » dulgences, qui nous avoient laissé passer sans  
 » nous attaquer, lorsqu'ils pouvoient aisément  
 » venger sur nous l'assassinat d'un de leurs  
 » compatriotes. Nous nous rendîmes à bord,  
 » avec le capitaine Cook, fort en peine de  
 » mon pere, qui étoit toujours dans les bois,  
 » suivi d'un seul matelot : nous eûmes cepen-  
 » dant le plaisir de le voir, un quart d'heure  
 » après, sain & sauf, au milieu des soldats  
 » de marine qu'on avoit laissés à terre pour  
 » garder nos futailles. Une chaloupe alla tout  
 » de suite le chercher : il avoit été aussi bien  
 » traité des Naturels que nous.

» Une action détestable détruisit toutes les  
 » chimères de mon imagination. Les Natu-

nous ren-  
 dans un  
 à l'entrée  
 qui n'avoit  
 elle nous  
 avec une  
 pli d'yam-  
 tres nous  
 é tenoient  
 urs mains  
 e de nous  
 pois, nous  
 'herbe, &  
 s mort en-  
 erent une  
 s nous di-  
 : Il est tué

détails de  
 nous em-  
 qui avoit  
 es que gar-  
 lement ja-  
 l ne con-  
 nous nous  
 e soldat de

encore plus  
 larkom.

marine

ANN. 1774  
Août.

» rels , au-lieu d'avoir meilleure opinion de  
 » nous que des autres étrangers , avoient  
 » droit de nous abhorrer davantage , puisque  
 » nous venions les exterminer sous le masque  
 » spécieux de l'amitié : quelques personnes de  
 » l'équipage regrettoient qu'au-lieu d'expier  
 » les différens actes de violence que nous  
 » avions commis , sur presque chaque île ,  
 » durant le voyage , nous nous y fussions au  
 » contraire rendus coupables de la plus grande  
 » cruauté. Le capitaine Cook avoit résolu de  
 » punir , très - rigoureusement , le soldat de  
 » marine , pour avoir transgressé ses ordres  
 » positifs ; mais l'officier , qui commandoit à  
 » terre , déclara que , sans avoir donné ces  
 » ordres particuliers à la sentinelle , il lui en  
 » avoit enjoint d'autres , suivant lesquels la  
 » moindre menace , de la part des Naturels ;  
 » devoit être punie sur-le-champ de mort. Le  
 » soldat sortit donc des fers ; & le droit que  
 » s'approprioit l'officier , sur la vie des Insu-  
 » laires , passa pour incontestable. »

L'après-midi , il ne reparut que quelques  
 Naturels , parmi lesquels étoient Paowang &  
 Whà-à-gou. Je n'avois pas vu ce jeune-homme  
 depuis le jour qu'il avoit diné à bord. Il me  
 promit , ainsi que Paowang , de nous faire  
 apporter des fruits le lendemain ; mais notre  
 prompt départ les dispensa de ce soin.

Dépa

PE  
 du su  
 rable  
 heure  
 mar  
 dern  
 que  
 trave  
 avior  
 l'anc  
 enter  
 bruit  
 m'aff  
 chaq  
 rois.  
 sujet.  
 point  
 arriv  
 gues  
 confi  
 tans  
 l'équ  
 mon

## CHAPITRE VI.

*Départ de Tanna; description de ses habitans;  
de leurs mœurs, & de leurs arts.*

PENDANT la nuit, le vent s'étoit approché du sud-est : comme ce rumb nous étoit favorable pour sortir du port, le 20, à quatre heures du matin, nous commençâmes à dé-  
marer; & , à huit heures, ayant levé notre dernière ancre, nous reprîmes la mer. Dès que nous fîmes au large, nous mîmes en travers, afin d'attendre le bateau que nous avions laissé derrière nous, pour apporter l'ancre à jet & le grélin. Au point du jour, on entendit dans le bois, en face du vaisseau, un bruit assez semblable à une psalmodie. On m'assura qu'on en avoit entendu un pareil, chaque jour, à la même heure, ce que j'ignore. Il étoit trop tard pour en connoître le sujet. Quelques officiers conjecturoient que la pointe orientale du port, sur laquelle, à notre arrivée, nous vîmes des maisons, des pirogues, &c., étoit vraisemblablement un lieu consacré au culte divin, parce que les habitans avoient toujours empêché les gens de l'équipage d'y aller. Je pensai, & c'est encore mon opinion, que les obstacles que nous oppo-

ANN. 1774.

10 Août.

ANN. 1774.  
Août.

ferent les Indiens, avoient, pour premier principe, le leur qu'ils firent paroître en toute occasion, de mettre des bornes à nos excursions. Ils nous permettoient bien de retourner aux lieux où nous avions été, mais non pas de pénétrer plus avant. En gagnant peu-à-peu du terrain, nos expéditions dans la contrée s'étendirent insensiblement, sans leur donner le moindre ombrage. D'ailleurs ces cérémonies du matin, soit qu'elles fussent ou ne fussent pas partie de la religion, ne se pratiquoient point sur cette pointe; mais dans un endroit où les gens de l'équipage avoient été journellement.

Je ne puis dire pourquoi ces Insulaires s'opposèrent si constamment à notre entrée dans l'intérieur de l'île. Peut-être étoit-ce un effet de leur caractère naturellement ombrageux; peut-être aussi cela provenoit-il de ce qu'ils sont accoutumés à des hostilités de la part de leurs voisins, ou à des querelles intestines. Tout semble annoncer qu'ils sont souvent exposés à de pareils désordres; car nous observâmes qu'ils étoient très-habitués aux armes, & très-adroits à s'en servir. Quelque part qu'ils aillent, il est rare qu'ils sortent sans elles. Peut-être qu'ils n'étoient sur leur garde que par rapport à nous; mais j'ai peine à le croire. Nous n'exposâmes jamais sur eux la moindre vexa-

tion  
l'eau  
noix  
arbr  
lots  
Heu  
voisi  
tenc  
forte  
noix  
obte

N  
de r  
nous  
curi  
des l  
ce q  
diffi  
choi  
don  
moir  
les c  
gran  
ici a  
vont  
intu

Le  
les m  
pêch



tion ; nous ne leur primes rien , pas même de l'eau ou du bois , sans leur consentement. Les noix de cocos étoient aussi assurées sur les arbres auprès desquels travailloient nos matelots , que celles qui étoient au milieu de l'isle. Heureusement pour nous , il y avoit , dans le voisinage du havre , des cocotiers qui n'appartenaient à aucun habitant en particulier ; de sorte que nous les engageâmes à donner de ces noix , quoique nous n'ayions jamais pu en obtenir de leurs plantations.

Nous n'étions pas absolument dépourvus de rafraîchissemens ; car , outre le poisson que nous prenions avec la seine , nous nous procurions journellement des fruits & des racines des habitans , mais non pas en proportion de ce que nous pouvions en consommer. Il étoit difficile d'en obtenir davantage , car ils n'attachoient aucun prix aux choses que nous leur donnions en échange. Ils n'avoient pas la moindre connoissance du fer ; en conséquence , les clous , les outils , &c. qui avoient eu un si grand cours dans les isles de l'est , n'avoient ici aucune valeur , & , pour des hommes qui vont nus , les étoffes étoient parfaitement inutiles.

Les productions de l'isle sont le fruit à pain , les noix de cocos , un fruit ressemblant à la pêche , qu'on nomme *payie* , l'igname , la pa-

ANN. 1774.  
Août.

tate , la figue sauvage , un fruit pareil à l'orange , qui n'est pas mangeable , & quelques autres dont je ne fais pas le nom. Je ne puis douter que la noix muscade , dont j'ai parlé , n'y croisse. Les fruits à pain , les noix de cocos & les bananes n'y sont pas si abondans ni si bons qu'à Taïti ; mais les cannes à sucre & les ignames s'y trouvent en plus grande quantité , plus grosses & meilleures. Une de ces ignames pesoit cinquante-six livres. Les cochons ne parurent point rares , mais nous ne vîmes pas beaucoup de poules ; ce sont-là les seuls animaux domestiques qu'aient les habitans. Les oiseaux de terre n'y sont pas , à beaucoup près , si nombreux qu'aux isles de la Société ; mais on y trouve de petits oiseaux du plus joli plumage , & dont l'espèce nous étoit inconnue. Les arbres & les plantes qui croissent sur cette terre sont aussi variés , dans leurs espèces , que dans aucune des isles où nos botanistes ont eu le tems d'herboriser.

« Parmi les plantes dont sont remplis les bois , un grand nombre étoient nouvelles pour nous , & d'autres croissent aux isles des Indes orientales. Les terres cultivées en contiennent en outre quarante espèces inconnues aux isles de la Société & des Amis. »

Je crois que ces Insulaires vivent principa-

leme  
cont  
de c  
de l  
l'assu  
conc  
l'isle  
pêch  
riva  
pass  
exer  
roier  
& j  
des r  
mar  
«  
» h  
» is  
» n  
» d  
» l  
» d  
» r  
» a  
» e  
N  
étoit  
&  
mer

lement du produit de la terre, & que la mer contribue peu à leur subsistance. Cela vient-il de ce que leur côte n'est pas poissonneuse, ou de la mal-adresse de leurs pêcheurs? Je ne l'assurerai point; peut-être ces deux causes y concourent-elles ensemble? Je n'ai vu dans l'isle aucune espèce de filet, ni aucun habitant pêcher ailleurs que sur les récifs, ou le long du rivage du port, où ils épioient le poisson qui passoit à leur portée, pour le darder; & à cet exercice, ils montrent de la dextérité. Ils admiraient les pêches que nous faisions avec la seine; & je crois que nos succès devinrent pour eux des motifs de jalousie: sans doute ils ont d'autres manières de pêcher que celle du dard.

« Les coquillages sont rares sur la côte. Les  
 » habitans vont en chercher sur les autres  
 » isles, & ils mettent quelque prix aux grandes  
 » nacres de perle. Le poisson y paroît abon-  
 » dant & varié. Nous primes à la seine & à  
 » l'hameçon des mullets (*mullus*), des brochets  
 » du brésil, des dauphins, des perroquets de  
 » mer, des raies, des raies sans dents, des  
 » anges, des goulus, des suceurs, & plusieurs  
 » espèces de maquereaux, & des *mugils*. »

Nous jugeâmes que la petite isle d'Immer étoit principalement habitée par des pêcheurs, & que les pirogues que nous voyions fréquemment passer sur cette isle à la pointe orientale

ANN. 1774.  
Août.

du port, étoient des bâtimens destinés à la pêche. Ces pirogues sont d'inégales grandeurs; il y en a de trente pieds de long, deux de large, & trois de haut. Elles sont composées de plusieurs pièces de bois, grossièrement cousues ensemble avec des tresses de fibres de cocotier. Les jointures sont couvertes en dehors par une latte mince, garnie de rainures, sur lesquelles passent les tresses. Ces embarcations vont à la rame ou à la voile. La voile, qui est latine, est tendue entre deux perches, dont l'une sert de vergue & l'autre de baume, & elle est guindée à un mât court. Quelques-unes des grandes pirogues ont deux voiles, & toutes sont à balancier.

Dans les commencemens, nous pensions que les Naturels de cette isle, ainsi que ceux d'Erromango, étoient un mélange des habitans des isles de Amis & de Mallicollo; mais, en les observant plus particulièrement, nous fûmes convaincus qu'ils n'ont presque aucune affinité, ni avec les uns, ni avec les autres, à l'exception de leurs cheveux, qui diffèrent peu de ceux des Indiens de Mallicollo. Ces cheveux, noirs dans les uns, & bruns dans les autres, sont crépus & frisés. Nous en avons remarqué quelques-uns jaunes, à la pointe. Ils les séparent en petites mèches, autour desquelles ils roulent l'écorce d'une plante déliée, jusqu'à

un ponce environ du bas; & , à mesure que les cheveux croissent, ils continuent de rouler l'écorce autour; ce qui fait l'effet de plusieurs cordelettes.

ANN. 1774  
Août.

« Elles ont de cinq à huit ou neuf ponces  
 » de longueur, & pendant des deux côtés de  
 » la tête. Quelques-uns, & sur-tout ceux qui  
 » ont les cheveux laineux, les laissent croître  
 » sans leur donner de forme particulière, ou  
 » bien ils se contentent de les attacher en  
 » touffes, au sommet de la tête, avec une  
 » feuille. La plupart y portent un petit bâton  
 » ou roseau mince d'environ neuf ponces de  
 » long, avec lequel ils se grattent: leur tête  
 » est remplie de vermine. Ils y placent aussi,  
 » comme un ornement, un autre roseau  
 » garni de plumes de coq ou de chouette; un  
 » petit nombre y met un chapeau de feuilles  
 » de platane verd, ou de nattes. Il y en a  
 » qui forment de leurs barbes des espèces de  
 » cordelettes. »

Cette barbe, qu'ils portent courte, est forte & épaisse. Les femmes ont généralement des cheveux courts, ainsi que les jeunes-gens, jusqu'à l'âge de virilité. Nous avons vu des hommes & des femmes qui avoient des cheveux comme les nôtres; mais il étoit aisé de s'appercevoir qu'ils étoient d'une autre race, & je crois qu'on nous fit entendre qu'ils ve-

ANN 1774  
Août.

noient d'Erronam. C'est à cette île qu'appartient une des deux langues qu'ils parlent, & qui est presque la même que celle des habitans des îles des Amis. Il est très-probable que c'est de ces îles qu'Erronam a tiré ses habitans, & que, par une longue communication avec Tanna & les autres terres voisines, les différentes nations ont appris leurs différentes langues.

Celle que parlent les habitans de Tanna, & si nous ne nous sommes point trompés, celles d'Erromango & d'Anattom leur est particulière. Elle diffère de celles de toutes les autres îles, & n'a aucune affinité avec celle de Mallicollo; de sorte qu'il paroît que le peuple de ces trois îles, est une nation absolument distincte. Mallicollo, Apée, &c., sont des noms qui leur étoient entièrement inconnus; ils n'avoient même jamais entendu parler de l'île Sandwich, qui est bien moins éloignée. Je me donnai assez de peine pour savoir jusqu'où s'étendoient leurs connoissances géographiques, & je trouvai qu'elles ne passaient pas les bornes de leur horizon.

Ces Insulaires sont d'une médiocre stature, minces de taille; il en est beaucoup de petits; on en voit peu de gros ou de robustes; ils ont un air agréable; « mais on remarque rarement a Tanna ces beaux traits, si communs

„ parmi les Insulaires des isles de la Société ,  
 „ des Amis & des Marquises. Je n'ai pas <sup>ANN. 1774.</sup>  
 „ trouvé un seul homme corpulent; ils sont <sup>AOÛT.</sup>  
 „ tous pleins de vivacité & de feu; ils ont le  
 „ nez large, les yeux pleins & doux. La phy-  
 „ sionomie de la plupart est ouverte, mâle &  
 „ honnête; quelques-uns cependant l'ont  
 „ mauvaise. „ Ils sont, comme les peuples des  
 Tropiques, agiles & dispos; ils excellent à  
 manier leurs armes, & montrent de l'aversion  
 pour le travail; jamais ils ne voulurent nous  
 aider, en quelqu'ouvrage que ce fût, & les  
 habitans des autres isles s'en faisoient un plaisir:  
 leur penchant pour l'oisiveté se manifeste sur-  
 tout par la manière indigne dont ils traitent  
 les femmes, qui ne sont proprement que des  
 bêtes de somme. J'en ai vu marcher une ayant  
 un gros paquet ou un enfant sur le dos, &  
 un autre paquet sous le bras, tandis qu'un  
 jeune-homme, qui alloit devant elle, ne tenoit  
 à la main qu'une massue ou une lance. Nous  
 avons fréquemment observé, le long de la  
 plage, sous l'escorte d'un certain nombre  
 d'hommes armés, de petits troupeaux de  
 femmes chargées de fruits & de racines; mais  
 rien n'est plus rare que de rencontrer des  
 hommes portant des fardeaux. Nous n'avons  
 pas pu nous informer du sujet de ces sortes de  
 convois, ni par quelle raison les femmes mar-

ANN. 1774.  
Août.

choient ainsi escortées. Nous imaginâmes d'abord qu'habitants les environs du port, elles fuyoient avec tous leurs effets, pour s'éloigner de nous; mais, presque journellement, elles passaient chargées à-peu-près de même.

Je ne dirai pas que les femmes de cette contrée sont belles; mais je pense qu'elles sont assez jolies pour les habitans, & qu'elles le sont trop pour l'usage qu'ils en font; elles ne portent qu'une corde autour des reins, & quelques brins de paille, qui y sont attachés, devant & derrière. Les deux sexes sont d'une couleur très-bronzée, mais non pas noire; ils n'ont même aucun trait des Nègres; ils paroissent plus bruns qu'ils ne le sont naturellement, parce qu'ils se peignent le visage avec un fard de noir de plomb; ils usent aussi d'un fard rouge, & d'une troisième sorte brunâtre, ou d'une couleur entre le rouge & le noir. Ils se mettent de larges couches de tous ces fards, non-seulement sur le visage, mais encore sur le cou, les épaules & la poitrine. « Pour mettre ces peintures, ils se servent d'huile de noix de cocos, ils se font des barres obliques de deux ou trois pouces de large; ils emploient rarement la couleur blanche; mais ils se couvrent quelquefois une moitié du visage de rouge, & l'autre moitié de noir.



» Ils se font des incisions, sur-tout au haut  
 » du bras, & sur le ventre; elles tiennent  
 » lieu des piquures, en usage parmi les Insu-  
 » laires d'un teint plus clair, qui habitent les  
 » isles des Amis & de la Société, la Nouvelle-  
 » Zélande, l'isle de Pâque & les Marquises. Ils  
 » enlèvent la chair avec un bambou, ou une  
 » coquille aigue, & ils y appliquent une plante  
 » particulière, qui forme une cicatrice élevée  
 » sur la surface de la peau, après que la  
 » blessure est guérie : ils ont soin de donner à  
 » ces cicatrices la forme des fleurs, & d'autres  
 » figures; ce qui est une grande beauté dans  
 » le pays. Nous n'avons apperçu qu'un seul  
 » homme qui fût tatoué sur la poitrine; on a  
 » déjà remarqué que la piquure sembloit avoir  
 » été faite de la même manière qu'à Taïti. »

Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une  
 ceinture & une pagne, qu'ils placent d'une  
 manière aussi indécente que les habitans de  
 Mallicollo. Les femmes s'enveloppent d'une  
 pièce d'étoffe qui les couvre de la ceinture aux  
 genoux, en forme de jupe; & cette étoffe est  
 de fibres de bananiers. « Les enfans prennent  
 » ces feuilles à l'âge de six ans. Je ne puis  
 » m'empêcher de répéter encore ici qu'ils ne  
 » se servent pas de cette couverture par des  
 » motifs de décence : en effet, elle produit un  
 » ester si contraire, que chaque Insulaire de

ANN. 1774  
Août.

ANN. 1774.  
Août. » Tanna, ou de Mallicollo, ressemble à cette  
» divinité fameuse qui protégeoit les vergers  
» & les jardins des Anciens.

» Le cartilage, entre les narines, est com-  
» munément troué & orné d'une pierre cylin-  
» drique, ou d'un morceau de bambou d'un  
» demi-pouce d'épaisseur. »

Les deux sexes sont chargés également de  
bracelets, de colliers, de pendants d'oreille &  
d'amulettes. Les bracelets sont sur-tout portés  
par les hommes : il y en a de coquillages &  
d'autres de cocos. Les hommes aiment aussi  
à se parer d'amulettes : ils attachent un grand  
prix à celles qui sont d'une pierre verdâtre,  
& c'est par cette raison qu'ils échangeoient  
volontiers les fruits de leur pays pour des mor-  
ceaux de talc verd de la Nouvelle-Zélande.

« Ils placent souvent à la partie supérieure du  
» bras gauche, un morceau de coque de noix  
» de cocos, bien sculpté, ou simple & poli,  
» qu'ils relèvent par des plantes, telles que  
» *l'Evodia hortensis* (a), le *Crotum variegatum*,  
» *Lycopodium phlegmaria*, *Vitex trifolia*, ou  
» une espèce d'*Epidendrum*. »

Les colliers sont le principal ornement des  
femmes, & la plupart sont de coquillages.  
Tous les hommes & toutes les femmes mettent

---

(a) Voyez Forster, *Nova Gén. Plânt.*

des pendans d'oreilles, & ceux d'écaille de tortue leur paroissent d'un grand prix. Les gens de l'équipage qui avoient apporté de l'écaille des isle des Amis, la mirent en vente, & elle fut plus estimée que toutes nos marchandises. Il faut en conclure que ces Indiens prennent rarement des tortues. Je n'en ai vu qu'une dans le port, & c'étoit au moment que nous appareillions. J'ai encore observé que, sur la fin de notre séjour, ils commençoient à demander des haches & de grands clous; ce qui prouve assez qu'ils avoient reconnu que le fer est d'un bien plus grand service que la pierre, l'os & les coquilles, dont ils fabriquent leurs instrumens. Leurs haches de pierre, du moins celles que j'ai apperçues, n'ont point la forme des herminettes des autres isles; mais elles ressembloit davantage à une hache de cette figure ; le manche, qui est d'une bonne grosseur, a un trou dans lequel la pierre est fixée.

Les arts, chez ces peuples, à l'exception de la culture des terres, méritent à peine qu'on en fasse mention; leurs manufactures se réduisent à une mauvaise espèce de natte, & à une étoffe non moins grossière d'écorce d'arbre, qu'ils emploient principalement en ceintures. La structure de leurs pirogues, comme je l'ai observé, annonce toute la rudesse de

ANN. 1774.  
Aout.

leur situation; leurs armes, malgré les peines  
 ANN. 1774. qu'ils prennent pour les polir, sont, à cet  
 Août. égard, fort inférieures à celles que nous avons  
 vues chez d'autres nations; ce sont des mas-  
 sues, des lances, des dards, des arcs, des  
 flèches & des pierres. Ils se fient beaucoup à  
 leurs dards, dont la pointe triangulaire a des  
 barbes dentelées. Pour les lancer, ils se ser-  
 vent d'un cordon fortement tressé, de six  
 pouces environ de longueur, ayant un œillet  
 à un bout, & un nœud à l'autre. L'index de  
 la main droite se place dans l'œillet, & l'autre  
 bout est tourné autour du dard où il est pres-  
 que en équilibre. Ils tiennent le dard entre le  
 pouce & les autres doigts qui lui donnent  
 seulement la direction; sa vitesse lui étant com-  
 muniquée par le cordon & l'index. A l'instant  
 que la vitesse du dard devient plus grande que  
 celle de la main, le cordon s'en détache, &  
 reste à l'index, prêt à lancer un nouveau trait.  
 Avec ces dards, ils tuent des oiseaux & des  
 poissons: à la distance de huit ou dix verges,  
 ils mettent dans un blanc de six pouces de  
 diamètre, sans jamais y manquer; mais, à une  
 distance double, le blanc eût-il dix-huit pouces  
 de largeur, ils n'y touchent que par hasard,  
 quoiqu'ils lancent ces traits à soixante & 70  
 verges. Quelque soit l'éloignement du but qu'ils  
 veulent atteindre, le dard est toujours déco-  
 ché

ché de toute leur force. Les dards, les arcs & les flèches sont pour eux ce que les mousquets sont pour nous : les flèches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'un bois très-dur : quelques-unes de ces pointes sont barbelées sur les arrêtes, & celles avec lesquelles ils tirent les oiseaux, ont deux, trois, & quelquefois quatre pointes. Les pierres dont ils font usage, sont des morceaux de roches de corail de huit à quinze pouces de longueur, sur un & demi de diamètre. Je ne dirai pas s'ils les jettent comme armes de traits. Il en est peu parmi eux qui ne portent une massue, des dards, ou un arc & des flèches ; mais jamais l'un & l'autre ensemble ; & ceux qui portent des pierres, les tiennent communément dans leur ceinture.

“ En général, les jeunes-gens se servent  
 „ de frondes & d'arcs, & les hommes,  
 „ d'un âge plus avancé, de massues ou de  
 „ dards. Les arcs sont du meilleur bois de  
 „ massue, (*Casuarina*) très-fort & très-élastique : ils le polissent beaucoup, & peut-être  
 „ qu'ils le frottent d'huile, de tems-en-tems,  
 „ pour entretenir sa souplesse. Leurs traits  
 „ de bambou, ont près de quatre pieds de  
 „ long ; les dards ou les piques n'ont à dix, &  
 „ seulement un demi-pouce de diamètre. J'ai  
 „ observé que, comme ils craignent de briser

ANN. 1774.  
Août.

» leurs arcs, ils ne les courbent pas extrê-  
» mement, &, à vingt-cinq ou trente verges,  
» on a peu à craindre de leurs flèches.

» Leurs massues ont quatre ou cinq for-  
» mes différentes. Les meilleures ont quatre  
» pieds de long, un nœud rond, au manche,  
» qu'ils tiennent dans leur main, & l'autre  
» extrémité, avec laquelle ils frappent, a la  
» figure d'une étoile, & plusieurs pointes  
» proéminentes. Une seconde espèce, d'en-  
» viron six pieds de long, a un grand nœud  
» ou excroissance latérale à un bout. Une  
» troisième, d'environ cinq pieds, a une pièce  
» plate, de huit ou dix pouces de long, se  
» projetant à angles droits, & qui ressem-  
» ble à la flamme d'un maréchal : elle a un  
» un tranchant très-aigu. La quatrième est  
» exactement pareille à celle-ci; mais elle a  
» un de ces pâles plats de chaque côté. Enfin  
» la cinquième est un simple morceau de ro-  
» cher de corail, grossièrement travaillée en  
» cylindre, de dix-huit pouces de long & de  
» deux de diamètre. Ils font usage quelque-  
» fois de celle-ci comme d'une arme missile.»

Je crois devoir rapporter ici un passage  
entier, tiré du journal de M. Wales. Comme  
il étoit continuellement à terre, il a eu plus  
d'occasion de remarquer l'adresse des Insulaires  
dans le maniement des armes. Le passage est

conq  
» é  
» d'E  
» tr  
» un  
» le  
» le  
» ne  
» di  
» cu  
» bo  
» n  
» ro  
» fu  
» je  
» &  
» aé  
» qu  
» le  
» tra  
» fer  
» me  
» do  
» ve  
» ag  
To  
qu'ell  
lent  
le bo

conçu en ces termes : « J'avoue que j'ai souvent

» été tenté de croire que les exploits des héros

ANN. 1774  
Aout.

» d'Homere avec leurs javelots, tenoient un peu

» trop du merveilleux pour trouver place dans

» un poëme héroïque qui se renferme dans

» les règles prescrites par Aristote. M. Pope,

» le sublime traducteur de ce poëte, recon-

» noît lui-même qu'ils doivent paroître pro-

» digieux. Mais, depuis que j'ai vu ce qu'exé-

» cutent ces Insulaires avec des javelots de

» bois, grossièrement armés de pointes, qui

» n'ont pas même la dureré du fer, je crois

» tout ce que le poëte grec rapporte à ce

» sujet. Depuis mon séjour à l'isle de Tanna,

» je lui trouve infiniment plus de beautés :

» &, en effet, il ne rend pas compte d'une

» action, d'un effet de ces armes de traits,

» que je n'aie vu parmi ces peuples ; tel est

» le mouvement circulaire, le sifflement du

» trait, à l'instant qu'il part, & son frémit-

» sement, en pénétrant la terre, au mo-

» ment qu'il tombe : tel est encore la manière

» dont le guerrier vise & ajuste l'objet qu'il

» veut frapper, ou cet air menaçant dont il

» agite son javelot en marchant, &c. &c. »

Tout ce que je sais de leur cuisine, c'est

qu'elle consiste à griller ou rôtir ce qu'ils veu-

lent manger ; car ils n'ont aucun vase pour

le bouillir. Je n'ai pas remarqué qu'ils ne

 boivent d'autre liqueur que l'eau & le jus de  
 ANN. 1774. leurs cocos.  
 août.

„ Une espèce de pierre argilleuse, mêlée  
 „ avec des morceaux de pierre de craie, forme  
 „ la plupart des rochers, que nous exami-  
 „ nâmes. Elle est communément d'une couleur  
 „ brune ou jaunâtre, & elle se trouve en  
 „ couches presque horizontales d'environ six  
 „ pouces d'épaisseur. En plusieurs endroits,  
 „ nous observâmes une pierre noire, tendre,  
 „ composée des cendres & des choërls vomis  
 „ par le volcan, mêlée d'argille ou d'une sorte  
 „ de tripoly, que des mineurs appellent pierre  
 „ pourrie. Cette substance est placée quelque-  
 „ fois en couches alternatives avec la pierre  
 „ noire. Le même sable volcanique, mêlé au  
 „ terreau végétal, forme le sol le meilleur de  
 „ l'isle, où, comme je l'ai déjà dit, tous les  
 „ végétaux croissent en abondance. Le volcan,  
 „ qui brûle sur l'isle, change, sans doute,  
 „ beaucoup ses productions minérales, &  
 „ nous aurions peut-être fait des observations  
 „ nouvelles en cette partie, si les Naturels  
 „ ne nous avoient pas empêché constamment  
 „ de l'examiner. Nous avons trouvé le soufre  
 „ natif dans la terre blanche qui couvre les  
 „ solaterras d'où s'élèvent les vapeurs aqueu-  
 „ ses : cette terre est tres-alumineuse & peut-  
 „ être impregnée de particules de sel. Nous



„ avons aussi remarqué, près de ces endroits,  
 „ des bols rouges, & les Naturels ornent les  
 „ cartilages de leurs narines d'une pierre blan-  
 „ che sélénite. Nous y avons vu des échan-  
 „ tillons de grosses laves; mais, comme nous  
 „ ne nous sommes jamais approchés du vol-  
 „ can, nous n'en avons pas trouvé en grande  
 „ quantité. „

ANN. 1774.

Août.

Nous ignorons ce qui concerne leur gou-  
 vernement. Il semble reconnoître des chefs  
 parmi eux; du moins on nous montra des  
 Insulaires qui portoient ce titre; mais ces  
 chefs, comme je l'ai déjà observé, paroissent  
 jouir de peu d'autorité sur le reste du peuple.  
 Le vieux Géogy étoit le seul pour lequel les  
 habitans parussent avoir de la considération:  
 mais cette marque d'attention étoit-elle ren-  
 due à son rang ou à son grand âge? Je ne  
 l'assurerais pas. En diverses occasions j'ai vu  
 des vieillards respectés & obéis. Notre ami  
 Paowang étoit de ce nombre; & cependant  
 je ne l'ai jamais entendu nommer chef, &  
 j'ai des raisons de croire qu'il n'avoit pas plus  
 de droit à l'autorité que plusieurs de ses voi-  
 sins, & même moins. Le peuple ne sembloit  
 obéir à personne dans le voisinage du port;  
 &, s'il y avoit eu un chef, il est bien pro-  
 bable que nous l'aussions connu.

„ La race d'hommes, qui vivent sur cette

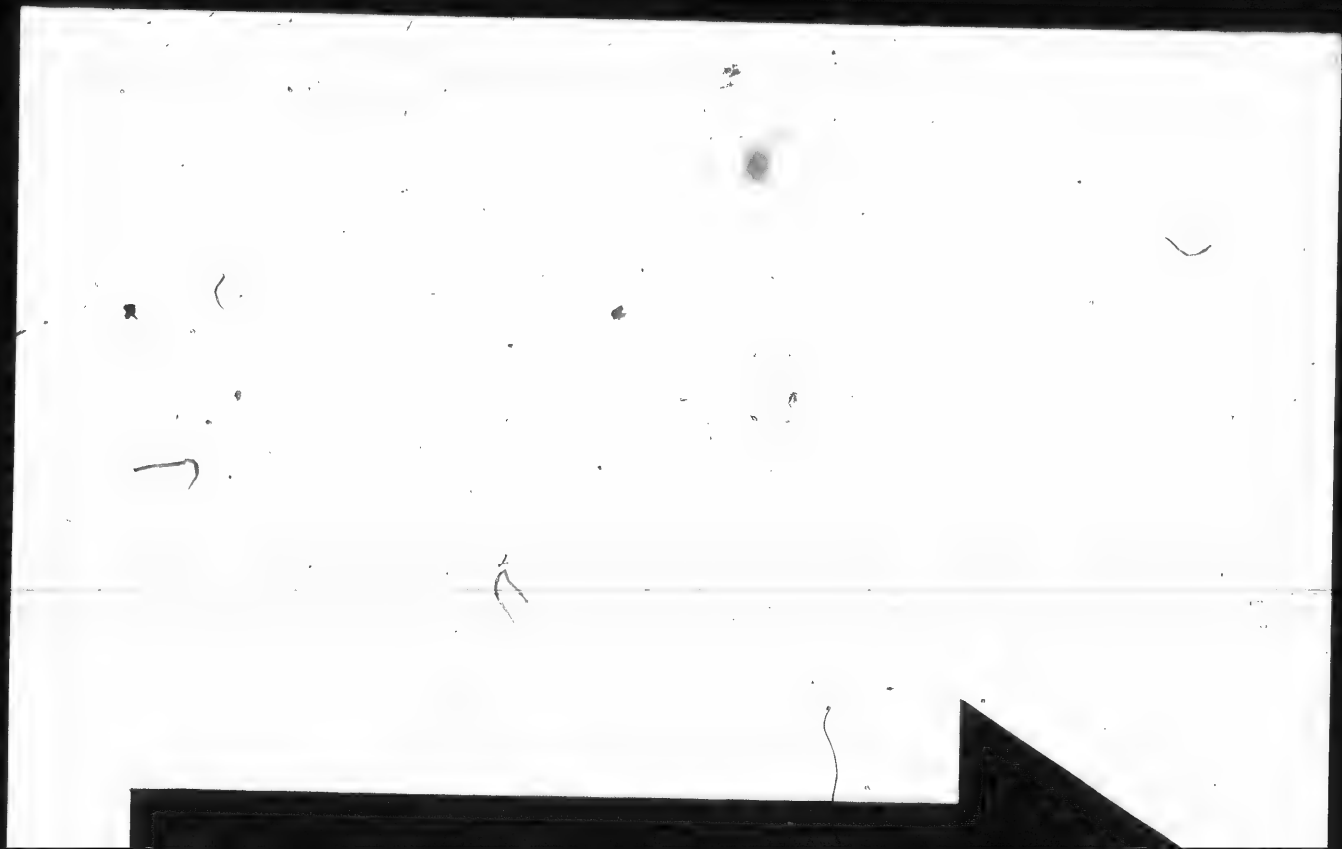
ANN. 1774  
Août.

„ isle, est moins civilisée que les habitans  
 „ des isles de la Société & des Amis, qui  
 „ vivent à-peu-près sous le même parallèle,  
 „ un peu plus à l'est. En comptant vingt mil-  
 „ les ames à Tanna, cette supposition paroît  
 „ portée très-haut. Dans tous les cantons  
 „ que nous avons parcouru, il y a beaucoup  
 „ moins de plantations que de forêts, ex-  
 „ cepté sur la colline plate, le long de la  
 „ côte orientale de la baie, qui est en effet  
 „ le coin de terre le plus fertile que j'ai vu  
 „ sur ces isles. L'excellence du sol nuit au  
 „ progrès de la culture, au lieu de la hâter,  
 „ parce qu'il est très-difficile de déraciner les  
 „ différens arbres, buissons & ronces qui  
 „ croissent d'eux-mêmes : les végétaux cul-  
 „ tivés, naturellement plus foibles & plus  
 „ délicats, sont aisément étouffés par ces  
 „ productions spontanées. Ces deux circonf-  
 „ tances indiquent assez que les Insulaires de  
 „ Tanna ne sont pas nombreux en propor-  
 „ tion de l'étendue de leur pays. Il paroît  
 „ que ce peuple vit dispersés en petits villa-  
 „ ges, composés de quelques familles, &  
 „ l'usage constant où ils sont de marcher ar-  
 „ més, est un signe assuré qu'ils avoient  
 „ autrefois, & que probablement ils ont en-  
 „ core, des guerres avec leurs voisins ou des  
 „ divisions entr'eux. S'il m'étoit permis de

» hasarder une conjecture, appuyée sur les  
 » langues que nous avons entendues parler ANN. 1774.  
Août.  
 » ici, je supposerois que plusieurs tribus, de  
 » différentes nations, ont peuplé Tanna,  
 » & se sont disputés la possession de cette  
 » terre. Outre le langage ordinaire de l'isle,  
 » outre un dialecte des isles des Amis, nous  
 » avons recueilli des mots d'une troisième  
 » langue, principalement en usage parmi  
 » les habitans des collines occidentales, &  
 » nous avons observé, en particulier, que  
 » ces trois langues sont totalement distinctes.  
 » Il y a dans le langage ordinaire de Tanna,  
 » deux ou trois mots d'une affinité mani-  
 » feste avec celui de Mallicollo, & deux ou  
 » trois autres répondent à la langue malaise;  
 » mais, en général, il n'a point de rapport  
 » aux langues que je connois : il y a une  
 » forte aspiration & un son guttural dans  
 » la plupart des mots, qui étant très-sonores  
 » & remplis de voyelles, se prononcent  
 » aisément.

» La petite étendue des isles de la mer  
 » du sud, & le manque de quadrupèdes,  
 » ont empêché les premières peuplades, qui  
 » s'y établirent, de vivre de la chasse, occu-  
 » pation ordinaire des Sauvages; & ren-  
 » fermés par des espaces bornés, qui ne leur  
 » permettoient pas de nourrir de nombreux





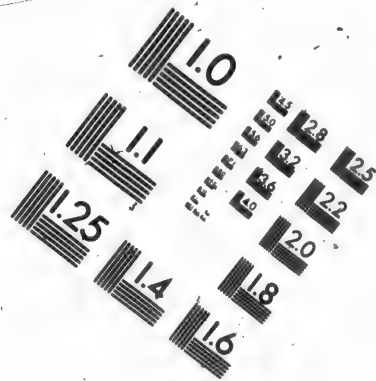
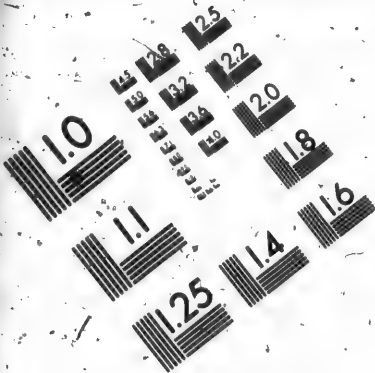
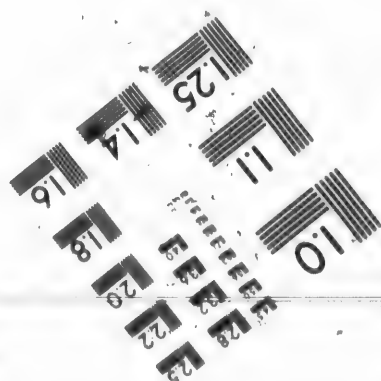
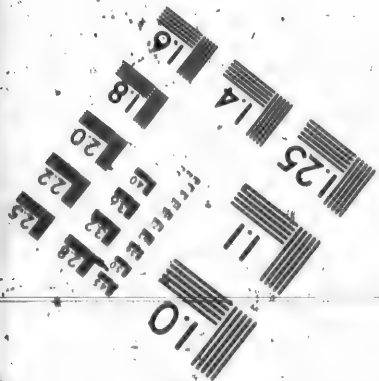
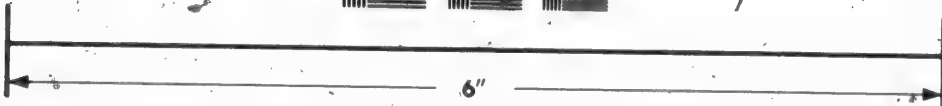
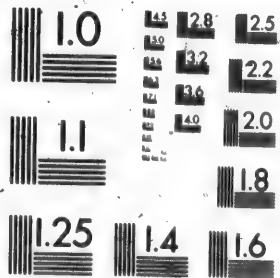


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.0  
1.2  
1.4  
1.6  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0  
5.6  
6.3  
7.1  
8.0  
9.0  
10.0  
11.2  
12.5  
14.0  
16.0  
18.0  
20.0  
22.5  
25.0  
28.0  
32.0  
36.0  
40.0  
45.0  
50.0  
56.0  
63.0  
71.0  
80.0  
90.0  
100.0

1.0  
1.2  
1.4  
1.6  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0  
5.6  
6.3  
7.1  
8.0  
9.0  
10.0  
11.2  
12.5  
14.0  
16.0  
18.0  
20.0  
22.5  
25.0  
28.0  
32.0  
36.0  
40.0  
45.0  
50.0  
56.0  
63.0  
71.0  
80.0  
90.0  
100.0

ANN. 1774  
Août.

„ troupeaux d'animaux domestiques, ils fu-  
 „ rent d'autant plus obligés de recourir à la  
 „ culture du sol, afin de pourvoir à leur sub-  
 „ sistance, qu'ils ne pouvoient pas se nourrir  
 „ de leur pêche. L'économie rurale, ainsi exer-  
 „ cée dès les premiers tems, a facilité la ci-  
 „ vilisation. Toutes les nations des isles Tro-  
 „ piques de la mer du sud, ont des habita-  
 „ tions fixes, & c'est un degré plus ou moins  
 „ grand d'élégance & de commodité qui les  
 „ distingue. D'après cela, les Insulaires de  
 „ Tanna ne paroissent pas fort avancés. Leurs  
 „ maisons sont seulement des hangards, qui  
 „ ne sont que mettre à l'abri de l'inclémence  
 „ du tems. Ils ne connoissent pas encore les  
 „ vêtemens; &, leurs corps, couverts de  
 „ peintures & de graisses, semblent encore  
 „ mépriser la propreté. Nous les jugeâmes  
 „ cependant fort disposés à se civiliser da-  
 „ vantage. La cuisine, pratiquée par les fem-  
 „ mes, varie beaucoup leurs alimens; elles  
 „ rôtiissent ou grillent les ignames & les ba-  
 „ nanes; elles cuisent à l'étuvée les feuilles  
 „ vertes d'une espèce de figue & de l'okra;  
 „ (*Hibiscus-Esculentus*); elles font des pud-  
 „ dings avec une pâte de bananes & d'ed-  
 „ doës, contenant un mélange d'amandes  
 „ & de feuilles: diverses espèces de fruits mûrs  
 „ s'y mangent crus. Les volailles & les co-



„ chons fournissent, sans doute, de tems-en-  
 „ tems des nourritures animales, &, par ANN. 1774.  
Août.  
 „ intervalles, ils prennent des poissons & des  
 „ oiseaux, qui sont probablement de grandes  
 „ friandises. Si le goût, pour la variété des  
 „ mets, devient plus général & plus vif, l'a-  
 „ griculture, les arts & les manufactures  
 „ auront plus d'activité.

„ La vie domestique du peuple de Tappa  
 „ n'est pas privée de tout amusement. Ils sont  
 „ d'un caractère plus sérieux que les nations  
 „ plus civilisées des isles des Amis & de la  
 „ Société, & que les habitans plus sauvages  
 „ de Mallicollo; mais, d'un autre côté, leur  
 „ musique est plus parfaite que celle du reste  
 „ des Naturels de la mer du sud, & le goût  
 „ de l'harmonie, qui suppose une grande sen-  
 „ sibilité d'organes, est une disposition excel-  
 „ lente à la civilisation. Conformément à leur  
 „ position, leur gouvernement est très-impar-  
 „ fait. Chaque village & chaque famille paroît  
 „ indépendant, & ils ne se réunissent que  
 „ lorsque leurs intérêts sont absolument les  
 „ mêmes : par exemple, quand leur pays est  
 „ menacé d'une invasion. Les vieillards ou les  
 „ hommes forts paroissent avoir la plus grande  
 „ influence sur la multitude; mais il ne semble  
 „ pas y avoir de distinction de rangs. Les inté-  
 „ rêts particuliers des petites sociétés doivent

Ann. 1774  
Août.

» souvent se heurter, & entraîner dans des  
 » querelles qui nourrissent la défiance & le  
 » ressentiment. L'accroissement de population  
 » les obligera, par la suite des tems, à établir  
 » une forme de gouvernement sur une base  
 » fixe. La fabrique des armes, qui leur prend  
 » maintenant plus de tems qu'aucun autre de  
 » leurs travaux, n'occupera alors que leurs  
 » heures de loisir; mais ils y répandront la  
 » même élégance qu'on remarque sur celles  
 » des isles des Amis. On ne fait pas jusqu'où  
 » la navigation, sur les isles voisines, peut  
 » hâter cette époque; car le commerce est  
 » d'une utilité infinie aux progrès de la civi-  
 » lisation.

» Nous ne connoissons rien de leur religion,  
 » si ce n'est le chant solennel que nous enten-  
 » dûmes sur la pointe orientale de la baie,  
 » presque chaque matin, d'où nous conjectu-  
 » râmes qu'ils vont rendre un culte dans les  
 » bois des environs. Leurs soins, pour nous  
 » empêcher d'aborder à cet endroit, con-  
 » firmèrent cette conjecture; nous ne leur avons  
 » vu faire d'ailleurs aucun acte de religion,  
 » ni rien qui pût passer pour superstitieux. La  
 » seule chose qui parut avoir rapport avec des  
 » idées religieuses, c'est qu'ils prenoient, dans  
 » une feuille, ce que nous leur donnions;  
 » mais, comme ce n'étoit pas une coutume

» générale, & qu'ils négligerent cette pré-  
 » caution, dès que nous les connûmes mieux,  
 » je ne puis fonder là-dessus aucune assertion.

ANN. 1774.  
 Août.

» On ne doit pas attendre que, durant le  
 » peu de séjour que nous ayons fait à Tanna,  
 » & avec aussi peu de liberté que nous en  
 » laissa d'abord la défiance des Naturels, nous  
 » ayons pu rassembler des observations cer-  
 » taines & instructives, ou un détail exact des  
 » connoissances des Naturels. Les usages de  
 » la vie domestique nous sont entièrement  
 » inconnus. Toutes les nations pratiquent des  
 » cérémonies dans les occasions solennelles,  
 » telles que les mariages, les naissances & les  
 » morts, &c, quelques simples qu'elles puissent  
 » être à Tanna, elles contribuent à répandre  
 » des lumières sur le caractère du peuple; mais  
 » il auroit fallu un plus long tems pour nous  
 » en instruire.

» Nos différentes courses, sur la colliné;  
 » nous donnerent lieu de croire qu'ils sont  
 » hospitaliers & bienfaisans, lorsqu'ils n'ont  
 » pas à craindre pour leur propre sûreté. Ils  
 » nous paroissent injustes envers leurs femmes;  
 » mais moins cruels & moins dénaturés que  
 » les Zélandois. Il semble que leur carac-  
 » tère se rapproche, chaque jour, de cette  
 » équité qu'on trouve chez les habitans des  
 » isles des Amis & de la Société.

ANN. 1774.

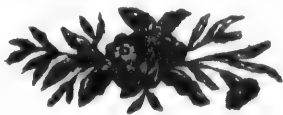
Août.

„ Nous les avons jugés braves & intrépides;  
 „ & la manière dont ils nous traitèrent dans  
 „ les bois, après le funeste assassinat d'un de  
 „ leurs compatriotes, étoit sûrement géné-  
 „ reuse. Notre arrivée parmi eux auroit peut-  
 „ être hâté les progrès de leur civilisation, si  
 „ nos violences n'avoient pas enfin détruit  
 „ la bonne opinion qu'ils commençoient à  
 „ prendre de nous. On a déjà dit qu'ils ne  
 „ faisoient aucun cas de nos marchandises;  
 „ mais, comme nous leur avons laissé un  
 „ nombre considérable de clous & de haches,  
 „ la durée du fer leur inspirera bien-tôt de  
 „ l'estime pour ce métal; & le premier vais-  
 „ seau qui abordera sur leur côte, les trouvera  
 „ probablement empressés d'acquérir des ou-  
 „ vrages de fer. „

Le havre où mouilla le vaisseau, fut nommé  
 port de la Résolution, du nom du vaisseau  
 qui est le premier qui y soit jamais entré. Il est  
 situé sur le côté nord de la pointe la plus orien-  
 tale de l'isle, & à peu-près à l'E. N. E. du vol-  
 can, par les  $19^{\circ} 32' 25'' \frac{1}{2}$  de latitude sud, &  
 les  $169^{\circ} 44' 35''$  de longitude à l'est. Ce mouil-  
 lage n'est proprement qu'une érique qui court  
 dans le S. O.  $\frac{1}{4}$  O.  $\frac{1}{2}$  O. l'espace de trois quarts  
 de mille, sur un demi-mille environ de largeur.  
 Un banc de sable & des roches du côté de l'est,  
 le rendent encore plus étroit. La profondeur

de l'eau, dans le port, est de six à trois brasses, fond de sable & de vase. Si l'on veut faire de l'eau & du bois, on ne peut désirer un endroit plus commode; car ces deux articles s'y trouvent, pour ainsi dire, sous la main. L'eau prit un mauvais goût, après avoir été quelques jours à bord; mais ensuite elle redevint douce, & même, au moment qu'elle étoit le plus saumâtre, on pouvoit, en peu d'heures, avec la machine de fer blanc, en dessaler une pièce entière. Cette machine, aujourd'hui d'un usage général dans la marine, est une invention admirable.

M. Wales, qui m'avoit donné la latitude & la longitude, trouva que l'aiguille aimantée déclinait de  $7^{\text{d}} 14' 13''$  à l'est, & que l'inclinaison de sa pointe sud étoit de  $45^{\text{d}} 2' \frac{1}{2}$ . Il observa encore que le tems de la haute mer, dans les syzygies, arrivoit à cinq heures quarante-cinq minutes, & que la marée s'élevoit & retomboit de trois pieds.



Ann. 1774  
Août.

## CHAPITRE VII.

*Reconnoissance des isles voisines. Description plus détaillée de ces terres.*

**D**ÈS qu'on eut repris à bord nos bâtimens à rames, nous fîmes voiles à l'est, avec un bon frais du Sud-Est tenant le plus près du vent, dans le dessein d'avoir une vue plus distincte d'Erronam, & de reconnoître s'il n'existoit pas quelque autre terre dans son voisinage. Nous courûmes ainsi jusqu'à minuit, qu'ayant dépassé l'isle, nous revîrâmes de bord, & nous fîmes deux bordées.

21. Au lever du soleil, le 21, je mis le cap au S. O. me proposant d'arriver au sud de Tanna, & plus près d'Annatom, pour observer les terres qui seroient dans cette direction; car la matinée, le ciel étant parfaitement serein, nous n'avions rien découvert à l'est. A midi, nous observâmes  $20^{\circ} 33' 30''$  de latitude australe; & voici quel étoit le gissement des terres autour de nous; le port de la Résolution nous restoit au N.  $86^{\circ}$  O. à six lieues & demie; l'isle de Tanna s'étendoit du S.  $88^{\circ}$  O. au N.  $64^{\circ}$  O. le Cap des Traîtres au N.  $58^{\circ}$  O. à vingt lieues; l'isle d'Erronam au N.  $86^{\circ}$  E. à cinq lieues; & Annatom, du S.  $\frac{1}{4}$  E. au

S.  $\frac{1}{2}$  O. à la distance de dix lieues. Je continuai de cingler au sud, jusqu'à deux heures après midi, que, ne voyant plus de terre devant nous, nous arrivâmes vent arrière pour doubler la pointe sud-est de Tanna; & ensuite, avec un vent frais de l'E. S. E. nous en prolongeâmes la côte méridionale, à une lieue du rivage. Elle paroissoit très-escarpée, sans être défendue par aucune chaîne des brisans: la contrée sembloit aussi fertile que dans le voisinage du port; & en outre elle se monroit sous l'aspect le plus riant. A six heures, nous aperçûmes par-dessus l'extrémité occidentale de Tanna, les hautes terres d'Erromango au N. 16<sup>d</sup> ouest; à huit heures, nous doublâmes cette île, & nous fîmes voile au N. N. O. voulant rallier l'île Sandwich, pour en achever la *Reconnaissance* (a), & celle des îles située au N. O. Le 22, à 4 heures après midi, nous amenâmes la pointe du S. E. & rangeant la côte méridionale, je trouvai qu'elle couroit ouest & O. N. O. l'espace d'environ neuf lieues. Vers le milieu de cette longueur, & près du rivage; sont trois ou quatre îlots, derrière lesquels il semble qu'on pourroit mouiller en sûreté. Mais, n'imaginant

ANN. 1774.  
Août.

---

(a) Ce mot *Reconnaissance* ne doit pas se prendre ici dans un sens trop littéral.

ANN. 1774.  
Août.

pas que j'eusse du tems à sacrifier à la visite de cette belle terre; je continuai de longer la côte jusqu'à son extrémité occidentale, & je portai ensuite le cap au N. N. O. pour gagner la pointe Sud-Est de Mallicollo, qui, à six heures & demie le lendemain, nous restoit au N. 14<sup>d</sup> est, à la distance de sept ou huit lieues, nous avions l'isle Trois-Collines au S. 82<sup>d</sup> est. On ne tarda pas à découvrir les isles Apée, Paoom & Ambrym. Les terres, que nous avions cru ne former que la seule isle de Paoom parurent alors être deux isles; on voyoit du moins une espèce de séparation entre la montagne & la terre qui est à l'ouest. Nous côtoyâmes la bande S. O. de Mallicollo à une demi-lieue du rivage. De la pointe Sud-Est la terre court à l'ouest, un peu vers le sud, dans une étendue de six ou sept lieues; elle se fait ensuite N. O.  $\frac{1}{4}$  O. l'espace de trois lieues, où elle se termine en un Cap, situé par la latitude de 16<sup>d</sup> 29' & que j'appellai le Cap sud-ouest. La côte, qui est basse, sembloit hachée par plusieurs criques & autant de pointes; peut-être que ces pointes sont de petites isles qui bordent le rivage; car nous sommes assurés que celle qui est à l'est du Cap, à la distance de deux ou trois lieues, est une isle. Près du côté occidental ou de la pointe du Cap, est un rocher, ou islot de forme



forme circulaire, qui lui est uni par des bris-  
sans, & qui met à l'abri des vents régnans  
une belle baie, formée par un coude dans  
la côte.

ANN. 1774  
Août.

Les Insulaires parurent en troupes sur plu-  
sieurs endroits de la plage; & quelques-uns  
sembloient vouloir lancer leurs pirogues en  
mer, pour reconnoître le navire; mais ils ne  
le firent pas, par la raison, sans doute, que  
nous ne diminuâmes point de voiles. Du Cap  
sud-ouest, la côte court N.  $\frac{1}{4}$  N. O. mais la  
terre la plus avancée, est au N. O.  $\frac{1}{4}$  N. Con-  
tinuant de suivre la direction de la côte, à  
midi, nous en étions éloignés de deux milles,  
& la latitude observée fut de 16° 22' 30" sud.  
C'est presque-là le parallèle du port de Sandwich,  
& notre marine, notre plus sûr guide, mar-  
quoit que nous n'en étions qu'à 26' à l'ouest;  
distance que la largeur de Mallicollo ne peut  
excéder sur ce parallèle. Le Cap sud-ouest  
nous restoit alors au Sud 26° est, à sept milles;  
& la pointe de terre la plus avancée, & que  
nous voulions amener au N. O.  $\frac{1}{4}$  N. A trois  
heures, nous étions par le travers de cette  
pointe, & la terre s'étendoit devant nous, &  
couroit de plus en plus au nord. Nous la  
côtoyâmes jusqu'à son extrémité septentrio-  
nale, où nous n'arrivâmes qu'après le coucher  
du soleil; & dans ce moment, nous en étions

ANN. 1774  
Août.

si près, que nous entendîmes les voix des habitans assemblés autour du feu. Ici la sonde rapporta vingt brasses d'eau, fond de sable; mais, en nous éloignant de la côte, bien-tôt il n'y eut plus de fond, & alors revirant, je fis une bordée au sud, jusqu'à ce que la lune vint nous éclairer. Dès qu'elle fut sur l'horizon, je repris la bordée du nord, &, après avoir doublé la pointe, la nuit se passa dans le passage de M. de Bougainville : nous nous étions bien assurés de notre position avant le coucher du soleil, en observant que la terre, sur le côté septentrional du passage, s'étendoit aussi loin que le nord-ouest  $\frac{1}{2}$  ouest.

23. La côte méridionale de Mallicollo de l'extrémité du S. E. au Cap sud-ouest, est entièrement couverte d'arbres, & d'autres productions de la nature, du rivage au sommet des montagnes. Au N. O. du Cap, la contrée est moins boisée, mais beaucoup plus agréablement diversifiée par des plaines, dont quelques-unes sembloient cultivées. Les croupes des montagnes paroissent montrer par-tout la nudité du roc. Les plus élevées sont entre le port Sandwich & le Cap sud-ouest. Plus au nord, la terre s'abaisse insensiblement, & elle est moins revêtue d'arbres : je crois que ce canton est d'une grande fécondité, & qu'il a de nombreux habitans; car, le jour, on voit des fu-

mée  
tout  
Le  
pre  
de M  
du f  
du N  
nous  
ou d  
& g  
nord  
trion  
que  
est u  
peu  
d'une  
cept  
du m  
circo  
sage  
men  
mille  
de la  
de l'  
un g  
que  
ou o  
vime  
que

mées s'élever, & la nuit, des feux briller dans toutes les parties de la contrée.

ANN. 1774.  
Aout.

24.

Le lendemain, au lever du soleil, nous étions presque au milieu du passage. La pointe N. E. de Mallicollo s'étendoit, par rapport à nous, du sud  $30^{\text{d}}$  est au sud  $58^{\text{d}}$  ouest; la terre au nord du N.  $70^{\text{d}}$  O. au N.  $40^{\text{d}}$  est; & l'isle des Lépreux nous restoit au N.  $30^{\text{d}}$  est, à la distance de onze ou douze lieues. Nous fîmes alors de la voile, & gouvernâmes nord  $\frac{1}{4}$  nord-est & ensuite nord le long de la côte est de la terre septentrionale, par une jolie brise du S. E. On trouva que cette côte, que nous avions cru continue, est un amas d'îles, dont les terres boisées ont peu d'élévation, & qui, pour la plupart, sont d'une petite étendue, la plus méridionale exceptée, que nous appellâmes Saint-Barthélemi, du nom du jour: elle a six ou sept lieues de circonférence, & fait la pointe N. E. du passage de Bougainville. A midi, la brise commença à mollir. Nous étions à deux ou trois milles de la terre, & nous observâmes,  $15^{\text{d}}$   $23'$  de latitude sud, l'isle des Lépreux nous restant de l'E.  $\frac{1}{4}$  N. E. à l'E.  $\frac{1}{4}$  S. E., à sept lieues; & un gros Cap, qui paroissoit terminer la côte que nous côtoyions au N. N. O.  $\frac{1}{2}$  O., à dix ou onze lieues; mais, du haut des mâts, nous vîmes la terre s'étendre à l'est. Nous jugeâmes que cette terre devoit être une isle, & nous

l'avions au Nord-Ouest  $\frac{1}{4}$  Nord  $\frac{1}{2}$  Ouest.

ANN. 1774.  
Août.

En avançant au N. N. O., le long d'une belle côte couverte d'arbres, nous reconnûmes que la terre basse s'étendoit du gros Cap vers l'isle mentionnée; mais elle ne paroissoit pas s'y réunir: mon dessein étoit d'entrer dans le canal; l'approche de la nuit m'obligea d'y renoncer, & je gouvernai de manière à passer en-dehors de l'isle. L'après-midi, nous doublâmes de petites isles qui bordent le rivage, & on observa plusieurs pointes avancées d'inégale hauteur, sans pouvoir déterminer si elles étoient liées à la principale terre. Derrière ces isles, étoit une chaîne de montagnes, terminées par le gros Cap. En quelques endroits, la côte paroissoit escarpée, &, en d'autres, on voyoit des espaces qui avoient la blancheur de la craie. A dix heures, par le travers de l'isle, située à la hauteur du Cap, je diminuai de voile, & passai la nuit à faire de petits bords.

« Le beau tems, que nous eûmes dans cette » navigation, nous montra tout le charme » de ces paysages, & le plaisir de contempler » de si jolis points de vue, compensoit en » quelque sorte la mauvaise chère que nous » faisons; car nous étions alors réduits aux » provisions du vaisseau.»

Le 25, au point du jour, nous étions sur la bande du nord de l'isle (laquelle est d'une

méd  
cuit  
le lo  
cove  
côte  
Apr  
au f  
& p  
qu'o  
T  
baie  
déco  
aust  
poin  
rien  
fait  
près  
voile  
quel  
notr  
& n  
de l  
est;  
gros  
le v  
pern  
le fo  
foibl  
occi

médiocre élévation, & de trois lieues de circuit), & nous gouvernâmes vers le gros Cap, le long de la terre basse. A midi, nous découvrimés par-dessus le gros Cap, une grande côte qui s'étendoit au N. jusqu'au N. O.  $\frac{1}{4}$  O. Après avoir doublé le Cap, la terre couroit au sud, un peu à l'est, & formoit une grande & profonde baie, bornée à l'ouest par la côte qu'on vient de décrire.

ANN. 1774.  
Août.

Tout conspiroit à nous faire croire que cette baie étoit la baie de S. Philippe & de S. Jacques, découverte, en 1606, par Quiros, sur la terre australe du Saint-Esprit. Pour déterminer ce point, il falloit pénétrer plus avant, car alors rien ne la bornoit à nos yeux. Le vent s'étant fait sud, nous fûmes obligés de tenir le plus près du vent, & d'abord nous forçâmes de voiles, pour rallier la rive occidentale de laquelle nous n'étions qu'à trois milles à midi: notre latitude se trouva de  $14^{\circ} 55' 30''$  sud, & notre longitude de  $167^{\circ} 3'$  à l'est. L'entrée de la baie s'étend du N.  $64^{\circ}$  ouest, au S.  $86^{\circ}$  est; & cette dernière direction est celle du gros Cap, distant de trois lieues. L'après-midi, le vent ayant passé à l'E. S. E., il nous fut permis de faire de la voile pour reconnoître le fond de la baie; mais, comme la brisé étoit foible, les lames nous entraînoient sur la rive occidentale, de sorte qu'à quatre heures, nous

ANN. 1774.  
Aôûs.

n'en étions plus qu'à deux milles de distance ; & nous revirâmes de bord par cent cinquante brasses d'eau , fond de vase. Le gros Cap, ou la pointe orientale de la baie nous restoit au N. 53<sup>d</sup> est. A peine eûmes-nous reviré, que la brise s'éteignant dans un calme, nous laissa à la merci des lames, qui nous jetoient sur la rive, où les habitans étoient rassemblés en très-grand nombre. Deux pirogues s'en détachèrent, mais tous les signes possibles d'amitié ne purent inspirer assez de confiance aux Indiens, pour s'approcher de notre bord, & y recevoir nos présens : enfin, saisis d'une frayeur subite, ils ramerent à terre. Ces Indiens étoient nus ; ils ne portent qu'une ceinture ; à laquelle ils attachent de larges feuilles qui les couvrent presque jusqu'aux genoux, devant & derrière ; ils sont de la couleur des Nègres, & leurs cheveux sont coronnés, ou coupés très-courts : eurs pirogues sont petites & à balancier.

“ La plupart des petites isles que nous appercevions étoient très-longues, étroites & d'une terre ferme à une extrémité ; mais elles avoient une pointe basse, plate, qui se prolongeoit au nord ; leur partie ferme étoit communément blanche comme un rocher de craie, & il est remarquable que nous n'observâmes pas un seul cocotier parmi les forêts, composées, principalement en quel-

„ ques endroits , de bois de massue. Comme  
 „ nous marchions devant leur extrémité sep-  
 „ tentrionale , elles produisoient une très-  
 „ jolie perspective ; elles se détachent peu-à-  
 „ peu les unes des autres. En gouvernant à  
 „ l'ouest, nous dépassâmes une pointe avancée  
 „ de la terre du Saint-Esprit, & nous décou-  
 „ vrimmes une baie très-spacieuse, dont l'entrée  
 „ n'avoit pas moins de cinq lieues de large :  
 „ la profondeur étoit proportionnée à cette  
 „ largeur. Les côtés à droite & à gauche sem-  
 „ bloient courir parallèlement l'espace de sept  
 „ lieues. On appercevoit au fond une belle  
 „ grève, & de-là la terre , à plusieurs lieues ,  
 „ dans l'intérieur du pays, consistoit en col-  
 „ lines médiocrement élevées, en larges val-  
 „ lées qui paroissoient très-peuplées & très-  
 „ fertiles. „

ANN. 1774.  
 Août.

Le calme continua jusqu'à huit heures , & ,  
 dans ce moment, les lames nous entraînoient  
 si près du rivage, que nous nous attendions à  
 être forcés de laisser tomber l'ancre sur quatre-  
 vingt-cinq brasses de fond. Une brise qui se  
 leva de l'E. S. E. nous porta d'abord du côté  
 opposé ; mais , contre notre espoir, & au mo-  
 ment que nous avions à peine la place néces-  
 saire pour revirer, le vaisseau arriva au vent,  
 & ayant pris les armures à tribord, nous  
 écartâmes la terre, en gouvernant au nord-est.

**ANN. 1774.**  
**AOÛT.** Nous fûmes ainsi délivrés de la crainte d'être forcés d'ancrer à une grande profondeur du côté du rivage, qui se trouvoit sous le vent du vaisseau, & au milieu d'une nuit très-obscuré.

Je continuai d'aller au plus près, n'ayant que de légères brises, qui varièrent entre l'E. S. E. & le sud jusqu'à six heures du matin, qu'il y eut un calme plat. Nous étions alors éloignés de sept à huit lieues du fond de la baie, qui se termine par une terre basse, & derrière laquelle est une plaine très-étendue, couverte d'arbres, & bornée des deux côtés par une chaîne de montagnes. A midi, nous eûmes 15<sup>d</sup> 5' de latitude sud : nous fûmes arrêtés par le calme encore près d'une heure, & la brise s'étant fait sentir du N.  $\frac{1}{4}$  nord-ouest, nous parvîmes à deux milles du fond de la baie. J'envoyai alors MM. Cooper & Gilbert pour prendre les sondes & reconnoître la côte ; & , dans cet intervalle, nous restâmes sur les bords. Trois pirogues à la voile, qui nous suivoient depuis quelque tems, nous joignirent ; chacune étoit montée par cinq ou six Indiens, qui s'avancèrent assez près pour recevoir les choses qu'on leur jeta avec une corde, mais sans vouloir aborder le côté du vaisseau. Ils étoient de la même race que ceux que nous avions vu la veille, & nous crûmes qu'ils ve-



noient du même endroit. Nous observâmes que ces hommes étoient nuds, plus robustes, & mieux faits que ceux de Mallicollo; & diverses circonstances se réunissoient pour nous faire croire qu'ils appartenoint à quelqu'autre nation. Ils nommerent les nombres cinq & six, dans la langue d'Anamocka, & ils nous comprirent, quand nous leur demandâmes les noms des terres adjacentes dans cette langue. « Nous leur dîmes différens mots de la langue » de Mallicollo & de Tanna; mais ils ne la » connoissent point, ou nous les prononçâmes » trop mal pour nous faire entendre. » Quelques-uns avoient les cheveux noirs, courts & frisés, comme les Natifs de Mallicollo; mais d'autres les avoient longs & relevés sur le sommet de la tête, & ornés de plumes, à la manière des habitans de la Nouvelle-Zélande: leur parure consistoit en bracelets & en colliers. L'un d'eux avoit une coquille blanche attachée sur le front, & d'autres étoient peints d'un fard noirâtre. Je ne leur ai pas vu d'autres armes que des dards & des harpons, avec lesquels ils dardent le poisson: leurs pirogues, semblables à celles de Tanna, navigent de la même façon ou à-peu-près. Ils ne balancerent point à nous donner les noms des endroits que nous leur montrâmes; mais nous ne pûmes jamais en obtenir celui de l'île. « Nous lui

ANN. 1774.  
Août.

„ avons donc conservé celui de terre du Saint-  
 ANN. 1774. „ Esprit, que Quiros lui avoit donné. Nous  
 Août. „ leur offrimés des médailles, des clous, des  
 „ étoffes de Taïti & de la serge rouge; mais  
 „ nous remarquâmes qu'ils se faisoient des  
 „ clous avec un empressement particulier.  
 „ Quiros laissa peut-être sur l'isle des ouvrages  
 „ de fer qui par-là sont devenus précieux. Ils  
 „ attachèrent une branche de plante de poivre  
 „ à la même corde avec laquelle nous leur  
 „ avions tendu des clous, & il paroît qu'ils  
 „ ne pouvoient nous offrir que cet emblème  
 „ d'amitié. „

A la vue de nos bateaux, qui arrivoient, ils  
 ramèrent sur le rivage, malgré tout ce que  
 nous pûmes leur dire pour les retenir.

Au retour des bateaux, M. Cooper m'in-  
 forma qu'il avoit débarqué sur la plage, qui  
 est au fond de la baie, près d'une jolie rivière,  
 dont les eaux sont douces, si large & si pro-  
 fonde, qu'il ne doutoit pas que les bateaux ne  
 pussent y entrer au flot. Il trouva trois brasses  
 de fond, tout près du rivage, & cinquante à  
 cinquante-cinq à la distance de deux enca-  
 blures. Plus loin, il n'eut plus de sondes; &  
 où nous étions avec le vaisseau, il n'y avoit  
 point de fond avec cent soixante & dix brasses  
 de ligne. Avant que les canots fussent à bord,  
 le vent étoit passé au S. S. E. Comme nous

ne manquions de rien , & que nous n'avions point de tems à perdre, je profitai du changement de vent , & je fis voile pour sortir de la baie. Durant une partie de la nuit, la contrée fut illuminée de feux, du rivage au sommet des montagnes; mais il n'y avoit que le côté occidental de la baie qui fût ainsi éclairé. Je ne dirai pas à quelle occasion on fit ces feux, mais je ne puis croire que ce fût par rapport à nous: il est probable que les habitans brûloient les terres où ils se proposoient de faire de nouvelles plantations. Le 27, au point du jour, nous étions aux deux tiers de la baie; &, comme le vent fut très-foible, nous n'amenâmes la pointe du Nord-Ouest qu'à midi: elle nous restoit dans le Nord 82<sup>d</sup> ouest, à la distance de cinq milles. La latitude observée fut de 14<sup>d</sup> 39' 30" sud.

Plusieurs d'entre nous doutoient que cette baie fût celle de Saint-Jacques & de Saint-Philippe, parce qu'ils n'y voyoient point d'emplacement qui pût ressembler au port de la Vraie-Croix. Pour moi, je trouvai que tout s'accordoit si bien avec la description de Quiros, que je n'eus pas le plus léger doute à cet égard. Quant à ce qu'il appelle le port de Vraie-Croix, ce doit être l'ancre dans le fond de la baie, qui, en quelques endroits, peut former une anse plus profonde que celle

ANN. 1774.  
Août.

27.

ANN. 1774.  
Août.

où nos bateaux débarquerent. Rien, dans la relation de Quiros, ne contredit cette supposition (a). Il est assez naturel que les Espagnols aient donné au mouillage un nom qui le distinguât du reste d'une si vaste baie, où ils avoient été si long-tems à l'ancre. Le mot port, est un de ces termes vagues de géographie, qu'on applique souvent à des places moins abritées que celle-ci.

Nos officiers observèrent que l'herbe & les autres plantes, croissent en abondance sur la plage, jusqu'au bord de l'eau. C'est-là une marque infailible du calme qui règne sur ce rivage, & les vents ne doivent pas y avoir d'action sur les vaisseaux à l'ancre. Ils conjecturèrent que, dans le flot, l'eau l'élevoit de quatre ou cinq pieds, & que les bâtimens à rames pourroient, dans la haute marée, remonter la rivière, qui est large & profonde; de sorte que c'est probablement une de celles que mentionne Quiros: &, si nous ne nous sommes point trompés, nous eûmes encore connoissance de l'autre.

« Quiros avoit raison d'exalter la beauté  
» & la fertilité de ce pays : en effet, il pa-  
» roît être un des plus beaux du monde. Ses

---

(a) Voyez le voyage de Quiros, dans la collection de Dalrymple; Vol. I, pag. 136, 137.

„ richesses en productions végétales, auroient  
 „ sans doute offert beaucoup de trésors de  
 „ botanique ; parce que, après la Nouvelle-  
 „ Zélande, c'étoit la plus grande terre que  
 „ nous eussions vue ; & jamais elle n'a été  
 „ examinée par aucun naturaliste. Mais l'é-  
 „ tude de la nature n'étoit que le second objet  
 „ de ce voyage, & les besoins de l'équipage  
 „ exigeoient que nous quittrassions cette côte  
 „ tout de suite. „

ANN. 1774  
 Août.

La baie a vingt lieues de côte ; six du côté  
 oriental qui s'étend dans le S.  $\frac{1}{2}$  O. & N.  $\frac{1}{2}$   
 E. ; deux au fond, & douze sur la rive occi-  
 dentale, dont la direction est sud  $\frac{1}{4}$  sud-est ;  
 & N.  $\frac{1}{4}$  N. O., du fond aux deux tiers de  
 sa longueur, & ensuite elle devient N. O.  $\frac{1}{4}$   
 N., jusqu'à la pointe N. O. Les deux pointes,  
 qui forment l'entrée, gissent entr'elles S. 53<sup>d</sup>  
 E. & N. 53<sup>d</sup> O. l'espace de dix lieues. La baie  
 est par-tout sûre & sans fond, excepté près  
 du rivage, qui est très-peu élevé. Néanmoins  
 il ne se trouve qu'une lisière assez étroite  
 entre le bord de la mer & le pied des mon-  
 tagnes, car la baie, ainsi que le terrain uni  
 qui s'étend au fond, est borné, de chaque  
 côté, par deux chaînes de montagnes, dont  
 celle qui est à l'ouest s'élève en amphithéâtre,  
 & traverse toute la longueur de l'isle. La con-  
 trée offre par-tout une végétation très-ani-

en, dans la  
 cette suppo-  
 Espagnols  
 n qui le dis-  
 aie, où ils  
 e. Le mot  
 es de géo-  
 des places

herbe & les  
 ance sur la  
 est-là une  
 gne sur ce  
 s y avoir  
 e. Ils con-  
 u l'élevoit  
 bâtimens  
 e marée,  
 profonde ;  
 e de celles  
 s ne nous  
 es encore

a beauté  
 ter, il pa-  
 onde. Ses

a collection

ANN. 1774.  
Août.

mée. Les deux côtés des montagnes sont entièrement couverts de plantations d'espèces très-variées; & chaque vallée est embellie par un ruisseau, dont les eaux fertilisent les terres qu'elles arrosent. De toutes les productions de la nature, qui enrichissent cette contrée, le cocotier est celle qui se fait le plus remarquer. Les colonnes de fumée qui, le jour, jalloient de toutes les parties de l'isle, & les feux qui y brilloient dans la nuit, annoncent une terre riche & peuplée de beaucoup d'habitans. La pointe orientale de cette baie, que j'ai nommée le cap de Quiros, en mémoire de cet illustre navigateur, qui, le premier, l'a découverte, gît par les 16<sup>d</sup> 44' de latitude australe, & par 167<sup>d</sup> 13' de longitude à l'est. La pointe N. O., que j'appelai le cap de Cumberland, en l'honneur de son altesse royale le duc de Cumberland, est par les 14<sup>d</sup> 38' 45" de latitude sud, & 166<sup>d</sup> 49'  $\frac{1}{2}$  de longitude à l'est; ce cap est l'extrémité N. O. de cet Archipel: car, après l'avoir doublé, nous trouvâmes que la côte retrogradoit par degré autour du S. & du S. S. E.

28, 29.

Le 28, & le 29, nous eûmes des vents variables & peu sensibles; de sorte que nous fîmes très-peu de voile. Dans cet intervalle, nous fîmes chaque occasion, où l'horizon étoit clair-fin, pour découvrir s'il ne restoit

pas  
eûmes  
que  
de S  
prob  
fines  
verte  
situé  
au N  
crois  
Le  
cédai  
nous  
vâmes  
ensu  
du r  
sur  
à-vis  
sieur  
des r  
dispo  
de p  
» les  
» re  
» jé  
» to  
» à  
Le  
de l'i

ANN. 1774  
Août.

pas encore d'autres terres; mais nous n'en eûmes point connoissance. D'après la route que Quiros suivit au nord, en quittant la baie de Saint-Jacques & de Saint-Philippe, il est probable qu'il n'y a pas de terres plus voisines que l'isle de la reine Charlotte, découverte par le capitaine Carteret, laquelle est située à quatre-vingt-dix lieues environ; & au N. N. O. du cap Cumberland, & que je crois être l'isle Sainte-Croix de Quiros.

Le 30, une brise fraîche du S. S. E. succéda au calme, & nous en profitâmes pour nous élever de la côte. A midi, nous observâmes 15<sup>d</sup> 20' de latitude sud; nous fîmes ensuite voile à l'est, à la distance d'un mille du rivage, & bien-tôt nous revîrâmes de bord sur un fond de soixante-quinze brasses, vis-à-vis une plage unie, où se montrèrent plusieurs habitans. Nous aperçûmes sur les côtés des montagnes, diverses plantations d'arbres disposées en allées de jardin, & entourées de pallissades, „ & la nuit, des feux, par lesquels on défrichoit probablement le terrain; Quiros, qui en vit également, conjectura d'abord, ainsi que nous, que c'étoient des feux de joie & des illuminations, „ à cause de l'arrivée des vaisseaux. „

Le 31, à midi, la pointe sud, ou sud ouest de l'isle, nous restoit au N. 62<sup>d</sup> est, à la dis-

ANN. 1774  
Août.

tance de quatre lieues. Cette même pointe formée la pointe N. O. de ce que j'appelle le passage de Bougainville : nous avions en même tems la pointe N. E. au N. 85<sup>d</sup> est, & l'extrémité N. O. de Mallicollo du S. 54<sup>d</sup> est, au S. 72<sup>d</sup> est. La hauteur du soleil, observée à midi, fut de 15<sup>d</sup> 45' sud. Faisant voile à l'est l'après-dinée, nous doublâmes la pointe S. O. de l'isle, d'où la côte court à l'est un peu vers le nord. Elle est basse, & semble avoir quelques criques ou anses ; & , à mesure que nous avançons dans le passage, nous apperçûmes de petites isles basses, qui le bordent, & dont la chaîne paroissoit s'étendre derrière l'isle Saint-Barthélemi.

Ayant ainsi reconnu les différentes isles qui composent cet Archipel, la saison de l'année m'obligeoit à retourner dans le sud, tendis que je pouvois encore employer quelque tems à la découverte des terres qui se rencontreroient entre cet Archipel & la Nouvelle-Zélande, où je me proposois de toucher, afin de rafraîchir mon équipage, & faire assez d'eau & de bois pour une nouvelle course du côté du Pôle. Dans cette vue, à cinq heures après-midi, nous virâmes de bord, & portâmes le cap au sud par un vent très-frais du sud est. La pointe N. O. du passage, ou la pointe S. O. de l'isle de la côte australe du Saint-Esprit, la seule terre

terre  
rest  
lieu  
elle  
59  
C  
l'or  
poi  
giff  
il e  
cap  
laiff  
I  
ren  
fois  
n'es  
com  
qu'a  
pos  
par  
viga  
bor  
n'et  
qu'i  
Com  
l'éte  
cor  
étoi  
avon  
7



terre existante du continent de Quiros, nous restoit au nord 82<sup>d</sup> ouest, à la distance de trois lieues. J'ai nommé cette pointe le cap Lisburne; elle gît par 15<sup>d</sup> 40' de latitude australe, & 165<sup>d</sup> 59' de longitude à l'est du méridien de Londres.

Ce qu'on vient de dire de ces isles, dans l'ordre qu'elles ont été découvertes, n'étant point assez détaillé, soit par rapport à leur gissement, soit par rapport à leur description, il est, je pense, à propos d'en faire une récapitulation qui, avec la carte ci-jointe, ne laisse rien à désirer au lecteur.

Les isles septentrionales de cet Archipel furent découvertes, en 1606, pour la première fois, par Quiros, navigateur célèbre; & ce n'est pas sans raison qu'on les considéroit comme faisant partie du continent méridional, qu'alors, & jusqu'à ces derniers tems, on supposoit exister. Elles furent ensuite reconnues par M. de Bougainville, en 1768; & ce navigateur, qui débarqua sur l'isle des Lépreux, borna ses découvertes à trouver que la terre n'étoit point continue, mais un amas d'isles qu'il nomma l'Archipel des Grandes-Cyclades. Comme nous avons déterminé non-seulement l'étendue & la position de ces isles, mais encore fait la découverte de plusieurs autres qui étoient restées inconnues, & que nous en avons pris tous les relèvemens, je crois avoir

ANN. 1774.  
Août.

obtenu le droit de les nommer; &c, dans la suite, je les désignerai sous le nom de *Nouvelles-Hébrides*. Elles sont situées entre  $14^{\text{d}} 29'$  &  $10^{\text{d}} 4'$  de latitude sud, & entre  $166^{\text{d}} 41'$  &  $170^{\text{d}} 21'$  de longitude orientale. Elles s'étendent l'espace de cent vingt-cinq lieues dans la direction du N. N. O.  $\frac{1}{2}$  O. & du S. S. E.  $\frac{1}{2}$  E.

L'isle la plus septentrionale est appelée par M. de Bougainville, le Pic-de-l'Etoile, il la place par  $14^{\text{d}} 29'$  de latitude sud, &  $168^{\text{d}} 9'$  de longitude, & au N.  $\frac{1}{4}$  N. O., à la distance de huit lieues de l'isle Aurore.

L'isle qui ensuite s'avance le plus au nord, est la terre du Saint-Esprit. Elle est la plus occidentale & la plus grande de toutes les Hébrides; car elle a vingt-deux lieues de longueur dans la direction du N. N. O.  $\frac{1}{2}$  O. & du S. S. E.  $\frac{1}{2}$  E., sur une largeur de douze lieues & soixante de circuit. Nous sommes parvenus à dessiner la figure de cette isle avec la plus grande exactitude. Ces terres, sur-tout celles du côté ouest, sont d'une élévation extraordinaire, & forment une chaîne suivie de montagnes, qui, en quelques endroits, s'élèvent directement des bords de la mer. L'isle entière, à l'exception des plages & de quelques escarpemens où le roc se montre à nu, est couverte de bois & de diverses plantations. Les isles, qui gisent le long des côtes méridionale & orientale,

doivent vraisemblablement former des baies & des ports, aussi bien abrités que la grande baie de Saint-Jacques & Saint-Philippe.

ANN. 1774.  
Août.

Après la terre du Saint-Esprit, l'île la plus considérable est Mallicollo. Au Sud-Est elle s'étend N. O. & S. E., & elle a dix-huit lieues de longueur. Sa plus grande largeur, qui est à l'extrémité Sud-Est, est de huit lieues. L'extrémité N. O. n'a guère que les deux tiers de cette largeur, qui diminue encore d'un tiers vers le milieu. Ce retrécissement est occasionné par une vaste & profonde baie sur la bande du Sud-Est. A juger de cette île d'après ce que nous en avons vu, son sol doit être très-fertile & rempli d'habitans. Ses terres, médiocrement hautes, s'élèvent doucement en pente du rivage, au pied des montagnes qui occupent le milieu de l'île. Comme on découvrait les deux tiers de la côte N. E. de fort loin, cette partie de la carte que nous en avons dressée, n'est pas d'une extrême exactitude; mais le reste a été pris avec plus de précision.

Saint-Barthélémi est située entre l'extrémité Sud-Est de la terre du Saint-Esprit, & l'extrémité nord de Mallicollo. Elle est éloignée de cette dernière de huit milles; & c'est entre ces deux îles qu'est le passage de M. de Bougainville, & dont le milieu gît par 15° 48' de latitude sud.

ANN. 1774.  
Août.

L'isle des Lépreux se trouve entre la terre du Saint-Ésprit & l'isle Aurore, à huit lieues de la première & à trois lieues de la seconde, par la latitude de  $15^{\text{d}} 22'$ , & presque sous le même méridien que la pointe Sud-Est de Mallicollo. Elle a, à-peu-près, la figure d'un œuf; ses terres sont hautes; & son circuit est de dix-huit ou vingt lieues. Nous en avons déterminé les limites d'après plusieurs relèvemens; mais les lignes du rivage furent dessinées par conjecture, à l'exception de la partie N. E., où il y a un ancrage à un demi-mille de terre.

Les isles Aurore, la Pentecôte, Ambrym, Pabom, & les isles voisines Apée, Trois-Colines & Sandwich, gissent presque toutes sous le méridien de  $167^{\text{d}} 29$  ou  $30'$  à l'est, & s'étendent du  $14^{\circ} 51' 30''$  au  $17^{\circ} 53' 30''$  de latitude.

L'isle Aurore gît N.  $\frac{1}{4}$  N. O. & S.  $\frac{1}{4}$  sud-est; & s'étend l'espace de onze lieues dans cette direction; mais je ne crois pas qu'elle ait plus de deux lieues ou deux lieues & demie de largeur. Ses terres sont d'une bonne hauteur; la surface en est montueuse, & presque par-tout boisée aux endroits que les Insulaires habitent & cultivent.

L'isle de la Pentecôte, qui est à une lieue & demie au sud de l'isle Aurore, a la même longueur, & gît dans la direction nord & sud; mais elle est un peu plus large que celle-ci. Elle

est d'une hauteur considérable, & couverte de bois, à l'exception des espaces de terrain cultivés, qui paroissent en grand nombre.

ANN. 1774.  
Aubr.

De l'extrémité méridionale de l'isle de la Pentecôte, au côté septentrional de l'isle d'Ambrym, la distance est de deux lieues & demie. Cette dernière a sept lieues environ de circonférence. La terre est basse sur les bords de la mer, d'où elle s'élève inégalement pour former, dans le milieu de l'isle, une montagne d'une médiocre hauteur. Nous avons vu sortir de la montagne de vastes colonnes de fumée, sans être assurés qu'elles fussent l'effet d'un volcan. Qu'elle soit fertile & bien peuplée, c'est ce qui nous a paru très-probable, d'après toutes les fumées que nous avons vu s'élever des bois, de tous les côtés où se portoient nos regards; car je dois observer que nous ne l'avons pas entièrement reconnue.

Nous avons encore moins reconnu Paoom & les terres voisines. Tout ce que je puis dire de cette isle, c'est qu'elle s'élève sous la forme d'une meule de foin à une hauteur considérable. Son étendue & celle de l'isle adjacente, (si ces deux terres ne sont pas continues) n'excèdent pas trois ou quatre lieues dans toutes les directions; car la distance, entre Ambrym & Apée, est à peine de cinq, & elles sont renfermées entre les deux & à l'est du port Sand-

ANN. 1774.  
Août.

wich, qui en est distant de sept ou huit lieues.

L'isle d'Apée n'a pas moins de vingt lieues de tour; son plus grand côté est d'environ huit lieues au N. O. & S. E. Cette terre est très-haute, montueuse, & entrecoupée de plaines & de bois, du moins dans les parties occidentales & méridionales; & nous n'avons point vu les autres.

Les isles Shepherd forment un groupe de petites isles d'inégale grandeur, & qui, de la pointe Sud-Est d'Apée, s'étendent dans le Sud-Est l'espace de cinq lieues.

L'isle Trois-Collines est située au sud, à quatre lieues de la côte d'Apée, & au S. E.  $\frac{1}{2}$  S. à dix-sept lieues du port Sandwich. J'ajouterai à tout ce que j'ai déjà dit de cette isle, qu'au O. N. O., à cinq milles de la pointe occidentale, est une chaîne de récifs sur laquelle la mer se brise continuellement.

Dans la direction du sud, à neuf lieues de l'isle de Trois-Collines, gît l'isle Sandwich. Les isles Deux-Collines, le Monument, & Montagu sont à l'est de cette ligne, Hinchinbrook à l'ouest, ainsi que deux ou trois autres petites isles qui se trouvent entr'elle & l'isle Sandwich, à laquelle elles sont liées par des brisans.

L'isle Sandwich a vingt-cinq lieues de tour; sa plus grande étendue est de dix lieues. Elle court N. O.  $\frac{1}{4}$  O. & S. E.  $\frac{1}{4}$  E. Nous n'avons vu

que dans l'éloignement la côte du N. O., & il pourroit s'être glissé quelque faute à l'égard de la côte seulement, dans la carte que nous en avons dressée. La distance de l'extrémité sud de Mallicollo, jusqu'à l'extrémité nord-ouest de l'isle Sandwich, est de vingt-deux lieues dans la direction du S. S. E.  $\frac{1}{4}$  rumb est.

ANN. 1774.  
Août

Dans la même direction, gissent Erromango, Tanna & Annatom. La première est à dix-huit lieues de l'isle Sandwich, & elle a de vingt-quatre à vingt-cinq lieues de tour. Son milieu est par  $18^{\text{d}} 54'$  de latitude sud, &  $169^{\text{d}} 19'$  de longitude à l'est. Ses terres sont passablement élevées, autant qu'on peut en juger de la distance où nous les découvrîmes pour la première fois.

Tanna, située à six lieues de la côte méridionale d'Erromango, court S. E.  $\frac{1}{4}$  S. & N. O.  $\frac{1}{4}$  N. Elle s'étend environ huit lieues dans cette direction; & sur toute sa longueur, elle a trois ou quatre lieues de large.

L'isle d'Immer, qui gît N.  $\frac{1}{4}$  N. E.  $\frac{1}{2}$  rumb est, est à quatre lieues du port de la Résolution de Tanna; & l'isle d'Erronam ou Tootoona se trouve à l'est dans la même direction, à onze lieues de distance. Cette dernière, la plus orientale de toutes les Hébrides, n'a pas plus de cinq lieues de tour, mais elle est très-haute, & unie à son sommet. Du côté Nord-Est est un petit

ANN. 1774  
Août,

Pic, qui paroît détaché de l'isle ; mais nous le crûmes lié par une terre basse.

Annatom, qui est l'isle la plus méridionale, gît par 20<sup>d</sup> 3' de latitude sud, & 170<sup>d</sup> 4' de longitude. Elle est au S. 30<sup>d</sup> E. à 11 ou 12 lieues du port de la Résolution. Ses terres sont hautes & montagneuses ; c'est tout ce que j'en puis dire.

« Ce groupe d'isles, que nous avons examiné rapidement, en 46 jours, semble mériter l'attention des navigateurs à venir, sur-tout de ceux qu'on enverra faire des découvertes dans les différentes parties des sciences : je ne prétends pas dire qu'ils y trouveront l'argent & les perles dont Quiros étoit obligé de parler, pour engager une cour intéressée & avare à favoriser ses grandes & nobles entreprises. Ces petits mensonges ne sont pas nécessaires, depuis que plusieurs monarques de l'Europe ont appris au genre-humain qu'ils peuvent ordonner des expéditions uniquement afin de hâter les progrès des connoissances humaines. On a reconnu que les sommes prodiguées par leurs prédécesseurs à de vils courtisans, suffisoient pour produire une révolution nouvelle & importante dans l'état des sciences, qui, avec peu de dépense, peuvent triompher des obstacles sans nombre que leur opposent l'ignorance, l'envie & la su-



Ann. 1774  
Août.

» persistance. Les productions naturelles des  
» nouvelles Hébrides, sans parler des richesses  
» artificielles, suivant moi, sont dignes seules  
» de l'attention des voyageurs. Leurs volcans,  
» leurs végétaux & leurs habitans emploie-  
» roient dignement le loisir d'un Ferber (a),  
» d'un Solander, & de ceux qui ont fait l'his-  
» toire naturelle de notre globe. »

Nous plaçons ici les observations de la lune ;  
faites par M. Wales, qui ont servi à déterminer  
la longitude de ces îles, rapportées par la  
montre au port Sandwich à Mallicollo, & au  
port de la Résolution à Tanna.

|                              |                                                                             |  |                                        |          |
|------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------|--|----------------------------------------|----------|
| PORT<br>SANDWICH.            | Milieu de dix suites<br>d'observations faites<br>avant d'y arriver. . . . . |  | 167 <sup>d</sup> 56' 33" $\frac{1}{2}$ | E. Long. |
|                              | — De deux suites au                                                         |  |                                        |          |
|                              | Port . . . . .                                                              |  | 168 2 37 $\frac{1}{2}$                 |          |
|                              | — De vingt autres sui-<br>tes, après le départ. 167 52 57                   |  |                                        |          |
|                              | Résultat moyen . . . . .                                                    |  | 167 57 22 $\frac{1}{2}$                |          |
| PORT<br>DE LA<br>RÉSOLUTION. | Milieu de vingt ob-<br>servations avant d'y<br>arriver . . . . .            |  | 169 <sup>d</sup> 37' 35"               | E. Long. |
|                              | — De cinq suites au                                                         |  |                                        |          |
|                              | Port . . . . .                                                              |  | 169 48 48                              |          |
|                              | — De vingt autres<br>après le départ . . . . .                              |  | 169 47 22 $\frac{1}{2}$                |          |
|                              | Résultat moyen . . . . .                                                    |  | 169 44 35                              |          |

(a) « M. Ferber est le premier & le seul natura-

ANN. 1774.  
AOUT.

Il est nécessaire de remarquer que chaque suite d'observations étant de six à dix distances observées du soleil & de lune, ou de la lune & des étoiles, le nombre total se monte à plusieurs centaines; & qu'ayant été rapportées par la montre marine à toutes ces isles, la longitude de chaque terre se trouve aussi exactement déterminée que celle des deux ports mentionnés. En preuve de ce que j'avance ici, j'ajouterai seulement que la longitude des deux ports, conclue des observations de distance, différoit à peine de deux milles de celle qu'a donné la montre marine. On voit par-là de quel degré d'exactitude ces observations sont susceptibles, quand on les multiplie à un nombre considérable; qu'on les fait avec différens instrumens; qu'on observe le soleil & les étoiles, ou des deux côtés de la lune. Par cette dernière méthode, les erreurs, qui peuvent naître des instrumens ou des tables lunaires, se détruisent entr'elles, & même celles qui proviendroient de l'observateur; car il y a des hommes qui observent mieux que les autres. Si nous voulons faire attention au nombre d'observations qu'on

---

» liste qui nous ait donné une description vraiment  
» scientifique & minéralogique du Vésuve. Voyez ses  
» lettres au baron de Born, à Londres, 1777. »

peut faire dans le cours d'un mois, par un tems favorable, nous demeurerons convaincus Ann. 1774.  
 que cette méthode de trouver la longitude des  Août.  
 lieues, est aussi exacte que la plupart des autres;  
 du moins elle est la plus aisée, & elle n'occasionne qu'une très-petite dépense à l'observateur. Chaque vaisseau qui part pour un voyage de long cours, peut toujours être fourni à peu de frais, d'un nombre suffisant de sextans, bien entendu qu'on aura soin de choisir les mieux faits; car la différence du prix ne doit pas être un objet pour un officier qui est intéressé à se procurer un bon instrument. L'article le plus coûteux, & qui est en quelque manière indispensable pour arriver à une certaine précision, c'est une bonne montre; mais, pour l'usage ordinaire & où cette précision n'est pas requise, on peut s'en dispenser. J'ai déjà dit dans ce journal que cette méthode de trouver la longitude, n'est pas si difficile qu'on ne puisse, avec une application convenable & un peu de pratique, bien-tôt apprendre à faire ces observations aussi bien que les astronomes. J'ai rarement vu que la différence fût très-considérable entre les observations de M. Wales & celles de nos officiers.

En observant la déclinaison de l'aiguille aimantée, nous trouvâmes, comme il est or-

ANN. 1774.  
Août.

dinaire, que nos compas différoient entr'eux de deux degrés. Le même compas donnoit quelquefois cette même différence dans la déclinaison, en différens jours, & même du matin au soir, quoique notre changement de situation n'eût pas été considérable. Par le résultat moyen des observations que j'ai faites aux environs d'Erromango & de la partie sud-est de ces îles, la déclinaison de l'aimant fut de  $10^{\circ} 5' 48''$  vers l'est, & le résultat moyen de celles que je fis dans les environs de la terre du Saint-Esprit, donna  $10^{\circ} 5' 30''$  vers l'est. Cette déclinaison est plus considérable que celle que trouva M. Wales à Tanna. Je ne dirai pas ce qui put occasionner cette différence dans la variation observée au vaisseau ou sur le rivage; à moins que la terre n'affecte la direction de l'aiguille. Je crois devoir préférer la déclinaison observée sur le vaisseau, comme plus conforme à celle que nous observâmes avant d'arriver à ces îles, & après les avoir quittées.



## CHAPITRE VIII.

*Découverte de la Nouvelle-Calédoine. Incidens  
survenus pendant la relâche du vaisseau à la  
Balade.*

AU LEVER du soleil, le 1.<sup>er</sup> de Septembre, après avoir couru la nuit au S. O., nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie du Sud-Est, nous poursuivîmes notre route au Sud-Ouest.

ANN. 1774.  
1 Septemb.

« Nous nous préparions à traverser la  
» mer du sud dans une plus grande largeur,  
» du côté de l'extrémité de l'Amérique; &  
» quoique l'usage de viandes salées, par un  
» climat chaud, eût fort affoibli l'équipage,  
» M. Cook ne se proposoit de toucher à au-  
» cun endroit sur sa route. L'exécution de  
» ce projet auroit sans doute été funeste à  
» quelques-uns de ceux à qui leur mauvaise  
» constitution ne permettoit pas de supporter  
» une pareille abstinence. Heureusement,  
» après trois jours de navigation, nous dé-  
» couvrîmes une grande terre où aucun na-  
» vigateur européen n'avoit encore abordé;  
» ce qui changea en entier le plan formé pour  
» le reste de notre séjour dans les mers du  
» sud. »

ANN. 1774.  
2 Septemb.

Le 1, à cinq heures après midi, par  $18^{\text{d}} 22'$  de latitude sud, &  $165^{\text{d}} 26'$  de longitude, la déclinaison de l'aiguille aimantée étoit de  $10^{\text{d}} 50'$  vers l'est; & à la même heure du 3, elle fut de  $10^{\text{d}} 51'$  à l'est. Le lendemain, au matin, par  $19^{\text{d}} 49'$  de latitude sud, &  $164^{\text{d}} 53'$  de longitude; l'amplitude du soleil observée, nous donna la variation de  $10^{\text{d}} 21'$ , & son azimuth  $10^{\text{d}} 7'$  vers l'est. A huit heures, comme nous faisions voile au sud, nous aperçûmes une terre qui nous restoit dans le S. S. O.; & à midi, nous la vîmes s'étendre depuis le S. S. E. jusqu'à l'O.  $\frac{1}{4}$  S. O., à six lieues environ de distance. Nous marchâmes pour l'accoster avec une légère brise de l'est, jusqu'à cinq heures du soir, que nous nous trouvâmes en calme : nous en étions alors à trois lieues, & elle se prolongeoit du S. E.  $\frac{1}{4}$  S. à l'O.  $\frac{1}{4}$  N. O. en passant par le S. O. Quelques ouvertures ou passages aperçus dans l'ouest, nous empêchoient de savoir si elle étoit continue, ou si elle formoit un groupe d'îles; elle paroïsoit se terminer dans le Sud-Est par un grand cap, que j'appellai le cap Colnett, du nom d'un de mes volontaires, qui, le premier, en eut connoissance. « M. de Bougainville dit » qu'il eut dans ces parages une mer entière- » ment tranquille, & que plusieurs morceaux » de fruits & de bois flottans passèrent près

ANN. 1774  
Septemb.

par 18<sup>d</sup> 22'  
 ngitude, la  
 étoit de 10<sup>d</sup>  
 eure du 3,  
 demain, au  
 & 164<sup>d</sup> 53;  
 l'observée,  
 21', & son  
 es, comme  
 apperçûmes  
 S. S. O.; &  
 ais le S. S. E.  
 environ de  
 l'accoster  
 usqu'à cinq  
 ouvâmes en  
 s lieues, &  
 O.  $\frac{1}{4}$  N. O.  
 ouvertures  
 nous em-  
 continue, on  
 elle paroîs-  
 r un grand  
 e, du nom  
 remier, en  
 ainville dit  
 er entière-  
 s morceaux  
 érent près

» de son vaisseau : c'étoit à-peu-près au nord-  
 » ouest de la terre que nous découvrîmes,  
 » & que ce navigateur habile & intelligent  
 » a conjecturé devoir être dans cette direc-  
 » tion. » On découvrit des brisans vers le  
 » milieu de la distance où nous étions du rivage,  
 » & derrière les écueils nous distinguâmes deux  
 » ou trois pirogues à la voile, qui sembloient  
 » diriger leur route pour venir à notre rencontre;  
 » mais, un peu avant le coucher du soleil, elles  
 » amenèrent leurs voiles, & nous ne les vîmes  
 » plus.

« Nous remarquons plusieurs tourbillons  
 » de fumées; ce qui prouvoit que la terre  
 » étoit habitée. Un officier, du haut des mâts,  
 » nous assura qu'il voyoit un autre volcan  
 » qui vomissoit de la fumée; mais il fut trompé  
 » par les apparences, car nous n'avons trouvé,  
 » après notre débarquement, aucune pro-  
 » duction volcanique sur cette île.

» En attendant avec impatience le moment  
 » où nous aurions des entrevues avec les ha-  
 » bitans de cette côte, nous formâmes sur  
 » eux différentes conjectures. Comme les  
 » Insulaires des Nouvelles-Hébrides sont abso-  
 » lument différens des Zélandois, & très-  
 » différens entr'eux, ce nouveau pays s'offroit  
 » de lui-même pour expliquer la population  
 » de la Nouvelle-Zélande; mais la suite nous





» apprit que nos idées sur ce sujet étoient  
 ANN. 1774. » prématurées, & qu'on ne peut pas encore  
 Septembre. » parler avec précision de l'histoire de l'es-  
 » pèce humaine dans les mers du sud.»

A quelques heures de calme succéda une  
 brise du Sud-Est, & nous passâmes la nuit  
 à louvoyer.

Le 5, au lever du soleil, l'horizon étant  
 transparent, nous eûmes une vue distincte  
 de la côte qui s'étendoit au Sud-Est du cap  
 de Colnett, & autour du Sud-Ouest, jusque  
 dans le N. O. & O. Les coupures, ou enfon-  
 cemens, se montroient toujours dans l'ouest;  
 & une chaîne de brisans, qui paroissoit dé-  
 fendre toute la côte, se joignoit à celle que  
 nous avions découverte la nuit précédente.  
 Il m'étoit assez indifférent de ranger la côte  
 du sud-est, ou d'aller chercher celle du nord-  
 est. Je pris ce dernier parti; &, après avoir  
 couru deux lieues en-dehors du récif ( car  
 ç'en étoit véritablement un ), nous arrivâmes  
 à un passage qui avoit l'apparence d'un bon  
 canal, dans lequel nous pouvions entrer pour  
 accoster la terre. Je voulois y atterrir, non-  
 seulement pour la reconnoître, mais plus en-  
 core pour avoir occasion d'y observer une  
 éclipse du soleil, qui devoit bien-tôt arriver.  
 Dans ce dessein, je fis mettre le vaisseau en  
 panne, & je chargeai deux bateaux armés  
 d'aller

d'aller fonder le canal; sur ces entrefaites, dix à douze grandes pirogues à la voile n'étoient qu'à une petite distance de nous. Toute la matinée nous les avions vu partir de différents endroits du rivage: quelques-unes s'étoient arrêtées près des récifs, ou nous supposâmes qu'elles s'occupaient à la pêche. Aussitôt qu'elles furent rassemblées, elles s'avancèrent toutes à-la-fois sur le vaisseau, & elles en étoient assez près quand nous mêmes dehors nos bateaux, qui probablement les alarmèrent; car, sans s'arrêter, elles ramerent sur les récifs; & nos bateaux les suivirent. Nous reconnûmes alors que ce que nous avions pris pour des ouvertures dans la côte, n'étoit qu'une terre basse, sans interruption. On peut en excepter l'extrémité occidentale, qui formoit une île connue sous le nom de *Balabéa*, ainsi que nous l'apprîmes après.

Les bateaux nous ayant fait le signal pour le passage, & l'un d'eux s'étant placé près de la pointe & au vent du récif, nous entrâmes dans le canal, &, sur notre route, nous prîmes à bord l'autre bateau. L'officier qui le commandoit m'informa que la mer où nous devions passer, avoit seize & quatorze brasses d'eau, fond de sable fin; & qu'il avoit abordé deux pirogues, dont les Indiens s'étoient montrés obligeans & civils; ils lui offrirent quelques

ANN. 1774  
Septembre

poissons, &c, en échange, il leur présenta des médailles, &c. Dans une des pirogues, étoit un jeune-homme fort & robuste, que nous primes pour un chef; ses camarades lui donnoient tout ce qu'ils recevoient.

“ Le pays devenoit plus stérile à mesure  
 ” que nous en approchions, & il étoit cou-  
 ” vert d’une herbe sèche & blanchâtre. Les  
 ” arbres, très-clair-semés sur les montagnes,  
 ” paroissoient tous avoir des tiges blanches,  
 ” & ils ressembloient à des saules : on n’y  
 ” voyoit aucune espèce d’arbrisseaux ou de  
 ” sous-bois. Plus proche, nous découvrîmes  
 ” une petite bordure de terre plate, au pied  
 ” des collines, revêtue d’arbres & de buissons  
 ” verts & touffus; parmi lesquels nous re-  
 ” marquions de tems en tems un cocotier &  
 ” un bananier. Nous observions aussi des mai-  
 ” sons qui avoient la forme de ruches d’abeilles,  
 ” rondes ou coniques, & un trou pour entrée :  
 ” elles étoient exactement pareilles à celles de  
 ” l’île des cocos & de Horne, qui sont repré-  
 ” sentées dans le voyage de le Maire & de  
 ” Schouten (a). ”

Après avoir doublé le récif, nous portâmes le cap au S.  $\frac{1}{2}$  E., pour amener une petite île

---

(a) Voyez les planches dans la collection de M. Dalrymple.

de f  
 vage  
 vire  
 deux  
 fond  
 plus  
 étior  
 peu  
 Aprè  
 huit  
 appr  
 blem  
 revir  
 & n  
 brass  
 de va  
 l'E.  $\frac{1}{4}$   
 mille  
 la pri  
 au O.  
 l'île  
 où no  
 Dans  
 & le b  
 parfa  
 A  
 fûmes  
 nous  
 rogue

de sable que nous appercevions près du rivage, & bien-tôt toutes les pirogues nous suivirent. Nos sondes furent, pendant près de deux lieues, de quinze à douze brasses d'eau, fond d'un beau sable fin; ensuite nous n'eûmes plus que six, cinq & quatre brasses. Nous étions alors sur la queue d'un banc qui est un peu en-dehors & au N. O. de la petite isle. Après l'avoir dépassé, nous trouvâmes sept & huit brasses d'eau: mais, à mesure que nous approchions du rivage, le fond s'éleva insensiblement jusqu'à trois brasses; ce qui nous fit revirer de bord, pour écarter un peu la terre, & nous laissâmes tomber l'ancre par cinq brasses, fond de sable fin, sans aucun mélange de vase. La petite isle de sable nous restoit à l'E.  $\frac{1}{4}$  S. E., à la distance de trois quarts de mille, & nous étions à un mille du rivage de la principale terre qui s'étendoit du S. E.  $\frac{1}{4}$  E. au O. N. O. en passant par le sud. Nous avions l'isle de Balabéa au N. O.  $\frac{1}{4}$  N., & le canal par où nous étions venus, au nord, à quatre lieues. Dans cette position, l'isle de sable & ses basses, & le banc, qui s'étend en-dehors, nous mettoient parfaitement à l'abri des vents.

A peine eut-on placé l'ancre, que nous fûmes environnés d'une foule d'Indiens qui nous avoient suivis dans seize ou dix-huit pirogues, & dont la plupart étoient sans armes.

ANN. 1774.  
Septembre.

Ils n'osèrent pas d'abord accoster le vaisseau ; mais bien-tôt nous leur inspirâmes la confiance de s'approcher assez pour recevoir des présens. Nous les leur descendions au bout d'une corde à laquelle ils attachoient , en échange , des poissons tellement gâtés , que l'odeur en étoit insupportable ; ce qui étoit déjà arrivé dans la matinée. Ces échanges, formant entre nous une sorte de liaison , deux Indiens hasardèrent de monter à bord , & bien-tôt les autres remplirent le vaisseau. Quelques-uns s'assirent à table avec nous. La soupe de pois , le bœuf & porc salés , étoient des mets qu'ils n'eurent pas la curiosité de goûter ; mais ils mangèrent des ignames que nous avions encore , & qu'ils nommerent Oobée. Le nom differe peu d'Oofée , ainsi qu'on les appelle dans la plupart des isles , à l'exception de Mallicollo : comme toutes les nations que nous avions récemment visitées , ces Indiens sont presque nus ; à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'une espèce de pagne , telle qu'on en porte à Mallicollo. Ils furent curieux d'examiner tous les coins du vaisseau , qui leur caufoit une extrême surprise. Les chèvres , les cochons , les chiens & les chats leur étoient si inconnus , qu'ils n'avoient pas même de terme pour les nommer. Ils paroissoient faire un grand cas des clous & des pièces d'étoffe , parmi lesquelles les rouges étoient les plus estimées.

„ En général, ils admiroient tout ce qui  
 „ étoit rouge; mais ils ne nous offroient rien  
 „ en échange. Leur langue, si nous en ex-  
 „ ceptions *Arékké* & un ou deux autres ter-  
 „ mes, n'avoit de rapport avec aucune des  
 „ différentes langues que nous avions enten-  
 „ dues dans la mer du sud; ce qui nous sur-  
 „ prit d'autant plus, que nous avions trouvé  
 „ les dialectes d'une langue commune dans  
 „ toutes les îles orientales de la mer du sud,  
 „ ainsi qu'à la Nouvelle-Zélande. Les Natu-  
 „ rels étoient tous fort grands, &, en géné-  
 „ ral, bien proportionnés : ils avoient des  
 „ traits intéressans; la barbe & les cheveux  
 „ noirs, & si frisés, qu'ils paroissent pres-  
 „ que laineux en quelques individus. Leur  
 „ teint, d'un châtain foncé, étoit à-peu-près  
 „ le même que celui des Insulaires de Tanna. »

Après le dîné, nous allâmes à terre avec  
 deux bateaux armés. Un de ces Insulaires, qui  
 s'étoit attaché à moi de son propre mouve-  
 ment, nous accompagnoit. Nous débarquâmes  
 sur une plage sablonneuse, en présence d'un  
 grand nombre d'habitans, qui s'étoient rassem-  
 blés pour nous voir; aussi nous reçurent-ils  
 avec des démonstrations de joie, & cette sur-  
 prise naturelle à un peuple qui voit des hom-  
 mes & des objets dont il n'a pas encore d'idées.  
 Je fis des dons aux Insulaires que me présenta

ANN. 1774.  
 Septembre.

ANN. 1774.  
Septembre.

mon nouvel ami, & qui étoient ou des vieillards, ou des gens de considération; mais il ne marqua aucun égard pour quelques femmes placées derrière la foule, & il me retint la main, lorsque je voulus leur donner des grains de rassade ou des médailles. Nous retrouvâmes ici le même chef qu'on avoit vu le matin dans une des pirogues. Il se nommoit Téobooma, comme nous l'apprîmes alors; & nous ne fûmes pas à terre dix minutes, qu'il fit faire silence. Tout le peuple lui ayant donné cette marque d'obéissance, il prononça un petit discours. A peine eût-il fini, qu'un autre chef imposa silence à son tour, & parla une seconde fois. Ces harangues étoient composées de courtes sentences, à chacune desquelles deux ou trois vieillards répondoient par des branlemens de tête, & une espèce de murmure, sans doute en signe d'applaudissement; peut-être aussi qu'il proposoit des questions auxquelles on lui répondoit. Il nous étoit impossible de deviner le sens de ces harangues, qui, nous étant adressées, ne contenoient vraisemblablement rien que de favorable pour nous. Tout le tems que ces chefs parlèrent, j'observai le peuple, & je ne vis rien qui dût nous inspirer de la défiance.

« Nous nous mêlâmes ensuite dans la foule  
» pour les mieux examiner: plusieurs, qui

» P  
» a  
» l  
» o  
» to  
» d  
» c  
» a  
» fl  
» v  
» c  
» r  
» d  
» q  
» é  
» I  
» c  
» é  
» h  
» P  
» si  
» la  
» z  
» p

(a)  
» Ne  
» pu  
Voy

„ paroissoient affectés d'une espèce de lèpre ,  
 „ avoient des jambes & des bras prodigieuse-  
 „ ment gros : ils étoient absolument nus, si  
 „ on excepte un cordon qu'ils portoient au-  
 „ tour de leur ceinture, & un second autour  
 „ de leur cou. Le petit morceau d'étoffe d'é-  
 „ corce de figuier, qu'ils replient quelquefois  
 „ autour de la ceinture, ou qu'ils laissent  
 „ flotter, mérite à peine le nom d'une cou-  
 „ verture; il ne sert pas plus de voile que  
 „ celui des Mallicollois; &, aux yeux des Eu-  
 „ ropéens, il étoit plutôt malhonnête que  
 „ décent. Chaque habitant de cette île, ainsi  
 „ que les Naturels de Tanna & de Mallicollo,  
 „ étoit une figure ambulante du dieu Priape.  
 „ Les idées de modestie sont différentes dans  
 „ chaque pays, & changent aux différentes  
 „ époques de la civilisation. Lorsque tous les  
 „ hommes, vont nus, comme à la Nouvelle-  
 „ Hollande (a), on se regarde avec autant de  
 „ simplicité que si on étoit vêtu. Les habits à  
 „ la mode, & les armures du quinzième & sei-  
 „ zième siècles, dans toutes les cours d'Eu-  
 „ rope, passeroient à présent pour fort indécentes.

ANN. 1774.  
 Septembre.

---

(a) « Les Insulaires, hommes & femmes, de la  
 „ Nouvelle-Hollande, vont entièrement nus, &, par  
 „ pudeur, ils ne portent pas le moindre vêtement. »  
 Voyez la collection d'Hawksworth.



ANN 1774.  
Septembre.

» Et qui osera dire qu'il y avoit alors moins  
» de modestie qu'aujourd'hui? Qui osera dis-  
» famer ces braves chevaliers, si célèbres par  
» leur chasteté, leur honneur & leur bravoure,  
» uniquement parce que leurs culottes étoient  
» faites d'après la mode du jour (a)?

» Cette même pièce d'étoffe que les habi-  
» tans de la Nouvelle-Calédonie contournent  
» d'une manière si indécente, est souvent d'une  
» telle longueur, qu'ils en attachent l'extré-  
» mité à la corde qui est autour de leur cou :  
» plusieurs portoient à cette corde de petits  
» grains de pierre néphritique d'un verd-pâle,  
» qui est de la même espèce que celle de Tanna,  
» & presque semblable à celle de la Nouvelle-  
» Zélande; quelques-uns avoient sur leur tête  
» des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte  
» très-grossière, entièrement ouverts aux  
» deux extrémités, & de la forme d'un bon-  
» net de Hussard : ceux des chefs étoient or-  
» nés de petites plumes rouges, & de longues  
» plumes noires de coq en décoroient la  
» pointe. A leurs oreilles, dont l'extrémité  
» est étendue jusqu'à une longueur prodigieuse,  
» & dont tout le cartilage est coupé

---

(a) « On voit dans les arcenaux de la Tour de  
» Londres, plusieurs armures complètes, qui feront  
» mieux comprendre ce que je veux dire. »

» en deux, comme à l'isle de Pâque, ils sus-  
 » pendent une grande quantité d'anneaux  
 » d'écaille de tortue, ainsi que les Insulaires  
 » de Tanna, ou bien ils mettent, dans le  
 » trou, un rouleau de feuilles de cannes de  
 » sucre. »

ANN. 1774.  
 Septembre.

Dès que je leur eus fait entendre que nous avions besoin d'eau, les uns nous montrèrent l'E. & d'autres l'Ouest. Mon ami entreprit de nous conduire, & s'embarqua avec nous à ce sujet. Nous rangeâmes la côte vers l'est, l'espace d'environ deux milles; & nous la vîmes presque par-tout couverte de mangliers. Nous entrâmes, à travers ces arbres, dans une crique étroite, ou une rivière, qui nous porta au pied d'un petit village, au-dessus des mangliers; là, nous débarquâmes, & l'on nous montra une source d'eau douce. Le sol des environs étoit en très-bon état de culture, planté de cannes à sucre, de bananiers, d'ignames & d'autres racines, & arrosé par des petits canaux conduits avec art depuis le principal ruisseau, qui avoit sa source dans la montagne. Du milieu de ces belles plantations, s'élevoient des cocotiers, dont les rameaux épais ne paroissoient pas fort chargés de fruits. Nous entendîmes le chant des coqs, mais nous n'en vîmes aucun. Les habitans cuisoient alors des racines dans

ANN. 1774.  
Septembre.

une jarre de six ou huit gallons; & nous ne doutâmes point que ce vase de terre ne fût de leur propre fabrique. Comme nous remon- tions la crique, M. Forster tira un canard qui voloit au-dessus de nous; & ce fut le premier usage que ce peuple nous vit faire de nos armes. Mon ami le demanda; &, quand nous mîmes à terre, il raconta à ses compatriotes de quelle manière cet oiseau avoit été tué.

« Je répétois même l'expérience, afin de  
» leur donner, par ces innocens moyens,  
» une idée de notre puissance. La rivière  
» n'ayant pas plus de douze verges de large,  
» nous débarquâmes sur ses bords, élevés  
» d'environ deux pieds au-dessus de l'eau. Il  
» y avoit quelques petites familles: les fem-  
» mes & les enfans vinrent familièrement  
» autour de nous, sans montrer la moindre  
» marque de défiance ou de mauvaise volonté.  
» Le teint des femmes étoit en général d'un  
» châtain-foncé, ou couleur de Mahogany  
» brun: leur stature étoit moyenne; quelques  
» unes étoient grandes, leurs formes étoient  
» un peu grossières, & elles paroissoient robuf-  
» tes. A voir leur vêtement qui les défiguroit  
» beaucoup, on les croyoit accroupies; c'étoit  
» un jupon court, ou une frange composée de  
» filamens ou de cordelettes d'environ huit pou-

„ ces de long, repliées plusieurs fois autour de  
 „ la ceinture : les cordelettes étoient placées les  
 „ unes au-dessus des autres, en différentes ran-  
 „ gées qui formoient autour du corps une espè-  
 „ ce de couverture de chaume, qui ne cachoit  
 „ pas plus d'un tiers de la cuisse : elles étoient  
 „ quelquefois teintées en noir ; mais commu-  
 „ nément les extérieures étoient seules de cette  
 „ couleur, tandis que les autres étoient cou-  
 „ leur de paille sale. Ces femmes portoient,  
 „ comme les hommes, des coquillages, des  
 „ pendans d'oreilles & des morceaux de pierre  
 „ néphritique ; d'autres avoient trois lignes  
 „ noires, qui se prolongeoient longitudi-  
 „ nalement de la lèvre inférieure jusqu'au  
 „ bas du menton. Ce tatouage avoit été  
 „ fait de la même manière qu'aux îles des  
 „ Amis & de la Société. Les huttes, situées  
 „ à environ dix verges des bords de la ri-  
 „ vière, sur une petite monticule, étoient  
 „ de forme conique, d'environ dix pieds de  
 „ haut, & non pointues au sommet. La  
 „ charpente consistoit en bâtons entrelacés  
 „ comme des claies ; elles étoient couvertes  
 „ de nattes, & ensuite de paille fort bien  
 „ arrangée ; il n'y avoit point de jour que  
 „ par un trou d'environ quatre pieds de  
 „ hauteur : de sorte que les Indiens se baif-  
 „ soient pour y entrer ou pour en sortir.

ANN. 1774.  
Septembre.

» Nous les trouvâmes remplies de fumée ;  
» nous y vîmes un monceau de cendres, &  
» nous en conclûmes qu'ils sont obligés d'al-  
» lumer des feux pour chasser les mousqui-  
» tes qui infestent les marais des environs :  
» comme le tems étoit un peu froid, nous  
» apperçûmes peu de ces insectes. Les caba-  
» nes étoient environnées d'un petit nombre  
» de cocotiers, dépouillés de fruits, de can-  
» nes à sucre, de bananes & d'eddoës, au  
» pied desquels les Naturels amenoient de  
» l'eau par de petites tranchées. Quelques-  
» uns des eddoës étoient alors sous l'eau,  
» comme c'est l'usage aux isles de la mer du  
» sud. Toute la plantation cependant paroîs-  
» soit mauvaise & insuffisante pour fournir  
» à la subsistance des Naturels toute l'année.  
» Un Indien, nommé Hébaï, sembloit être  
» le principal personnage de ces familles  
» ainsi rassemblées : nous lui fîmes des pré-  
» sents. En nous promenant sur les bords de  
» la rivière, du côté des mangliers, je cueil-  
» lis une plante nouvelle. Vers les collines,  
» dont les premières élévations étoient à la  
» distance d'environ deux millés, le pays pa-  
» roissoit stérile & désert ; nous y remarquions  
» de tems-en-tems des arbres & de petits  
» cantons cultivés ; mais ils se perdoient dans  
» la vaste étendue des landes en friche. »

Le jour étant déjà fort avancé, & le flot ne nous permettant pas de demeurer plus long-ANN. 1774.  
Septembre. tems dans la crique, nous prîmes congé des habitans, & nous revînmes à bord un peu avant le coucher du soleil. D'après cette petite excursion, je jugeai que nous ne devions rien attendre de ce peuple, que la permission de visiter librement la contrée. Il est aisé de voir qu'il n'a guère reçu en partage de la nature qu'un excellent caractère. Sur ce point, il surpassoit toutes les nations que nous avons connues; &, quoique cela ne satisfît pas nos besoins, nous étions charmés de lui trouver cette qualité, qui nous procuroit une paix & une liberté précieuses.

Le lendemain, nous eûmes la visite de quelques centaines d'Indiens; les uns arrivoient dans des pirogues, & les autres à la nage; ils avoient dans chacune des feux qui brûloient sur des pierres. Bien-tôt les ponts & toutes les parties du vaisseau en furent pleins. Mon ami, qui étoit du nombre, m'apporta des racines; mais tous les autres n'avoient avec eux aucune sorte de provisions. « Des femmes accompagnent les hommes, mais elles ne vinrent point à bord. » Quelques-uns, qui étoient armés de massues & de dards, échangerent ces armes pour des clous, des pièces d'étoffe, &c. Après le déjeuner, j'envoyai deux bateaux







ANN. 1774.  
Septembre.

armés aux ordres du lieutenant Pickersgill, pour découvrir une source d'eau douce ; car celle que nous avions trouvée, le jour précédent, ne pouvoit nous convenir en aucune manière. Dans le même tems, M. Wales & le lieutenant Clerke allèrent sur la petite île, faire les préparatifs nécessaires pour observer l'éclipse de soleil, qui devoit arriver l'après-midi. M. Pickersgill revint bien-tôt à bord, pour m'informer qu'il y avoit sur la petite île un ruisseau d'eau douce, où les bateaux arriveroient très-commodément : aussitôt on mit la chaloupe en mer, pour remplir nos futailles, & je me rendis ensuite sur l'île, afin d'être un des observateurs.

L'éclipse commença vers une heure après midi ; mais des nuages ne nous permirent point d'en observer le commencement, & nous perdîmes le premier contact : nous fûmes plus heureux pour la fin, qui fut observée de la manière suivante.

|                                                                                                  |                                      |                  |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------|------------------|
| M. Walles avec une lunette achromatique de trois pieds & demi, de Dollond, l'observa à . . . . . | 3 <sup>h</sup> 28' 49" $\frac{1}{4}$ | } Tems apparent. |
| M. Clerke avec une lunette de deux pieds de Bird. . .                                            | 3 28 52 $\frac{1}{4}$                |                  |
| Et moi, avec une lunette de 18 pouces, de Watkins. . .                                           | 3 28 53 $\frac{1}{4}$                |                  |

La latitude de l'île, ou du lieu de l'observa-

tion, fut de 20<sup>d</sup> 17' 49" sud : la longitude par la distance de la lune & du soleil, & de la lune & des étoiles, résultat moyen de 48 suites d'observations, de 164<sup>d</sup> 41' 21" à l'est; &, d'après la montre, de 163<sup>d</sup> 58' 0".

ANN. 1774  
Septembre.

M. Wälles mesura la quantité de l'éclipse avec un quartier de hadley, méthode qui n'avoit jamais été pratiquée. Il me semble qu'il répond à l'objet du micromètre avec un grand degré de certitude; ce qui donne beaucoup plus d'étendue à l'usage de cet instrument précieux. Nos observations finies, nous retournâmes à bord, où étoit le chef Téabooma, qui quitta le vaisseau, sans que je m'en aperçusse; &, par-là, il perdit le présent que je voulois lui faire.

« Après avoir mis à terre à l'endroit où  
 » nous débarquâmes la veille, nous longeâmes  
 » la grève qui étoit sablonneuse, & bornée  
 » par un fourré d'arbrisseaux sauvages; nous  
 » atteignîmes bien-tôt une cabane, d'où des  
 » plantations se prolongeoient derrière la  
 » grève & le bois: nous parcourûmes ensuite  
 » un canal qui arrosoit les plantations, mais  
 » dont l'eau étoit très-saumâtre. De-là, nous  
 » gravîmes une colline qui étoit près de nous,  
 » & où le pays paroissoit changé. La plaine  
 » étoit revêtue d'une couche légère de sol végétal, sur lequel on avoit répandu des co-

ckersgill,  
 uce; car  
 ur précé-  
 aucune  
 Wales &  
 etire isle,  
 observer  
 r l'après-  
 ord, pour  
 te isle un  
 x arrive-  
 on mit la  
 futailles,  
 d'être un  
 ure après  
 rent point  
 nous per-  
 mes plus  
 de la ma-

atique  
 l'ob-  
 49  
 52  
 53  
 Temps apparent.  
 l'observa-

ANN. 1774.  
Septembre.

» quilles & des coraux brisés, pour le marnier,  
» parce qu'il étoit très-fec. L'éminence, au  
» contraire, étoit un rocher composé de gros  
» morceaux de quartz ou de mica (a). Il y  
» croissoit des herbes sèches d'environ deux  
» ou trois pieds de haut; mais elles étoient  
» très-clair-semées dans la plupart des en-  
» droits; &, à quinze ou vingt verges les unes  
» des autres, nous vîmes de grands arbres,  
» noirs à la racine, qui avoient une écorce  
» parfaitement blanche, & des feuilles longues  
» & étroites, comme nos saules. Ils étoient  
» de l'espèce que Linnée appelle *mela-leuca*  
» *leucadendra*, & Rumphius *arbor alba*: ce  
» dernier écrivain dit que les habitans des  
» Moluques tirent l'huile de *cayputi*, des  
» feuilles qui sont extrêmement odorantes (b).  
» Il n'y avoit pas le moindre arbrisseau sur  
» cette colline, & la vue se portoit fort loin,  
» sans être interceptée par les bois. Nous dis-  
» tinguâmes de-là une ligne d'arbres & d'ar-  
» bustes touffus, qui se prolongeoient du bord  
» de la mer vers les montagnes.

(a) Cette espèce de rocher est appelé *Gestell-Stein*,  
» par les minéralogistes allemands. Voyez la lettre de  
» M. Ferber au baron Born. Ce nom se donne par-  
» ticulièrement à l'espèce de rocher où le mica se  
» trouve en couches multipliées & horizontales.

(b) Herb. Amboin. Vol. II. tom. XVI.

» Nous

« Nous gagnâmes bien-tôt le ruisseau où  
 » l'on remplit nos futailles. Les bords étoient ANN. 1774.  
Septembre.  
 » garnis de mangliers, au-delà desquels un  
 » petit nombre d'autres plantes & arbres  
 » occupoient un espace de quinze ou vingt  
 » pieds, revêtu d'une couche de terreau vé-  
 » gétal, chargé d'humidité, & d'un lit ver-  
 » dâtre de graminées, où l'œil aimoit à se repo-  
 » ser, après avoir contemplé un canton brûlé  
 » & stérile. Les arbrisseaux & les arbres, qui  
 » bordoient la côte, nous offrirent des ri-  
 » chesses en histoire naturelle. Nous trouvâmes  
 » des plantes inconnues & nous y vîmes une  
 » grande variété d'oiseaux de différentes classes,  
 » qui, pour la plupart, étoient entièrement  
 » nouveaux; mais le caractère des Naturels  
 » & leur conduite amicale, à notre égard,  
 » nous causa plus de plaisir que tout le reste :  
 » le nombre de ceux que nous apperçûmes  
 » étoit peu considérable, & leurs habitations  
 » très-éparses. Nous rencontrions communé-  
 » ment deux ou trois maisons, situées près les  
 » unes des autres, sous un groupe de figuiers  
 » élevés, dont les branches étoient si bien  
 » entrelacées, que le firmament se montroit  
 » à peine à travers le feuillage : une fraîcheur  
 » agréable entouroit toujours les cabanes.  
 » Cette charmante position leur procuroit un  
 » autre avantage; car des milliers d'oiseaux

ANN. 1774  
Septembre.

» voltigeoient continuellement au sommet des  
 » arbres, où ils se mettoient à l'abri des rayons  
 » brûlans du soleil. Le ramage de quelques  
 » grimpeaux produisoit un concert char-  
 » mant, & causoit un vif plaisir à tous ceux-  
 » qui aiment cette musique simple. Les habi-  
 » tans eux-mêmes s'asseyoient communément  
 » au pied de ces arbres, qui ont cette qualité  
 » remarquable : de la partie supérieure de la  
 » tige, ils poussent de larges racines, aussi  
 » rondes que si elles étoient faites au tour :  
 » elles s'enfoncent en terre à dix, quinze &  
 » vingt pieds de l'arbre, après avoir formé  
 » une ligne droite, très-exacte, extrêmement  
 » élastique, & aussi tendue que la corde d'un  
 » arc, au moment que le trait va partir. Il  
 » paroît que c'est de la substance de ces ar-  
 » bres qu'ils font les petits morceaux d'é-  
 » toffe qui leur servent de pagnes.

» Ils nous apprirent quelques mots de leur  
 » langue, qui n'avoit aucun rapport avec  
 » celle des autres isles. Leur caractère étoit  
 » doux & pacifique, mais très-indolent : ils  
 » nous accompagnoient rarement dans nos  
 » courses. Si nous passions près de leurs hut-  
 » tes, & si nous leur parlions, ils nous ré-  
 » pondoient, mais si nous continuions no-  
 » tre route sans leur adresser la parole, ils  
 » ne faisoient pas attention à nous. Les fem-

» mes étoient cependant un peu plus curieu-  
» ses, & elles se cachoient dans des buissons  
» écartés pour nous observer; mais elles ne  
» consentoient à venir près de nous, qu'en  
» présence des hommes.

» Ils ne parurent ni fâchés, ni effrayés de  
» ce que nous ruyons des oiseaux à coups de  
» fusil; au contraire, quand nous approchions  
» de leurs maisons, les jeunes-gens ne man-  
» quoient pas de nous en montrer, pour  
» avoir le plaisir de les voir tirer. Il semble  
» qu'ils étoient peu occupés à cette saison de  
» l'année: ils avoient préparé la terre &  
» planté des racines & des bananes, dont  
» ils attendoient la récolte l'été suivant: c'est  
» peut-être pour cela qu'ils étoient moins en  
» état, que dans un autre tems, de vendre  
» leurs provisions; car d'ailleurs nous avons  
» lieu de croire qu'ils connoissent ces principes  
» d'hospitalité qui rendent les Insulaires de la  
» mer du Sud si intéressans pour les navi-  
» gateurs.»

Le soir, j'allai voir l'aiguade au fond d'une  
petite crique; c'étoit un beau ruisseau, qui des-  
cendoit des montagnes. Il falloit avoir un  
petit canot pour débarquer les futailles sur la  
plage, où elles étoient roulées, & pour les  
charger ensuite sur la chaloupe; car un pe-  
tit canot pouvoit seul entrer dans la crique,

encore n'étoit-ce que pendant le flot. Nous aurions pu nous procurer ici d'excellent bois de chauffage, avec plus de facilité que de l'eau ; mais nous n'en avions pas besoin.

ANN. 1774.  
[Septembre.

« Nous accompagnâmes le capitaine à terre.  
 » Les arbres *cayputi* (*meleleuca*), dont nous  
 » trouvâmes plusieurs en fleurs, avoient une  
 » écorce lâche, qui, en plusieurs endroits,  
 » crevoit & jaillissoit de la tige, & cachoit  
 » au-dedans des escarbots, des fourmis, des  
 » araignées, des lézards & des scorpions.  
 » Nous crûmes voir des cailles, parmi des  
 » grandes herbes sèches, mais cela n'est pas  
 » sûr. Nous nous promenâmes, jusqu'au  
 » coucher du soleil, sur les collines les plus  
 » près de notre aiguade. Nous tâchâmes de  
 » dire aux Naturels que nous manquions de  
 » provisions, mais ils furent sourds à tous les  
 » propos de cette espèce; nous reconnoissions,  
 » de plus en plus, qu'ils avoient à peine assez  
 » de vivres pour leur propre subsistance. »

Ce même soir, vers les sept heures, mourut Simon Monk, notre boucher, homme estimé dans le vaisseau. En tombant, le jour précédent, dans les écoutilles, il s'étoit blessé mortellement.

7. Le 7, de très-bonne heure, le parti de l'aiguade, & un détachement de soldats de marine, aux ordres d'un officier, furent envoyés

à te  
plus  
vue  
fûm  
notr  
s'off  
nou  
cher  
ren  
part  
cort  
ques  
fion  
égar  
poin  
pou  
le fo  
perce  
ques  
au c  
nous  
faisoi  
dans  
Pa  
sur l  
lée,  
bords  
de qu  
contr

à terre. Bien-tôt après, je m'embarquai avec plusieurs autres personnes, pour prendre une vue générale de la contrée. Dès que nous fûmes sur la côte, nous fîmes comprendre notre dessein aux Insulaires; & deux d'entr'eux s'offrirent pour nous servir de guides. Ils nous conduisirent sur les montagnes, par des chemins assez praticables. Dans la route, nous rencontrâmes des Indiens, qui, pour la plupart, vinrent avec nous; de sorte que notre cortège se trouva enfin très-nombreux. Quelques-uns parurent désirer que nous retournassions sur nos pas; mais nous n'eûmes aucun égard à leurs signes, & nous ne remarquâmes point qu'ils fussent mécontents de nous voir poursuivre notre route. Après avoir atteint le sommet de l'une des montagnes, nous aperçûmes la mer en deux endroits, entre quelques montagnes avancées, à l'opposé, ou au côté S. O. de la terre. Cette découverte nous étoit d'autant plus utile, qu'elle nous faisoit juger de la largeur de la contrée, qui, dans cette partie, n'excédoit pas dix lieues.

Parmi ces montagnes avancées, & la chaîne sur laquelle nous étions, est une grande vallée, dans laquelle serpente une rivière. Ses bords sont ornés de diverses plantations, & de quelques villages, dont nous avons rencontré les habitans sur notre route, & que



ANN. 1774.  
Septembre.

nous trouvâmes en plus grand nombre au sommet de la chaîne, d'où vraisemblablement ils observoient le vaisseau. La plaine, ou le terrain uni, qui s'étend le long de la rive de notre mouillage, se présentoit, à cette hauteur, sous l'aspect le plus avantageux : les sinuosités des eaux qui l'arrosent, des plantations, de petits villages, la variété des groupes dans les bois, & les écueils au pied de la côte, diversifioient tellement la scène qu'il n'est pas possible d'imaginer un ensemble plus pittoresque. Sans le sol fertile des plaines & des côtés des collines, la contrée entière n'offroit qu'un point de vue triste & stérile. Les montagnes & d'autres endroits élevés, ne sont, pour la plupart, susceptibles d'aucune culture. Ce ne sont proprement que des masses de rochers, dont plusieurs renferment des minéraux. Le peu de terre qui les couvre est desséchée, ou brûlée par les rayons du soleil; & cependant il y croît une herbe grossière, & d'autres plantes, & ça & là s'élèvent des arbres & des arbustes. La contrée, en général, ressemble beaucoup, à quelques cantons de la Nouvelle-Hollande, situés dans le même parallèle : plusieurs des productions naturelles paroissent y être les mêmes, & les forêts y manquent encore de sous bois, comme dans cette île. Les récifs sur la rive, & d'autres

obje  
qui  
mes  
cueil  
l'île  
fait  
souci  
dime  
de c  
Ce c  
trave  
très-  
& d  
chère  
d'aut  
état  
fouil  
qu'ils  
de m  
la su  
pour  
lité,  
chère  
de c  
grais  
ploy  
"  
" du  
" d'

objets de ressemblance frappèrent tous ceux qui avoient vu les deux pays. Nous observâmes que toute la côte N. E. étoit remplie d'écueils & de brisans, qui s'étendent au-delà de l'isle de Balabéa, à perte de vue. Après avoir fait toutes ces remarques, nos guides ne se souciant pas d'aller plus loin, nous descendîmes des montagnes, par un chemin différent de celui que nous avions suivi pour y monter. Ce dernier nous conduisit dans la plaine, à travers des plantations, dont la distribution, très-judicieuse, annonçoit beaucoup de soin & de travail. On voyoit des champs en jachère, quelques-uns récemment défrichés, & d'autres qui, depuis long-tems, étoient en état de culture, & qu'on recommençoit à fouiller. J'ai observé que la première chose qu'ils font, pour défricher un terrain, c'est de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la surface. Ils ne connoissent d'autres moyens, pour rendre au sol épuisé sa première fertilité, que de le laisser quelques années en jachère; cet usage est général chez tous les peuples de cette mer. Ils n'ont aucune idée des engrais; du moins je n'en ai jamais vu d'employés.

« Le rocher, par-tout de la même nature  
 » durant toute la route, étoit un mélange  
 » d'une espèce de mica & de quartz, plus

ANN. 1774.  
Août.

» ou moins teint d'une couleur ocreuse ou  
 » rougeâtre, qui provenoit des particules de  
 » fer. A mesure que nous avançons vers le  
 » haut des montagnes, la grosseur & la hau-  
 » teur des arbres diminueoit (a), excepté en  
 » quelques vallées profondes, où il y avoit  
 » de petits ruisseaux qui fertilisoient tellement  
 » le terrain, que diverses plantes y croissoient  
 » en abondance.

» Près du sommet d'une colline, nous  
 » nous arrêtâmes pour examiner des pieux  
 » fichés çà & là en terre : des branchages  
 » & des arbres secs traversoient ces pieux.  
 » Les Naturels nous dirent qu'ils enterroient  
 » les morts sur cette colline, & que les pieux  
 » indiquoient les endroits où ils avoient dé-  
 » posé des corps.

» Les Insulaires nous voyant d'ailleurs fa-  
 » tigués de la chaleur excessive & altérés,  
 » nous apportèrent des cannes à sucre; mais  
 » je ne puis pas concevoir comment ils purent  
 » les trouver si-tôt, car nous n'en apper-  
 » çûmes point, & rien ne nous donna lieu  
 » de penser qu'il en croissoit dans le voi-  
 » sinage.

» Les sommets des collines, presque entiè-

---

(a) « Nous trouvâmes l'arbre de *cayputi* durant  
 » la route. »

» r  
 » es  
 » q  
 » m  
 » p  
 » ri  
 » a  
 » l'a  
 » R  
 A  
 curfi  
 mais  
 dîner  
 peu  
 «  
 » br  
 » pa  
 » m  
 » L  
 » il  
 » po  
 » po  
 » Pl  
 » or  
 » pè  
 » Ta  
 » pr

(a)

„ rement stériles, offroient toujours la même  
 „ espèce de pierre; ce qui semble indiquer  
 „ que la Nouvelle-Calédonie contient des  
 „ minéraux précieux : leur hauteur ne paroît  
 „ pas fort considérable, & elle doit être infé-  
 „ rieure à celle de la montagne de la Table,  
 „ au Cap de Bonne-Espérance, qui, suivant  
 „ l'abbé de la Caille (a) est de 3350 pieds  
 „ Rhinlandois. „

ANN. 1774.  
 Septembre.

A midi, nous étions de retour de cette ex-  
 cursion : l'un de nos guides nous avoit quittés;  
 mais nous retînmes les autres à bord pour  
 dîner, & nous récompensâmes leur fidélité à  
 peu de frais.

„ Nous trouvâmes, à bord, un grand nom-  
 „ bre de Naturels qui examinoient chaque  
 „ partie du vaisseau, & qui vendoient leurs  
 „ massues, leurs piques & leurs ornemens.  
 „ L'un d'eux étoit prodigieusement grand;  
 „ il paroissoit avoir au moins six pieds cinq  
 „ pouces; & le chapeau noir cylindrique qu'il  
 „ portoit, l'exhaussoit encore de huit pouces.  
 „ Plusieurs de ces chapeaux ou bonnets étoient  
 „ ornés de plumes de hibou de Ceylan, (es-  
 „ pèce qui se trouve aussi dans les bois de  
 „ Tanna) & c'étoit parmi eux une coutume  
 „ presque générale d'y attacher leur fronde,

(a) Voyez son voyage.

ANN. 1774.  
Septembre.

» & de laisser pendre les glands du bonnet  
 » sur l'épaule. D'autres fois ils y suspendent  
 » des feuilles de fougère : les Naturels en  
 » échangerent contre des étoffes de Taïti,  
 » quoiqu'ils y missent une grande valeur. Le  
 » nombre des pendans d'oreilles que plusieurs  
 » portoient, étoit remarquable ; l'un d'eux  
 » n'en avoit pas moins de dix-huit d'écaille  
 » de tortue, d'un pouce de diamètre & d'un  
 » quart de pouce de largeur. Ils nous ven-  
 » dirent aussi un instrument musical, une  
 » sorte de sifflet : c'étoit un petit morceau  
 » de bois brun poli d'environ deux pouces  
 » de long, de la forme d'une cloche. En appa-  
 » rence il étoit solide, & il avoit une corde  
 » attachée à la petite extrémité, deux trous près  
 » de la base & une troisième près de la corde :  
 » ces trous communiquoient entr'eux : en souf-  
 » flant dans celui du dessus, il se formoit dans  
 » l'autre un son aigu, pareil à un sifflement.  
 » Nous n'avons d'ailleurs remarqué dans la  
 » suite aucun instrument qui eût le moindre  
 » rapport à la musique.

» Ils commençoient à recevoir, dans le  
 » commerce, nos grands clous de fiche : mais,  
 » voyant les taquets & les boucles de fer,  
 » auxquels les cordages étoient attachés, ils  
 » montrèrent un grand desir d'en avoir. Ils  
 » n'essayerent jamais de nous voler le moindre

» ba  
 » co  
 » na  
 » mi  
 » d'e  
 » ils  
 » ou  
 » cal  
 » pe  
 L'a  
 M. W  
 du riv  
 nous  
 nos re  
 endro  
 isles ;  
 instru  
 distric  
 « E  
 » vâ  
 » guli  
 » pier  
 » par  
 » des  
 » per  
 » pré  
 » que  
 » de t  
 » en c

» bagatelle, & ils se comporterent avec beau-  
 » coup d'honnêteté. Plusieurs vinrent, à la  
 » nage, de la côte, éloignée de plus d'un  
 » mille : ils tenoient d'une main leur morceau  
 » d'étoffe brune hors de l'eau ; & , de l'autre,  
 » ils fendoient les flots, en élevant une pique  
 » ou massue , qui n'étoit pourtant pas de  
 » casuarina , parce que cette espèce est trop  
 » pesante pour être portée de cette manière.

L'après-midi , je retournai à terre avec  
 M. Wales, & nous nous promenâmes, le long  
 du rivage, à l'ouest. Outre les observations que  
 nous fîmes sur tous les objets qui frappèrent  
 nos regards, nous apprîmes les noms de divers  
 endroits que nous croyions d'abord être des  
 îles ; mais des recherches plus exactes nous  
 instruisirent que c'étoient seulement différens  
 districts de la même terre.

« En descendant, de notre côté, nous trou-  
 » vâmes, sur la grève, une grande masse irré-  
 » gulière de rocher de dix pieds cubes, d'une  
 » pierre de corne d'un grain ferme, étincelant  
 » par-tout de grenats un peu plus gros que  
 » des têtes d'épingles ; cette découverte nous  
 » persuada davantage qu'il y a des minéraux  
 » précieux sur cette île, qui, dans la partie  
 » que nous avons déjà reconnue, différoit  
 » de toutes celles que nous avons examinées,  
 » en ce qu'elle n'avoit point de productions

ANN. 1774.  
Septembre.

„ volcaniques. Après nous être enfoncés dans  
 „ les bois très-épais qui bordoient la côte de  
 „ toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes  
 „ arbres à pain, qui n'étoient pas encore assez  
 „ gros pour porter du fruit; mais ils sem-  
 „ bloient être venus sans culture, & ce sont  
 „ peut-être les arbres indigènes sauvages de la  
 „ contrée: j'y recueillis aussi une espèce de  
 „ fleur de passion: on croyoit que cette fleur  
 „ ne se trouvoit qu'en Amérique. Je me sé-  
 „ parai de mes compagnons: je parvins à un  
 „ chemin de sable creux, rempli, des deux  
 „ côtés, de liserohs & d'arbrisseaux odorans,  
 „ & qui paroissoit avoir été le lit d'un torrent  
 „ ou d'un ruisseau: il me conduisit à un  
 „ groupe de deux ou trois huttes, environnées  
 „ de cocotiers. A l'entrée de l'une d'elles,  
 „ j'observai un homme assis, tenant sur son  
 „ sein une petite fille de huit à dix ans, dont  
 „ il examinoit la tête: il fut d'abord surpris  
 „ de me voir; mais, reprenant bien-tôt sa  
 „ tranquillité, il continua son opération: il  
 „ avoit à la main un morceau de quartz tranf-  
 „ parent, &, comme l'un des bords de ce  
 „ quartz étoit tranchant, il s'en servoit, au-  
 „ lieu de ciseaux, pour couper les cheveux de  
 „ la petite fille. Je leur donnai, à tous les  
 „ deux, des grains de verre noir, dont ils  
 „ semblerent fort contens. Je me rendis alors

„ aux  
 „ plac  
 „ enfe  
 „ quan  
 „ fem  
 „ conc  
 „ allun  
 „ pots  
 „ dès c  
 „ signe  
 „ noitr  
 „ je. m  
 „ sèche  
 „ elles a  
 „ peut-  
 „ un m  
 „ chauc  
 „ qu'elle  
 „ elles m  
 „ de m'e  
 „ elles r  
 „ repris  
 „ les sur  
 „ d'un é  
 „ les tue  
 „ un co  
 „ étoient  
 „ les bois  
 „ & nou

” aux autres cabanes, & j'en trouvai deux  
” placées si proches l'une de l'autre, qu'elles  
” enfermoient un espace d'environ dix pieds  
” quarrés, entouré, en partie, de haies. Trois  
” femmes, l'une d'un moyen-âge, & la se-  
” conde & la troisième un peu plus jeunes,  
” allumoient du feu sous un de ces grands  
” pots de terre dont on a parlé plus haut :  
” dès qu'elles m'aperçurent, elles me firent  
” signe de m'éloigner ; mais, voulant con-  
” noître leur méthode d'apprêter les alimens,  
” je m'approchai. Le pot étoit rempli d'herbes  
” sèches & de feuilles vertes, dans lesquelles  
” elles avoient enveloppé de petites ignames :  
” peut-être que, quelquefois, on les cuit sous  
” un monceau de terre, parmi des pierres  
” chaudes, comme à Taïti. Ce fut avec peine  
” qu'elles me permirent d'examiner leur pot :  
” elles m'avertirent de nouveau, par signes,  
” de m'en aller ; & , montrant les cabanes,  
” elles remuerent leurs doigts, à différentes  
” reprises, sous leur gosier ; je jugeai que si on  
” les surprenoit ainsi seules dans la compagnie  
” d'un étranger, on les étrangleroit, ou on  
” les tueroit. Je les quittai donc, & je jetai  
” un coup-d'œil furtif dans les cabanes, qui  
” étoient entièrement vuides. En regagnant  
” les bois, je rencontrai le docteur Sparmann,  
” & nous retournâmes vers les femmes, afin

ANN. 1774.  
Septembre.



ANN. 1774.  
Septembre.

„ de les revoir, & de me convaincre si j'avois  
 „ bien interprété leurs signes. Elles étoient  
 „ toujours au même endroit ; nous leur  
 „ offrîmes, tout de suite, des grains de raf-  
 „ fades, qu'elles acceptèrent avec de grands  
 „ témoignages de joie ; mais elles réitérèrent  
 „ cependant les signes qu'elles avoient faits,  
 „ quand j'étois seul : elles semblerent même y  
 „ joindre la prière & les supplications ; &  
 „ afin de les contenter, nous nous éloignâmes  
 „ à l'instant. Quelque tems après, nous re-  
 „ joignîmes le reste de nos compagnons ; &  
 „ comme nous avions soif, je demandai de  
 „ l'eau à l'homme qui coupoit les cheveux de  
 „ la petite fille ; il me montra un arbre auquel  
 „ pendoient une douzaine de coques de noix  
 „ de cocos, remplies d'eau douce, qui nous  
 „ parut un peu rare dans ce pays : nous re-  
 „ tournâmes à l'aiguade par terre & en cha-  
 „ loupe ; & , chemin faisant, je tuai plusieurs  
 „ des oiseaux curieux dont l'isle est remplie,  
 „ & , entr'autres, une espèce de corneille  
 „ commune en Europe. Il y avoit à l'aiguade  
 „ un nombre considérable de Naturels : quel-  
 „ ques-uns, pour un petit morceau d'étoffe  
 „ de Taïti, nous portèrent, en sortant de la  
 „ chaloupe, ou en y entrant, l'espace de  
 „ quarante verges, parce que l'eau étoit trop  
 „ basse pour que les bateaux vinssent jusques

„ sur le  
 „ qui,  
 „ au m  
 „ pond  
 „ telots  
 „ derriè  
 „ les su  
 „ d'agili  
 „ Elles  
 „ leurs  
 „ cœur  
 „ rôle.

Mon  
 Indien a  
 l'aiguade  
 d'une esp  
 que resse  
 Soleils : il  
 Tetradon.  
 gue. Ne f  
 vénimeux  
 le servir l  
 sement le  
 ne permit  
 que le soie  
 ayant goût  
 nous senti  
 défailance  
 que perdu

" Sur le rivage : nous y aperçûmes des femmes  
 " qui, sans craindre les hommes, se mettoient  
 " au milieu de la foule, & s'amusoient à ré-  
 " pondre aux caresses & aux avances des ma-  
 " telots. Elles les invitoient communément  
 " derrière des buissons ; mais, dès que les amans  
 " les suivoient, elles s'enfuyoient avec tant  
 " d'agilité, qu'on ne pouvoit pas les attraper.  
 " Elles prenoient ainsi plaisir à déconcerter  
 " leurs adorateurs, & elles rioient de bon  
 " cœur toutes les fois qu'elles jouoient ce  
 " rôle. "

ANN. 1774.  
 Septembre.

Mon secrétaire acheta un poisson qu'un  
 Indien avoit harponné dans les environs de  
 l'aiguade, & il me l'envoya à bord. Ce poisson,  
 d'une espèce absolument nouvelle, avoit quel-  
 que ressemblance avec ceux qu'on nomme  
*Soleils* : il étoit du genre que M. Linnée nomme  
*Tetradon*. Sa tête hideuse étoit grande & lon-  
 gue. Ne soupçonnant point qu'il eût rien de  
 vénimeux, j'ordonnai qu'on le préparât pour  
 le servir le soir même à table. Mais heureu-  
 sement le tems de le dessiner & de le décrire,  
 ne permit pas de le cuire, & l'on n'en servit  
 que le foie ; les deux MM. Forster & moi en  
 ayant goûté, vers les trois heures du matin,  
 nous sentîmes une extrême foiblesse & une  
 défaillance dans tous les membres. J'avois pres-  
 que perdu le sentiment du toucher, & je ne

ANN. 1774.  
Septembre.

distinguois plus les corps pesans des corps légers, quand je voulois les mouvoir; un pot plein d'eau & une plume étoient dans ma main du même poids. On nous fit d'abord prendre l'émétique, & ensuite on nous procura une sueur, dont nous nous sentîmes extrêmement soulagées. Le matin, un des cochons qui avoit mangé les entrailles du poisson fut trouvé mort. Quand les habitans vinrent à bord & qu'ils virent le poisson qu'on avoit suspendu, ils nous firent entendre aussitôt que c'étoit une nourriture mal-saine; ils en marquèrent de l'horreur: mais au moment de le vendre, & même après qu'on l'eût acheté, aucun d'eux n'avoit témoigné cette aversion.

Les travailleurs & la garde retournerent à terre, comme à l'ordinaire. L'après-midi, l'officier de garde m'informa que le chef Téa-Booma étoit venu avec un présent d'ignames & de cannes à sucre. Je lui envoyai, en retour, deux jeunes chiens, un mâle & une femelle, qui étoient presque dans toute leur croissance. Le chien est blanc, tacheté de feu, & la chienne a le poil entièrement roux, ou de la couleur d'un renard d'Angleterre. Je rapporte cette particularité, parce que ces deux chiens pourront très-bien propager leur espèce dans cette contrée. L'officier, étant

revenu

revenu  
avoit en  
ce cor  
cérém  
qu'on  
en fut  
&, à l  
habitat

“ Je  
” gran  
” je cr  
” finer  
” què  
” mièr  
” Co  
” les M  
” rent  
” man  
” soit  
” & la  
” ces g  
” leur  
” tant  
” en to  
” de le  
” lûme  
” Il  
” senti  
” river

Tome

revenu le soir à bord, m'apprit que le chef  
avoit eu à sa suite une vingtaine de personnes;  
ce cortège sembloit annoncer une visite de  
cérémonie. Il ne pouvoit d'abord se persuader  
qu'on lui donnât les deux chiens; dès qu'il  
en fut convaincu, il parut transporté de joie,  
&, à l'instant même, il les conduisit à son  
habitation.

ANN. 1774.  
Septembre.

“ Je me levai à huit heures; j'avois une  
” grande pesanteur dans les membres; mais  
” je crus pouvoir employer la matinée à des-  
” finer six ou huit plantes, & desoiseaux  
” que nous avions rassemblés dans nos pre-  
” mières excursions.

“ Comme on montrait le poisson à tous  
” les Naturels qui vinrent à bord, il appuye-  
” rent tous leur tête sur leurs mains, & fer-  
” mant les yeux, ils témoignèrent qu'il cau-  
” soit de l'engourdissement, du sommeil,  
” & la mort. Ignorant s'ils ne faisoient point  
” ces gestes pour avoir le poisson, nous le  
” leur offrîmes, & ils le refusèrent, en met-  
” tant les deux mains devant leur visage,  
” en tournant la tête. Ils nous prièrent ensuite  
” de le jeter dans la mer; mais nous voyant  
” lûmes le conserver dans de l'esprit-de-vin.

“ Il sembloit que nous eussions eu un pré-  
” sentiment de l'accident qui devoit nous ar-  
” river; car, examinant le poisson avant qu'on

ANN. 1774.  
Septembre.

» l'apprêtât, sa forme hideuse, & sa large tête ;  
» nous firent penser qu'il étoit peut-être ve-  
» nimeux , & nous en avertîmes M. Cook ,  
» qui assura qu'il en avoit déjà mangé sur  
» la côte de la Nouvelle-Hollande, dans son  
» premier voyage.

» Vers midi, je fus bien puni d'avoir passé  
» le matin à travailler, car un nouveau ven-  
» tige & une nouvelle foiblesse me forcèrent  
» de reprendre le lit. Les sudorifiques nous  
» soulagerent peu-à-peu, le poison étoit ce-  
» pendant trop actif pour être dissipé tout  
» de suite : il nous empêcha de faire des re-  
» cherches, qui, sur un pays tel que la Nou-  
» velle-Calédonie, auroient occasionné des  
» découvertes intéressantes dans toutes les  
» branches d'histoire naturelle.»

» Le lendemain de bonne heure, j'expédiai  
» deux bateaux commandés par MM. Pickers-  
» gill & Gilbert, pour prendre les relevemens  
» de la côte à l'ouest : je presumai que cette  
» opération s'exécutoit mieux par nos bâti-  
» mens à rames que par le navire, les récifs  
» nous auroient forcé d'écarter la terre de plu-  
» sieurs lieues.

» Ce fut à regret que nous manquâmes  
» cette occasion d'examiner un espace con-  
» sidérable de pays inconnu ; mais nous  
» pouvions encore nous tenir debout

» mare  
» affect  
» illes  
» les re  
» lades  
» que c  
» licollo  
» après  
» envoyés  
» tai à bo  
» étions d  
» la sueur  
» duit un  
» sur le riv  
» Indien a  
» point vu  
» m'en fir  
» venoit de  
» trouvé d  
» de la So  
» l'éloigner  
» du rivage  
» de nager

(a) Waf  
» ricains de  
» description  
» cherches ph  
» qui effaie d

„ marcher plus de cinq minutes. Le poison  
 „ affectoit aussi des chiens, pris à bord aux  
 „ îles de la Société : ceux qui avoient mangé  
 „ les restes du foie, étoient extrêmement ma-  
 „ lades, & ils avoient les mêmes symptômes  
 „ que ceux qui s'étoient empoisonnés à Mal-  
 „ licollo : „

ANN. 1774.  
Septembre.

Après le déjeuner, les travailleurs furent  
 envoyés à terre pour faire des balais. Je res-  
 tai à bord avec les deux MM. Forster; nous  
 étions déjà dans un état de convalescence :  
 la sueur qu'on nous avoit procuré, avoit pro-  
 duit un bon effet. L'après-midi on remarqua  
 sur le rivage, & ensuite près du vaisseau, un  
 Indien aussi blanc qu'un Européen. Je ne l'ai  
 point vu; mais, d'après le rapport qu'on  
 m'en fit, il est certain que sa blancheur pro-  
 venoit de quelque maladie. Nous avions déjà  
 trouvé de pareils hommes à Taïti & aux îles  
 de la Société (a). Un vent frais de l'est, &  
 l'éloignement du vaisseau, qui étoit à un mille  
 du rivage, n'empêcherent point les Insulaires  
 de nager de rocher en rocher jusqu'à notre

(a) Waffer trouva, à l'isthme de Darien, des Amé-  
 ricains de la couleur d'un cheval blanc. Voyez sa  
 description de l'isthme, pag. 134. Voyez aussi les re-  
 cherches philosophiques sur les Américains de M. Paw,  
 qui essaie d'expliquer les causes de cette blancheur.

ANN. 1774.  
10<sup>e</sup> Septemb.

bord pour nous faire visite, & de s'en retourner par la même voie.

Les travailleurs se rendirent sur le rivage, comme de coutume, & M. Forster se trouva si bien, qu'il quitta le bord pour aller herboriser.

« J'aurois mieux fait de rester, mais je ne  
 » pouvois plus résister au desir d'aller à terre.  
 » Après avoir débarqué à l'est de l'aiguade,  
 » nous traversâmes une partie de la plaine,  
 » absolument en friche, & couverte d'her-  
 » bes sèches & clair-semées. Un sentier nous  
 » conduisit par un beau bois au pied des col-  
 » lines remplies de nouvelles plantes, d'oi-  
 » seaux & d'insectes : tout conspiroit à faire  
 » regarder le pays comme une solitude. De-  
 » vant & autour de nous, il n'y avoit pas,  
 » sur les collines, une seule habitation, &  
 » la plaine, que nous venions de passer, étoit  
 » également inhabitée. Cette contrée doit en  
 » effet être peu peuplée, car le sol des mon-  
 » tagnes n'est pas propre à la culture, & la  
 » plus grande partie de la plaine étroite, est  
 » très-stérile. Nous nous avançâmes à l'est,  
 » jusqu'à des maisons situées parmi des ma-  
 » rais : quelques-uns des Insulaires s'appro-  
 » chant de nous avec un air de bonté peint  
 » sur leurs visages, nous indiquèrent les en-  
 » droits où nous pouvions marcher sans

D  
 » enfon  
 » banes  
 » qui av  
 » tres fu  
 » après  
 » goûtân  
 » insipid  
 » Il par  
 » certain  
 » jamais  
 » les pro  
 » que les  
 » encore  
 » par la  
 » rent le  
 » l'occa  
 » le havr  
 » que leu  
 » tachées  
 » tandis  
 » vent qu  
 » isles de  
 » rement  
 » qu'ils ét  
 » de recor  
 » corce de  
 » arbustes  
 » Autor  
 » lailles ap

ANN. 1774.  
Septembre.

„ enfoncer dans la vase. Devant une des ca-  
 „ banes, des Naturels mangeoient des feuilles  
 „ qui avoient été cuites à l'étuvée; & d'au-  
 „ tres suçoient l'écorce de l'*Hibiscus-Tiliaceus*,  
 „ après qu'ils l'avoient grillé sur le feu. Nous  
 „ goûtâmes de cette écorce qui étoit fort  
 „ insipide, dégoûtante, & peu nourrissante.  
 „ Il paroît que ce peuple a peu d'alimens à  
 „ certaines saisons, & la disette ne se fait  
 „ jamais plus sentir qu'au printems, lorsque  
 „ les provisions de l'hiver sont épuisées, &  
 „ que les productions nouvelles ne sont pas  
 „ encore prêtes. Ils y suppléent sans doute  
 „ par la pêche : les récifs étendus qui entou-  
 „ rent leur île, leur en fournissent en effet  
 „ l'occasion ; mais, depuis notre arrivée dans  
 „ le havre, le vent avoit toujours été si fort,  
 „ que leurs pirogues se seroient envain dé-  
 „ tachées de la côte pour pêcher. *Ô*idée,  
 „ tandis qu'il étoit sur notre bord, disoit sou-  
 „ vent que les riches habitans de Taïti & des  
 „ îles de la Société ressentoient, quoique ra-  
 „ rement, les effets d'une année stérile, &  
 „ qu'ils étoient obligés, durant quelques mois,  
 „ de recourir aux racines de fougère, à l'é-  
 „ corce de différens arbres, & aux fruits des  
 „ arbrustes sauvages, pour appaiser leur faim.  
 „ Autour des cabanes, il y avoit des vo-  
 „ lailles apprivoisées, d'une grosse espèce, &



ANN. 1774.  
septembre.

» d'un plumage brillant : les Insulaires n'a-  
» voient par d'autres animaux domestiques :  
» je remarquai aussi des tas de coquillages dont  
» ils venoient de manger le poisson. Par-tout  
» où nous allions, les Indiens montroient si  
» peu de curiosité, que la plupart ne se re-  
» muoient pas de leur siége, quand nous  
» passions devant leurs cabanès; ils parloient  
» très-rarement, & presque toujours d'un  
» ton sérieux. Les femmes avoient plus de  
» gaieté, & les meres traînoient toutes leurs  
» enfans sur leur dos dans une espèce de  
» sac.

» Nous retournâmes dîner à bord; mais  
» nous redescendîmes ensuite à terre. Ayant  
» observé que les buissons & les arbres près  
» du rivage, étoient plus remplis d'oiseaux  
» que dans l'intérieur des terres, nous ne  
» nous éloignâmes pas de la plaine, afin  
» d'augmenter notre collection zoologique.  
» Il y avoit, au bord de l'eau, un autre  
» groupe de cabanes : les Naturels faisoient  
» du feu sous un de leurs pors de terre, plein  
» de coquillages, dont ils alloient ainsi gril-  
» ler le poisson. L'un des Indiens tenoit à sa  
» main une hache d'une forme remarquable :  
» elle étoit d'un morceau crochu de bois, avec  
» un gros nœud; son manche n'avoit pas  
» plus de six pouces; l'autre extrémité étoit

» creusé  
» cavité  
» être  
» isles  
» teigné  
» d'un  
» dans  
» tres  
» gros  
» enter  
» avon  
» les c  
» une c  
» cette  
» celle  
» de te  
» tomb  
» plus c  
» n'a li  
» être c  
» terril  
» doive  
» ces p  
» petite  
» un ra  
» être r  
» L'a  
» dans  
» épuil

ANN. 1774.  
Septembre.

» creusée, & une pierre noire placée dans la  
» cavité qu'elle remplissoit exactement, sans  
» être attachée, comme dans les haches des  
» isles de la Société & des Amis. Nous at-  
» teignîmes ensuite un enclos de pieux autour  
» d'un mondrain de quatre pieds de haut :  
» dans l'intérieur de l'enclos, il y avoit d'au-  
» tres pieux fichés en terre, & garnis de  
» gros coquillages : on nous apprit qu'on y  
» enterrait les chefs du district. Puisque nous  
» avons trouvé de nombreux cimetières sur  
» les collines, il paroît que c'est parmi eux  
» une coutume générale d'enterrer les morts :  
» cette méthode semble plus judicieuse que  
» celle des Taïtiens, qui les exposent au-dessus  
» de terre jusqu'à ce que toute la chair soit  
» tombée en pourriture. Si la mortalité étoit  
» plus considérable aux isles de la Société qu'on  
» n'a lieu de le croire, cet usage auroit peut-  
» être des suites funestes, & produiroit une  
» terrible maladie épidémique. Les Européens  
» doivent prendre garde de communiquer à  
» ces peuples des maladies contagieuses : la  
» petite-vérole, par exemple, feroit sans doute  
» un ravage épouvantable, & détruiroit peut-  
» être toute la race des Taïtiens.  
» L'âcreté du poison, que nous portions  
» dans nos veines, mon pere & moi, nous  
» épuisa bien-tôt : nous avions été obligés de

ANN. 1774.  
Septembre.

„ nous affecoir souvent pour réparer nos  
 „ forces ; des retours de vertiges nous ôtoient,  
 „ pour quelque tems, l'usage de la raison ,  
 „ & , malgré nos efforts, nous ne pouvions  
 „ ni voir , ni penser , ni former un jugement.  
 „ Je regrette sur-tout que cet accident nous  
 „ soit arrivé dans un pays nouvellement dé-  
 „ couvert, où nous avions besoin d'une santé  
 „ parfaite, d'une attention & d'un discerne-  
 „ ment extrêmes, afin de profiter de notre  
 „ séjour parmi les Insulaires si différens de  
 „ ceux que nous avons vu. Si cette partie  
 „ de notre relation ne répond pas à l'attente  
 „ des lecteurs, ils sont priés de considérer  
 „ notre triste position.

XX.

„ Le 11, nous redescendîmes à terre, quoi-  
 „ qu'il plut beaucoup, & nous fîmes une  
 „ promenade à l'est : nous vîmes un grand  
 „ nombre d'oiseaux, & nous enrichîmes notre  
 „ collection de plusieurs espèces nouvelles.  
 „ Sans doute le voisinage d'un continent aussi  
 „ étendu que celui de la Nouvelle-Hollande,  
 „ continue à augmenter la variété des pro-  
 „ ductions animales & végétales de cette île.  
 „ A l'appui de cette assertion, on peut citer  
 „ le témoignage du capitaine Cook, & de  
 „ ceux qui avoient été avec lui dans la Nou-  
 „ velle-Hollande, lors de son premier voyage  
 „ tous, en examinant la Nouvelle-Calédo-

D  
 „ nie  
 „ que  
 „ men  
 „ velle  
 „ don  
 „ ques  
 „ d'un  
 „ croi  
 „ brûl  
 „ pas  
 „ Nou  
 „ plac  
 „ laire  
 „ occu  
 „ verer  
 „ avoi  
 „ un t  
 „ patri  
 „ La f  
 „ des y  
 „ trou  
 „ habi  
 „ îles  
 „ croir  
 „ a oc

(a) "  
 „ par M  
 „ sur les  
 „ & des

„ nie , prononcèrent d'un commun accord ,  
 „ que , par l'aspect , elle ressembloit absolu-  
 „ ment à ce continent. On dit que la Nou-  
 „ velle-Hollande differe de la Nouvelle-Calé-  
 „ donie , seulement en ce qu'elle a , en quel-  
 „ ques endroits , un sol plus fertile , composé  
 „ d'une couche de terre végétale ; mais la  
 „ croissance des arbres , la sécheresse , la face  
 „ brûlée du pays y est la même ; il n'y a  
 „ pas non plus d'arbrisseaux dans les forêts.  
 „ Nous nous arrêtàmes à quelques maisons  
 „ placées sous des arbres touffus : les Insu-  
 „ laires étoient assis oisivement , sans aucune  
 „ occupation , & les jeunes-gens seuls se le-  
 „ verent à notre approche. L'un des hommes  
 „ avoit les cheveux parfaitement blonds ,  
 „ un teint beaucoup plus blanc que ses com-  
 „ patriotes ; & le visage couvert de rousseurs.  
 „ La foiblesse des organes , & sur-tout celle  
 „ des yeux , des individus anomaux qu'on a  
 „ trouvé chez les Nègres d'Afrique & les  
 „ habitans d'Amérique , des Moluques & des  
 „ isles Tropiques de la mer du sud , a fait  
 „ croire qu'une maladie du pere & de la mere  
 „ a occasionné ces variétés (a) ; mais nous

ANN. 1774-  
 Septembre.

---

(a) « Cette opinion est très-habilement présentée  
 „ par M. Paw , dans les recherches philosophiques  
 „ sur les Américains ; *Vol. II, Scd. I, des Blafards*  
 „ & des Nègres blancs. »

ANN. 1774.  
Septembre.

» n'apperçûmes dans cet homme aucun symp-  
» tôme de foiblesse, ni aucun défaut dans  
» l'organe de la vue : une autre cause doit  
» donc avoir produit la couleur de ses che-  
» veux & de sa peau. Un de nôtres Messieurs  
» lui coupa une touffe de cheveux, & il en  
» coupa une seconde à un Insulaire d'un teint  
» ordinaire, & il nous donna l'une & l'autre.  
» Les deux Naturels montrèrent du mécon-  
» tentement de ce qu'on leur coupoit ainsi  
» les cheveux; mais, comme l'opération fut  
» faite avant qu'ils s'en apperçussent, on les  
» appaisa bien-tôt, en leur offrant quelques  
» bagatelles. La bonté de leur caractère,  
» & leur indolence semblent incompatibles  
» avec un long ressentiment.

» En quittant ces huttes, nous nous sépa-  
» râmes, & chacun entra de son côté, au  
» milieu de la campagne. Le docteur Spar-  
» mann & mon pere allerent sur les collines,  
» tandis que je restai dans la bordure boisée  
» de la plaine, & que je causai le plus qu'il  
» me fût possible avec les Naturels. Ils me  
» donnèrent les noms de divers districts de  
» l'île, dont nous n'avions jamais entendu  
» parler auparavant, & dont je ne pus faire  
» aucun usage, faute d'en connoître la situa-  
» tion. Je vis de nouveau des Natuaels qui  
» avoient une jambe ou un bras d'une gros-

- » leur énorme , pareils à ceux qui frappèrent  
 » nos regards à notre premier débarquement : ANN. 1774.  
Septembre.  
 » l'un d'eux avoit les deux jambes ainsi en-  
 » flées; je les touchai, & je les trouvai très-  
 » dures; mais la peau n'étoit ni également  
 » grossière, ni également écaillée dans tous  
 » les malades; l'expansion démesurée de la  
 » jambe ou du bras, ne paroissoit pas les  
 » gêner beaucoup, & autant que je le com-  
 » pris, ils y sentoient rarement de la douleur:  
 » quelques-uns cependant avoient une espèce  
 » d'excoriation, & il commençoit à s'y for-  
 » mer des pustules qui annonçoient un plus  
 » grand degré de pourriture. La lèpre, dont  
 » cette éléphantiasis, ou enflure extraordi-  
 » naire est une espèce, suivant l'opinion des  
 » médecins, semble être une maladie parti-  
 » culière aux climats secs & brûlés. Les pays  
 » quelle désole le plus, tels que la côte du  
 » Malabar, l'Egypte, la Palestine & toute  
 » l'Afrique, essuient souvent des sécheresses;  
 » & renferment, en plusieurs endroits, de  
 » vastes déserts sablonneux.  
 » J'observai de plus-en-plus que les hommes  
 » de la Nouvelle-Calédonie ont moins d'égards  
 » pour leurs femmes que les habitans de  
 » Tanna; elles se tenoient toujours éloignées  
 » d'eux, & elles paroissoient craindre de les  
 » offenser, même par leurs regards, ou par

ANN. 1774.  
Septembre.

» leurs gestes : plusieurs traînoient sur leur dos  
» des fagots de bois à brûler : leurs insensibles  
» maris daignoient à peine les regarder :  
» & ils restoient dans leur phlegmatique indolence.

» Après avoir dîné à bord , nous redescendîmes à terre , & nous tuâmes un parot  
» d'une jolie espèce , entièrement nouvelle  
» pour les zoologistes : il étoit caché dans  
» une plantation , la plus belle que j'eusse  
» vue dans la nouvelle-Calédonie , par son  
» étendue , ainsi que par la variété , & l'abondance  
» des végétaux , qu'elle renfermoit : il  
» y avoit différentes allées de bananes , plusieurs  
» champs d'ignames , d'eddoës & de  
» cannes à sucre , & des yambos *Eugenia* ;  
» des sentiers en séparoient les différentes  
» parties.

» Nous tirâmes au but pour amuser les  
» Naturels , qui mettoient pour marque leurs  
» massues , & qui étoient ravis de notre  
» habileté. »

Le soir , les bateaux , que j'avois envoyés à l'ouest , arrivèrent à bord , & je fus informé des circonstances suivantes. Le matin même du jour de leur départ , ils avoient pris terre pour arriver à une hauteur d'où la vue commandoit toute la côte. M. Gilbert croyoit l'avoir vue se terminer à l'ouest ; mais M. Pri-

kerfigi  
tous l  
pouvo  
lieu i  
habita  
près  
partir  
leur  
jours  
vaisse  
voie  
ce qu  
parde  
cher.  
de pè  
tant  
le che  
s'étoi  
voir,  
Néan  
par la  
& les  
Les I  
& bie  
à son  
cocos  
& qu  
S'étan  
teur,

ANN. 1774.  
Septembre.

kersgill n'étoit pas de cette opinion, quoique tous les deux convinssent que le vaisseau ne pouvoit point passer par cette route. De ce lieu ils allèrent, accompagnés de quelques habitans, à Balabéa, qu'ils n'atteignirent qu'après le coucher du soleil; &, comme ils en partirent le lendemain avec le crépuscule, leur expédition devint inutile, & les deux jours suivans furent employés à regagner le vaisseau. Un des bateaux fit subitement une voie d'eau, & fut au moment de se perdre; ce qui l'obligea à jeter beaucoup de choses par-dessus bord, avant de parvenir à l'étrancher. Ils achetèrent, d'une pirogue qui venoit de pêcher le long des récifs, du poisson, autant qu'ils en purent manger. A Balabéa, le chef, appelé Téaby, & les habitans qui s'étoient assemblés sur le rivage afin de les voir, leur firent l'accueil le plus obligeant. Néanmoins, pour n'être point trop pressés par la foule, les officiers tirèrent une ligne, & les avertirent de ne point passer outre. Les Indiens se conformèrent à cette défense, & bien-tôt après, l'un d'eux fut la tourner à son avantage: il avoit quelques noix de cocos qu'un des nôtres voulut lui acheter, & qu'il ne jugeoit pas à propos de vendre. S'étant retiré, & se voyant suivi par l'acheteur, il s'allit sur le sable, traça autour de



ANN. 1774.  
Septembre.

lui un cercle, comme il l'avoit vu faire aux gens de l'équipage, & signifia à celui qui l'importunoit de ne point dépasser sa ligne de démarcation : on souscrivit à ses intentions. Comme ce fait a été bien attesté, je ne l'ai pas cru indigne de trouver place dans ce journal.

„ M. Pickersgill nous donna de nouveaux  
„ détails sur sa petite expédition. En débar-  
„ quant, il trouva l'aspect du pays vers l'ex-  
„ trémité nord-ouest de l'île, assez sembla-  
„ ble à la partie qui faisoit face à notre mouil-  
„ lage, mais plus fertile & plus cultivée, &  
„ couverte d'une plus grande quantité de  
„ cocotiers.

„ L'un des Naturels qui l'accompagna à  
„ Balabéa, s'appelloit Boobik : il étoit très-  
„ facétieux, & à cet égard, fort différent  
„ de la plupart de ses compatriotes : il parla  
„ d'abord beaucoup à nos gens ; mais ensuite  
„ les vagues s'élevant & inondant le bateau,  
„ il devint silencieux, & il se glissa dans la  
„ couverture de la chaloupe, pour se mettre  
„ à l'abri des vagues, & dissiper le froid que  
„ le vent produisoit sur son corps nu. Comme  
„ il n'avoit point pris de provisions, la faim  
„ le pressa tout-à-coup, & il reçut avec re-  
„ connoissance ce qu'on lui donna.

„ Les Naturels de cette île sont exactement

„ de la  
„ Calé  
„ ils v  
„ de  
„ de  
„ L  
„ des  
„ qu'i  
„ ture  
„ lere  
„ au M  
„ les  
„ ado  
„ un  
„ étoi  
„ un  
„ uns  
„ sur  
„ à ca  
„ avec  
„ air  
„ allen  
„ signe  
„ man  
„ essay  
„ se fa  
„ plus  
„ jama  
„ C

„ de la même race que ceux de la Nouvelle-  
 „ Calédonie; leur caractère est aussi bon, &  
 „ ils vendirent volontiers leurs armes pour  
 „ de petits ouvrages de fer, ou des étoffes  
 „ de Taïti.

„ Le détachement se retira, le soir, sous  
 „ des buissons, &, après avoir grillé le poisson  
 „ qu'il avoit acheté, il soupa. Quelques Na-  
 „ turels restèrent avec M. Pickersgill, & par-  
 „ lerent d'une grande terre qu'ils disoient être  
 „ au Nord, & qu'ils appeloient *Mingha*, dont  
 „ les habitans étoient leurs ennemis & fort  
 „ adonnés à la guerre. Ils indiquèrent aussi  
 „ un mondrain, ou *tumulus* sépulcral, où  
 „ étoit enterré un de leurs chefs, tué par  
 „ un Naturel de *Mingha*. Comme quelques-  
 „ uns des matelots rongeoient un os de bœuf  
 „ sur la fin du souper, les Indiens se mirent  
 „ à causer entr'eux d'un ton fort haut, &  
 „ avec agitation; ils regardoient nos gens d'un  
 „ air surpris & dégoûté, & enfin ils s'en  
 „ allèrent tous ensemble, témoignant par des  
 „ signes qu'ils soupçonnoient les étrangers de  
 „ manger la chair humaine. M. Pickersgill  
 „ essaya de les détromper; mais il ne put pas  
 „ se faire entendre, & cela eût été d'autant  
 „ plus difficile, que les Insulaires n'avoient  
 „ jamais vu de quadrupèdes en vie.

„ Comme la chaloupe avoit été mal répa-

ANN. 1774.  
Septembre.

» rée, M. Pickersgill fut obligé, à son tour;  
» de débarquer avec quelques autres, le plu-  
» tôt possible, sur la côte de la Nouvelle-  
» Calédonie; il ne laissa que les rames dans  
» le bâtiment, & il fit près de vingt-quatre  
» milles à pied sur la côte, jusqu'à ce qu'il  
» eût atteint le travers du vaisseau. Un des  
» aides du chirurgien, qui étoit de cette ex-  
» cursion, rassembla une quantité prodigieuse  
» de coquillages nouveaux & curieux sur l'île  
» de Balabéa, & plusieurs espèces nouvelles  
» de plantes différentes de celles que nous  
» avions vues dans les cantons que nous avions  
» examinés; mais, par des sentimens vils &  
» absurdes, il nous cacha ses découvertes,  
» quoiqu'il fût absolument incapable de les  
» employer au progrès des sciences (a). Nous

(a) « Il est à propos d'avertir le lecteur, qu'à bord  
» de la Résolution, nos recherches rencontroient des  
» obstacles de ceux même qui auroient dû nous donner  
» toutes sortes de secours. Les sciences & la philoso-  
» phie ont toujours été méprisées des ignorans, &  
» nous avons partagé cette disgrâce sans murmurer.  
» Mais, comme nous ne pouvions pas acheter avec  
» de l'or la bienveillance de chaque petit tyran, on  
» nous empêchoit de profiter des observations des au-  
» tres. Des faits connus de tous ceux qui nous entou-  
» roient, ressoient des mystères impénétrables pour  
» nous. Il est extraordinaire sans doute que des hommes  
» regrettaient

» reg  
» lad  
» gr  
Le  
charp  
chalo  
rité d  
avoit  
Comm  
paru  
en pr  
terre  
j'embo  
une t

» occu  
» parte  
» soien  
» & qu  
» vien  
» geur  
» tine,  
» Béd  
» vés :  
» trepr  
» qui  
» sonn  
» térést  
» nous  
» malv  
» pouv  
To

» regrettâmes plus que jamais que notre ma-  
 » ladie nous eût empêché de partager les dan-  
 » gers de cette petite excursion, »

ANN. 1774.  
 Septembre.

Le 12, de très-bonne heure, j'ordonnai au charpentier de réparer la voie d'eau de la chaloupe, & aux travailleurs de faire la quantité d'eau nécessaire pour remplacer celle qu'on avoit consommée les trois jours précédens. Comme le chef Téabooma n'avoit point reparu, depuis qu'il avoit reçu les deux chiens en présent, & que je desirois laisser sur cette terre de quoi y produire une race de cochons, j'embarquai dans ma chaloupe un mâle & une truie, & j'allai à la crique des mangliers

» occupés des sciences, envoyés sur un vaisseau ap-  
 » partenant à la nation la plus éclairée de la terre,  
 » soient privés des moyens d'étendre les connoissances,  
 » & qu'on emploie pour cela des expédiens qui con-  
 » viendroient à des barbares : mais sûrement le voya-  
 » geur, qui visite les ruines de l'Egypte & de la Palesti-  
 » tine, n'essuie pas plus de disgraces de la part des  
 » Bédouins & des Arabes que nous n'en avons éprou-  
 » vés : chaque recherche de minéralogie que nous en-  
 » treprenions de faire, sembloit contenir un trésor,  
 » qui devenoit l'objet de l'envie. Sans quelques per-  
 » sonnes dont le caractère généreux, & l'amour désin-  
 » téressé pour les sciences, ranimoient notre courage,  
 » nous aurions probablement succombé sous cette  
 » malveillance que les ordres positifs de M. Cook ne  
 » pouvoient pas toujours réprimer. »

*Tome IV.*

A a

ANN. 1774  
Septembre

pour y trouver mon ami, afin de les lui donner. Mais, en y arrivant, on nous dit qu'il étoit dans l'intérieur de la contrée, & qu'on alloit le chercher. Je ne fais si l'on prit cette peine; mais, ne le voyant pas arriver, je résolus de mettre les cochons à la garde du plus distingué des Insulaires qui étoient présents. Appercevant l'Indien qui nous avoit servi de guide sur la montagne, je lui fis entendre que je me proposois de laisser les deux cochons sur le rivage, & j'ordonnai qu'on les fit sortir de la chaloupe. Je les présentai à un grave vieillard, dans la persuasion que je pouvois les lui confier avec sûreté; mais, secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous les autres, de reprendre les cochons dans le bateau, « parce qu'il en étoit épouvanté. Il » faut convenir que la forme de ces quadrupèdes n'est pas attrayante; & ceux qui n'en ont jamais vu, ne doivent pas prendre du goût pour eux. » Comme je persistois à leur laisser, ils parurent délibérer ensemble sur ce qu'ils devoient faire, & ensuite notre guide me dit de les envoyer à l'*Alé-ke* (au chef). Nous nous fîmes donc conduire à l'habitation du chef, que nous trouvâmes assis dans un cercle de huit ou dix personnes d'un âge mûr. Des que je fus introduit avec mes cochons, on me pressa très-civilement de m'asseoir, &

alors  
drupè  
comb  
seule  
mult  
confid  
anima  
rir ave  
cet ég  
intery  
la can  
qu'elles  
d'eux,

J'ai  
un peti  
grand  
de terr  
étendu  
& il y a  
à sucre  
pellent  
étoient  
quées d  
montag  
des fin  
ces raci  
sont su  
donnen  
quarre

alors je leur vantai l'excellence des deux quadrupèdes, & je m'efforçai de leur persuader combien la femelle leur donneroit, en une seule fois de petits, qui venant eux-mêmes à se multiplier, leur en produiroient un nombre considérable. J'exagérois ainsi la valeur de ces animaux, pour engager ces Indiens à les nourrir avec le plus grand soin ; & je crois, qu'à cet égard, je réussis pleinement. Dans cet intervalle, deux personnes qui avoient quitté la campagne, revinrent avec six ignames, qu'elles me présentèrent. Je pris ensuite congé d'eux, & je retournai à bord.

J'ai déjà observé qu'à cette crique il y avoit un petit village, & je le trouvai beaucoup plus grand que je ne l'avois d'abord jugé. L'espace de terrain cultivé dans les environs est assez étendu. La distribution en est très-régulière, & il y a des plantations d'ignames, de cannes à sucre, de bananes & de racines, qu'ils appellent *Taro* ou *Eddy*. Les champs d'Eddy étoient très-bien arrosés par des rigoles pratiquées depuis le principal ruisseau qui coule des montagnes, & conduites, avec industrie, par des sinuosités à travers la plantation. Ils plantent ces racines de deux maneres. Quelques-unes sont sur un terrain horizontal auquel ils donnent la forme d'un carré, ou d'un quatre long. Ils abaissent le sol au-dessous du

ANN. 1774.  
Septembre.

niveau de la terre adjacente ; de sorte qu'ils peuvent introduire, sur les plantes, autant d'eau qu'ils en veulent : j'ai communément vu sur ces quarrés deux ou trois pouces d'eau ; mais je ne fais pas si cela est toujours nécessaire. D'autres sont sur des planches bombées, larges de trois ou quatre pieds, & hautes de deux ou de deux & demi : sur le milieu du sommet de la planche, est une rigole étroite, destinée à recevoir les eaux qui doivent arroser les racines de chaque côté de ce petit canal ; & les eaux sont si judicieusement distribuées, qu'le même courant arrose plusieurs planches. Ces planches, relevées en anse de papier, servent quelquefois à séparer les plantations horizontales ; & , quand cette méthode est employée, ce qui arrive d'ordinaire dans les occasions où il faut franchir un sentier, ou quelque passage, ils ne perdent pas un pouce de terrain. Peut-être que la différence des racines plantées, suivant l'une & l'autre méthodes, rend ces deux préparations nécessaires. Elles ne sont pas toutes d'une même couleur ; il en est d'un bien meilleur goût que d'autres, mais elles sont très-saines & très-nourrissantes. Les têtes de ces racines fournissent encore une bonne espèce de légume que mangent les Naturels. Les hommes, les femmes & les enfans travaillent à ces plantations.

„ de  
 „ so  
 „ pa  
 „ de  
 „ ro  
 „ ha  
 „ hu  
 „ tro  
 „ no  
 „ qu  
 „ ren  
 „ ou  
 „ lieu  
 „ L  
 „ &  
 „ qui  
 „ geu  
 „ ign  
 „ inst  
 „ poir  
 „ serv  
 „ L  
 „ dina  
 „ effe  
 „ isle  
 „ de c  
 „ curi  
 L'ap

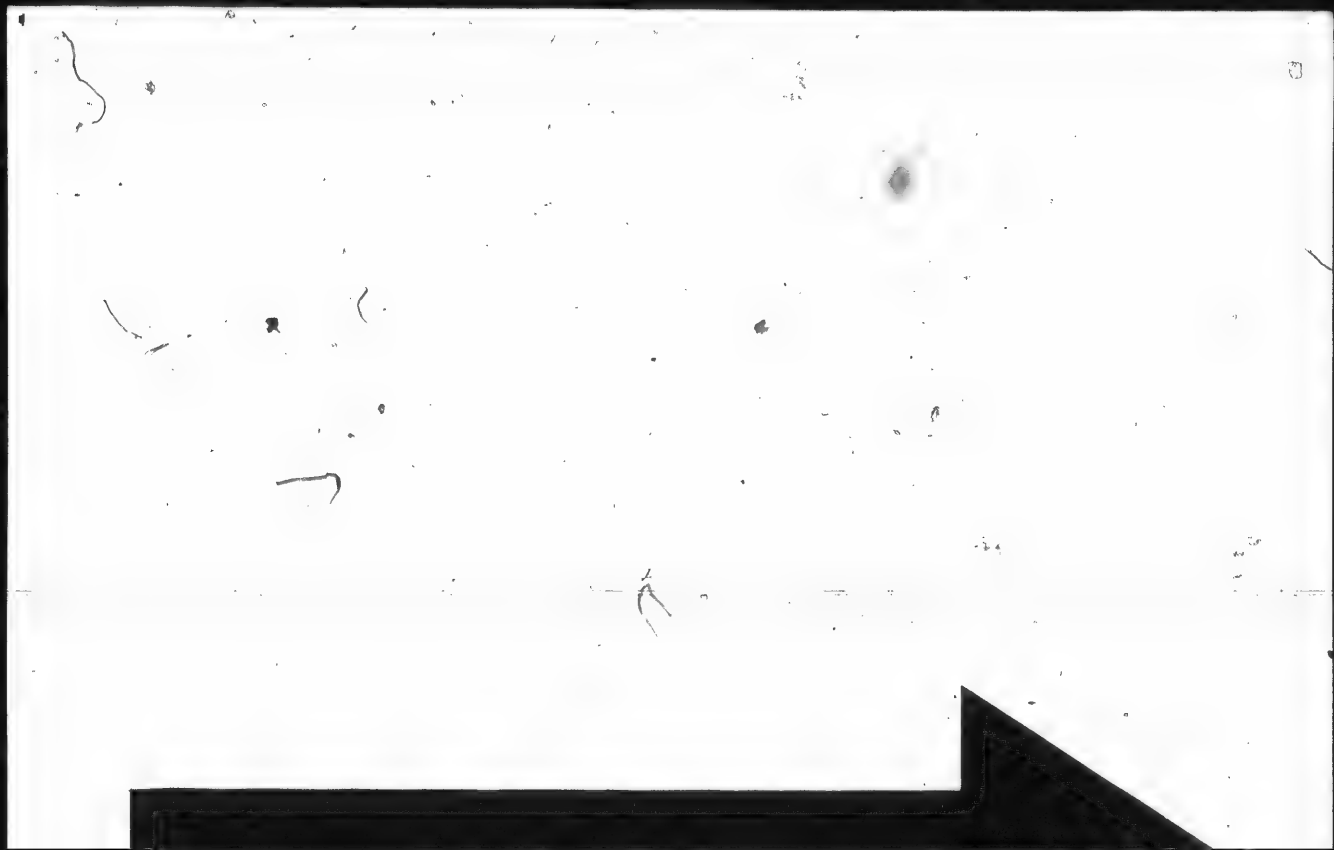
« Après avoir rodé au milieu des marais &  
 » des plantations, nous parvîmes à une mai-  
 » son détachée des autres, enfermée de pieux,  
 » par-derrrière laquelle il y avoit une rangée  
 » de colonnes de bois : chacune étoit d'envi-  
 » ron un pied quarré de large & de neuf de  
 » haut, & le sommet représentoit une tête  
 » humaine grossièrement sculptée. Nous y  
 » trouvâmes un vieillard solitaire, qui, en  
 » nous montrant ces colonnes, nous fit signe  
 » que c'étoit son cimetière. C'est une chose  
 » remarquable, que tous les peuples policés  
 » ou sauvages érigent des monumens sur les  
 » lieux où ils enterrent leurs morts. »

« Nous rencontrâmes ensuite des Naturels ;  
 » & sur-tout des femmes, qui défrichoient &  
 » qui bêchoient une pièce de terre maréca-  
 » geuse, probablement afin d'y planter des  
 » ignames & des eddys. Elles se servoient d'un  
 » instrument dont le bec étoit recourbé &  
 » pointu : ce même instrument semble leur  
 » servir aussi d'arme offensive. »

« Les plantations exigent des soins extraor-  
 » dinaires à cause de la maigreur du sol. En  
 » effet, je n'ai jamais vu, dans aucune autre  
 » île de la mer du sud, les Insulaires bêcher  
 » de cette manière. Nous tuâmes ici des oiseaux  
 » curieux. »

L'après-midi, je retournai à terre, où, sur







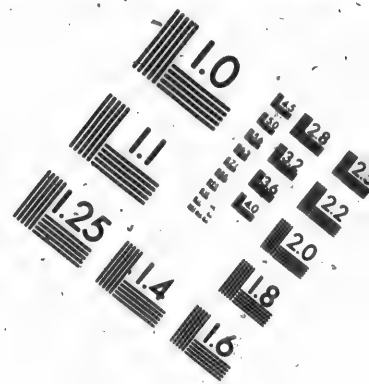
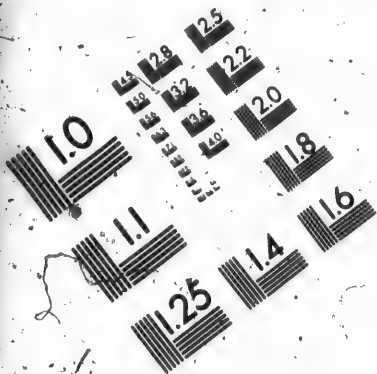
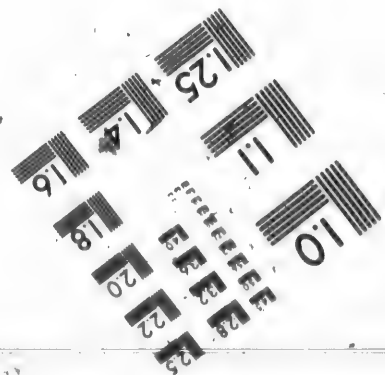
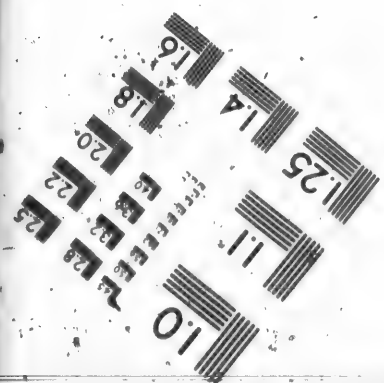
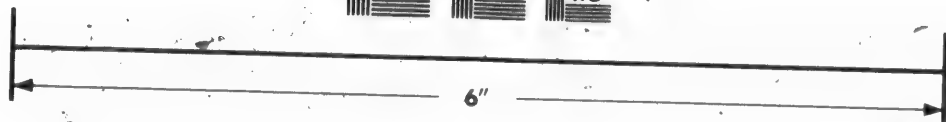
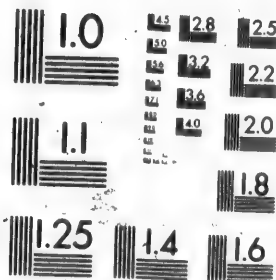


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14590  
(716) 873-4503



28 25  
22 20

01



ANN. 1774.  
Septembre. un grand arbre voisin de l'aiguade , & proche du rivage , je fis graver une inscription , contenant le nom du vaisseau , la date de notre arrivée, &c. , comme un témoignage que nous avons , les premiers , découvert cette contrée ; j'ai observé cette formalité sur toutes les nouvelles terres que nous avons reconnues.

« Nous remontâmes , pour la dernière fois ;  
 » le ruisseau où on avoit rempli nos futailles ;  
 » & , après avoir cueilli quelques plantes , que  
 » notre maladie nous avoit empêché de ras-  
 » sembler plutôt , il fallut quitter cette grande  
 » isle. »

Nous congédiâmes nos amis & retournâmes au vaisseau , où je fis mettre à bord nos bâtimens à rames , dans le dessein d'être prêts , le lendemain , à reprendre la mer.

*Fin du Tome quatrième.*

D

L

CHAP.

Des

cette

CHAP.

&amp; se

Des

tions

cripu

envin

&amp; qu

CHAP.

Nouv

de li

&amp; ap

Sand

havre

tans.

CHAP. I

vue &amp;

du va

les 1

---

# T A B L E

## DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |        |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| LIVRE III. ....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | Page 3 |
| CHAP. I. <i>Passage d'Ulitéa aux isles des Amis. Description de plusieurs isles découvertes dans cette traversée. Variété d'incidens. . . .</i>                                                                                                                                                                                                  | Ibid.  |
| CHAP. II. <i>Réception à Anamocka; vol commis, &amp; ses suites : divers incidens. Départ de l'isle. Description d'une pirogue à voile. Observations sur la navigation de ces Insulaires. Description de l'isle, &amp; de celles qui sont dans les environs, avec des détails sur les habitans, &amp; quelques observations nautiques. . . .</i> | 223    |
| CHAP. III. <i>Passage des isles, des Amis aux Nouvelles-Hebrides. Relation de la découverte de l'isle de la Tortue. Variété d'incidens avant &amp; après l'arrivée du vaisseau dans le port de Sandwich à l'isle Mallicollo. Description du havre &amp; de la contrée adjacente; de ses habitans. Plusieurs autres particularités. . .</i>       | 61     |
| CHAP. IV. <i>Découverte de plusieurs isles; entrevue &amp; escarmouche avec les habitans. Arrivée du vaisseau à Tanna; réception que nous font les Insulaires. . . . .</i>                                                                                                                                                                       | 116    |



|                                                                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAP. V. Commerce avec les Insulaires. Description de l'isle de Tanna. Divers incidens survenus durant le séjour du vaisseau. . | 157 |
| CHAP. VI. Départ de Tanna ; description de ses habitans, de leurs mœurs, & de leurs arts. . . . .                               | 259 |
| CHAP. VII. Reconnoissance des isles voisines. Description plus détaillée de ces terres. .                                       | 286 |
| CHAP. VIII. Découverte de la Nouvelle-Calédonie. Incidens survenus pendant la relâche du vaisseau à la Balade. . . . .          | 317 |

Fin de la Table des Chapitres:

. Def-  
ncidens

. 157  
tion de  
le leurs

259  
voisines.  
s. 286

lle-Calé-  
relâche

. 317

